

Ce document est extrait de la base de données  
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la  
Langue Française (InaLF)

[La] tentation de Saint-Antoine [Document électronique] : [version de 1849] /  
Gustave Flaubert

I

p205

Messieurs les démons,  
laissez-moi donc !  
Messieurs les démons,  
laissez-moi donc !  
*mai 1848. -septembre 1849.*  
G Flaubert.

Sur une montagne. à l' horizon, le désert ; à droite, la  
cabane de saint Antoine, avec un banc devant sa  
porte ; à gauche, une petite chapelle de forme  
ovale. Une lampe est accrochée au-dessus d' une  
image de la sainte vierge ; par terre, devant la  
cabane, corbeilles en feuilles de palmiers.

Dans une crevasse de la roche, le cochon de  
l' ermite dort à l' ombre.

Antoine est seul, assis sur le banc, occupé à faire  
ses paniers ; il lève la tête et regarde vaguement  
le soleil qui se couche.

Antoine.

Assez travaillé comme cela. Prions !

Il se dirige vers la chapelle.

Tout à l' heure ces lianes tranchantes m' ont coupé  
les mains...

p206

quand' ombre de la croix aura atteint cette pierre,  
j' allumerai la lampe et je commencerai mes oraisons.  
Il se promène de long en large, doucement, les bras  
pendants.

Le cel est rouge, le gypaète tournoie, les palmiers

# **Livros Grátis**

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

frissonnent ; sur la crotte de porc voilà les scarabées qui se traînent ; l' ibis a fermé son bec pointu et la cigogne blanche, au sommet des obélisques, commence à s' endormir la tête passée sous son aile ; la lune va se lever.

Demain le soleil reviendra, puis il se couchera, et toujours ainsi ! Toujours !

Moi, je me réveillerai, je prierai, j' achèverai ces corbeilles que je donne à des pasteurs chaque mois pour qu' ils m' apportent du pain ; ce pain, je le mangerai ; l' eau qui est dans cette cruche, je la boirai ; ensuite je prierai, je jeûnerai, je recommencerai mes prières, et toujours ainsi !

Toujours !

Oh ! Mon dieu ! Les fleuves s' ennuient-ils à laisser couler leurs ondes ? La mer se fatigue-t-elle à battre ses rivages ? Et les arbres, quand ils se tordent dans les grands vents, n' ont-ils pas des envies de partir avec les oiseaux qui rasent leurs sommets ?

Il regarde l' ombre de la croix.

Encore la largeur de deux sandales, et ce sera le moment de la prière. Il le faut ! ...

mais pourquoi, dès que j' ai quitté le travail, ne commencerais-je pas mes exercices ?

Une tortue s' avance entre les rochers.

Puisque je suis libre cependant, pourquoi ne ferais-je pas un peu ce que je veux ? Ne convient-il pas d' établir un intervalle entre les occupations manuelles et les spirituelles ? Et d' autant qu' en travaillant je suis toujours occupé de quelque sainte pensée, je peux bien me reposer une minute et donner à mon corps un peu de soulagement dont j' ai tant besoin.

La tortue reste immobile, Antoine la considère.

Vraiment cet animal est fort joli. Mais je n' ai rien pour toi, pauvre mignonne ! ... c' est drôle ! On dirait qu' elle va parler... non, elle s' éloigne, là voilà qui se dandine sur ses pattes... ah ! Elle s' arrête... tiens ! Elle s' endort... je suis bien fatigué, ce soir, mon cilice me gêne. Comme il est lourd !

Il soupire et étend les bras.

Cela fait bien de ne rien faire du tout.

Quelle vie que la mienne ! Les jours sont longs pour celui qui

p207

vieillit dans la pénitence ! Il avait raison le vieil anachorète mon maître, qui me disait de chercher plutôt le martyr ! Je l' ai cherché, les

bourreaux ont ri et ils m' ont rejeté à la face cette existence misérable que je m' ingéniais à leur offrir. Alors j' ai quitté les villes, j' ai remonté les montagnes et je me suis enfermé dans cette vieille citadelle de Colzim, où les nuits je m' éveillais au bruit des vipères et à la clameur des spectres qui arrivaient comme de la neige par les créneaux délabrés. Comment mes os n' ont-ils pas fondu sous leurs haleines ? Comment mon sang ne s' est-il pas gelé de terreur, lorsque, flottant dans les vertiges, je sentais la mort m' envahir ! Je me roulais sur les épines des aloès, les ongles de fer de ma discipline ne dérougissaient plus, la faim me boyait le ventre ; mais quelque chose d' indomptable riait quand je pleurais, chantait à travers mes sanglots, dansait dans mon sommeil.

Soupçonnant enfin qu' il y avait peut-être de l' orgueil dans ces combats, j' ai quitté ces abominables lieux et je suis venu ici. Les premiers tems, il est vrai, j' ai été plus calme ; peu à peu cependant une langueur a surgi : c' était une impuissance désespérante à rappeler ma pensée, qui m' échappait malgré les chaînes dont je l' attachais ; comme un éléphant qui s' emporte, elle courait sous moi avec des hennissements sauvages ; parfois je me rejetais en arrière, tant elle m' épouvantait à la voir, ou, plus hardi, je m' y cramponnais pour l' arrêter. Mais elle m' étourdissait de sa vitesse et je me relevais brisé, perdu.

Un jour, j' entendis une voix qui me disait : travaille ! Et depuis lors je m' acharne à ces occupations niaises qui me servent à vivre, le seigneur le veut !

Il se retourne et aperçoit tout à coup l' ombre de la croix qui a dépassé la pierre.

Ah ! Misérable ! Qu' ai-je fait ? Allons vite, vite, en prières ! Eh bien, je jeûnerai deux jours de suite, je resterai à genoux jusqu' à la nuit close.

Allons ! Allumons la lampe, compagne de mes prières nocturnes ; elles veillent à sa lueur et, comme elle, finissent seulement le matin venu, alors que sa mèche pâlit dans l' huile, et qu' alourdie de fatigue, ma tête roule sur ma poitrine.

Il va dans sa cellule chercher deux cailloux qu' il frappe l' un contre l' autre, enflamme une feuille sèche et allume la petite lampe qu' il raccroche à la muraille.

La nuit est presque venue.

Quelquefois j' ai éprouvé des délectations ineffables à rester à cette place sans bouger, sentant pleuvoir sur moi les rafraîchissements célestes... il y a des gens qui prient pour prier, sans songer à leur salut, qui s' humilient pour s' humilier ; mais moi,



p208

est-ce par besoin ou par devoir ? Je sais bien que  
je le dois, que ce serait un crime si je ne le  
faisais, et pourtant... assez ! Assez ! Assez !

Plus de ces réflexions ! à genoux !

Il s'agenouille dans sa chapelle et fait plusieurs  
signes de croix.

Donnons d'abord à la mère du sauveur les prémices  
de la veillée.

Il ouvre son missel et regarde l'image de la vierge.

La voilà celle qui a porté dans ses flancs le  
sauveur du monde. Tressaillais-tu en sentant le  
Dieu qui grandissait se nourrir de ta vie ? Quand  
tu le berçais sur tes genoux et qu'il se suspendait  
à ta mamelle, ses vagissements joyeux te  
isaient-ils quelque chose des mélodies séraphiques  
qu'il avait quittées pour toi, pour ton sourire ?

Salut, Marie, pleine de grâce !

Il contemple l'image.

Oh ! Que je t'aime !

Il contemple l'image de plus en plus.

L'esprit incréé seul pouvait naître de toi. Est-ce  
lui qui, en passant, a laissé sur ton front ce doux  
reflet d'étoiles ?

Tu as la tendresse des mères avec quelque chose de  
plus encore.

Que n'ai-je pu, dans la poussière de la route, suivre  
ton long voile bleu flottant, quand, au pas cadencé  
de l'âne voyageur, il se levait comme un dais  
derrière toi et disparaissait sous les platanes !

Salut, Marie, pleine de grâce, salut !

Antoine s'interrompt.

La tortue s'avance derrière lui, le cochon se  
réveille.

Cette figure ! Je la connais pourtant ! J'ai compté  
un à un tous les coups de pinceau qui la colorent,  
j'ai suivi pendant des heures tous les contours qui  
la dessinent, et c'est pourtant comme si jamais je  
ne l'avais vue ; je voudrais qu'elle fût plus  
grande !

Une Voix

presque indistincte murmure :

bien haute, n'est-ce pas ? En relief pour qu'on la  
puisse bien toucher, la saisir ? Une statue vivante  
avec des vêtements ? Des vêtements qui tombent bas  
et qui font frais lorsqu'elle marche ?

p209

Antoine  
reprenant sa prière.

N' es-tu pas l' amour de ceux qui n' ont pas d' amour,  
la consolation des affligés ?

La Voix.

Qu' elle est belle la mère du sauveur ! Qu' ils sont  
doux ses longs cheveux blonds épanchés le long de  
son pâle visage ! Regarde-la ! Regarde-la ! Qu' elle  
est belle !

Antoine

soupire.

Oh ! Bien belle !

La Voix.

Regarde donc ses cils fins abaissés, qui font sur  
sa joue les ombres d' un réseau ! ... et ses mains  
plus blanches que les hosties !

Antoine.

Au père on n' ose parler ; l' esprit, on l' ignore ;  
le fils souffre trop ; mais elle ! ...

La Voix.

Oui, elle écoute, attentive et suave. Cet enfant  
qu' elle berce, c' est le coeur de l' homme tout  
malade dont elle apaise le chagrin avec le lait des  
espérances.

Antoine

la considérant toujours.

Oh ! Je sens que je t' adore ! Tu parfumes le ciel,  
tu embellis l' éternité, c' est pour te voir que je  
la désire ; assise sur des nuages, les pieds posés  
sur le croissant de la lune, tu souris à ceux qui  
t' aiment.

Antoine lève les yeux au ciel.

La Voix

reprand :

et tu l' aimes ! Regarde-la donc !

p210

Antoine lève la tête.

Non ! Ici ! Là-dessus ! Longuement ! à l' attraction  
de ta prière, elle va relever ses yeux ; prie-la  
bien, elle t' aimera... viens ! Elle te fait signe.

Antoine

étonné.

Comment ?

La Voix.

Ne sai-tu pas que la foi déplace des montagnes et  
que Dieu marche vers qui l' appelle ?

Antoine

la considérant toujours, s' écrit :  
elle m' entendrait ! ... mais oui ! Il me semble  
qu' elle a remué ; tout à l' heure, si je ne me  
trompe, elle n' avait pas cette posture... et le  
bout de ses cheveux a tressailli.

La Voix.

Oui ! Elle a remué... ils tressaillent, ils se soulèvent, ils s'envolent.

Antoine.

Ah ! C' est le vent, peut-être.

La Voix.

Le vent du soir qui souffle des mers chaudes, il a passé sur les forêts vertes et sur la tête des femmes.

Antoine.

Comme il est frais ! Qu' il sent bon ! ... maudit soit-il, si c' est lui qui amollit le coeur du solitaire.

La Voix.

Amollir ton coeur ? Allons donc ! Est-ce possible ?

N' es-tu pas humble ?

Antoine.

Fou que j' étais ! C' était mes mains qui tremblaient.

N' allais-je

p211

pas croire que cette image s' animait pour moi ?

Ah ! Pitié, seigneur, pour cette faute nouvelle !

Il assujettit l' image à la muraille.

Toutes ces choses excitent la dévotion d' une manière trop déchirante.

Il se relève et marche agité ; il s' arrête.

Antoine.

Il m' a été doux, l' instant où j' ai cru qu' elle me souriait !

La Voix.

Et elle t' a souri vraiment, car pour lui plaire

n' es-tu pas humble, chaste et fort ?

Antoine.

Moi ?

La Voix.

Oui ! Tu n' as pas été curieux de porter une robe traînante, d' avoir des disciples, et des applaudissements à ton passage ; jamais seulement tu n' as senti l' odeur des femmes ; tu as dédaigné les festins, les joueuses de uitaré, les liqueurs grasses dans les coupes vermeilles, et les chacals qui rôdent autour des sépulcres ne voudraient pas de ce que tu manges. Quelle force il t' a fallu pour en venir là !

Antoine.

Il est vrai, j' ai pensé que le coeur s' abîme aux vanités de l' esprit, et je suis venu au désert afin d' éviter les troubles de la vie, les chagrins qui damnent, le rire pétillant que les femmes, le soir, ont sur les portes ; j' accable mon corps de

supplices pour qu' il me soit plus doux.

La Voix.

Maîtresse de lui, ton âme plane au-dessus, et, dans une secousse dernière, quand elle s' en détachera tout à fait (comme celle des prophètes et des saints) à peine si cette rupture sera sentie.

Des ombres vagues glissent sur les rochers, la lampe brûle, la nuit est close.

p212

Antoine.

En effet, souvent il me semble que je n' ai plus de corps.

La Voix.

Quelle force il t' a fallu pour en venir là !

Antoine.

Il est vrai, rien de ce qui charme les autres ne m' a séduit ; l' empereur m' a envoyé des lettres que je n' ai pas même voulu lire, et Athanase s' est dérangé pour me voir.

Le Cochon

à part.

Vautré dans ma fange, je m' y délecte tout le jour ; puis, séchée sur mon corps, elle me fait une cuirasse contre les moucherons ; je mire dans l' eau des mares ma robuste figure, j' aime à me voir, je dévore tout, depuis les immondices jusqu' aux serpents ; les chevreuils n' ont pas les pattes plus minces, et sur mes yeux tombent mes oreilles pendantes, recourbées comme des parasols. De mon groin mobile, dans les sables chauds c' est moi qui vais déterrant la truffe de Lybie et qui écrase sous mes molaires sa chair savoureuse. Je dors, je fiente à mon aise, je digère tout ; d' aplomb sur mes sabots fendus, je porte mon gros ventre, et j' ai tout le long de la peau de bons poils durs.

La Voix

devenant plus forte.

Noé s' est enivré, Jacob a menti, Moïse a douté, Salomon a failli, st Pierre a renié, mais toi ?

Antoine.

Avec quoi m' enivrerais-je ? à qui mentirais-je ? Si je doutais, je ne serais pas là ; si j' ai failli, c' est moins que personne, et jamais je n' ai renié le seigneur.

La Voix.

Aussi, Balasius, on le sait, a péri selon tes menaces.

p213

Antoine  
souriant.

L' ermite Paul m' a légué sa tunique.

La Voix.

Comme au plus digne, bien sûr ! à te suivre saint  
Jacques de Jérusalem eût renoncé, lui qui portait  
une lame d' or sur le front et dont les genoux  
étaient usés comme ceux des dromadaires.

Antoine.

Moi, ce sont les miens qui usent les pierres.

Le Cochon

à part.

Les égyptiens ne mangent pas le boeuf, les perses ne  
mangent pas l' aigle, les juifs ne mangent pas de  
moi ; je suis plus sacré que le boeuf, plus sacré  
que l' aigle.

La Voix.

Et quand les moines de la Thébaïde t' ont demandé  
une règle, tu leur as donné ta vie à suivre.

Antoine.

Je n' en savais pas de meilleure.

Le Cochon

à part.

Sincèrement, quand je me considère, je ne vois pas  
de créature qui vaille mieux que moi.

Les ombres, vagues tout à l' heure, commencent à se  
dessiner dans le fond. Sur le rocher on voit passer  
rapidement la silhouette de deux grandes cornes. On  
entend des chuchotements éloignés, le vent souffle,  
la lanterne remue.

Antoine.

Comme la nuit est longue ! Y a-t-il beaucoup de  
temps que je prie ? Je ne sais... tiens ! Je n' ai  
pas tourné la page ! ... ah ! C' est cela, je  
regardais la vierge, j' ai oublié les heures... cette  
lampe

p214

brille dessus, on dirait qu' elle l' éclaire du  
dedans... plus qu' un fruit velouté cette peinture  
attire les lèvres ; les cheveux...

La Voix

reprand avec plus de douceur.

Les longs cheveux... les longs cheveux d' or...

Antoine.

Les lèvres frémissent, les narines semblent s' ouvrir  
au mouvement du sein gonflé.

Un coup de vent subit arrache l' image et la fait  
voltiger aux yeux d' Antoine.

Mielleusement susurrante.

La voilà, elle te suit, elle saute.  
L' image s' arrête droit en l' air.  
Antoine  
avec ravissement.  
Oh ! Elle s' allonge ! Elle se développe, elle  
s' étend !  
La forme de la vierge, se détachant de l' image,  
surgit tout à coup, de grandeur naturelle. Antoine  
recule tout en la regardant :  
ah ! Elle sent les fleurs d' église, et comme d' un  
lac il s' exhale d' elle-même des vapeurs lumineuses.  
Le vent arrache le voile de la vierge ; il s' envolé.  
Antoine.  
L' air circule autour de sa tête, son épaule sort.  
La Voix.  
Et puis ? ... et puis ? ... la veux-tu ? Je suis le  
rêve.  
Antoine.  
Mais qu' ai-je donc ? Qu' ai-je donc ? Pitié de moi,  
seigneur !

p215

La Voix.  
Elle te serrera dans ses bras, elle te plongera dans  
ses regards, luisants comme l' acier des glaives.  
Antoine.  
Démon de mes pensées, arrière !  
La Voix.  
Mais c' est une femme, rien qu' une femme ! Tins, ses  
vêtements s' écartent. La veux-tu voir, sous tes  
baisers, au vent frissonner nue comme une Vénus ?  
Antoine  
s' arrachant les cheveux.  
Quelle idée ! Quelle idée !  
La Voix.  
Ce ne serait pas la première fois, va ! Elle a couché  
avec Panthérus, ui était un soldat romain à la  
barbe frisée... oui, au bord de la citerne, sur la  
route de Tibériade, un soir, à la moisson, des  
gerbes mûres les épis pleins tombaient  
d' eux-mêmes... les paroles tendres aussi.  
Antoine.  
Panthérus ? Qui était-ce ? ... non, d' ailleurs,  
non !  
La Voix.  
Ah ! Cela te chagrine ? Tu es jaloux ? Tu croyais  
qu' elle n' aimait que toi ? Elle aime tout le monde ;  
le Christ a eu des frères, d' où venaient-ils ?  
Comme une autre, elle s' est donc mise sur un lit,  
elle a levé les bras vers un homme, et elle lui a  
dit : viens ! Et puis...

la voix rit.  
Ah ! Ah ! Ah !  
Antoine.  
Mensonge !  
La Voix.  
Regarde !

p216

Antoine.  
Mais la voilà qui baisse la tête, qui ferme à demi  
les paupières, qui tord sa taille.  
La Voix.  
Le long de ses jambes sa robe remonte, elle la lève  
des deux doigts, comme les courtisanes des  
carrefours.  
Antoine.  
Oh ! Il me vient aux entrailles des fantaisies  
monstrueuses, feux de l' enfer plus terribles que la  
réalité.  
La Voix.  
C' est la réalité. Oui, approche, essaie !  
Antoine.  
Non. Malheur à qui touche à sa tentation, il y  
laisse les mains... de par le seigneur, va-t' en,  
vision de l' enfer !  
à ces mots la vierge disparaît.  
Antoine.  
Ah ! J' en étais sûr ! Le nom du seigneur le met en  
fuite... mais quelle honte pour moi ! Quel pécheur  
suis-je donc ! Jamais jusqu' alors je n' avais subi  
de telles pensées.  
La Voix.  
Redevenant faible.  
Jamais ? ... cherche !  
Antoine.  
D' où vient cette voix ? Qui donc me parle  
toujours ?  
La Voix.  
Ta conscience !  
Antoine.  
Je le crois presque aux épouvantements qu' elle me  
procure.

p217

La Voix.  
Le désert ne garde pas la trace des caravanes qui  
ont passé sur sa surface, et le temps, du coeur de

l' homme balaie le souvenir. Jamais, disais-tu, tu n' as éprouvé ces pensées ?

Oui ! Car elles m' ont troublé tout à coup, comme la nudité dévoilée trouble les vierges ignorantes.

Antoine met la main sur son front, cherchant à se rappeler.

La Voix.

Une nuit, c' était à Héliopolis, sur le Nil ; tu veillais comme maintenant, tu marchais de long en large, écoutant dans les bassins de porphyre tomber l' eau des fontaines, que les lions soufflaient par leurs narines. Sur le fleuve, le bruit des rames avait cessé ; dans les joncs, se traînait le crocodile pensif, qui allait pondre ses oeufs sur la grève inhabitée ; au loin, l' ombre géante des pyramides était immobile comme elles. Dans la salle où tu marchais, il y avait deux torches de cire, au chevet d' un lit d' ébène ; au pied du lit, dans un trépied d' airain, la myrrhe fumait ; sur la couche un grand voile blanc, jeté, couvrait quelque chose de maigre, se creusant au milieu, avec la courbe molle d' une vague qui s' efface ; il se relevait doucement vers le haut, d' où, bombé par ce qu' il cachait, ses plis, droits ensuite, coulaient jusques à terre ; blanche comme la cire des cierges, une main pendait entr' ouverte... c' était la fille du questeur Martiallus, morte le matin, le lendemain de ses noces.

Quand tu eus donné à l' inconnue les regrets banals de ta pitié, et prié quelque temps, puis regardé la nuit, puis pensé à toute autre chose, tu vins auprès du lit, tu croisas tes bras, et tu restais là.

à force de promener tes yeux dessus, il te parut par moments que le drap d' un bout à l' autre frissonnait dans sa longueur, et tu fis trois pas pour voir la figure ; d' une main plus lente que celle d' une mère qui ouvre un berceau, tu levas le voile et tu découvris sa tête :

la couronne funèbre à noeuds serrés entourait son front d' ivire, ses prunelles bleues pâlissaient dans la teinte laiteuse de ses yeux caves, elle semblait dormir la bouche ouverte, car sur le bord des dents la langue passait.

Et tu te disais qu' hier encore elle vivait pourtant, qu' elle parlait ; qu' à quelques heures de là ce corps avait remué, cette main avait étreint, ce coeur immobile avait battu ; joyeuse, elle

p218

avait passé le seuil, et les murs dans leurs angles



gardaient encore de la nuit les mots entrecoupés,  
les mots endormis.

Alors tu t'imagineras son époux, tu pensas que tu  
aurais pu l'être, que tu l'avais été ; tu sentis  
sous tes doigts trembler sa ceinture, et une bouche  
qui montait à tes lèvres.

Tu la regardais : sur son cou, du côté gauche, il y  
avait une tache rose ; le désir, comme la foudre,  
courut dans tes vertèbres, une seconde fois tu  
étendis la main... hah ! Hah ! Hah ! Dans un myrte  
l'alouette cria, -les mariniers sur le fleuve  
prirent leur chanson et tu te remis en prières.

Antoine.

En effet... oui... il est vrai... je me rappelle.

La Voix.

Les pointes de ses seins soulevaient sa chemise.

Antoine.

Je sens encore sous mes pieds le craquement des  
poutres peintes.

La Voix.

La bague d'or de son doigt, frappée par une des  
torches, lançait un grand rayon qui venait droit à  
ton oeil.

Antoine.

C'était une nuit comme celle-ci, l'air était lourd,  
j'avais la poitrine défaillante... ah ! Je voudrais  
me coucher sur l'herbe et tremper ma tête à des  
sources vives !

Le Cochon

se frottant le ventre contre terre.

ça me démange, ça me démange, quoi trouver ?

La Voix.

Là-bas est une prairie, les barques s'y arrêtent, la  
litière est sur le bord, dans les sables elle  
avance, remuant aux bras noirs des eunuques qui  
marchent d'accord à pas pressés. C'est la fille des  
consuls, qui languit d'ennui sous les grands pins de  
ses villas ; c'est la grecque curieuse, qui désire  
un dieu nouveau ;

p219

c'est la lydienne épuisée, qui se lasse d'Adonis ;  
c'est la juive en inquiétude, qui cherche son  
messie ; elles ont besoin du saint, elles sont  
malades, elles viennent de loin, qu'il leur dise  
le remède pour les guérir.

Antoine.

Oh ! Jamais, maintenant, je n'en recevrai plus.

La Voix.

Elles s'agenouillent... ici... par terre ; de leur  
front goutte à goutte l'eau tombe sur tes mains.

Antoine.

Mais je regarde la croix, quand elles parlent.

La Voix.

Elles soupirent leurs douleurs, elles te content leurs songes, elles ont vu, sur des rivages, des dieux qui les appelaient, doivent-elles se refuser à leurs maris ?

Antoine.

Mais je ne sais rien de tout cela, moi !

La Voix.

Il y en a qui dépérissent pour des danseurs, d' autres se pâment au son des flûtes, et ce n' est point, disent-elles, le danseur qu' elles aiment ni la musique qui les ennuie ; sans croire à l' oracle, elles ont penché leur oreille sur le bord des gouffres de Thessalie et acheté à des mages des plaques de métal qui se portent au nombril ; elles rient aux sacrifices, et pourtant le proconsul de Thrace a pour elles, pendant cent vingt nuits, fait avec des filets chercher dans le Strymon la pierre noire qui bannit les tourments ; elles sont ennuyées de toutes les religions et rassasiées de tous les amours, -mais elles voudraient savoir ce que le Christ avait pour que la Madeleine, quittant ses atours, se soit mise à le suivre par les chemins, et les plus naïves, n' est-ce pas, te demandent si, pour plaire au crucifié, il suffit d' aimer son serviteur ?

Antoine.

Blasphème !

p220

La Voix.

Il te plaît pourtant, ce blasphème ! Et lorsqu' il a sonné dans ton oreille, tu l' écoutes encore qui s' y répète comme la vibration des lyres de cuivre. Elles aiment, elles ont les mains sont grasses de l' onguent des longues chevelures, elles aiment le cercle gris qui couronne ton crâne osseux et veulent sur ta poitrine austère frotter leurs doux seins blancs ; comme le fiévreux des villes qui aspire les montagnes, comme le lépreux dévoré qui souhaite la neige, elles demandent à ton coeur l' immensité fraîche.

Antoine.

Ce n' est pas pour moi qu' elles viennent, mais pour la parole du seigneur.

La Voix.

Puis, dans les longs silences qui suivent, quand, les coudes sur tes genoux, elles attendent en émoi, et que palpitent leurs yeux ouverts, d' où vient

qu' avec leur haleine monte à toi la chaude  
angoisse ?

Antoine.

C' est que je tremble pour leurs terreurs, que je me  
repens pour leurs péchés, c' est enfin que leur âme  
me pèse.

La Voix.

Leur âme ! Est-ce ce rayon de clair de lune qui sort  
de leur paupière ou bien la vague mélodie de leurs  
lèvres, endormante et douce comme le clapotement  
des feuilles vertes ? Serait-ce, dans leurs mains,  
l' incompréhensible force des attouchements subtils,  
ou, quand elles pleurent, la transparence de leurs  
larmes qui brillent à la lumière ? Tout cela sans  
doute est leur âme. Tu aimes beaucoup leur âme,  
c' est peut-être aussi la senteur épicée que l' on  
respire sous leurs aisselles ?

Antoine.

Seigneur ! Si j' ai péché, dis-le-moi ; si je  
m' égare, éclaire-moi. Je refusais de les voir  
pourtant, mais il fallait bien, quand elles  
venaient, ranimer les pécheresses, rassurer les  
chrétiennes, convertir les idolâtres.

La Voix.

De quel oeil, jusqu' à l' horizon, tu accompagnais  
leur départ !

p221

Te souviens-tu d' avoir trouvé, sur les buissons, des  
fils qu' en passant auprès y avaient laissés leurs  
robes traînantes ? Que tu étais triste, le soir !  
Garderaient-elles leurs promesses ?  
Observeraient-elles la pénitence ?

Antoine.

Je la leur faisais rude en effet.

La Voix.

Oh ! Que ne pouvais-tu t' agenouiller avec la  
chrétienne sur le pavé frais des basiliques ! Ou  
bien sur la tête de l' idolâtre versant un long  
baptême, de clartés en clartés comme d' échelons en  
échelons, la conduire continuellement pour la faire  
monter toujours ! Mais c' est la pécheresse surtout  
qu' il eût fallu ne pas quitter : petit à petit tu  
l' eusses déshabituée des hommes, tu aurais ôté de  
son front les bandelettes de pourpre, arraché de son  
cou le collier plein d' orgueil, retiré de ses doigts  
les camées lourds ; la nuit, sur la terrasse de sa  
maison, à ces heures où jadis elle veillait toute  
amoureuse, quand trépignant des pieds elle se  
penchait en dehors pour entendre au bout des rues un  
galop qui accourait pour voir à travers le

brouillard la brune chlamyde qui flottait... oh !  
Que vous eussiez causé ensemble ! Elle t' eût ouvert  
le secret caché de ses abominations charmantes, et  
les jetant dans l' abîme l' une après l' autre, elle  
t' eût dit pourtant que le bruit des ailes des  
cygnes lui plaisait toujours et que des ondes  
enflammées lui coulaient encore dans la chair.

Antoine.

Qu' elle prie ! Qu' elle jeûne ! Qu' elle pleure ! Un  
cilice, des épines !

La Voix.

Elle essaie, elle s' enferme, elle défait sa  
chaussure, au noeud vermeil qui passe entre son  
pouce et se rattache à la jambe ; elle la quitte,  
elle ne la portera plus ; ce pied, dont on polissait  
le talon avec la lave des volcans, dont on teignait  
les ongles avec le jus des coquillages et que les  
hommes en joie appuyaient contre leurs lèvres,...  
il trébuchera sur les cailloux, il s' enfoncera  
jusqu' à la cheville dans l' urine des mulets, il se  
déchirera au tranchant des éclats de marbre, et les  
os passeront à travers la peau qui sera comme des  
guenilles... puis tombe peu à peu le lin d' égypte  
plissé en long, qui garde l' odeur des boîtes de  
cèdre ; la voilà seule et déshabillée, l' urne  
suspendue éclaire la blancheur de son flanc nu et  
balance sur lui des ombres douces ;

p222

ces seins, où repose l' amour, ce ventre lisse, ce  
dos ployant, tout ce corps si beau, il se tordra  
dans le cilice raide qui, plus immobile que ton  
visage, ô solitaire ! Ne montre pas non plus les  
douleurs qu' il recouvre... mais elle n' ose encore,  
elle frémit, elle prend la chaînette d' or à pointes  
crochues, elle la fait tourner sur son pouce, le  
sang part, il voltige en pluie légère et des gouttes  
épaisses coulent sur sa poitrine, comme des perles  
rouges ; ses genoux s' entrechoquent, ses yeux  
pâlissent, sa tête s' en va, elle tombe sur ses  
coussins, elle se pâme, elle t' appelle...

Antoine.

Où donc ? Où donc ?

Le Cochon

se frottant le ventre contre terre.

Où est-elle la femelle en chaleur qui court par les  
bois ? Je la flaire, je geins, je crie, je gueule,  
mes narines la sentent, mes yeux ne la voient point ;  
à l' ombre, au pied d' un chêne, dans la boue, je  
veux sur ses reins tièdes me vautrer jusqu' à  
l' aurore.

Le cochon court en rond comme un furieux, reniflant, grognant, hulant et se frottant le ventre à tout ce qu' il rencontre.

Les formes vagues du fond, à peine entrevues jusqu' à présent, commencent à se discerner dans la brume, mais telles que des ombres chinoises à travers un transparent, plates, sans relief ni couleur. Ce sont les sept péchés capitaux, envie, avarice, luxure, colère, gourmandise, paresse, orgueil, et une huitième ombre plus petite, la logique.

à mesure que l' une d' elles s' est un peu avancée pour parler, elle rentre ensuite avec les autres, qui se tiennent toutes ensemble au fond à droite, du côté de la cabane du saint.

Le cochon cependant se roule et pousse des cris.

Antoine

ébahi le considère.

Quelle herbe a-t-il donc prise pour baver comme il fait ? Sa queue est droite, il bombe son dos. -tu souffres donc aussi, toi ! D' ordinaire cependant tu es tranquille, et le matin ce sont tes grognements pacifiques qui m' éveillent, quand tu grattes à la porte pour avoir à manger.

L' Envie.

D' autres, à la même heure, entendent à eurs côtés les cris joyeux d' un petit enfant.

p223

Antoine

soupire.

Mais moi, je n' ai pas d' enfant.

La Logique.

Cela pourtant n' est pas défendu par le seigneur.

L' Envie.

Les oiseaux ont une famille, sur la surface des mers les dauphins nagent ensemble ; as-tu vu dans les forêts les louves vagabondes galoper avec leurs petits à la gueule ?

Antoine.

Mais moi, je suis plus seul que les louves dans les bois et que les monstres dans l' océan.

Moi je n' entends pas même le chant de l' alouette ni le bêlement des moutons quand ils partent pour le pâturage.

L' Envie.

Il ouvre les yeux, l' enfant qui dormait ; la mère s' approche, il rit, elle sourit, elle le porte à son sein, qu' il presse de ses deux mains dont les marques restent blanches ; le père est là qui regarde.

Antoine.  
Moi, je ne suis pas père.  
L' Envie.  
Si tu l' avais été ?  
La Logique.  
Est-ce défendu par Dieu ? Dieu n' a-t-il pas dit à  
ses créatures de croître comme l' herbe, de  
multiplier comme les épis ?  
L' Envie.  
Qui t' empêchait de l' être comme les autres ?  
Antoine.  
Il ne l' a pas voulu !

p224

La Logique.  
Où est-ce écrit ?  
Mais toi, qui t' aime au monde ? Et qui aimes-tu ?  
Est-ce ce porc immonde avec lequel, pour passer le  
temps, tu voudrais pouvoir t' entretenir ?  
Antoine.  
C' est vrai ! Personne ! Je n' ai personne sur qui,  
quand je suis las, faire reposer le poids de  
moi-même.  
La Logique.  
Il te faudrait quelqu' un... un ami... vous vous  
perfectionneriez l' un l' autre.  
Antoine.  
Un ami ? Non !  
La Logique.  
Si tu avais des tablettes au moins, c' est un  
passe-temps, tu mettrais dessus tes pensées, ce qui  
te vient à l' idée.  
L' Envie.  
Mais tu ne sais pas écrire, tu n' as pas voulu  
apprendre.  
La Logique.  
Il est trop tard maintenant.  
Antoine.  
Non, ce n' est pas de cela que j' ai besoin.  
La Luxure.  
Mais, en effet, il y a de grands saints qui sont  
mariés.  
Antoine.  
On le dit.  
La Logique.  
Pour faire son salut, est-ce la virginité du corps  
qui suffit ?

p225

La Luxure.

D' ailleurs on peut garder la continence tout de même, on fait un serment et l' on est lié ; mais au moins tu aurais une compagne qui, mieux que l' ami et plus doucement que le livre, apaiserait ton chagrin.

Adam, le jour qui commença son exil, s' en consola presque, le soir, en sentant sur son front la bouche d' ève qui s' y collait ; elle lui passait la main sur le visage, et ils trouvaient dans leurs regards des profondeurs aussi douces que dans l' horizon céleste qu' ils avaient perdu. Si tu savais comme elles s' entendent à panser les plaies et comme les amertumes les plus froides se fondent sous leur sourire ! C' est à cause d' elles que naissent les mélancolies de la vie, soit qu' elles les provoquent ou les éloignent, -et de sa pente native toujours le coeur de l' homme, comme les fleuves à l' océan, ira se déversant dans leur tendresse.

Silence.

La Logique.

Jésus avait des femmes qui l' escortaient, il était Dieu cependant ! Pourquoi toi n' en prendrais-tu pas une ?

La Luxure.

Pourquoi donc, comme un autre homme, ne prendrais-tu pas une compagne ?

L' Avarice.

Une matrone soigneuse, qui ménagerait ton bien, qui rendrait propre ta maison ; l' argenterie serait claire, les buffets luisants.

La Gourmandise.

Dans des plats creux qu' on tient par des anneaux elle t' apporterait des tranches de viandes fumant au milieu d' une sauce épaisse.

La Luxure.

Elle serait à toi, à toi seul ; toujours vêtue pour les autres, elle se déshabillerait pour toi seul, vous ne craindriez personne... et tous les jours comme ça... dans votre petit lit.

La Logique.

Ah ! Il ne fallait pas, dès ta jeunesse, vouloir à fleur de terre

p226

couper le désir ; enfant, tu as oublié les racines, il repousse dans ton coeur en mille rameaux et bourgeonne à toutes ses branches.

L' Envie.

Est-ce pour toi vraiment que la vie est faite ?

N' es-tu pas plus bas que les autres, plus condamné qu' eux tous ?

Oh ! Tu es misérable ! Plus misérable que les dalles des grandes voies broyées sous la roue des chars, car la nuit les chars n' y passent plus ! Mais toi... oh ! Plains-toi, pleure, rage ; il vaudrait mieux que tu fusses cet animal stupide qui regarde couler tes larmes.

Antoine.

Tu ne pleures pas, toi, -il ne te faut rien ! Tout à l' heure cependant tu gémissais aussi... approche, pauvre bête, que je te flatte un peu.

Il va pour caresser le cochon qui se jette sur lui et le mord jusqu' au sang. Antoine pousse un cri et secoue son doigt.

Le Cochon

accroupi sur le train de derrière dans la pose d' un chien.

Je chercherai un arbre au tronc dur ; à force d' y mordre, mes dents pousseront. Je veux des défenses comme le sanglier et qui soient longues, plus pointues encore. Sur les feuilles sèches, dans la forêt, je courrai, je galoperai, j' avalerai en passant les couleuvres qui dorment, les petits oiseaux tombés de leur nid, les lièvres tapis ; je bouleverserai les sillons, je pilerai dans la boue les blés verts, j' écraserai les fruits, les olives, les pastèques et les grenades ; et je traverserai les flots, j' aborderai aux rivages et je casserai dans le sable la coquille des gros oeufs dont le jaune coulera ; j' épouvanterai les villes, sur les portes je dévorerai les enfants, j' entrerai dans les maisons, je trotterai sur les tables et je renverserai les coupes. à force de gratter contre les murs je démolirai les temples, je fouillerai les tombeaux pour manger dans leurs cercueils les monarques en pourriture, et leur chair liquide me coulera sur les babines. Je grandirai, j' enflerai, je sentirai dans mon ventre grouiller les choses.

Antoine.

Pourquoi me mords-tu, méchant porc ?

Le Cochon.

Est-ce avec la queue des raves que tu me laisses et le peu d' ordures

p227

que tu fais que je peux vivre, moi, moi, le cochon ? Pourquoi autrefois m' as-tu enlevé au marché ? Je m' en souviens, nous étions sur la paille, tu m' as choisi au milieu de mes frères, acheté bien vite, puis suspendu par les oreilles à ta ceinture



et apporté ici ; ma mère pleurait, je criais, et  
toi tu t' en allais sans y prendre garde, récitant  
ton chapelet.

Je veux des femelles, je veux dans une auge d' or de  
la farine blanche délayée avec la mousse du sang  
rose, je veux avoir de la pourpre pour litière, et  
sous mes pieds, comme des sarments secs, entendre  
craquer des os humains ; et pour commencer par toi,  
je m' en vais te faire au flanc un trou pour boire  
ta bile.

Il se rue sur le saint.

Atoine

se jetant sur une pierre, qu' il lève de ses deux  
mains.

Ignoble monstre ! Moi qui t' aimais !

La Colère.

Tue-le ! Tue-le !

à ce moment le cochon, grandi tout à coup et, gros  
comme un hippopotame, ouvre jusqu' au ventre une  
gueule terrifiante, à triple rangée de dents ; il  
en sort du feu.

La Colère.

écrase-le ! Marche dessus !

La Logique.

Puisqu' il veut te tuer, tue-le !

La Gourmandise.

Prends bien garde d' abîmer sa cervelle !

Antoine.

Oh ! Tu ne me fais pas peur, je connais tes  
artifices, démon des illusions ; réduit bientôt à  
sa forme première, il va trembler sous mes poings  
levés.

Le cochon rentre dans ses proportions naturelles.

La Gourmandise.

Il est trop maigre, il faut l' engraisser d' abord ;  
puis, un beau

p228

jour, avec ton couteau tu lui ouvriras la veine, en  
ayant soin de ne pas perdre le sang qui servira à  
faire du boudin, ensuite tu le dépèceras en  
quartiers, que tu feras cuire sur des charbons. Oh !  
La bonne odeur ! Et comme elle est douce au palais,  
la chair chaude et salée qui se colle contre les  
gencives !

L' Envie.

Beau festin, ma foi ! Si encore c' était une femelle,  
tu mangerais ses tetines ! Mais ça ! N' y a-t-il as  
de meilleures choses au monde ? Si tu avais,  
entourée d' herbes mouillées, l' huître de Naples  
frémissant sous le doigt dans sa coquille ouverte ;

si tu prenais, tout sortant du four, les gâteaux de  
maïs au safran dont la croûte est blonde ! Le foie  
des tourterelles s'écroule mou comme la polenta et  
vous revient aux arines ; u milieu du raisin mûr  
les pépins pointus sont couchés dans leur jus  
vert ; la peau des pêches, à la voir, fait saliver  
la langue. Vive la viande rouge ! Le vin blanc, le  
pain tendre !

Tu souffres, tu pleures, la nuit est chaude, dans  
ton outre l'eau croupit ; il y en a d'autres,  
Antoine, qui maintenant, attablés et riant d'être  
ensemble, mangent et boivent.

Ils se tournent sur le coude et tendent la coupe à  
l'enfant léger qui, circulant autour des lits,  
verse de sa buire un long jet de falerne ; ils ont  
des mets assaisonnés d'aromates qui parfument le  
ventre, et ils ne savent, en les goûtant, de quelles  
chairs on les a faits, à cause de toutes les  
saveurs qui les composent. Pour mieux humer ensuite  
les vins indiens, ils croquent sous leurs dents la  
neige tassée qui transsude à travers l'ambre et  
pose sur sa polissure comme un brouillard d'argent.  
La Logique.

Pourquoi n'y es-tu pas ? Valent-ils mieux que toi ?  
à chacun son tour ! Qu'ils jeûnent maintenant, bois  
à leur place, à eux de servir le seigneur, à toi de  
jouir de ses on.

Antoine a soif et boit.

L'Envie.

Tu souffres, tu as soif, la nuit est lourde ;  
d'autres maintenant, attablés et joyeux, mangent et  
croquent la neige dans des patères d'argent.

Antoine.

Oui, oui ! Cela est vrai.

p229

L'Avarice.

Si tu n'avais pas donné ton bien aux pauvres, il te  
resterait quelque chose dans ta vieillesse, car tu  
mourras de faim.

L'Envie.

Avec ton argent, tes excellents frères se grisent  
maintenant dans les tavernes, ou se font dire la  
bonne aventure par des sorcières.

La Logique.

Et c'est toi par là qui es la cause de leur  
perdition : l'aumône est corruptrice.

L'Avarice.

Il eût été plus sensé de garder tes arpents de  
terre, de les cultiver de ton mieux ; bien  
organisée, la ferme t'eût rapporté beaucoup, elle

se serait agrandie, tu aurais acheté d' autres champs, tu aurais labouré, semé, récolté, entassé.  
La Gourmandise.

Tu aurais des celliers pleins.

L' Avarice.

De beaux herbages où rumineraient les boeufs ; tu te serais promené dedans, tu aurais eu des lavoirs pour tes brebis.

La Paresse.

Et tu aurais fait la sieste, couché sur leurs toisons.

Antoine met sa tête dans ses mains.

L' Avarice.

Pendant qu' à la maison les esclaves auraient travaillé à toutes sortes de métiers... et tu serais devenu riche !

Antoine.

Eh ! L' eussé-je voulu, le pouvais-je ? Est-ce que je m' entendais à ces choses-là ?

p230

La Logique.

Tu as réussi dans de plus difficiles.

L' Envie.

Ne pouvais-tu du moins, avec l' argent de ton héritage, fonder plutôt un couvent où tu aurais vécu avec considération, t' amusant à former des prêtres ? Avec l' arget de ton patrimoine, pourquoi n' achetais-tu pas une charge de publicain au péage de quelque pont ? Tu aurais là vécu seul, en priant toute la journée, mais au moins tu aurais eu de temps à autre un peu de compagnie, des voyageurs qui t' auraient donné des nouvelles, des étrangers drôlement vêtus, des soldats qui aiment à rire.

L' Avarice.

Tu aurais sculpté des images pieuses, que tu aurais vendues aux pèlerins, et tu aurais mis l' argent dans un pot que tu aurais enfoui dans un trou, en terre, dans ta cabane ; seul, la nuit, tu aurais compté une à une les pièces d' or sonnantes.

Antoine

rêvant.

Non, non, j' aime mieux à mon flanc le bruit des grains de mon chapelet.

La Colère.

Il te fallait monter à cheval, avec le casque en tête et une épée longue battant ton mollet nu ; l' hiver, en vedette sur le rempart, tu aurais sifflé au clair de lune, ou bien, portant les pieux ferrés, chanté dans les rangs avec tes hardis compagnons, traversé les forêts sombres ; tu aurais

marché sur les grandes routes du monde, campé dans  
les montagnes et bu l' eau des fleuves barbares,  
assiégé les châteaux forts abattu les grandes  
portes des capitales ; tu aurais, du bois de ta  
lance, cassé la mosaïque des palais.

La Luxure.

Et traîné par les cheveux les belles étrangères.

L' Orgueil.

Qu' il est beau, le vainqueur entrant dans les villes  
au son des cuivres, quand on monte sur les maisons  
pour voir son visage !

p231

Antoine.

J' étais trop faible pour porter la cuirasse.

La Logique.

Tu portes bien le cilice.

Antoine.

Et trop sérieux pour rire dans les camps, trop  
doux pour tuer des hommes. La guerre est maudite.

La Logique.

Mais celle qu' on fait pour Dieu ? David était un  
conquérant, Pierre a porté l' épée, Jésus  
lui-même a frappé.

L' Orgueil.

Si l' orgueil de ta dévotion ne t' avait pas, dès  
l' enfance, comme en un cachot, tenu tout petit dans  
l' ignorance, tu aurais passé tes jours, accroupi au  
pied des colonnes et déroulant sur tes genoux les  
écrits des sages, à suivre du doigt dans l' histoire  
la marche des empires, dans les cieux la course des  
planètes ; ta vie doucement se fût écoulée en  
lisant, et comme un livre elle-même dont les jours  
auraient fui plus rapides que des phrases, sans  
t' inquiéter du tout de la quantité des pages qu' il  
restait à tourner ; tu serais un sage, peut-être,  
un docteur, tu serais maintenant le maître, tu  
saurais ce que les autres ignorent. La science aussi  
a des spasmes fous et des enchantements sans fin ;  
depuis qu' ils sont à la traire, aucun homme encore  
n' a tari sa mamelle ; sous son baiser d' amour, des  
illuminations magnifiques auraient flambé dans ta  
tête, où l' idée, comme une torche sur des ondes, eût  
balancé en des profondeurs limpides sa lueur élargie  
et ses aigrettes multipliées.

Et, perdu dans l' ombre, le monde, en bas, aurait  
passé sans bruit.

L' Envie.

Tu saurais ce qu' il ignore.

La Logique.

Le nom des ruines, la forme des animaux, la vertu

des herbes

p232

L' Avarice.

Les lieux cachés où sont les mines d' argent.

La Gourmandise.

La place sur les rivages où oussent les fruits lointains.

La Colère.

L' endroit précis où la blessure est mortelle.

La Logique.

La cause des éclipses et des maladies, la vertu des plantes, le calcul des étoiles, la terre, le ciel.

La Luxure.

Et pourquoi la pleine lune attire le sang des femmes sur leur ventre ; tu connaîtrais les fécondations et les avortements, avec les drogues qui raniment les vieillards.

L' Orgueil.

Les rois, curieux de ta parole, te feraient asseoir à leurs côtés et feraient taire les bouffons pour t' entendre.

L' Avarice.

Et ils te renverraient ensuite chargé de présents sans nombre, qu' on emballerait dans des coffrets.

Antoine.

Non, non ! Tout cela vous éloigne de Dieu.

La Logique.

Qui t' empêcherait d' être prêtre ?

Antoine.

Hélas ! Le seigneur ne distribue point à tout le monde une intelligence égale ; la mienne n' était point faite pour monter sur tous ces sommets.

p233

L' Orgueil.

Allons donc ! Tu planes sur eux ; tu étais né, je te le dis, pour savoir tout, et puisque tu aimes Dieu, l' effort eût été facile à comprendre ses oeuvres.

La Logique.

Personne en conséquence n' eût rendu plus de services que toi, en entrant dans les ordres.

L' Orgueil.

Le soupçonnes-tu, le plaisir de faire avec un mot descendre le seigneur ? De le tenir dans ses mains ? De voir sous soi les têtes courbées ?

La Luxure.

Et d' agiter comme le vent le coeur des femmes timides ?

La Gourmandise.

On jeûne jusqu' à midi, mais au presbytère, avec les amis, on fait de bonnes lippées franches.

L' Orgueil.

Quand il passe, les enfants baissent la voix, devant lui s' inclinent les encensoirs.

L' Avarice.

Il a aux mains des dentelles fines qui, lorsqu' il boit, frôlent l' or fin des calices.

La Luxure.

Les grandes dames pieuses ont brodé pour lui le revers de son étole.

L' Envie.

Quitte ta retraite, retourne à Alexandrie, prêche les catéchumènes, pérore dans les conciles. Pourquoi comme un autre ne serais-tu pas évêque ?

La Logique.

Es-tu d' extraction plus basse qu' Alexandrr de Comane le

p234

charbonnier ? Finirais-tu comme Denis ? Tu es plus illustre qu' Eusèbe et plus chaste qu' Origène.

Antoine.

Mais je ne pourrais pas parler aux conciles, la présence de tous ces grands docteurs m' effrayerait, moi qui parfois éprouve dans ma conscience des embarras infinis à discerner ce qui est juste.

La Logique.

Aussi tu pêches souvent, faute de conseil.

La Paresse.

Que n' es-tu resté chez les moines, quand tu as été leur rendre visite ? Que n' as-tu confié ton âme à quelque bon directeur, qui aurait pris sur la sienne de la conduire à Dieu ? La cloche d' elle-même t' eût dit les heures du repos, de la prière et du sommeil.

La Logique.

étant astreint à une règle, tu aurais certainement fait ton salut.

L' Avarice.

Et tu n' aurais manqué de rien, sans t' inquiéter de quoi que ce soit.

La Paresse.

Assis à l' ombre des arcades, sur le banc, dans le cloître, tu aurais causé avec les novices, ou roulé ton chapelet ; c' est toi peut-être qui eût lavé les pavés du sanctuaire, et, pour y mettre de l' huile,

tiré par leur chaînette d' argent les lampes  
suspendues qui remontent et se balancent. Dans les  
longs après-midi, tu aurais entendu de ta cellule  
le bruit lointain des moissonneurs, ou à ton aise,  
par la lucarne ouverte, regardé dans le jardin les  
orties grandir au pied des murs, et sur la feuille  
lustrée des choux se traîner les limaçons.

La Gourmandise.

Au réfectoire, à table, entre tes frères, tu aurais  
vu la file des petits pains alignés avec les  
gobelets d' étain.

La Luxure.

Et au parloir, par la claire-voie, les filles de  
la campagne apportant

p235

dans des paniers les fleurs qu' elles ont cueillies  
pour l' autel.

La Logique.

C' eût été une façon de vivre heureuse, grasse,  
sainte et pacifique ; gras jusqu' à l' aine, tu  
aurais vécu dans la béatitude.

Antoine

soupirant.

Oui !

Les Péchés

l' un après l' autre redisent avec des intervalles.

Oui ! ... oui ! ... oui ! ...

La Logique.

Et considère ta vie maintenant.

Antoine.

Ah ! Ce n' est pas une vie, je le sais, une agonie  
plutôt. J' ai bien eu, il est vrai, des éclairs de  
joie suprême où, transporté comme sur des ailes,  
j' avais quitté la terre, mais qu' ils ont été rares  
ces moments-là !

La Logique.

Es-tu sûr qu' ils aient été si bons ? Sans doute le  
souvenir t' abuse ; le bonheur passé, quand on  
tourne la tête pour le revoir, baigne toujours sa  
cime dans une vapeur d' or et semble toucher les  
cieux, comme les montagnes qui, sans en être plus  
hautes, allongent leur ombre au crépuscule.

Antoine

se met à pleurer.

Peut-être ! Mais plus tristes revenaient les jours  
suivants, et le seigneur pourtant ne m' a pas été  
prodigue : moi qui n' avais d' oreilles que pour sa  
voix, qui n' ouvrais les yeux que pour sa clarté, il  
m' a privé de sa parole, il ne m' a pas donné sa  
lumière. Que je l' ai attendue pourtant ! Comme je

l' attends encore ! Que faut-il donc, seigneur,  
est-ce l' amour ? Mais j' aime, j' aime d' un désir  
enflammé, d' une ardeur transportante ; est-ce la  
prière que tu veux ? Allonge mes jours pour que  
j' allonge mes oraisons ; si

p236

c' est la pénitence, père des miséricordes, fais  
pleuvoir des flammes sur ma tête, mais que ton  
amour me remplisse, que la prière me suffise, que  
la pénitence me soulage. Comme un homme fatigué qui  
voudrait dormir et que les mouches harcèlent, qui  
se retourne, qui passe la main sur sa figure, qui se  
cache dans ses vêtements, qui pleure et qui  
sanglote, au sein des ténèbres, sans cesse éveillé,  
je sens sur moi quelque chose d' insaisissable et de  
nombreux qui passe et qui revient, qui me brûle et  
qui me mange, qui me chatouille et qui me dévore.  
Oh ! Que je voudrais m' attendrir dans les larmes,  
car je ne t' aime pas, seigneur, pas autant que je le  
désire ; accorde-moi donc la dilection de ta majesté,  
l' enivrement de ta grâce ; tu accordes bien au corps  
ce qu' il lui faut, donne à l' esprit la pâture dont  
il a faim ; je te la demande, je te la demande comme  
un mendiant qui se jette aux genoux du roi et que le  
roi n' écoute pas et qu' il traîne après lui, dans la  
boue, cramponné à la frange d' or de son manteau.  
Aie compassion du pauvre solitaire !  
Tu es si grand ! Je suis si petit ! Oh ! Si je  
pouvais partir vers toi, si je pouvais, porté par le  
désir, y monter comme un souffle ! Où est l' élan  
qui me poussera, l' idée qui m' enlèvera ?  
N' ai-je point des choses un détachement assez  
complet ? J' essaie pourtant à absorber mon âme dans  
une adoration permanente, je suis l' ombre d' une  
pensée profane, j' ose à peine respirer, j' ai honte  
de vivre, je suis humilié de mon corps.  
Comme une lampe que l' on descend dans un sépulcre,  
j' ai, avec ma douleur, cherché en moi les restes  
des passions de la vie et je n' en ai pas reconnu la  
poussière, tant elle est vieille et disparue !  
Pourquoi donc sur les parois de mon coeur le ver se  
traîne-t-il toujours, comme s' il avait encore  
quelque chose à prendre ? Il me semble que je ne  
suis pas coupable, je sens bien plus que je ne suis  
pas pur, et c' est une désolation pour moi.  
Quand je prie le coeur est absent, quand je me  
mortifie je ne m' aperçois plus de la douleur ; mes  
pensées, que je voudrais saisir toutes ensemble pour  
les réunir en Dieu, glissent l' une sur l' autre et  
s' échappent de moi, comme de la main d' un enfant un  
faisceau de flèches qu' il ne peut retenir et qui



tombent par terre en lui blessant les genoux, ou comme un troupeau de chèvres qui se dispersent de tous côtés, quoique le pasteur les appelle, quoiqu' il les chasse avec sa houlette, quoiqu' il coure haletant autour de la prairie ; elles s' en vont à l' aventure boire au torrent, se percher sur les monts, s' égarer dans les bois pour se faire dévorer par les loups, pour se faire saillir par les boucs sauvages.

Y a-t-il sur la terre un homme plus lamentable que moi ? Job, assis sur son fumier, pouvait penser du moins aux joies qu' il avait eues, et fouillant dans son souvenir, comme à des cendres tièdes y réchauffer sa misère ; mais moi, je n' ai pas eu de famille, des

p237

troupeaux, des richesses, du bonheur ; mes jours, de si loin que je les reprenne, se suivent l' un l' autre à la file, comme des esclaves enchaînés, ayant tous même visage, même costume et même tristesse. Voilà trente ans que tu m' éprouves ! Faut-il que je reste ici ? Faut-il que j' aille dans les villes ? Ordonne ! Où fuir ? Où demeurer ? Que faire ? Je chancelle, je flotte, je m' égare, je pleure comme un idiot qu' on a battu, je tourne à l' abandon comme la roue détachée d' un char.

La Logique.

C' est parce que tu vis seul que tu souffres, parce que tu souffres que tu t' égares ; l' esprit de Dieu, qui flamboie dans les astres, palpite dans ton âme. Quand tu t' affliges, tu affliges une partie du tout-puissant, et c' est pour cela qu' il y a dans l' homme une tristesse illimitée, et comme la mélancolie d' un dieu captif.

Antoine.

Que faire ? Que faire pourtant ?

La Logique.

Tu n' es pas le seul, va ! Tous les serviteurs de Dieu sont comme toi, pleins des mêmes angoisses : ils prient, mais le doute est dans leur coeur ; ils rompent l' eucharistie, le doute est dans leurs mains ; ils confessent les pécheurs, le doute est dans leurs oreilles ; quand ils assistent les agonisants, qu' ils leur parlent d' éternité ; qu' ils leur promettent Dieu, qu' ils les encouragent, ils ne savent ce que c' est que l' éternité, ils se demandent qui est Dieu et ils sont désespérés eux-mêmes.

Antoine.

Oh ! Pas tous ! J' en ai vu dont la foi était

inébranlable comme les montagnes et l' espérance  
vaste comme le ciel.

La Logique.

Mensonge ! Ils mentent et ils se mentent ; rentrés  
chez eux, ils s' enferment seuls, ils se couchent à  
plat ventre pour mieux pleurer, ils se frappent la  
tête, ils voudraient mourir.

Antoine.

Mais en revanche, ensuite...

p238

La Logique.

Plus ils méditent, moins ils espèrent ; plus ils  
s' avancent, plus ils se perdent ; leur esprit  
voltige à tous les vents, se trempe à toutes les  
nuées et tourbillonne dans sa folie comme une paille  
sèche dans la tempête.

Antoine.

Que faire ?

La sainteté est dans la joie, le bonheur est dans  
la paix ; cherche la joie, cherche la paix. L' homme  
qui porte un fardeau ne peut lever la tête pour voir  
le soleil ; dépose ton fardeau, et les rayons de la  
grâce tomberont sur ta figure.

Antoine.

La grâce ? N' est-ce point la pénitence qui  
l' attire ?

La Logique.

Tu fais pénitence pourtant et elle n' est pas encore  
venue... elle viendra.

Antoine.

Comment ?

La Logique.

On met sur l' autel des chandeliers avec des fleurs  
épanouies, on brûle l' encens dans des cassolettes  
et on entoure les os des martyrs avec des cercles  
de pierres précieuses ; mais toi, tu te reprocherais  
de respirer une rose ou de contempler la lune quand  
elle brille dans son plein.

Antoine.

Est-ce que la terre mérite nos regards ?

La Logique.

Créature, tu maudis la création. La connais-tu ?  
Sais-tu ce qu' elle contient ? L' esprit de Dieu, qui  
gravite au sein des mondes et rayonne dans les  
étoiles, palpite dans ton coeur.

Antoine.

La pénitence alors serait inutile ?

p239

La Logique.

Ne t' inquiète pas tant des oeuvres, qu' importe l' action ? La statue ne porte-t-elle pas en soi la conception qui l' a formée ? Pour être devenue matière, l' idée a-t-elle perdu quelque chose de son essence ? Et l' esprit ne réside-t-il point dans chacun de ses atomes ?

Antoine.

Je ne suis pas Dieu pourtant !

La Logique.

Espérais-tu l' être ?

Antoine.

Mais le connaître un jour.

La Logique.

Penses-tu donc que le roi de l' univers se soucie tant de ta pénitence et qu' il va se pencher au bord du ciel pour peser tes larmes ? Quand les papillons de nuit viennent se heurter à ta lanterne et s' y brûler les ailes, soupçonnes-tu seulement qu' ils peuvent souffrir ? Et toi, qui viens périr aussi au bord des clartés qui t' éblouissent...

Antoine.

Comment ? Tout ce que je fais demeure perdu ?

La Logique.

Pour toi, oui ! Qu' as-tu à expier, en effet, et qu' est-ce qui te voit ? Car c' est souvent pour l' exemple que l' on se mortifie, afin d' attendrir les pécheurs, comme les sarabaïtes qui portent des tuniques de feuilles de palmier et qui s' attachent au talon des épines avec des sangles ; ils sortent des cavernes, se présentent au peuple couverts de sang, ramassent de l' argent et s' en retournent chez eux, où ils prennent la taille à leurs concubines en chantant dans les corridors : ils convertissent ainsi beaucoup de monde.

Antoine.

Infamie et scandale ! J' ai vu en rêve des mulets et des ânes qui

p240

ruaient sur la table du seigneur et qui renversaient les vases sacrés.

La Logique.

Ah ! Tu veux interpréter les songes comme ferait un prêtre de Baal ! Sois plus simple, Antoine ; tu te tourmentes l' esprit, c' est l' orgueil qui t' agite.

Antoine.

Mais non, puisque je ne songe qu' à l' écraser ; s' il m' en restait, serais-je si bas ?

La Logique.

Celui qui toujours pense à l' orgueil en est rempli.

Antoine.

Quelle atroce idée j' ai eue là ! Eh quoi ! Jamais donc je ne saurai où j' en suis ? Si je recule ou si je m' élève, si jemérite ou si je démérite ? Tout ce que je crois le meilleur à faire tourne à ma perdition et à mon supplice.

La Logique.

Par ta faute... ne t' inquiète pas tant des oeuvres.

Qu' importe l' action ? Toujours engagée dans un but, issue d' un besoin, passive de la matière où elle se meut, bonne aujourd' hui, mauvaise demain et partout égale à elle-même, soit qu' on l' admire ou qu' on la blâme, a-t-elle en soi une valeur native ? Si c' est la foi d' où elle procède, qu' as-tu besoin du torrent ? Monte à la source ; là tu boiras l' eau pure dans la coupe du seigneur qu' il tient pleine pour ses élus.

Antoine.

Oui, l' action est mauvaise, je l' ai senti souvent, mais je discerne pourtant qu' elle a parfois des côtés justes.

La Logique.

Non, elle résulte du mal, c' est le diable qui l' a faite ; elle est du domaine de la chair, de la force et du hasard. Tu jeûnes, tu t' agenouilles, tu te mortifies, mais y a-t-il de la pureté dans le jeûne ? Pourquoi la prosternation serait-elle sainte ? La cendre où tu dors est-elle plus bénie que les mosaïques où d' autres dansent ? Crois-tu, pour prier le seigneur, qu' il faille être tourné vers l' orient ou vers le temple, avoir les bras levés ou croisés, être

p241

gras ou maigre ? Aux pieds du très-haut les brins d' herbe et les cèdres sont de taille pareille ; où donc est le mérite de ta vertu et la grandeur de ta bassesse ?

Antoine.

Mais la loi cependant...

La Logique.

La loi ? Ce sont les juifs qui disent la loi, les sadducéens qui la prêchent et les pharisiens qui la vendent. Jésus n' est-il point venu la détruire ? Ne s' appelait-il pas l' épée ? Les docteurs, quand il parlait, élevaient de grands cris et faisaient voler de la poussière avec leurs manteaux. Est-ce la loi qui a nourri les multitudes, apaisé les flots furieux et flamboyé sur le Thabor ? La loi ! Les prophètes ont été égorgés en son nom, elle a

crucifié Jésus, lapidé saint étienne, Pierre est mort par elle, et Paul aussi, tous les martyrs ! La loi ! C' est la malédiction du serpent, dont le Christ est venu racheter les hommes ; elle avait bâti le temple et repoussé les gentils, la grâce a renversé le temple et appelé les nations ; enfermée jadis en Israël, l' âme libre maintenant peut se dilater dans sa grandeur. Qu' elle ouvre sa fenêtre, qu' elle respire tous les vents, qu' elle s' envole au midi, au septentrion, au couchant, à l' aurore, car Samarie n' est plus maudite et Babylone elle-même a été relevée de sa tristesse.

Antoine.

Oh ! Seigneur ! Seigneur ! Je sens surgir en moi comme une inondation qui monte.

La Logique.

Qu' elle monte ! Elle te lave.

Silence.

Antoine

mettant les deux mains sur son front comme pour ressaisir ses idées.

La loi ? Eh bien, oui ! ... voyons cependant : le fils a été envoyé par le père pour...

La Logique.

Pourquoi pas le père par le fils ?

Antoine.

Il devait venir après.

p242

La Logique.

Comme étant plus nouveau sans doute ?

Antoine.

Mais...

La Logique.

C' est dans l' ordre... il était fait par lui, le père d' abord, le fils ensuite.

Antoine.

Non !

La Logique.

Qui a fait le monde ?

Antoine.

Le père.

La Logique.

Et où était le fils alors ?

Antoine hésite à répondre.

Vis-à-vis les péchés capitaux, du côté de la chapelle, apparaissent et glissent par moments d' autres ombres plus petites et plus nombreuses.

La Logique

reprend.

Et où était le fils ? à ses côtés ? En lui ?

Au-dessous ? Dans ce temps-là, était-il le Christ ?  
Puisque le Christ était homme et qu' il n' y avait pas d' hommes... et l' esprit, que faisait-il ?

Antoine.

Ils étaient ensemble.

La Logique.

Ensemble ! Il y avait trois dieux !

Antoine.

Non, ils étaient un.

p243

La Logique.

Quand le fils s' en détacha pour devenir Jésus, il resta donc deux tiers de Dieu, et puisque Jésus était vraiment Dieu, quoiqu' étant homme, où était Dieu tandis qu' il vivait ? Que faisait Dieu lorsqu' il mourut ? Où était-il quand il est mort ?

Car il est mort.

Antoine

se signant.

Et ressuscité.

La Logique.

Mais s' il était avant la vie, il n' eût pas besoin de ressusciter, pour être de nouveau après la mort.

Qu' a-t-il fait de ce corps humain ? Est-il avec lui ? Qu' est-il advenu de son âme humaine ? L' a-t-il rattachée à son âme de Dieu ? Ce serait donc un homme qui serait Dieu, qui s' ajouterait à Dieu, un dieu qui serait chair, et comme il n' est qu' un avec le père et l' esprit, le père et l' esprit seraient chair, tous seraient chair : il n' y aurait que la chair !

Antoine.

Non, non, tout esprit.

La Logique.

En effet, car Jésus est Dieu, donc Dieu est esprit. Mais Jésus naquit, mangea, marcha, dormit, souffrit, mourut, et il était esprit ! Est-ce que l' esprit naît quelque part ? Est-ce qu' il souffre ? Est-ce qu' il mange ? Est-ce qu' il dort ? Peut-il mourir ? Et il est mort pourtant ! Jésus n' a donc éprouvé ni la naissance ni la mort, ou bien il n' était pas esprit.

Antoine.

C' est l' homme en lui qui a souffert.

La Logique.

Et non le dieu, cela est sûr ! Un homme souffre, en effet, mais Dieu ! ... alors, s' il n' était qu' homme, beau mérite à lui de subir ce que la nature humaine est forcée de subir ! S' il eût été Dieu, il n' eût pas souffert véritablement.

Antoine.  
Mais oui, il était Dieu.

p244

La Logique.  
Il n' a donc pas souffert alors ! Il a fait semblant de souffrir ; comme le soleil qui traverse l' éther il a passé à travers la vie et s' est caché un instant sous cette forme trompeuse ! Il n' est pas né de Marie, mais il a paru naître ; quand on le clouait sur la croix, il regardait d' en haut son corps qu' on suppliciait ; quand il a levé, le troisième jour, la pierre de son tombeau, c' était comme une vapeur qui en est sortie, un fantôme vague, je ne sais quoi. Thomas s' en doutait, qui a voulu toucher ses plaies ; mais il lui était facile de simuler des plaies, puisqu' il simulait un corps. Si c' eût été un corps véritable comme le tien, aurait-il pu, sans qu' on l' entendît, traverser les murailles plus subtil qu' un son, et se transporter dans l' espace plus rapide que la lumière ? Or, si ce n' était pas un corps, si ce n' était pas un homme... Jésus était bien le Christ, n' est-ce pas ? Tu ne crois point que le Christ ait été Melchissédec, ni Sem, ni Theodotus, ni Vespasien.

Antoine.

Oui, Jésus est le Christ.

La Logique.

Et le Christ est Jésus... mais si ce qui n' existe pas n' est pas, et si pour exister il faut avoir un corps, et puisque ce corps il ne l' avait pas, donc il n' a pas existé, donc il n' a pas été, il n' y a point eu de Christ, le Christ est un mensonge.

Antoine

sanglotant.

Oh ! Oh ! Je ne l' ai pas voulu, tout cela est tombé dans ma tête l' un après l' autre, comme un paralytique à qui le pied manque et qui, de degrés en degrés, roule du haut de l' escalier du temple jusqu' en bas.

Oh ! Mon dieu, pardon ! Pitié, seigneur ! Pitié !

Pitié ! Qu' il est mal de scruter tes mystères !

La Logique.

Pourquoi est-ce mal ? Qu' est-ce que le mal ?

Antoine

étonné.

Comment ? Qu' est-ce que le mal ? ... ce qui n' est pas bien.

p245

La Logique.

Voilà que tu philosophises comme un grec ! Tu dis le mal, le bien, le bon, le mauvais, le vide, le plein, le beau, le laid ; voyons, habile homme, le bien ? C' est ce qui n' est pas le mal, sans doute, et le mal ce qui n' est pas le bien ? à merveille, on ne raisonne pas mieux dans les écoles.

Le bien, pour l' âne, n' est-ce pas le chardon vert ? Pour la faux, la pierre qui l' aiguise ? Pour la femme, l' amour qui la récrée ? Mais pour le chardon, le mal c' est l' âne qui le croque ; pour la pierre, la faux qui l' use ; pour l' amour, la femme qui l' éteint. Le mal encore pour le cheval, c' est le chardon qui lui pique les naseaux ; pour l' herbe, la faux qui la tranche ; pour l' homme, la femme dont il se lasse.

La guerre est exécration aux vaincus, mais charmante aux vainqueurs ; la vie t' ennuie, d' autres s' en amusent ; la pluie détruit les moissons, elle féconde es champs stériles ; la mort dépeuple les cités, elle engraisse la terre ; on pleure de volupté, on rit de douleur, mais n' a-t-on pas mal aux flancs à force de rire et n' y a-t-il pas des douleurs que l' on recherche ? Au tronc du même arbre poussent ensemble la planche de la table et le couvercle du cercueil ; plus mince que la lame de la scie qui les sépare en deux est la différence de la joie, qui sonnera sur la première, à l' oubli, qui pourrira la seconde.

Sais-tu si l' être est le bien, si le néant est le mal ? Tu ne connais ni le néant ni l' être, ni le bien ni le mal, et tu voudrais, ignorant les distances qui les écartent ou les affinités qui les unissent, dicerner dans chacun les degrés qui les composent, le principe qui les constitue !

Antoine.

Le mal ? C' est ce qui est défendu par Dieu.

La Logique.

à coup sûr ! Tel que l' homicide, l' adultère, l' idolâtrie, le vol, la trahison et la rébellion contre la loi : c' est pour cela qu' il a ordonné à Abraham de sacrifier Isaac qui était son fils, à Judith d' égorger Holopherne qui était son amant, à Jahel d' assassiner Sisara qui était son hôte, à tout le peuple d' exterminer les autres peuples, de massacrer les animaux, d' éventrer les femmes enceintes, et qu' il a fait forniquer Abraham avec Agar, Osée avec la courtisane, le serpent avec ève, et le saint-esprit avec Marie...

Antoine pousse un cri.

Et que Jacob volait Laban, que Moïse volait le roi d' égypte, que





David était chef de voleurs, que les citoyens volaient l' étranger, que le peuple volait les villes alliées et pillait les villes vaincues, et que depuis Aaron jusqu' à Sédécias on a adoré le serpent d' airain, qu' on a gratifié Rahab, récompensé le traître de Béthel, et que, lui, il a envoyé son fils pour détruire la loi qu' il avait faite ! Si elle était bonne, pourquoi la renverser ? Si elle était mauvaise, pourquoi l' avoir donnée ? Y a-t-il quelque chose de bon qui ne soit mauvais, quelque chose de mauvais qui ne soit bon ? Le bien est-il ? Le mal est-il ? Y a-t-il une vérité ? Où est le mensonge ? à quoi bon ? à quoi bon ? Les sages ont cherché et n' ont rien trouvé, les prophètes ont parlé et n' ont rien dit : tu feras comme eux et les siècles feront comme toi. Allons, sans t' inquiéter de l' ouvrage, tourne la meule de la vie et siffle en la tournant.

Antoine.

Qu' importe après tout ! Connais-je les desseins de Dieu ? Est-ce à moi de juger ses oeuvres ?

La Logique.

Pourquoi donc adorer en lui ce que tu exécrais dans un homme ?

Antoine.

Comment cela ?

La Logique.

Puisque tu t' humilies devant le mal qui est en Dieu.

Antoine.

Mais c' est dans le diable qu' est le mal.

La Logique.

Et qui a fait l' diable ?

Antoine.

Dieu.

La Logique.

Si le diable fut créé par lui et que la création entière soit sortie de sa parole, avant que cette parole ne fût dite, la parole était en lui, et avant que le diable ne naquît, il y était donc aussi, le diable, et avec tout son enfer !

p247

Antoine.

Mais il en est sorti.

La Logique.

La création de même en est sortie. T' imaginerais-tu, comme les païens, qu' elle se meut par des lois propres et en vertu seulement de son existence ?

Antoine.

Oh ! Non, c' est par la volonté de Dieu que pensent

les hommes et que poussent les plantes.

La Logique.

Et ce n' est pas par sa volonté que le mal se fait, le mal qui se produit par Satan, lequel est son serviteur, son fils, comme l' archange Gabriel ? Il punit les pécheurs, en enfer, et il présente aux fidèles ici-bas l' amorce des tentations ; le diable est donc nécessaire, il faut qu' il soit... a-t-il un corps, le diable ?

Antoine  
méditant.

Si le diable a un corps ?

La Logique.

S' il en avait un, il ne serait pas partout à la fois, comme Dieu qui, étant esprit, est partout à la fois ; mais s' il est esprit, il est donc Dieu ou plutôt partie de Dieu, et enlever une partie au tout n' est-ce pas détruire ce tout ? Or, retrancher à Dieu une portion de lui-même, c' est nier Dieu.

Tu ne nies pas Dieu, le diable est en Dieu... tu adores Dieu...

alors la logique, sous la forme d' un nain noir, vêtu de parchemin, avec des griffes monstrueuses aux pieds et aux mains, posé debout sur une boule qui roule, et s' y tenant tantôt sur un pied, tantôt sur l' autre, lentement et se penchant à l' oreille de saint Antoine :

tu adores Dieu... adore le diable !

L' Orgueil  
criant :

à moi, mes filles !

Paraît derrière l' ermite, grande, pâle, avec ses yeux rouges et le

p248

sourcil gauche relevé sur le bord de son front large ; sous ses lèvres serrées claquent des dents blanches. Un grand manteau de pourpre, qui l' enveloppe, cache les ulcères de ses jambes qui coulent sur la frange d' or de son vêtement. Elle chancelle sur ses jarrets ; drapée à grands plis, elle baisse le menton sur sa poitrine et baise à la bouche un serpent caché qui lui ronge le sein. Elle a les cheveux crépus, noirs, hérissés.

Au cri qu' elle a poussé, on entend aussitôt des sifflements, des trépignements, des aboiements, des déchirements de cuivre, des grelots qui sonnent, des sonnettes qui tintent, le tout dominé par un rythme monotone, précipité, criard, qui tourbillonne en crescendo.

Les hérésies arrivent de tous les points du fond de

la scène, par longues files séparées, qui se rejoignent au centre, derrière l'orgueil. Elles ont sur leur tête des serpents ou des fleurs, dans leurs mains des fouets, des livres, des instruments de supplice, des idoles ; les unes sont nues, les autres couvertes d'or et de rubis, les autres vêtues de haillons ; elles portent des amulettes colorées, des tatouages de toute façon, des masques de bêtes fauves, des signes de feu sur le visage. Vieillards cassés au chef branlant, femmes joyeuses qui dansent, magiciens à longue barbe, prophétesses les cheveux épars, les reins ceints d'une peau de loup ; elles arrivent en flot l'une sur l'autre, se tenant par la main ou se grimant sur les épaules. Avec un bâton de fer la logique bat la mesure et conduit leur marche. L'orgueil tressaille et rit d'une façon stridente.

Antoine, dans sa cellule, frémit de tous ses membres.

à mesure qu'elles entrent, une des ombres précédentes, placées à droite, se détache dans sa forme, court les rejoindre et se mêle parmi elles.

La luxure, rouge de cheveux, blanche de peau, poitrine charnue et décolletée, vêtue d'une robe jaune semée de perles et de diamants, très grasse ; de ses doigts chargés d'émeraudes elle relève sa robe jusqu'au-dessus des chevilles ; elle est aveugle.

La gourmandise, le cou maigre et démesuré, les lèvres violettes, le nez rouge ; ses dents pourries retombent sur son menton ; sous sa tunique tachée de graisse et de vin son ventre flasque lui couvre les cuisses.

La colère, cuirassée de fer et ruisselant de sang par-dessus son armure ; sous sa visière, deux charbons brillent, ses bras sont terminés par deux boules de plomb, à la place de mains.

L'envie se pince les lèvres, se ronger les ongles, s'écorche le corps ; ses oreilles sont énormes.

Courbée en deux, elle va se cacher alternativement derrière tous les péchés capitaux, se vautre par terre et leur mord le talon ; elle siffle.

L'avarice, vieille grelottante, vêtue de haillons recousus ; sa main droite a dix doigts et s'agite toujours dans l'air, pour grapiner quelque chose ; de la gauche elle retient dans ses poches l'argent

p249

qui les remplit ; elle se retourne sans cesse et regarde derrière avec défiance.

La paresse, tronc sans membres, se traîne péniblement sur le ventre et soupire de fatigue.

Les péchés sont confondus avec les hérésies.  
Les nuages qui roulaient découvrent la lune, elle  
éclaire la scène d' un reflet verdâtre, le bord des  
nuages est d' acier pâle.

Les hérésies augmentent toujours, elles entourent  
la cabane, vont jusqu' au seuil de la chapelle, et  
débordent par tous les côtés.

Les Hérésies

adoucissant leur voix.

Pourquoi trembler, bon ermite ? N' aie point peur, ne  
crains rien, nous ne sommes pas méchantes ;  
calme-toi, avance un peu, sors de ta cabane, ou, si  
tu n' oses pas, applique ton oeil aux fentes de ta  
porte, et tu nous regarderas, à l' abri, passer  
devant toi l' une après l' autre.

Voilà bien longtemps que nous cherchons ta demeure,  
et que nous demandons partout : où est-il donc, ce  
bon saint Antoine, ce fameux solitaire ? Mais nous  
t' avons trouvé, enfin ! Nous t' avons trouvé.

C' est parce que tu es triste que nous sommes venues  
toutes ensemble te tenir compagnie pendant la nuit.

Si tu savais ce que nous avons à te dire ! Nous  
apportons du monde des nouvelles merveilleuses.

N' aie point peur, bon ermite, n' aie point peur, ne  
crains rien...

Antoine.

Qui êtes-vous donc, vous autres, qui avez des voix  
si douces avec des visages si terribles ?

Les Hérésies.

Tu nous connais, souvent tu nous as vues. Quand au  
soleil tu suais sous ton cilice, dont les poils  
entraient dans les blessures de ta discipline, et  
que tu restais immobile pour ne pas t' évanouir de  
douleur ; au bout des oraisons nocturnes, quand  
pâlissent les étoiles et que le songe de lui-même  
continuait ta prière, et que, te sentant vivre  
encore, tu sentais pourtant la vie qui t' échappait,  
tounoyante et légère comme une vapeur qui monte ;  
ou lorsqu' après un voyage tu t' en revenais dans ta  
solitude, rêvant à ce que tu avais vu dans les  
villes, entendu dans les synodes, et que tu  
remontais la colline, épuisé, languissant, presque  
endormi de chagrin, trébuchant à toutes les pierres,  
te heurtant à tous les doutes, c' est nous qui  
t' entourions, qui flottions,

p250

qui circulions ; nous étions ce qu' il y avait  
derrière ta douleur, ce qui demeurerait au fond  
d' elle, ce qui apparaissait là-haut, tout en haut,  
au lointain, dans l' extase, la réponse attendue, la

fin du mot, la grâce espérée.

Nous sommes les filles de la doctrine, les enfants de l'église, la nature complexe du dogme de Jésus ; nous répandons dans les basiliques le souffle renouvelé de nos haleines, et leurs piliers s'écroulent en craquant comme le tronc des arbres dans les forêts.

à la pointe de l'idée, quand en frappant d'aplomb sur son angle intangible le verbe luit, c'est nous qui sommes les rayons divergents multipliant la lumière, et tous convergeant vers sa base pour en augmenter l'étendue.

Mais nous allons surgir, au dehors, distinctes, complètes, détachées.

Apaise ton cœur, rassure tes genoux qui tremblent, avance, reconnais-nous.

Que veux-tu de tes amies ? Elles ont entendu tout à l'heure tes efforts pour les appeler, nous voilà ; approche donc, tu verras parmi nous des docteurs, des martyrs, des prophètes !

Antoine.

Oh ! Comme il y en a ! J'ai peur...

Les Patricianistes.

Peur de la chair, n'est-ce pas ? Comme toi nous la fuyons, nous la mortifions, nous l'exécrons. Elle est mauvaise, n'est-ce pas ?

Antoine.

Oui, elle est mauvaise.

Les Patricianistes.

Abominable d'elle-même, comme le principe d'où elle vient ; c'est par la chair que nous souffrons et que nous sommes maudits.

Antoine.

à cause d'elle en effet.

Les Patricianistes.

Et maudits par le père du verbe, le dieu bon, source de tout esprit, et qui a la chair pour ennemie, comme le diable est son

p251

ennemi. S'il l'avait créée, cependant, aurait-il maudit son oeuvre ? C'est donc Satan et non pas lui qui a créé la substance de la chair. Lui, l'esprit, aurait-il pu faire le corps ? L'âme fait l'âme, les corps font les corps, la matière fait la matière, l'esprit fait l'esprit. Le diable a donc fait le corps, a fait l'homme, Satan est son auteur.

Les Paterniens.

Pas tout entier... depuis la poitrine seulement jusu' en bas. Dieu a formé la tête où germe la pensée, le cœur où palpite la vie, mais c'est le

diable qui a fait la digestion, la génération, et  
l'envie de voyager qui réside dans les pieds.  
Une Hérésie.

Oui, l'homme est de deux parties quant au corps,  
d'une seule quant à l'esprit, de trois en tout. Dieu  
est de trois parties, le père est la première, le  
fils la seconde, le saint-esprit la troisième : la  
trinité en constitue l'ensemble.

Antoine  
rêvant.

L'ensemble ? ...

Les Sabellins.

Non ! Père, fils et saint-esprit sont une même  
personne, aucune n'a engendré l'autre, ils sont  
trois dans un.

Antoine  
avec joie.

Oui, oui, c'est cela ! Je suis bien aise de retrouver  
le fil de ma pensée.

Les Sabellins.

Ils sont l'unité Dieu. Et puisque le fils a  
souffert, lui qui est Dieu, le père et le  
saint-esprit, qui sont ce même dieu, ont donc  
souffert.

Ils marchent vers Antoine pour le saisir.

Antoine.

Non, laissez-moi ! Laissez-moi !

p252

Les Sabellins.

Nous te demandons seulement si tu te fais une idée  
de Dieu. Comment te le figures-tu ?

Antoine.

Je ne peux pas me le figurer.

Les Audiens.

Dieu est corporel, car c'est lui qui a fait  
l'homme, le corps. De sa substance, indéfinie  
quoique matière, il a tiré les mondes et les âmes ;  
c'est un grand dieu qui a un corps.

Ils s'avancent vers lui.

Antoine.

Laissez-moi !

Les Audiens.

Nous te demandons seulement si tu te fais une idée  
de l'âme.

Antoine

rêvant.

L'âme ? Je ne peux pas me la figurer.

Les Tertullanistes.

Elle est de flamme et d'air, elle réside en un corps,  
elle occupe un lieu ; en enfer, elle sent à la

langue une intolérable douleur et elle implore une goutte d' eau ; mais l' esprit n' a ni siège ni lieu ; il est libre de tout, étranger à la peine comme au plaisir. Dieu seul est donc immatériel, et l' âme est bien un corps.

Antoine.

L' âme, un corps ! Qui a dit cela ?

Tertullien

paraissant au milieu du groupe, vêtu, selon son usage, en philosophe, avec le pallium sur le dos : moi !

p253

Antoine

tombant à genoux.

Vous ! Illustre Septimus ! Vous qui poursuiviez tant les idolâtres et qui déclamiez tant contre le luxe des femmes, vous ravalez l' âme immortelle, et vous voilà habillé comme les philosophes stoïques !

Tertullien.

J' ai même là-dessus écrit un traité que tu aurais dû lire.

Les Hérésies.

Quel orgueil ! C' est un païen ! Honni soit-il !

Antoine se relève.

Tertullien

disparaissant dans la foule.

Ah ! Ah ! Tu renies le maître ! Que toute clarté t' abandonne !

Les Hérésies

pressant toujours saint Antoine.

Nous ne t' abandonnons pas, nous autres, nous restons, laisse-nous entrer.

Antoine.

Non ! Laissez-moi !

Les Hérésies.

Nous te demandons seulement-nous partirons ensuite, c' est fini-nous te demandons, bon ermite, qui était le Christ, d' où venait sa chair était-elle humaine ou divine ?

Antoine.

Divine.

Se reprenant vite.

Humaine.

Les Hérésies

parlant toutes à la fois.

C' est vrai ! C' est vrai !

p254



Les Apellites.

Il l' a prise aux deux éléments, le bon et le mauvais ; il l' a rendue au mauvais et n' a rien rendu au bon.

Les Apollinaristes.

C' était la chair du verbe et non la chair de Marie.

Quel blasphème de soutenir qu' il tienne quelque chose d' une femme ; lui la pureté, lui l' esprit !

Avoir séjourné dans un ventre !

Les Antidicomaristes.

Pourquoi pas ? Tout ce qui naît sort d ventre de la femelle et le déchire en passant, comme pour le punir aussitôt de la vie qu' il en a reçue ; celui de Marie, femme de Joseph, dut être plus qu' un autre élargi et flétri ; car Jésus sans doute avait une tête énorme.

Les Ménandriens, Les Cérinthiens.

On n' a jamais vu un sage plus sublime.

Les Marcelliens.

Aussi l' adorons-nous, à côté de saint Paul, d' Homère et de Pythagore.

Aius.

Horreur ! Désolation ! Triple enfer sur vous !

C' était Dieu ! Dieu le fils, créé par le père, vous dis-je, et créateur lui-même de l' esprit-saint.

Les Métangismonistes.

Et qui était dans le père comme un vase plus petit dans un plus grand.

Les Théodotistes.

êtes-vous fous, braves gens ? Quand aurez-vous fini vos sottises ? Le Christ était Theodotus, c' est sûr, on l' a connu.

Les Séthianiens.

Est-il possible de nier que ce ne soit pas Sem, fils de Noé !

p255

Les Gnostiques.

C' est l' enfant des éons, l' époux d' Akaramoth repentie, le père du démiurge qui fit le cosmocrator et l' antropos.

Antoine effrayé se bouche les oreilles, pousse un cri, et la foule des hérésies s' entr' ouvre pour donner passage au choeur des ophites, portant un immense serpent-python à couleur dorée, avec des taches de saphir et des taches noires. Pour le maintenir horizontalement, les enfants le lèvent au bout de leurs bras, les femmes le retiennent sur leur poitrine, les hommes l' appuient contre leur ventre.

Ils s'arrêtent devant saint Antoine et forment, avec le serpent qu' ils déroulent, un grand cercle ouvert, à l' entrée duquel se tiennent un vieillard en robe blanche pinçant de la lyre et un enfant nu jouant de la flûte. Au milieu une danseuse, vêtue d' un caleçon de plumes de paon et les cheveux noués par un aspic, qui du front, lui coulant sur l' épaule pour s' entortiller à son col, laisse retomber entre ses seins sa tête qu' il dresse en avant quand elle danse, balance au mouvement de sa taille, sur les bras levés.

Sur un air doux et joyeux, quoique plein de lenteur, les ophites commencent.

Les Ophites.

C' était lui, c' est lui encore, ce sera lui toujours ! Ses spirales sont les cercles des mondes échelonnés ; de la bave de ses dents découle le suc des plantes, aux taches de sa peau les métaux ont pris leur couleur, quand il dort c' est la nature qui rumine, de ce qu' il mange rien n' est rendu, il absorbe tout, comme l' éternité.

Le long du tronc, qu' entouraient ses vertèbres, il montait ; sa peau gluante se collait en traînant sur l' écorce polie ; il montait, et les feuilles se racornissaient à son haleine ; quand il eut passé par toutes les branches il reparut ; sous sa peau tendue les os de son crâne s' écartèrent, il ouvrit la mâchoire, et du bout de la branche le fruit tomba. Il le retint sur ses dents, et les lèvres retournées, le cou pâmé, il montrait au soleil le fruit d' or cueilli.

Puis il s' abaissa comme un arc-en-ciel qui descend, et suspendu par la queue au tronc du grand arbre, il balançait devant le visage d' ève sa tête sifflante aux paupières enivrées.

Elle le suivait attentive.

Il sarrêta, fixa sur elle ses prunelles, sur lui elle fixa les siennes ; la poitrine d' ève battait, la queue du serpent se tordait, le Zéhon qui coulait interrompit ses eaux, un lotus s' ouvrit, les dattes des palmiers mûrirent, une sueur fluide passa ; et elle tendit la main.

Il était bon le fruit superbe ; elle en pompa le jus, elle en dévora la chair, elle en croqua les pépins, elle en ramassa l' écorce pour s' en parfumer la poitrine.

p256

Une fois de plus s' ils en avaient goûté, ils seraient devenus dieux selon la promesse du tentateur. Pour punir ce fils trop prodigue des dons

du ciel, Die le condamna à garder sa forme ; la femme victorieuse a mis le pied sur sa tête, mais, par la piqûre qu' il lui a faite au talon, le venin éternel est monté jusqu' à son coeur.

Sois adoré, grand serpent noir qui as des taches d' or comme le ciel a des étoiles ! Beau serpent que chérissent les filles d' ève ! Au grattemet de l' ongle sur la corde tendue, éveille-toi ! Au ronflement du roseau creux, éveille-toi ! Grimpe les précipices, pousse tes anneaux, accours, accours et viens sur nos autels lécher les pains eucharistiques que nous offrons au seigneur !

Antoine fait des efforts pour s' enfuir, les ophites l' enferment dans le cercle du serpent, il saute par-dessus à pieds joints, en faisant un signe de croix, les ophites disparaissent. Une outre de vin est jetée sur la scène, des hommes et des femmes ivres se mettent à courir autour, en dansant.

Les Ascites.

Vive le vin ! C' est lui qui est christ ! Il délie les coeurs. Qu' il déborde du calice ! Qu' il inonde le monde ! Les peuples sont affranhis. Rouge est le soleil, rouge est le jus du cep d' automne ; Moïse proscrivait les viandes impures : il n' y a rien d' impur, toute viande est bénie, car la vie est dans la viande. Mangeons la viande pour avoir la vie, buvons le vin pour avoir la flamme ! Aux noces de Cana il coulait partout et les chiens le lapaient dans le ruisseau de la cour. Quand son flanc fut percé, c' est du vin qui coula, le vin de la bonne nouvelle que nous honorons dans cette peau de chèvre.

Antoine  
exaspéré.

Mais les païens n' ont rien fait de si épouvantablement infâme !

Les Sévériens

s' avançant du fond avec un visage sombre.

Non, jamais ! Le vin a germé par la vertu de Satan, c' est la folie et la fureur, l' impudicité et le sacrilège. Maudit soit le prêtre qui sacrifie sous son espèce.

Les Aquariens.

Nous ne buvons, nous autres, que de l' eau, de l' eau tombée du ciel, symbole de la pureté du verbe.

Anathème sur la chair.

p257

Les Astotyrites.

... sur ceux qui en usent ! Sur ceux qui la prêchent ! Des fruits de la terre, du lait caillé,

du blé cuit sous la cendre, tels étaient les  
aliments des premiers hommes ; il faut vivre comme  
eux pour remonter à l'innocence.

Les Adamites.

Hommes et femmes complètement nus, ils s'assoient  
par terre dans des postures graves.

Avant leur chute, Adam et Ève se regardaient sans  
voiles.

Doux comme les agneaux, nous allons nus par le monde.

Femmes à l'œil pur, appuyez vos têtes sur nos  
poitrines, et dormez au mouvement de nos cœurs  
pacifiques.

Nous demeurons dans les clairières des bois, parmi  
les marguerites des prés verts, écoutant les oiseaux  
gazouiller, les ruisseaux couler, les feuilles  
frémir.

à force de se connaître, les sexes ont disparu,  
exempts de convoitise comme de satiété ; depuis  
longtemps déjà la chair est morte en nous et nous  
n'éprouvons qu'une tendresse uniforme et commune,  
immaculée comme nos membres, plus sereine que les  
poses que nous gardons.

Antoine

soupirant.

Ils sont beaux, vraiment ! Et s'ils ne mentaient...

au fait, je n'ai jamais compris... mais quels sont  
ceux-là qui s'avancent ?

Les Manichéens

vêtus de robes noires semées de petites lunes  
d'argent, les cheveux relevés sur le sommet de la  
tête par des peignes, des anneaux d'or aux oreilles.

Le chœur s'avance en triangle ; celui qui est en  
tête tient un pain dans ses mains, le rompt sur son  
genou et le jette en l'air en disant :

je ne t'ai pas semé, que celui qui t'a semé soit  
semé

je ne t'ai pas moissonné, que celui qui t'a  
moissonné soit moissonné !

Je ne t'ai pas fait cuire, que celui qui t'a fait  
cuire soit cuit lui-même !

Savez-vous ce qui est rouge ? Qu'est-ce qui brille  
dans le soleil ? Qu'est-ce qui languit dans la  
lune ?

Ce sont les âmes des morts : la grande roue les  
enlève dans

p258

ses douze vases et les porte à la lune, qui tourne  
incessamment pour se joindre au soleil. Au premier  
quartier elle y déverse son fardeau ; lorsqu'elle  
brille toute ronde c'est qu'elle est pleine, et ces

deux grands vaisseaux naviguent ensemble dans  
l'immensité vide. Ainsi lavées par l'eau et  
purifiées au feu, les âmes enfin s'en vont composer  
de leurs splendeurs la voie lactée, qui est la  
clonne de lumière, l'air parfait, et dont les  
scintillements sont infinis, car ceux qui  
l'habitent sont innombrables.

On avait dit à Scipion que les bienheureux seuls,  
débarrassés des liens du corps, revivaient dans les  
étoiles ; Origène se demanda si ce n'était point  
des âmes que tous ces astres, et les dieux  
d'égypte jadis naviguaient dans des nacelles. Mais  
c'est l'arabe Scythus, étranglé par le diable au  
milieu du désert, et Térébenchus son disciple, tué  
pour être tombé une nuit d'éclipse du haut de la  
terrasse de sa maison, qui dévoilèrent les premiers  
la vérité aux élus.

Comprise dans la matière, qu'elle féconde, la  
divinité tend à s'en exhiler sans cesse, afin de  
rejoindre son principe ; la génération lie dans la  
chair la partie divine ; nous, les élus, par la  
grâce de nos personnes ou l'efficacité de nos  
mérites, nous la dégageons des végétaux que nous  
mangeons.

Refusez donc au profane, à l'impie, fût-il  
agonisant, du pain, des fruits, et même de l'eau,  
car la partie divine mêlée à ces substances aurait  
du mal à effectuer son retour, souillée qu'elle  
serait par les péchés de celui qui porterait la  
main sur elle.

La bonne odeur plaît à l'esprit, elle l'excite à  
sortir : frottons-nous d'écorces amères, enivrons-nous  
de la senteur des roses et du fumet du caroenum,  
dévorons les épices, le sel, le poivre, l'assa  
foetida, les graisses qui brûlent la langue, les  
fruits rares dont le suc exprimé remplace les vins  
les plus vantés !

La partie divine s'évapore de tout, du repos, de  
l'action, du geste, du regard, et fuyant ainsi, par  
tant d'occasions diverses, il ne reste plus en nous  
qu'un résidu grossier, principe du mal, d'où les  
corps sont faits.

Saclas, prince des ténèbres, pour enfermer les  
particules divines qu'il avait mangées, imagina la  
génération, et s'approchant de sa femme, il lui  
enfanta deux enfants, Adam et Ève.

Puisque la chair retient Dieu, maudit soit tout  
créateur de la chair !

Nous qui tamisons Dieu dans la nature, qui le  
purifions et l'en faisons sortir, prévenons  
d'avance les captivités où il languit, détruisons  
dans son germe la cause qui l'asservit,  
absorbons-la ! Avalons donc le sperme des hommes !  
Vite ! Allons ! Semez par terre la farine de

froment pour l' y rouler en hostie. Quand son flot va couler, étendez les lits bas, couchez-vous sur le flanc gauche, déshabillez les femmes, elles rugissent d'attente, c' est l' heure !

p259

Cependant, des aiguillons du désir fouettez vos corps blasés, car la partie divine s' échappe aussi par la convoitise et la jouissance ; chaque titillation des nerfs émus est un coup de l' aile de l' âme, et l' évanouissement du plaisir un séjour en Dieu.

Méfiez-vous de l' instant terrible où l' harmonie du mal, combinant des projections parallèles, tend à les fondre ensemble dans une stagnation fécondante ; dégagez-vous des bras qui vous étreignent.

Mais il doit s' écarter des femmes, celui dont les reins ne sont pas à l' épreuve ; extrayant de lui-même les parties lumineuses engagées, qu' il se délecte avec lenteur dans la réjouissance de sa solitude ; il regardera sur le sol fumer dans les globules blanchâtres cette vie mystérieuse, source des postérités anéanties, puis, passant le pied dessus, il se sentira le coeur joyeux, songeant qu' il a délivré Dieu.

Antoine.

Où suis-je ? Sont-ce les démons qui parlent ? Il me semble que je descends sans en finir les escaliers de l' enfer ; la désolation ruisselle sur ma tête, la folie m' arrive. Grâce, seigneur !

Il s' agenouille, ferme les yeux et multiplie les signes de croix.

La musique redouble, les hérésies s' agitent, les cordes ronflent, les flûtes soupirent.

Les Gnostiques.

Choeur énorme, composé de groupes différents : saturniens, marcosiens, valentiniens, nicolaïstes, etc. Un d' eux tient un livre.

N' écoute pas ces hommes tristes, ils sont fous, ce sont des païens de l' Asie, leur grand prophète Manès fut écorché comme imposteur avec une pointe de roseau, et sa peau, empaillée, pendue ux portes de Ctésiphon.

C' est nous qui sommes les sages, les savants, les purs !

Nous avons la prophétie de Bahuba, qui criait sur les montagnes, avec l' évangile de Philippe, que le feu ni l' eau ne peuvent détruire. Veux-tu savoir la vie du Christ avant son apparition sur la terre, la mesure exacte de sa taille, le nom de l' étoile où

est son trône ? Voici le livre de Noria, femme de Noë. Elle l'écrit dans l'arche, durant les nuits, assise sur le dos d'un éléphant, à la lueur des éclairs. Voguant au milieu des rands flots qui roulaient le limon jaune de la création primitive, par les fentes du ciel que le tonnerre déchirait elle voyait Dieu, les esprits lumineux tournant sur leurs sphères, et les séraphins voyageurs qui passaient dans l'espace avec leurs ailes de flamme. C'est lui, celui-là ! Prends-le ! Tiens donc ! Ouvre-le donc ! ... tiens ! Nous l'ouvrons pour toi. Quoique les mots en soient d'une langue

p260

perdue et que la bouche humaine ne puisse les dire, tu le liras tout courant comme les lettres de ton nom. Essaie ! ... une ligne seulement !

L'Orgueil.

Que risques-tu ? Ne seras-tu pas libre de t'arrêter quand tu le voudras ?

La Logique.

Les pensées qui t'obsèdent fuiront peut-être ?

Antoine

hésite, les gnostiques se rapprochent, l'orgueil lui passe le livre tout ouvert par-dessus son épaule, il lit :

" au commencement, Bythos était. De sa pensée, ainsi que de la parole du dieu des juifs, naquit l'intelligence, qui épousa la vérité ; de la vérité et de l'intelligence sortirent, sans un effort, le verbe et la vie, qui enfantèrent cinq couples pareils ; du verbe et de la vie issurent l'homme et l'église, qui formèrent six autres couples, parmi lesquels Paraclétos et Pistis produisirent Sophia et Télétos.

" ces quinze couples font les quinze syzygies, composées des trente éons suprêmes, qui constituent le plérôme ou ensemble supérieur et qui font Dieu. "

Antoine s'arrête.

Les Hérésies

à part.

Il lit, il lit, il est à nous... il est à nous !

Antoine

continue.

" Barbelo est le prince du huitième ciel, Saldabaoth a fait les anges, la terre, les six ciels au-dessous de lui ; il a la forme d'un âne. "

Antoine

jette le livre avec fureur et le foule aux pieds.

Non, non ! Je ne continuerai pas, c'est la science du diable. Oh ! Que ma mémoire l'oublie et que mes

yeux soient cevés pour m' en punir !

p261

Les Gnostiques.

Sophia fit comme toi ; elle s' ennuyait de Télétos,  
un désir immense la poussa hors du plérôme, elle  
vagabonda dans l' infini ; elle voulait, oubliant la  
foi et dépassant l' esprit, absorber en elle l' essence  
du verbe, et trahissant la vérité, s' unir à  
l' intelligence dans les profondeurs du Bythos où  
Charis, son épouse, a couvé les germes des syzygies  
secondaires... allons ! Gravis, monte encore,  
élève-toi jusqu' à la pensée mère, jusqu' au nous  
indestructible, jusqu' à l' Ennoïa radieuse !  
Ils se resserrent autour de saint Antoine et  
parlent tous à la fois :

Les Valentiniens

faisant avec le doigt des chiffres sur terre.

Vois-tu ? Les 365 cieux correspondent aux 365  
membres du corps qui...

Antoine

fermant les yeux.

Qu' est-ce que ça me fait ? Qu' ai-je besoin de les  
connaître ?

Les Basilidiens.

Le mot (...) signifie...

Antoine

se bouchant les oreilles.

Qu' importe ! Je ne veux pas l' entendre.

Les Saturniens.

écoute, au moins, que nous te disions le nom des  
sept anges qui ont fait les sept cieux.

Antoine.

Non ! Non !

Les Colorbasiens.

Celui des sept étoiles d' où procède la vie des  
hommes.

Antoine.

Non ! Non !

p262

Les Sabéens.

D' un mot, si tu le désires, tu connaîtras  
l' architecture de nos temples, bâtis sur le dessin  
de la planète de Saturne.

Les Thérapeutes.

Attends ! Attends ! Nous allons danser la danse du



passage de la mer Rouge et chanter l' hymne du soleil levant.

Les Kabalistes.

Chapeaux pointus, robes bleu sombre, fourrures ; ils désignent avec leurs baguettes blanches plusieurs points dans l' espace.

Vois-tu, comme le sang dans un grand corps, circuler l' haensoph universel dans les veines cachées de tous les mondes ?

Antoine est acculé dans sa cellule, il se débat contre les hérésies à coups de discipline, elles s' enfuient, il reste seul, il s' assoit par terre.

On entend de grands soupirs et comme des lamentations.

Antoine

se relevant.

Qu' est-ce qui pleure ? Est-ce quelque étranger assassiné dans la montagne ?

Il met la main devant ses yeux.

Je ne vois rien, la nuit est si sombre !

Il sort de sa cellule, écoute et tâche à distinguer dans l' obscurité d' où part la voix ; il prend une liane par terre et l' allume à la petite lampe de la chapelle qui brille avec peine.

Il cherche à l' entour, abaissant et élevant sa torche ; les pleurs semblent se rapprocher.

Antoine

s' arrête surpris.

C' est une femme...

elle sanglote

et un vieillard la soutient.

On voit s' avancer une femme pâle, dont les bandeaux noirs tombent le long de sa figure ; une tunique de pourpre en lambeaux

p263

découvre son bras amaigri, où résonne un bracelet de corail ; elle a sous les yeux des bourrelets rougés, sur la joue des marques de morsure, aux bras des traces de coups.

Elle s' appuie en pleurant sur l' épaule d' un homme chauve, habillé d' une grande robe de même couleur rouge.

Il a une longue barbe grise et tient à la main un petit vase de bronze qu' il dépose à terre.

Antoine.

Elle paraît jeune, et l' homme qui l' aide à marcher c' est son père sans doute.

Simon Le Magicien

à Hélène.

Arrête-to.

Hélène  
gémissant sur le sein de Simon.  
Père ! Père ! J' ai soif !  
Simon.  
Que ta soif soit passée !  
Hélène.  
Père, je voudrais dormir !  
Simon.  
éveille-toi !  
Hélène.  
Oh ! Père, quand pourrai-je m' asseoir ?  
Simon.  
Debout ! Debout !  
Antoine.  
Comme vous la traitez ! Qu' a-t-elle donc fait ?  
Simon  
appelant trois fois.  
Ennoïa ! Ennoïa ! Ennoïa ! Il demande ce que tu  
as fait ? Dis-lui ce que tu as à dire.

p264

Hélène  
se réveillant comme d' un songe.  
Ce que j' ai à dire, ô père...  
Simon.  
Parle ! D' où viens-tu ? Où étais-tu ?  
Hélène  
jette des yeux égarés sur ce qui l' entoure, elle  
lève la tête au ciel, se recueille un instant et  
commence d' une voix couverte :  
j' ai souvenir d' un pays lointain, d' un pays oublié ;  
la queue du paon, immense et déployée en ferme  
l' horizon, et, par l' intervalle des plumes, on voit  
un ciel vert comme du saphir. Dans les cèdres, avec  
des huppes de diamant et des ailes couleur d' or, les  
oiseaux poussent leurs cris pareils à des harpes  
qui se brisent ; sur la prairie d' azur les étoiles  
danent en rond. J' étais le clair de lune, je  
perçais les feuillages, je me roulais sur les fleurs,  
j' illuminais de mon visage l' éther bleuâtre des  
nuits d' été.  
Antoine  
à Simon lui faisant signe qu' elle est folle.  
Ah ! Ah ! Je vois ce que c' est ! Quelque pauvre  
enfant que vous aurez recueillie.  
Simon  
le doigt sur la bouche, bas.  
Chut !  
Hélène  
reprend.  
à la proue de la trirème, où il y avait un bélier

sculpté qui, à chaque coup des vagues, s'enfonçait sous l'eau, je restais immobile, le vent soufflait, la quille fendait l'écume. Assis à mes pieds il disait : " que m'importe s'ils s'arment tous, si je trouble ma patrie, si je perds mon empire ! Tu vas venir dans ma maison, nous vivrons ensemble. " Ménélas en pleurs agita les îles, on partit avec des boucliers, avec des casques, avec des lances, avec des chevaux blancs, qui piaffaient d'effroi sur le pont des navires. Ah ! Qu'elle était douce la chambre de son palais ! Il passait dans les corridors embaumés, sur la pourpre des lits d'ivoire il se couchait à midi, et pendant que sur mon pouce tournait le

p265

fuseau rapide, jouant avec le bout de ma chevelure, il me chantait des airs d'amour.

Le soir venu, je montais sur les remparts, je voyais les deux camps, les fanaux qu'on allumait, les soldats qui luttaient ensemble, Ulysse sur le bord de sa tente causant avec ses amis, Ajax nettoyant le baudrier de son épée dans le sang des boeufs, Achille tout armé qui faisait courir son char le long du rivage de la mer.

Antoine.

Mais elle est folle tout à fait ! Pourquoi donc la menez-vous avec vous ?

Simon

le doigt sur la bouche.

Chut ! Chut ! ...

Hélène.

J'étais dans une forêt, des hommes ont passé. Ils m'ont baisée à la bouche, ils m'ont prise, et m'attachant avec des cordes, m'ont emportée sur leurs chameaux. Nous avons passé par des défilés, ... chaque jour, à l'heure où l'on clouait les tentes, ils me descendaient dans leurs bras et, au bord des grands puits, ils me faisaient chanter pendant la nuit. Sur la route, des hommes accoururent, la caravane devint une armée, ils se lissaient sur moi dans mon sommeil, ils m'ont flétrie ; ce fut le prince d'abord, puis les capitaines, puis les soldats, puis les valets de pied qui soignent les ânes.

Arrivés aux portes de la ville, ils m'ont lavée à la fontaine, mais mon sang qui coulait a rougi les eaux et mes pieds poudreux ont troublé la source ; ils m'ont graissée avec des huiles, ils m'ont frottée avec des pommades blanches qui resserrent les tissus, et ils m'ont vendue au peuple pour que je

l' amuse.

C' était à Tyr la syrienne, près du port, dans une rue tortueuse, à l' écart des autres. En haut du logis, par la fenêtre ouverte, j' appelais les passants. J' ai dormi avec des étrangers qui ricanait dans une langue barbare, les esclaves m' ont battue, les débauchés en ivresse ont vomi sur ma poitrine.

Un soir, nue, debout et le cistre à la main, je faisais danser des matelots grecs. L' orage grondit au dehors ; sur les tuiles la pluie ruisselait en tombant, le bouge était rempli, la vapeur des vins montait avec les haleines, lourde et chaude comme la fumée des lampes ; un homme entra tout à coup, sans quela porte fût ouverte ; comme un rayon de soleil son regard descendit et je le vis qui levait le bras en l' air en écartant deux doigts, un coup

p266

de vent fit craquer les lambris, d' eux-mêmes les trépieds s' allumèrent, je courus à lui.

Simon.

Tu courus à moi. Oh ! Je te cherchais depuis longtemps, je t' ai trouvée, je t' ai rachetée, je t' ai délivrée, car, moi, je suis le libérateur et le rénovateur. Regarde-la, Antoine ! Tu la vois ? C' est celle-là qu' on appelle Charis, (...), Ennoïa, Barbelo ; elle était la pensée du père, le nous qui créa l' univers, les mondes. Un jour, les anges, ses fils, se révoltant contre elle, la chassèrent de son empire. Alors elle fut la lune, le type femelle, l' accord parfait, le triangle aigu ; puis pour se dilater tout à leur aise dans l' infini dont ils l' exclurent, ils l' enfermèrent à la fin dans un corps de femme. Comme la cascade qui descend des monts pour se perdre dans les ruisseaux, par des chutes successives et des dégradations sans nombre, elle est tombée du plus lointain des cieus jusqu' au plus bas de laterre ; à tous les degrés qui composent l' abîme, elle a fait son séjour ; elle a pénétré les atomes et réchauffé dans la matière les limbes des créations futures ; sans la connaître, les hommes avides se sont rués sur ses flancs. Mais vois comme elle reste belle cependant encore, et jeune toujours ! Elle est pâle comme le souvenir, ses yeux sont plus vagues qu' un rêve, et la curiosité circule à l' entour de tous ses mebres. Elle a été cette Hélène dont Stésichore a maudit la mémoire, et qui devint aveugle pour le punir de son blasphème ; elle a été Lucrece que les rois violaient et qui s' est tuée par orgueil, elle a été

la Dalilah infâme qui coupait les cheveux de Samson, elle a été cette fille des juifs qui s' écartait du camp pour se livrer aux boucs et que les douze tribus ont lapidée ; elle a aimé la corruption, la fornication, le mensonge, l' idolâtrie et la sottise ; elle s' est dégradée dans toutes les corruptions, avilie dans toutes les misères, et s' est prostituée à toutes les nations ; elle a chanté dans tous les carrefours, elle a baisé tous les visages.

à Tyr, quand je l' ai retrouvée, elle était la maîtresse des voleurs ; elle buvait avec eux pendant les nuits d' hiver, et elle cachait les assassins dans la vermine de son lit tiède. C' est moi, moi, père pour les samaritains, fils pour les juifs, saint-esprit pour les nations, qui suis venu pour la consoler dans sa tristesse, la faire remonter dans sa splendeur et la rétablir au sein du père.

Et maintenant, inséparables l' un de l' autre, comme la substance et la durée, comme la mesure et le mouvement, comme l' organe et la vie, unis ensemble dans le rythme éternel qui fait mouvoir nos deux natures, nous allons délivrant l' esprit et terrifiant les dieux.

p267

J' ai prêché dans éphraïm et dans Issakar, à Samarie et dans les bourgs, dans la vallée de Mageddo, le long du torrent de Bizzor, et depuis Zoara jusqu' à Arnoun, et au delà des montagnes, à Bostra et à Damas.

Je suis venu pour détruire la loi de Moïse, pour renverser les prescriptions, pour purifier les impuretés ; je suis celui qui enseigne l' inanité des oeuvres. Comme Jésus a fait des peuples qu' il assit tous égaux à la table de sa miséricorde, je convoque au grand amour toutes les âmes des fils d' Adam, qu' elles soient frénétiques de luxure ou affolées de pénitence ; au soleil de la grâce, l' action se pulvérise comme du sable, j' en annule le démerite ou la valeur par le dédain d' où je la contemple.

Viennent à moi ceux qui sont couverts de poussière, ceux qui sont couverts de sang, ceux qui sont couverts de vin ! Par le baptême nouveau, comme par la torche de résine qu' on porte dans les maisons lépreuses, pour brûler sur la muraille les taches de rousseur qui les dévorent, je les rincerai jusqu' aux entrailles et jusqu' au fond de leur être. C' est moi qui baptise avec le feu et qui d' un mot l' allume sur les ondes par ma parole puissante.

Veux-tu qu' il ruisselle sur ta tête ? Veux-tu qu' il  
embrase ton coeur de l' éternel incendie ?  
Il se tourne vers le vase qu' il a apporté.  
Feu, allume-toi !  
Une flamme blanche paraît à la surface du vase.  
Antoine recule épouvanté.  
Simon  
s' avance.  
Elle dévore comme la colère ; elle purifie l' âme  
plus que la mort. Saute à terre, ravage, purifie,  
cours, cours, toi qui es le sang d' Ennoïa, l' âme  
de Dieu !  
La flamme voltige de côté et d' autre comme un feu  
follet, Antoine la suit des yeux ; elle grandit,  
s' accroît de moment en moment et précipite sa  
vitesse.  
à la cour de Néron j' ai volé dans le cirque, et  
volé si haut qu' on ne m' a plus revu ; ma statue est  
debout dans l' île du Tibre. Je suis la force, la  
beauté, le maître ! Ennoïa est Minerve, je suis  
Apollon, dieu du jour ; je suis Mercure le bleu,  
je suis Jupiter le foudroyant, je suis le Christ,  
je suis le paraclet, je suis le seigneur, je suis ce  
qui est en Dieu, je suis Dieu même.  
La flamme poursuit saint Antoine ; il fuit partout  
pour l' éviter, elle va l' atteindre, elle approche,  
elle atteint le bas de sa robe.

p268

Antoine.  
Que faire ? Que faire ? Ah ! Si j' avais de l' eau  
bénite !  
Le feu disparaît, Ennoïa jette un cri plaintif ;  
Simon, dans une contorsion diabolique, met ses  
doigts dans sa bouche et pousse un sifflement aigu,  
il disparaît avec Ennoïa.  
Aussitôt on voit sortir du côté gauche  
Les Elxaïtes  
couverts de grands manteaux violets, coiffés avec  
des ailes d' oiseaux, masqués avec des masques de  
bêtes fauves ; ils s' alignent, se prennent tous la  
main, et balançant leurs bras, ils disent :  
par le sel, par l' eau, par la terre, par le ciel,  
par l' air et par le vent, la tristesse, la bassesse,  
l' humiliation, l' oppression et la condamnation de  
nos pères sont parties dans la mission qui est  
venue.  
Baptisons les morts avec le baume, afin que la  
pourriture aussi soit rachetée du péché.  
Hohé ! Jérusalem de Judée, retire-toi de ta  
colline et fais place à la Jérusalem des cieux, qui

va descendre dans la nuit comme une aurore qui s'allume.

Que la foi soit dans nos coeurs, même quand les lèvres la démentent ! Pourvu que votre croyance reste debout, agenouillez-vous devant les idoles. Qu'importe le reste ! Mangez des viandes impures, pourvu que l'esprit ait faim du verbe ; blasphémez, pourvu que vous vous agenouilliez. Phinees adora Diane et saint Pierre renia Jésus. Car le martyr est impie, la convoitise et le désir de la douleur une tentation de l'enfer, car celui qui court après et qui dit : " je voudrais souffrir " est tenté par Satan. Les yeux sont faits pour regarder la lumière, les dents pour broyer la viande, la peau des mains pour palper les tissus, l'organe du sexe pour se réjouir sur la femelle. Pourquoi veilles-tu dans les ténèbres ? Pourquoi tes dents claquent-elles à vide ? Pourquoi fermes-tu tes poings crispés ? Pourquoi la moelle de tes reins frémit-elle de colère ?

La solitude est stérile, le nombre un n'a rien créé, Dieu s'est uni à sa parole, le Christ s'est marié à l'église, l'homme se marie à la femme ; elle est la fécondation, la joie, l'assouvisance, les portes de l'infini sont au fond de ses yeux et la félicité sommeille assise entre ses seins.

Les elxaites se rapprochent, saint Antoine, pour les éviter, veut fuir du côté droit, mais du côté droit sortent

Les Caïnites.

Robes noires courtes, jambes et bras nus, les cheveux longs relevés

p269

derrière les oreilles et noués par une vipère qui fait deux tours à leur cou et laisse retomber sa tête sur leurs épaules ; ils brandissent des épées en criant d'une voix forte :

gloire à Caïn ! Gloire à Sodome ! Gloire à Coré, à Dathan et à Abiron ! Gloire à Judas !

C'est par la volonté de Dieu que Caïn versa le sang, que Sodome violait les anges, que Coré et ses compagnons se révoltèrent contre Moïse, que Judas vendit le seigneur ; Dieu le savait d'avance et les laissa faire, il le voulait donc.

Caïn créa la race des forts, Sodome épouvanta la terre de son châtement, Coré assura le sacerdoce dans la famille d'Aaron, et Judas fut cause que Jésus sauva le monde.

Réhabilitons les maudits, adorons les exécrés ; plus qu'Abraham et que Salomon, plus que saint Paul et

que tous les saints, Judas a travaillé pour ton  
âme et s' est damné pour elle.  
Gloire à Caïn ! Gloire à Sodome ! Gloire à Coré,  
à Dathan et à Abiron ! Gloire à Judas ! Gloire à  
Judas ! Oui, Antoine, gloire à Judas !  
Cerné à droite et à gauche par les elxaïtes et les  
caïnites, Antoine pour fuir court vers le fond,  
mais du fond sortent  
Les Nicolaites.  
Hommes et femmes, grandes robes de mousseline  
fendues par devant, flottantes et à longues  
manches ; ils ont les cheveux tressés sur les  
tempes, les yeux peints, les joues fardées ;  
bracelets d' or aux pieds et aux poignets, pendants  
d' oreilles de diamants, colliers de grelots,  
sandales jaunes.  
Chaque action dépend de l' ange inconnu qui la  
dirige, et la vie de l' home n' est que le résultat  
de toutes ces volontés supérieures, qui se  
superposent ou se contrarient.  
Quand le corps ura tourné dans les péripéties du  
bien et du mal, il s' arrêtera, et, quoi qu' en  
disent les galiléens, jamais ne reprendra son  
mouvement.  
Mais notre âme éternelle, qui conçoit le bon et le  
mauvais, ira se justifier à la grande âme de tout  
ce qui, l' ayant remuée ici-bas, a d' un même  
tressaillement troublé cet infini d' où elle procède.  
C' est le corps qui nous gêne, il agite l' esprit.  
La volonté, en effet, n' arrête pas le sang, ne  
remplit pas la bouche, et ses résolutions s' écroulent  
sous la chair, qui la bat à coups redoublés comme  
fait le bélier d' airain aux murs des citadelles. Tu  
t' abtiens de l' action, tu te gardes du péché, tu  
flagelles ton corps, mais tu te livres à la pensée,  
tu nourris le désir et tu caresses la convoitise.  
Mais n' est-ce pas dans la pensée que siège le mal ?  
N' est-ce pas le désir ui fait la faute ? Et la  
convoitise même qui est le péché ?

p270

La pensée n' est pas à toi, le poids de ta pénitence  
ne cassera pas les ailes du désir, et la convoitise  
est comme les loups, qui deviennent enragés par la  
famine.  
Nous aussi la chair nous a tourmentés jadis, mais  
nous savons le secret pour l' endormir : il faut la  
gorger jusqu' à la gueule.  
Pour exterminer la gourmandise, nous mangeons sans  
faim, nous buvons sans soif ; pour mortifier  
l' avarice, nous fatiguons nos prunelles du



scintillement des diamants ; pour nous débarrasser des cupidités de la chair, nous la plongeons dans les délices qui l'épuisent.

Accablez-la, foulez-la, abreuvez le désir, gorgez l'appétit, assouvissez la fantaisie ; que le bruit des tambourins fasse saiger vos oreilles, que la fumée des viandes vous soulève le cœur de dégoût, et que le rassasiement de la femme vous donne envie de mourir.

Rassasiez l'appétit, assouvissez la fantaisie, prévenez le désir, afin qu'écrasé sous toutes les félicités, le corps s'anéantisse sous leur amas et périsse par la matière, comme un singe que l'on étrangle avec sa queue, comme un porc que l'on étouffe dans son fumier.

Resserré par les trois hérésies, Antoine essaie de les faire reculer en coupant l'air par des signes de croix, mais du groupe des nicolaïtes sortent Les Carpocratien.

Grands cheveux, barbes entières, ongles longs, enfermés dans des caleçons étroits à bandes noires et blanches, nus jusqu'à la ceinture ; ils portent sur la poitrine un soleil rouge, tatoué.

Exécutez la tâche du corps ! Faites-la, faites-la bien, et l'âme libérée ne sera plus contrainte à recommencer la vie.

Pour qu'elle demeure oisive au sein immobile de Pronicos, il faut qu'elle ait accompli dans la chair tout ce que la chair comporte.

L'âme chaste retournera dans le corps de la taupe, et elle forniquera avec son père et avec sa mère, avec ses enfants et avec ses soeurs.

L'âme sobre ira dans le cœur d'un chien, pour se gonfler de pourriture en dévorant les charognes des carrefours, jusqu'à ce que la peau des reins lui crève de graisse.

L'âme douce rugira sous les pluies de l'équinoxe, dans le corps des lions.

L'âme humble se fatiguera dans le corps d'un aigle aveugle, qui montera sans relâche et se perdra dans l'espace.

Mais l'âme de celui qui, s'abstenant de la vie, tient son corps enfermé dans la pénitence, celle-là, s'éparpillant comme la poussière

p271

à l'ouragan, ir tourbillonne en mille lieux pour revivre en mille formes.

De même que Craulaubach a ordonné le feu qui engendre et brûle, l'eau qui désaltère et dissout, le vent qui ranime et renvrse ; qu'il a placé les

hippopotames au fond des fleuves, les vers luisants  
sous les buissons, les cavales dans les prairies ;  
qu' il a arrangé la terre, qu' il l' a peinte avec des  
plages et des verdure, a fi que par tous ces  
épanouissements qui te charment ou t' épouvantent elle  
reproduisit la vie divine qu' il porte en lui, l a  
de même ordonné l' amour qui crée les êtres, l' orgueil  
pour dilater l' esprit, la colère pour exercer la  
force ; il a fait le coeur et le ventre, la main qui  
frappe et caresse, bâtit, détruit ; la bouche qui  
mange et parle, chante et siffle, baise et mord, et  
la tête mobile au bout des vertèbres, qui se baisse  
en avant quand tu noues tes sandales, qui se renverse  
en arrière quand tu contemples les étoiles ; il a  
arrangé l' homme, il lui a donné des floraisons  
splendides, des débordements ravageurs, des poisons  
cachés, des sommets froids, et il l' a créé immense  
afin que l' idée pût tourner en son âme ; c' est pour  
qu' il l' absorbe mieux qu' il l' a garni d' organes  
voraces, pour qu' il la déverse à plus larges effluves  
qu' il l' a taillé de pentes rapides.

L' esprit éperdu vagabonde dans la matière, il n' en  
sortira qu' après en avoir parcouru tous les détours,  
et avant d' en sortir il faut qu' il en parcoure tous  
les chemins, qu' il se soit heurté à tous les angles  
et roulé dans tous les abîmes.

Un délire de meurtre de luxure, comme un ouragan  
bouleverse les âges, les sexes, les esclaves et les  
maîtres ; ni jalousie, ni possession, ni  
attachement, ni pudeur ; l' esclave commande au  
maître, les mâles s' accouplent, les vierges crient  
sous des déchirures sanglantes.

Nous chantons à table la prière des morts, nous nous  
lacérons avec des couteaux et nous buvons le sang  
de nos bras ; nous faisons avorter les femmes  
enceintes, nous crachons sur le pain, nous montons  
sur l' autel et nous nous encensoons avec des  
encensoirs d' église.

Apparaît

La Fausse Prophétesse De Cappadoce.

Femme géante, une énorme chevelure rousse lui  
descend jusqu' aux talons, elle brandit n pin  
enflammé et s' appuie de la main gauche sur le  
museau d' une tigresse pleine, qui se gratte contre  
ses flancs.

Accourez ! Accourez !

Je suis descendue dans les volcans, j' ai mis ma  
tête dans la gueule des lions, j' ai conquis  
l' esprit, le voilà ! Le voilà !

Il est dans la chair rugissante, dans le feu  
étincelant, dans le vent furieux.  
Les villes ont fait éclater leurs murs, l'herbe a  
grandi sous mes pieds, et le prêtre qui chantait dans  
les hymnes, s'arrêtant tout à coup, s'est mis à  
courir après moi dans le désert. Je vais t'emporter  
sur ma bête, je te roulerai dans mon amour, nous  
irons au haut de l'abîme, et sur ta joue  
ruisselleront mes baisers comme des flammèches  
d'incendie ; tu sentiras ton cœur plus grouillant  
qu'une forêt où il y a des battements d'ailes de  
colombes et des frôlements de vipères.  
La prophétesse s'avance vers saint Antoine, ils se  
regardent l'un l'autre ; elle incline la tête, elle  
souffle en secouant sa torche, dont les gouttes  
enflammées tombent aux pieds de saint Antoine ; la  
tigresse bombe son dos et lève la queue en l'air.  
Antoine  
épouvanté, recule.  
Oh ! Oh ! Oh ! Que j'ai peur ! Que j'ai peur !  
Oue ! Oue ! Oue !  
La prophétesse se rapproche avec toutes les  
précédentes hérésies derrière elle.  
Antoine va être écrasé par leur foule.  
Tout en tremblant, il plonge la main dans sa  
poitrine et en retire un petit crucifix attaché à  
un cordon ; il le présente au bout de ses bras et  
marche droit contre les hérésies, elles s'éloignent  
à reculons, baissant la tête dans leurs épaules,  
avec des gestes effrayés.  
à mesure que saint Antoine marche, le cercle  
s'élargit.  
Il parcourt la scène, il fait ainsi plusieurs tours.  
Silence complet, la scène est vide.  
Mais du fond s'avancent  
Les Montanistes  
dans des tuniques noires, la tête couverte de  
cendre, marchant les bras croisés.  
Persévère, Antoine ! C'est pas la pénitence que tu  
vaincras le démon. Fais-toi souffrir, mortifie-toi,  
macère-toi !  
Et quand le cal sera venu sur la croûte sèche de tes  
plaies et que ton esprit n'imaginera plus rien pour  
tourmenter ta chair fatiguée, va-t'en, cours au  
martyre ! Jésus l'a subi, ses fils doivent le  
chercher pour lui plaire. à côté de sa douleur, que  
seront jamais leurs douleurs ! Le gémissement du  
calvaire retentira jusqu'à la consommation des  
mondes, infini comme la souffrance qui l'a poussé ;  
mais de toutes les larmes des générations disparues  
qui, réunies ensemble, feraient peut-être des  
océans, dis-moi donc s'il en reste une seule  
goutte ? Bornée est ta nature, chétive

est ta souffrance. N' es-tu pas fatigué du corps qui pèse sur ton âme et qui la courbe comme un cachot trop étroit ? Démolis donc ta chair, fais-y de large ouvertures pour qu' y descende l' air du ciel. Viens avec nous, imite-nous ! Nous avons six fois par lune des jeûnes entiers, nous observons trois carêmes, nous nous abstenons de bain, d' étoffes bigarrées, d' odeurs et de tout ce qui a uc ou sang dans la nourriture que nous prenons ; nous baptisons les morts, nous voilons les vierges, nous refusons la communion au criminel agonisant, et nous proscrivons les seconds mariages.

Les Tatiens

rasés, tondus, nu-tête, enfermés dans des sac noirs. Nous les proscrivons tous !

Pensez-vous plaire au saint-esprit en perpétuant par la chair la malédiction de la chair ?

L' arbre de l' éden qui portait chaque année douze fruits rouges comme du sang, c' est la femme ; celui qui dort à son ombre ne se réveillera que dans l' enfer.

... ils s' en retournent forniquer tout en paix dans la sécurité de leur sottise, ils disent qu' à deux ils en chérissent mieux le seigneur, qu' ils élèvent des fidèles pour le servir ; comme si ce n' était pas eux qu' ils chérissent avant toute chose ! Comme s' ils ne reniaient pas l' esprit en sacrifiant à la chair ! Comme si le seigneur, autour duquel dansent les soleils, avait besoin pour qu' on l' adorât, de l' auxiliaire permanent des enfantements de leurs corps ! Où est-il l' insensé qui a permis aux fils de Jésus de faire leur salut dans le mariage ? Celui-là n' avait donc jamais posé sa tête sur le sein d' une fille d' ève ? Il ne s' était pas senti dans l' amour d' elle dissoudre avec lenteur, comme une petite plante qui se pourrit sous la pluie chaude de l' orage ? Il n' avait pas éprouvé dans sa main cette main qui sue la mollesse, ni tressailli d' épouvante à ce regard qui fond les enthousiasmes et asphyxie la pensée ?

La prière, qui doit monter à Dieu ardente et droite comme la flamme des grands cierges, toujours vacille et s' éteint sous le souffle de la femme ; d' elle-même, sans le vouloir, elle dénigre l' esprit et toujours rabaisse à son usage les aspirations qui la dépassent. Quand elle implore à genoux la béatitude éternelle, ce n' est que pour la partager avec l' homme de son coeur, et elle la rêve toute remplie par les intarissables épanchements à leur mutuelle ivresse. Non ! Non ! Jamais l' époux ne devêtit l' épouse pour en couvrir le pauvre, ni

n' ordonne à ses fils de serrer leurs coudes à table pour faire place à l' étranger. Y en a-t-il qui désertent la maison pour l' arène ? Devant les idoles les meilleurs

p274

même détournent la tête sans rien dire, de peur que l' épée du légionnaire ne vienne, la nuit, fouiller les berceaux endormis.

Si, plus forts un moment, ils ont pu s' échapper à leur tendresse, oh ! Antoine, personne, en revanche, n' a jamais su sous quels navrements se noya leur âme lorsqu' il a fallu mourir, ni les voix aimées qu' ils entendaient à travers le rugissement des léopards, ni leurs atroces jalousies à propos des familles applaudissantes, et tous les vagues horizons de félicités terrestres qui passaient, avec le ciel du soir, sous la courbe des arcades, ni les remords désespérés qui ont effacé leur martyre, ni avec quels reniements du Christ ils se sont vengés de leur vertu !

Le chrétien n' est pas sur la terre pour en cultiver les joies, pour les donner ni les recevoir ; sa vie à lui est large et détachée, il a la foi pour épouse, le monde pour famille, la pénitence pour patrimoine, il doit continuellement sentir dans son âme quelque chose de béant et d' inassouvi, quelque chose qui déborde l' existence et qui n' y puisse appartenir.

Affamé du ciel, il perdrait le désir de Dieu si la terre une seule fois pouvait rassasier son espérance.

Maximilla Et Priscilla

très pâles, vêtues de manteaux bruns ; elles rejettent leur capuchon. Maximilla est brune, Priscilla blonde.

Ils ont raison, nous savons cela, nous autres, du temps que nous vivions chez nos maris, nos coeurs étouffaient.

Aux banquets de famille, quand les parents rassemblés entrechoquaient les coupes en chantant de vieilles chansons, sérieuses et le coude sur la table, à mesure que de leurs coeurs la gaieté s' épanchait plus joyeuse, une amertume sans nom envahissait les nôtres.

Il ne fallait pas, disaient-ils, nous échappat dès le matin sans litière ni suivante, courir jusque dans les tavernes chercher les belluaires et les geôliers. Nos anneaux, nos bracelets, nos colliers, nous donnions tout pour visiter les confesseurs ; la nuit se passait avec eux, nous récitons des

psaumes, nous parlions des anges ; nos époux,  
pendant ce temps-là, se tourmentaient à la maison.  
Comme ils furent colères, le jour qu' ils surprirent  
dans nos vêtements des petits linges ensanglantés  
qui avaient séché sur nos poitrines !

Le soir, quand nous récitions nos prières, ils  
attendaient derrière nous, frappant du pied dans la  
chambre. Oh ! Que nous avons pleuré souvent dans  
leurs étreintes, lorsqu' à force de baisers, malgré  
nous, ils rappelaient sur nos lèvres notre âme  
envolée vers Dieu !

Ah ! Mère du Christ ! Ils ont cassé en morceaux les  
délicatesses fines de notre pauvre pudeur, et avec  
leurs passions troublé la

p275

calme profondeur de la foi, comme avec des pierres  
que l' on jetterait dans un puits l' une après  
l' autre.

Et nos soupirs nous gonflaient la poitrine, le  
dégoût de la vie se tournait en haine, et nous  
grelottions sous ces tristesses plus froides que la  
rosée qui trempait le bas de nos robes, lorsque,  
dans l' herbe des cimetières, nous allions prier sur  
les tombeaux.

Priscilla.

La première fois que je l' ai vu, j' étais seule, il  
faisait lourd, les murs avaient des gouttes comme un  
front en sueur ; sur l' eau claire du bassin le  
plafond de mosaïques se mirait immobile. Assise sur  
les degrés de marbre de la piscine, je dormais à  
demi, au bruit confus de la rue qui m' arrivait dans  
mon sommeil. Tout à coup j' entendis des clameurs, on  
courait, des voix criaient : " c' est un magicien !  
C' est le diable ! C' est le Christ ressuscité ! C' est  
un prophète nouveau ! " et la foule s' arrêta devant  
notre maison, en face le temple d' Esculape. Je me  
levai de suite, sans prendre mes sandales, et je me  
haussai avec les poignets jusqu' à la hauteur de la  
fenêtre.

Sur le péristyle du temple, il y avait un homme vêtu  
de la tunique des affranchis, qui portait un carcan  
de fer à son cou ; il parlait, et la foule s' agitait  
comme les épis sous un grand vent.

Quoiqu' il fût loin, je l' entendais aussi bien que  
s' il eût été collé à mon oreille, ou plutôt il me  
semblait que c' était en moi-même que se disait sa  
parole, et que je ne faisais qu' écouter la  
vibration de mes pensées.

Il disparut un moment, puis on le revit avec un  
réchaud de charbons.

Il se remit à parler, il prenait les charbons avec ses mains, et il s'en faisait sur la poitrine de larges traînées rouges, en criant le nom de Jésus, et le peuple disait : " cela n' est pas permis, lapidons-le ! " mais il y en avait aussi qui applaudissaient, et il en avait d' autres qui riaient. Lui, il continuait. C' était comme un tonnerre qui roule, et quand il était fatigué de gesticuler avec la main droite, il gesticulait avec la main gauche. Cependant le jour baissa, peu à peu la rue fut vide, les marches du temple se dégarnirent, et il ne resta plus que dix hommes à l' écouter, puis sept, puis trois, puis un seul, qui finit par s' en aller comme les autres.

Lui, il continuait. C' était des choses merveilleuses, charmantes ; elles découlaient comme des cascades d' étincelles, des fleurs du paradis grandes ouvertes tournaient rapidement devant moi leurs pétales blouissantes, et j' entendais dans les espaces siffler la mélodie d' un archet d' or. Mes bras pourtant lâchèrent les barreaux, mes jarrets s' affaissèrent, mon corps tomba. Je ne sais s' il avait fini, si c' est moi qui avais cessé de l' entendre, mais

p276

la piscine était vide, et sur les dalles sablées de poude bleue, la lune allongeait ses rayons clairs. Antoine.

De qui donc parle-t-elle ?

Maximilla.

C' était à la fin de l' été, nous revenions de Tarse par les montagnes, quand, à un détour du chemin, nous vîmes un homme sous un figuier ; il en cueillait les feuilles et les jetait au vent, il en arrachait les fruits et il les écrasait par terre.

Du plus loin il nous cria de nous arrêter, et comme nous avançons toujours, il se précipita vers nous en nous injuriant. Un des cavaliers le frappa de son fouet, les esclaves accoururent avec leurs épieux ; il se mit à rire, d' un rire terrible qui fit cabrer les chevaux, et les molosses se mirent à hurler tous ensemble.

Il était nu-pieds, debout, au bord du précipice, la sueur coulant sur son visage olivâtre, le vent de la montagne faisait claquer son manteau noir.

Il nous appelait tous par nos noms, et nous racontait nos existences, il nous reprochait la vanité de os oeuvres, la turpitude de nos corps, l' abomination de nos richesses, et il levait le poing du côté des dromadaires, à cause des

clochettes d' argent qu' ils portaient sous la  
mâchoire.

Il monta au-dessus du figuier, sur un pan de roc,  
dans la montagne. Alors il se mit à me regarder en  
face dans les yeux et à me parler. Cela me  
tourmentait, et pourtant cela me délectait aussi ;  
il m' épouvantait, mais je l' adorais, j' aurais voulu  
fuir, il fallait que je restasse toujours ; sa  
colère me glaçait d' épouvante jusu' à la moelle,  
puis il avait tout à coup, parfois, au contraire, je  
ne sais quel voluptueux langage mêlé de brises et de  
parfums, qui me berçait doucement avec des  
enivrements et des excitations. Les esclaves  
s' approchèrent en disant : " nos bêtes n' ont rien  
mangé, voici la nuit, il faudrait partir " ; puis ce  
furent les femmes qui dirent à leur tour : " nous ne  
pouvons pas rester là, nous avons peur des voleurs " ;  
puis ce furent les enfants qui crièrent : " nous  
avons faim ! Nous avons froid ! " et comme on n' avait  
pas répondu aux femmes, elles s' en allèrent.  
Puis ce fut l' époux qui s' approcha et qui dit :  
" que veux-tu donc ? Resteras-tu toujours là ? " et  
les enfants pleuraient toujours et s' en allèrent  
retrouver les femmes, les bêtes de somme périrent  
dans les précipices, les chiens rompirent leurs  
chaînes et s' enfuirent de côté et d' autre dans la  
montagne.

Lui, il continuait. Sa voix sifflait, ses paroles  
tombaient précipitées,

p277

coupantes comme des poignards qui faisaient saigner  
mon coeur et le dégorgeaient.

Je sentis près de moi quelqu' un, c' était l' époux, il  
disait : " oh ! Laisse-le ! Laisse-le ! " j' écoutais  
l' autre, il se rapprocha plus près, et il reprit, à  
deux genoux : " est-ce que tu m' abandonnes ? " et je  
répondis : " oui, va-t' en " .

Priscilla Et Maximilla  
ensemble.

Le père domine, le fils pâtit, l' esprit flamboie, le  
paraclet est à nous, l' esprit est en nous, car nous  
sommes les amantes du grand Montanus. Nous  
prophétisons sur les ponts, sur les chemins, dans  
les halliers, dans les déserts, sur les places  
publiques, dans les églises.

Là-bas la couche est vide, l' époux a gémi, les  
enfants ont pleuré, le soir, en nous demandant, et  
les valets en lberté ont été voler le vin dans les  
celliers.

Maintenant sans doute la concubine a dormi dans la



couche, l' époux est mort, les enfants ont oublié et les valets, comme des renards, ont ravagé toute la maison. Qu' importe ! Sommes-nous des femmes ? De quel amour, ô maître, t' adorent tes servantes ! Toi, beau Montanus, première des créatures, fils de la trinité sainte, séjour même de la grâce !

Montanus.

Quand vous passez, on dit : voilà donc ces deux femmes qui ont quitté tout pour suivre Montanus ! Ce n' est pas lui, mais quelque chose de supérieur qui réside en sa personne. Car je ne suis pas un homme, moi, vous le savez, n' est-ce pas, vous qui languissez d' ardeur sur ma poitrine imberbe. Vous êtes, ô mes chéries, la pénitence dans la matière, l' inassouvissable désir, l' âme pure. Le saint-esprit, qui est moi, a effacé en vous la chair immonde ; elle n' est plus, puisque vous jouissez dans la douleur et que vous souffrez par la vie comme par une blessure. Le monde se trouble, votre exemple fait accourir les femmes à moi, les femmes riches qui deviennent délirantes comme vous, à cause de cet amour qui n' a pas de nom sur la terre. Gardez sous vos tuniques de deuil la pourpre que vous portiez chez vos maris, cachez votre chevelure longue qui se déroule le soir comme un fleuve, priez, pleurez, sanglotez, pâmez-vous, aimez-moi ; je veux que vos yeux soient pâles comme un manteau d' azur qui a déteint au grand soleil ; appelez-moi pour vous coucher sur les chevalets, montrez-moi les ampoules roses faites par

p278

les orties dont vous fouettez vos corps, et quand le sang coulera, j' arriverai pour le sucer avec ma bouche.

Montanus s' éloigne lentement avec Maximilla et Priscilla, qui entrecroisent leurs bras autour de sa taille et posent leur tête sur son épaule.

Les Montanistes.

Suis-les donc, ils s' en vont à leur Jérusalem, dans leur maison de Pepusa, dont la place est inconnue ; ils te recevront, tu partageras leurs nuits, leurs festins, leurs prières ; tu verras les convulsions qu' ils se donnent, les hébétéments qui les font ressembler à des cadavres. Et toi aussi, tu aimeras avec toute l' âcreté de l' enfer, mais ce sera le ciel ; tu convoiteras avec toute la violence de la chair, et ce sera l' âme.

Tu brûleras pour les prophétesses, tu adoreras Montanus.

Maximilla et Priscilla tournent la tête et font

signe à saint Antoine de les suivre ; elles  
continuent à s'en aller, s'arrêtant ainsi de place  
en place et recommençant toujours le même jeu.  
Antoine.

Au nom du Christ, sortez d'ici !

Les montanistes restent immobiles.

Au nom de la vierge Marie, allez-vous-en !

Ils ne bougent pas.

Au nom de la croix, fuyez !

Un éclat de rire dans le groupe des montanistes.

Silence. Maximilla et Priscilla soupirent.

Antoine.

Ils ne s'en vont pas ! ô seigneur ! ô mon dieu ! ...  
au nom du paradis, par le mérite de tous les saints,  
par l'esprit de tous les anges, par le sang de tous  
les martyrs...

les montanistes s'avancent.

Les voilà ! L'enfer me prend ! Pitié pour moi,  
seigneur !

Les Montanistes.

Non, tu ne nous chasseras pas, tu ne nous  
repousseras pas. Zotime de Comane a été vaincu  
par Maximilla ; Sotas, évêque d'Anchiale, a été  
vaincu par Priscilla. Le Christ est pour nous,

p279

car nous souffrons comme le Christ ; la vierge est  
pour nous, car voici ces deux femmes pures ; les  
anges sont pour nous, car c'est l'esprit qui fait  
les anges et nous vivons par l'esprit, et rien que  
par lui. Nous avons des saints qui sont plus saints  
que tes saints, des martyrs plus martyrs que tes  
martyrs.

Connais-tu Alexandre, Théodore et Thémison ?

On a arraché les yeux, les dents et les ongles à  
Alexandre de Phrygie, on lui a frotté la peau avec  
du miel on a versé dessus une ruche de guêpes, et  
on l'a lié par une corde à la queue d'un taureau qui  
marchait dans une prairie fauchée. On a coupé  
Thémison avec des couteaux de bois ; on lui a fendu  
le ventre, on en a retiré les entrailles, et on lui  
en a sur le visage fait couler le jus avec des  
pinces. Le diable a pris Théodore sur une montagne,  
l'y a battu pendant six nuits, avec le tronc d'un  
cèdre qui avait toutes ses branches, et l'a rejeté  
d'en haut, dans la vallée.

Apportez le bassin, amenez l'enfant, affilez les  
poinçons : il faut cent gouttes pour les patriarches,  
cent gouttes pour les élus, cent gouttes pour les  
auditeurs ; il faut encore huit cent  
soixante-dix-huit gouttes pour les huit cent

soixante-dix-huit esprits du ciel ; l' innocent va racheter toute sa race. S' il en meurt, c' est un martyr ; s' il guérit, il deviendra pontife. Les hosties sont-elles prêtes ? Les langes sont-ils ôtés ?

Les montanistes déposent à terre un grand bassin de fer et retirent des poinçons de dessous leurs robes, on entend pleurer un petit enfant.

Antoine

criant éperdu.

Assez ! Assez ! Grâce ! Pitié !

Les Montanistes.

Non ! Non !

La Logique.

Eh bien ! écoute ceux-là.

Les Valériens.

Tunique à manches courtes, de couleur marron ; ils ont à la ceinture des poignards sans gaine, sur la tête des couronnes d' épines, et le sang de leur ront dégoutte sur leurs épaules. à leur aspect Antoine pousse un cri d' horreur. Ils tirent leurs couteaux, et les montrant : ceci est pour couper l' organe du sexe.

p280

Ils prennent leurs couronnes.

Ceci est pour faire souffrir la tête.

Le couteau d' une main, la couronne de l' autre, et les présentant alternativement :

voilà qui tranche la concupiscence à sa racine.

Voici qui endolorit l' orgueil en son séjour.

Grâce au fer, la tentation pour nous est sans péril ; sous la tresse d' épines, le désir se trouvera tourmenté par la douleur.

Quand tu sens une pierre dans ta sandale, tu défais ta sandale et tu retires d' entre les doigts le gravier qui te blesse ; mais ne sens-tu pas quelque chose qui te gêne dans la vie et qui fait boîer ton âme ?

Est-ce la douleur que tu redoutes, lâche ? Est-ce la perte de ta chair, hypocrite ?

D' autres iront coucher près des femmes, pour pouvoir se dire, se délectant dans l' orgueil de l' abstinence : moi je suis chaste, mais il ne tient qu' à moi de ne pas l' être ; l' adultère m' effleure, mais, si je voulais, je le saiserais et m' y plongerais. Toi aussi tu te couches près d' elle et tu la regardes dormir ; elle se retourne dans son sommeil, elle soupire de langueur. Ah ! Qu' elle bondirait vite si tu l' appelais ! Patience ! Patience ! Elle se réveillera tout entière, plus

dévorante que les lions, plus vertigineuse que  
l' abîme.  
étouffe-la donc, coupe-la donc, hache-la donc !  
Les Donatistes Circoncellions  
vêtus de peaux de chèvres et portant des massues de  
fer sur l' épaue.  
Malédiction sur la chair ! Malédiction sur  
l' esprit ! Malédiction sur le monde ! Malédiction  
sur nous-mêmes !  
Maudit l' homme ! Maudite la femme ! Maudit  
l' enfant !  
Maudit celui qui rit ! Maudit celui qui pleure !  
Haine au riche ! Haine au pauvre ! Haine au roi !  
Haine au peuple !  
Détruisons la chair qui engendre la vie, abattons  
l' esprit qui s' égale à Dieu, ravageons le monde qui  
est le domaine de Satan, exterminons-nous  
nous-mêmes qui sommes dans la servitude de la chair,  
dans l' orgueil de l' esprit, dans les attaches du  
monde.  
Tuons l' homme qui perpétue la malédiction, égorgeons  
la femme qui la reproduit, broyons l' enfant qui la  
tette à la mamelle.  
Abattez l' arbre qui rafraîchit par son ombrage,  
écrasez le fruit qui délecte par sa saveur.  
Que les dents qui claquent de joie soient brisées !  
Que les

p281

yeux qui pleurent de chagrin sient pourris, car  
pourquoi se réjouir ? Pourquoi pleurer ?  
Pillez le riche qui se trouve heureux, qui mange  
beaucoup, qui ne voudrait pas mourir ; battez le  
pauvre qui envie la housse de l' âne, le repas du  
chien, et qui se désole solitairement que chacun ne  
soit pas misérable comme lui. Quand vous verrez le  
roi, qui a une couronne et un manteau avec des gens  
qui l' accompagnent, dites-lui qu' il est comme  
Carrabas le fou, qui a une couronne de papier peint,  
pour manteau une natte de paille, pour soldats les  
enfants des rues qui le suivent avec des huées.  
Dites aux nations que le temps va venir où Dieu  
écrasera du pied leur fourmilière, qu' on allumera les  
palais avec le chaume des cabanes, et que les  
sépulcres seront retournés sur la terre, comme des  
boîtes dont on a frappé le fond pour en vider la  
poussière.  
Nourrissez les ours, appelez les vautours, sifflez  
les crocodiles sur le rivage.  
Nous, les capitaines des saints, nous détruisons la  
matière pour hâter la fin du monde. Dieu l' ordonne,

et l' *israélite* que nous portons sur l' épaule est le marteau de sa fureur. Nous pillons dans les villes, nous incendions dans les campagnes, nous assomons sur les chemins, nous brûlons les blés, nous renversons les maisons, nous égorgeons les animaux, nous brisons les meubles, nous répandons le vin, nous jetons l' argent dans la mer.

Le salut n' est que dans le martyre, nous nous donnons le martyre.

Nous nous enlevons la peau des pieds et nous courons sur les galets, nous nous passons des broches de fer dans les entrailles, nous nous roulons nus dans la neige, nous arrêtons les voyageurs, et nous les forçons à nous supplicier jusqu' à ce qu' ils en soient épuisés d' épouvante et qu' ils nous aient demandé grâce, pour ne plus nous faire souffrir.

Quand le corps nous gêne, comme d' une tunique de pestiféré nous nous en débarrassons tout d' un coup ;

nous nous entr' égorgeons ensemble en criant :

louange à Dieu ! Nous montons sur les édifices et les montagnes, et nous nous précipitons la tête en bas ; nous allons dans la tanière des bêtes sauvages

arracher les petits qui têtent à la mamelle ; nous

nous couchons sous la roue des grands chars, nous

nous jetons dans la gueule des fours. Honni soit le

baptême ! Honnie l' eucharistie ! Honni le mariage !

Honni le viatique ! Damnation sur la tête qui reçoit

l' eau, sur la main qui la verse ! Le sacrement ne

donne pas l' esprit, la pénitence seule lave les

âmes. Damnation sur l' hostie, sur les doigts qui la

rompent, sur les lèvres qui la prennent ! Jésus ne

se touche point, Jésus ne se mange point.

Damnation sur l' adultère consacré, sur le serment

d' amour ! C' est Dieu qu' il faut

p282

aimer, c' est avec la douleur qu' il faut s' unir.

Damnation sur la vanité du moribond qui croit la

chair éternelle ! Damnation sur la faiblesse de ceux

qui l' espèrent ! Damnation sur l' infamie de celui

qui l' enseigne ! Damnation sur toi ! Damnation sur

nous ! Damnation sur tous et gloire à la mrt !

Un coup de tonnerre éclate, les hérésies

disparaissent. Silence.

Antoine regarde de côté et d' autre, une fumée

épaisse envahit la scène.

Antoine.

Quoi ? Plus rien ! ... ils sont partis... ah ! D' où

vient que mes yeux n' y voient plus ? Je tremble,

mettons-nous vite en prières.

Il s' avance vers la chapelle, la fumée s' épaissit.

C' est comme une nuée qui m' entoure... il n' y a point d' orage pourtant, et je n' entends plus le tonnerre. Et l' on distingue derrière l' ermite deux hommes, vêtus de longs vêtements blancs qui leur couvrent tout le corps.

Antoine les aperçoit et pousse un cri.

Ah !

Ils s' arrêtent, Antoine les examine.

Le premier est de haute taille, de figure douce, de maintien grave ; ses cheveux blonds, séparés par une raie à la manière du Christ, descendent régulièrement sur ses épaules. Dès qu' ils se sont arrêtés, il a jeté un bâton blanc qu' il portait à la main et que son compagnon a reçu en faisant une révérence à la manière des orientaux. Ce dernier, vêtu pareillement d' une tunique blanche sans frange ni broderie, est petit, gros, camard et d' encolure ramassée ; les cheveux noirs, une mine naïve. Tous deux, sans chaussures et nu-tête, ont eurs vêtements couverts de poussière comme des gens qui arrivent de voyage.

Antoine effrayé.

Que voulez-vous ? Parlez ! ... allez-vous-en !

Damis

c' est le petit homme ; son compagnon reste impassible, se tait, les yeux baissés à terre.

Là ! Là ! Doucement ! Vous êtes prompt en paroles, bon ermite. Ce que je vous veux, je n' en sais rien, je ne suis pas le maître, le voici : désignant Apollonius.

p283

Il faudrait connaître ce que vous désirez connaître... quant à partir, la charité exigerait...

Antoine.

Excusez-moi, j' ai la tête si troublée ! ... mais je reçois depuis quelque temps des visites si étranges ! ... mais que vous faut-il ? Tenez, asseyez-vous là, reposez-vous.

Damis s' assoit sur le banc qui est devant la cellule.

Et votre maître qui reste debout ?

Damis

souriant.

Pour lui, oh ! Il n' a besoin de rien, c' est un sage, préoccupé de pensées sublimes, et qui ne prend pas garde aux choses d' ici-bas ; mais moi, bon ermite, je vous demanderai un peu d' eau, car je suis exténué de soif.

Antoine va chercher une cruche dans sa cellule, et

la levant lui-même, offre à boire à Damis.

Peu à peu la fumée disparaît.

Damis

après avoir bu.

Pouah ! Qu' elle est mauvaise ! Vous devriez bien dans la journée l' enfermer sous de la verdure, elle serait plus fraîche le soir.

Antoine.

C' est qu' il n' y a pas un seul brin d' herbe dans les environs, seigneur.

Damis.

Ah ! ... n' auriez-vous rien, dites-moi, à mettre sous la dent ? Car j' ai grand' faim.

Antoine.

Si ! J' ai encore du pain pour trois jours.

Il va dans sa cellule et en rapporte un morceau de pain noir desséché. Damis l' examine, fait la grimace, puis

Damis

mordant à même le pain.

Qu' il est dur !

p284

Je n' en ai pas d' autre, seigneur.

Damis.

Ah !

Il casse le pain par terre, en retire la mie avec ses ongles et jette les croûtes. Antoine le considère faire sans rien dire. Aussitôt le cochon se précipite sur les croûtes et les dévore. Antoine fait un geste de colère pour battre le cochon.

Damis

en riant.

Laissez donc ! Ne faut-il pas que chacun vive ?

Antoine rougit. Silence.

Antoine

reprënd.

Et vous venez ?

Damis.

Oh ! De loin, de très loin.

Antoine.

Et qu' y a-t-il ? Que fait-on dans le monde ?

Damis.

On a permis à Melèce de demeurer à Lycopolis, et Athanase, je crois, est rentré dans Alexandrie.

Antoine.

Dieu soit loué !

Damis.

L' empereur va faire bâtir une ville sur le Bosphore, et les diacres à l' avenir ne pourront plus s' asseoir entre les prêtres.

Antoine.  
Et vous allez maintenant ?

p285

Damis.  
Je n' en sais rien.  
Désignant Apollonius.  
C' est lui qui règle tout, je le suis où il voudra.  
Antoine.  
Qui êtes-vous donc ?  
Damis.  
Nous sommes de curieux philosophes qui voyageons par toute la terre, nous lisons les inscriptions sacrées sur les tombeaux, nous étudions les fleurs sur les rivages, nous dormons sous les arbres et nous marchons toujours droit devant nous, du côté du soleil.  
Antoine  
se rapprochant de Damis.  
Comment l' appelez-vous, cet homme qui a l' air si grave ?  
Damis.  
C' est Apollonius.  
Antoine fait un geste d' ignorance.  
Apollonius, vous dis-je !  
Plus fort.  
Apollonius de Thyane, encore une fois !  
Antoine  
naïvement.  
Je n' en ai jamais entendu parler.  
Damis  
en colère.  
Comment ! Jamais ? Un sage comme lui !  
Souriant tout à coup.  
Ah ! Je vois bien, brave homme, que vous ignorez complètement ce qui se passe dans le monde.

p286

Antoine.  
Il est vrai, seigneur, tout mon temps étant consacré à la religion.  
Damis.  
Lui aussi ; aussi est-il devenu sage comme Salomon, croyant comme saint Paul.  
Antoine  
à part.  
En effet, il a je ne sais quoi qui respire la



sainteté ; je voudrais bien lui parler, je me sens attiré vers lui... mais j' ai tort peut-être, car...  
Damis.  
à quoi songez-vous donc quevous ne parlez plus ?  
Antoine  
réveillé de sa rêverie.  
Je songe... oh ! Rien ! ... ne pourrait-on savoir comment il s' y est pris pour acquérir cette sagesse ? Est-ce par la foi ? Par les oeuvres ?  
Damis.  
Je ne saurais vous répondre, jamais je ne lui adresse dequestions qu' avec sa permission.  
Bas à l' oreill de saint Antoine.  
Et même je vous avouerai que j' en ai presque peur.  
Apollonius reste toujours immobile.  
Ntoine.  
Il a l' air doux, pourtant.  
Damis.  
Parlez-lui vous-même... voyez ! ... il vous répondra peut-être.  
Ah ! Si vous l' entendiez ! Il parle mieux que saint Paul. Voulez-vous ?  
Damis se rapproche d' Apollonius, fait plusieurs tours autour de lui, la taille courbée et sans lever la tête.  
à la fin Apollonius, toujours immobile, lève les yeux sur lui.

p287

Apollonius  
sans se détourner.  
Qu' est-ce que ?  
Damis.  
Maître, c' est un bon ermite galiléen qui voudrait savoir d' où vient la sagesse.  
Apollonius  
sans détourner la tête.  
Qu' il approche !  
Antoine n' ose avancer.  
Damis  
à Antoine.  
Allons ! Approchez !  
Antoine hésite.  
Apollonius  
d' une voix forte.  
Approche !  
Antoine fait un pas.  
Bien ! Tu voudrais connaître qui je suis, d' où je viens, où je vais, qui j' ai été, ce que j' ai fait, ce que je pense surtout ; n' est-ce pas cela, enfant ?  
Antoine

embarrassé.

Si ces choses, toutefois, peuvent tourner à mon salut, mais...

Apollonius.

Sois content, je vais te les dire.

Damis

bas à Antoine.

Est-il possible ! Il faut qu' il vous ait reconnu du premier coup des inclinations extraordinaires pour la philosophie.

p288

Il se frotte les mains d' un air de satisfaction.

Je vais en profiter aussi moi, ce sera ça de gagné.

Apollonius.

Avant de t' ouvrir la doctrine, je t' exposerai ce que j' ai fait pour l' acquérir, et si tu trouves dans toute ma vie un seule action mauvaise, je m' arrêterai aussitôt, car celui-là doit scandaliser par ses pensées, qui a méfait par ses oeuvres.

Damis

à Antoine.

Vous voyez quel homme juste ça fait !

Antoine

à part.

Décidément je crois qu' il est sincère !

Apollonius.

écoute donc ! Et toi, Damis, écoute aussi ! Je vais dire ce que tu ne sais pas, le ciel ayant voulu que ce fût aujourd' hui que je révélasse ces choses :

Antoine

à part.

Il n' est pas, du moins, comme les philosophes d' à présent, il croit à la providence.

Apollonius.

La nuit de ma naissance, ma mère rêvait qu' elle cueillait des fleurs dans une prairie, et elle accoucha de moi, à la voix des cygnes qui chantaient dans son rêve. Alors il y eut un éclair et j' ouvris les yeux.

Jusqu' à quinze ans, on m' a plongé trois fois par jour dans la fontaine Asbadée, dont l' eau rend les parjures hydropiques, et l' on me frottait le corps avec les feuilles du cnyza, pour me faire chaste dès ma jeunesse.

C' est à cet âge que je commençai à laisser croître mes cheveux, à ne porter que des étoffes de lin, à fréquenter les prêtres et à coucher dans les temples, si bien que lorsqu' on rencontrait quelqu' un qui marchait vite, on avait coutume de dire : où courez-vous donc ? Allez-vous voir le jeune homme ?

Une princesse palmyrienne vint un soir me trouver, elle m' offrait des trésors qu' elle savait être en des tombeaux, si je voulais m' en retourner avec elle en son pays ; une prêtresse d' Isis, désespérée, se tua sur l' autel avec le couteau des sacrifices, et le gouverneur de Cilicie, qui m' avait aperçu un matin achetant des colombes au marché, quand il eut épuisé toutes ses promesses, me menaça de me faire mourir ; mais c' est lui qui mourut, trois jours après, assassiné par les romains.

Damis

à saint Antoine, le frappant du coude.

Hein ? Quand je vous dsais ! ... quel homme !

Apollonius.

Pour me fortifier dans la sagesse j' ai d' abord, pendant quatre ans, observé le silence absolu des pythagoriciens ; la douleur la plus imprévue ne m' arrachait pas un soupir ; au bruit qui se passait derrière moi je ne détournais plus a tête, et au théâtre, quand j' entrais, on s' écartait de moi comme d' un fantôme.

Damis.

Auriez-vous fait cela, vous ? Il fallait une grande vertu, n' est-ce pas ?

Apollonius.

Le temps de mon silence accompli, j' entrepris de rétablir les rites afin d' en instruire les prêtres, qui avaient perdu la tradition, et je formulai cette prière : " ô dieux ! Donnez-moi ce qui me convient ! "

Antoine.

Comment ? Dieux, les dieux ? Que dit-il ? Il n' est

donc pas chrétien ?

Damis.

Ilne l' était pas dans ce temps-là... laissez-le poursuivre, taisez-vous, vous interrompriez se idées.

Apollonius.

Alors je suis parti pour connaître toutes les religions, pour consulter tous les oracles ; j' ai devisé avec les gymnosophistes de l' Inde, avec les devins de Chaldée, avec les mages de Babylone ;

j' ai vu des pays où le soleil se lève à gauche, j' ai entendu dans les cavernes le chant des griffons qui gardent l' or, je suis monté sur les quatorze Olympes, j' ai sondé les lacs de Scythie et j' ai mesuré l' étendue du désert.

Damis.

C' est pourtant vrai tout cela, j' y étais aussi.

Apollonius.

J' ai d' abord été depuis le pont jusqu' à la mer d' Hyrcanie, j' en ai fait le tour ; par le pays des baraomates, où est enterré Bucéphale, cheval d' Alexandre, je suis redescendu vers Ninive. Aux portes de la ville il y avait une statue de femme habillée à la mode des barbares : c' était la fille d' Inacchus, qui portait sur le front deux petites cornes naissantes. Comme j' étais à la considérer, un homme s' approcha.

Damis.

C' était moi ! C' était moi, mon bon maître ! Oh !

Comme je vous aimai tout de suite ! Vous étiez plus doux qu' une fille e plus beau qu' un dieu.

Apollonius

sans l' entendre.

Il voulait m' accompagner, disait-il, pour me servir d' interprète dans les pays étrangers lointains.

Damis.

Mais vous me répondîtes que vous compreniez tous les langages et que vous deviniez toutes les pensées.

Alors j' ai baisé le bas de votre manteau, et je me suis mis à marcher derrière vous.

Apollonius.

Ayant dépassé Ctésiphon, nous entrâmes sur les terres de Babylone ; les gardes, à qui j' avais refusé de dire mon nom, me menèrent au satrape de la province.

Damis.

Il poussa un cri en voyant un homme si maigre.

p291

Antoine.

La drôle d' histoire !

Apollonius.

Le satrape me demanda pourquoi j' étais venu dans le royaume du roi : " je suis libre comme l' oiseau, lui répondis-je, et vaste comme l' air ! "

Damis.

Alors il nous laissa partir et nous donna même des provisions. N' est-ce pas le lendemain, maître, que nous rencontrâmes dans un bois cette lionne énorme qui avait huit petits dans le ventre ? Alors vous dites aussitôt : " notre séjour auprès du roi sera d' un an et huit mois " ; je n' ai jamais pu me rendre compte comment vous avez deviné si juste.

Antoine.

Réfléchissant.

Voilà une perspicacité fort merveilleuse !

Apollonius.

La première fois que nous couchâmes dans le pays de Cissie, je vis en dormant des poissons qui palpitaient sur un rivage ; ils semblaient se plaindre d' une manière humaine et se lamentaient comme des exilés. Devant eux, dans les flots, un grand dauphin nageait ; ils s' efforçaient d' aller vers lui et traînaient dans le sable leurs nageoires alourdies ; le dauphin cependant s' avançait à leur rencontre, battant la mer avec sa queue, et soufflant l' eau par ses narines.

Damis.

Oh ! Que j' ai eu peur, quand vous m' avez raconté ce rêve-là !

Apollonius.

Les poissons, c' étaient les érythriens, transportés dans le pays de Cissie par Darius ; le dauphin, c' était moi qui devais les secourir.

J' allai chez eux, je relevai leurs tombeaux.

Damis.

Et vous pleuriez ! Vous pleuriez ! ... je ne sais pas pourquoi,

p292

car enfin tous ces gens, qui étaient morts, vous ne les aviez pas connus.

Apollonius.

Le roi m' a reçu sur son trône, dans une salle ronde, sous un dôme de saphir d' où pendaient à des fils que l' on n' apercevait pas quatre grands oiseaux d' or, les ailes étendues.

Antoine

réfléchissant.

Je n' ai jamais vu de choses pareilles, moi.

Damis.

C' est là une ville, cette Babylone ; tout le monde y est riche, les rues sont sablées, les maisons ont une porte qui s' ouvre sur le fleuve.

Dessinait sur la terre avec son bâton :

voyez-vous ? ... comme cela.

Et puis ce sont des tours, des temples, des bains, des places plantées, des aqueducs, des promenades ; les palais sont couverts de cuivre rouge... et l' intérieur donc ! Si vous saviez ! Ce n' est qu' argent, ivoire et tapisseries ; elles représentent des fables grecques, et rien ne m' amusait plus que d' en reconnaître les sujets. Chez mon hôte il y en avait une, toute tissée de perles, qui figurait Orphée au milieu des lynx ; il avait sa lyre, une tiare persique et des caleçons.

Apollonius.

Sur la muraille extérieure du temple de Bélus, haute de deux cents coudées, large de cinquante, s'élève une tour de marbre blanc qui en supporte une seconde, qui en supporte une troisième, puis une quatrième et une cinquième, et il y en a trois autres encore ; on y monte par des escaliers extérieurs, qui tournent au flanc des tours comme des serpents. Ces tours sont des tombeaux. La huitième est une chapelle ; il y a dedans un grand lit magnifique, et près du lit une table d'or. Personne n'y entre, si ce n'est la femme que les prêtres ont choisie pour le dieu Bélus, lorsqu'il y doit venir passer la nuit : c'est là que le roi de Babylone me fit loger.

Damis.

J'aurais bien voulu la voir, moi ; mais cela m'était défendu, je n'ai pas pu.

p293

Antoine.

Pourquoi donc ?

Damis.

Je n'étais pas le maître, moi ; à peine si l'on me regardait ; aussi je restais seul tout le temps à me promener par la ville, je m'informais des usages, du prix des denrées, de tout ce qui pouvait m'intéresser ; je visitais les fabriques d'étoffes, les ateliers des graveurs ; j'examinais les machines hydrauliques pour porter l'eau dans les jardins, mais il m'ennuyait d'être séparé du maître.

Apollonius.

Au bout d'un an et huit mois

Antoine tressaille.

... nous sortîmes de Babylone et nous prîmes la route des Indes. Un soir, voyageant dans le Caucase par un beau clair de lune, nous vîmes venir devant nous une empuse au pied de fer.

Damis.

Oui-da ! Elle sautait sur ses sabots, elle hennissait comme un âne, elle courait dans les rochers avec un bruit de tonnerre ; mais il lui dit des injures, et elle s'en alla.

Antoine

à part.

étrange ! Mais où veulent-ils en venir ?

Apollonius.

En traversant le Caucase, des hommes accoururent à nous en poussant des cris de joie, et nous offrirent du miel avec du vin fait de jus de dattes ; je mangeais le miel, Damis prit le vin. Assis sur l'herbe, près d'une fontaine, il m'invita à boire la

coupe de Jupiter sauveur ; je refusai, mais je lui permis de boire.

Damis.

Et j' en fus bien aise, j' étais si fatigué ! Mais vous, maître, je ne sais comment vous pouvez vivre à ne boire jamais de vin, et à ne manger jamais de viande.

p294

Antoine.

Je ne suis donc pas le seul... cet étranger aussi...

Apollonius

continuant.

à Taxilla, capitale de cinq mille forteresses, Phraortes, roi des Indes, nous a montré sa garde d' hommes noirs, hauts de cinq coudées, et dans es jardins de son palais, sous un pavillon de brocart vert, un éléphant gigantesque que ses femmes s' amusaient à parfumer. Il avait autour des défenses des colliers d' or et sur l' un d' eux on lisait : " le fils de Jupiter a consacré Ajax au soleil. " c' était l' éléphant de Porus, qui sans doute s' était enfui de Babylone après la mort d' Alexandre, et qu' on avait retrouvé dans une forêt.

Damis.

Personne n' a jamais pu nous dire son âge.

Antoine.

Ils parlent abondamment, comme des gens ivres.

Apollonius.

Phraortes nous fit asseoir à sa table, elle était couverte de grands oiseaux, de gands poissons ; il y avait de gros fruits étalés sur des feuilles larges, des antilopes avec leurs cornes.

Damis.

Les seigneurs de là-bas, tout en buvant, s' exercent à lancer des flèches sous les pieds d' un enfant qui danse, ou bien à couper la mèche des torches en jetant des poignards d' un bout de la salle à l' autre bout ; mais je n' approuve pas ces amusements, il en pourrait résulter des malheurs.

Apollonius.

Quand je fus prêt à patir, le roi me donna un parasol pour le soleil ! Et il me dit ? 3 j' ai, sur l' Indus, un haras de chameaux blancs, prends-en ce qu' il te faut, et quand tu n' en voudras plus, tourne-leur la tête du côté du nord et souffle-leur dans les oreilles, ils reviendront.

Nous descendîmes le long du fleuve, marchant la nuit, à la

lueur des lucioles qui brillaient dans les bambous ;  
l' esclave courait en avant, sifflant un air pour  
écarter les serpents, les perroquets ricaneurs, et  
nos chameaux courbaient les reins pour passer sous  
les arbres, comme sou des portes trop basses.

Un jour, un enfant noir, portant sur le front une  
lune brillante et tenant à la main un caducée d' or,  
accourut vers nous et nous conduisit au collège des  
sages. Iarchas, leur chef, me parla longtemps de mes  
ancêtres, des pensées secrètes de ma jeunesse, des  
actions oubliées de mes existences antérieures. Lui,  
il avait té autrefois le fleuve Indus, et il me fit  
ressouvenir que j' avais été pilote en égypte, sous  
le roi Sésostris.

Damis.

Mais moi, on ne me dit rien du tout, de sorte que je  
ne sais pas qui j' ai été.

Antoine

les considérant avec étonnement.

Que sont-ils donc ? Ils ont' air vague comme des  
fantômes ; cependant, tout à l' heure, j' ai entendu  
le grand qui respirait, et, tantôt, l' autre a mangé.

Apollonius.

Et nous continuâmes vers l' océan. Sur le bord nous  
rencontrâmes les cynocéphales, gorgés de lait, qui  
s' en revenaient de leur expédition dans l' île  
Taprobane, et nous vîms avec eux la Vénus  
indienne, la femme jaune et blanche, qui dansait toute  
nue au milieu des singes. Elle avait à la taille une  
ceinture de petits tambourins d' ivoire, et elle riait  
d' une façon démesurée. Les flots tièdes apportaient  
des perles sur le sable, l' ambre craquait sous nos  
pas, et des fucus comme des cèdres gisaient  
déracinés tout à l' entour. Des squelettes de baleines  
blanchissaient au soleil dans la crevasse des  
falaises, et des oiseaux, suspendus à leurs côtes  
évidées, se balançaient dans de grands nids d' herbes  
vertes. La lumière du jour était rouge, la terre  
allait se rétrécissant en pointe. Quand elle ne fut  
plus large que de la largeur d' une sandale, nous nous  
arrêtâmes ; et après avoir, avec nos mains, jeté vers  
le ciel des gouttes d' eau de la mer, nous tournâmes  
à droite, pour revenir.

Nous sommes revenus par la région d' argent ; par le  
pays des gangarides, qui portent des vêtements de  
soie, par le promontoire Comaria, par la presquîle  
de Laria ; nous avons traversé la contrée des  
sachalites, qui ont un oeil dans la poitrine, celle  
des adramites et des homérites ; puis à travers les  
monts Cassaniens,



la mer Rouge et l' île Topazos, nous avons pénétré en Ethiopie par le royaume des pygmées.

Antoine

à part.

Comme la terre est grande !

Damis.

Et quand nous sommes rentrés, tous ceux que nous avons connus jadis étaient morts.

Apollonius.

Damis a voulu que je le menasse au tombeau de mon père, mais j' avais vu tant de choses que je n' ai pu en retrouver la place.

Damis

à Antoine.

Ce n' est pas insensibilité, vous comprenez, mais il y avait si longtemps qu' il était parti ! Et puis quand on est toujours occupé...

Apollonius.

Alors on commença dans le monde à parler de moi. à éphèse, la peste ravageait la ville, j' ai fait lapider un vieux mendiant qui rôdait tous les soirs sur les remparts.

Damis.

Et la peste s' en est allée !

Antoine.

Comment ! Il chasse les malades ?

Apollonius.

à Cnide, j' ai guéri l' amoureux de Vénus.

Damis.

Oui, un fou qui aimait éperdument cette statue. Il lui faisait des présents et même avait promis de l' épouser. Aimer une femme,

passé encore ! Mais une statue ! Quelle sottise ! Le maître cependant lui mit la main sur le coeur et l' amour s' en est allé.

Antoine.

Quoi ! Il délivre des démons ?

Apollonius.

En égypte, j' ai apprivoisé un satyre.

Damis.

Il nous suivait depuis la troisième cataracte, mais un jour que vous ne le regardez plus, il s' est enfui.

Qu' est-ce que cela veut dire ?

Apollonius.

à Ostie, on portait au bûcher une jeune fille morte.

Damis.  
Une pluie fine tombait, le maître s' est approché du  
brancard, de ses doigts a touché le front de la  
jeune fille morte, et elle s' est relevée en appelant  
sa mère.  
Antoine.  
Comment ! Il ressuscite les morts ?  
Apollonius.  
J' ai prédit l' empire à Vespasien.  
Antoine.  
Quoi ! Il devine l' avenir ? Serait-ce un enchanteur ?  
Damis.  
Il y avait à Corinthe...

p298

Antoine  
à part.  
Non ! Je ne dois plus les écouter, c' est dangeeux  
peut-être.  
Apollonius.  
étant donc à table avec lui, aux bains de Baïa...  
Antoine.  
Excusez-moi, étrangers, mais il est tard, et...  
Damis.  
Ce disciple s' appelait Ménippe. Un soir il rencontra  
une femme qui le prit par la main.  
Antoine.  
C' est l' heure de la première veille, allez-vous-en !  
Apollonius.  
Un chien entra prtant à la gueule la main coupée d' un  
homme.  
Antoine.  
Est-e que vous ne m' entendez pas ? Retirez-vous !  
Damis.  
Cette femme lui dit qu' elle était phénicienne et  
qu' elle demeurait près de la ville, dans le faubourg  
des teinturiers.  
Antoine.  
De grâce ! Laissez-moi ! Allez-vous-en !  
Apollonius.  
Le chien cependant rôdait autour des lits, et le  
monde voulait le chasser.  
Antoine.  
Taisez-vous donc ! Mais taisez-vous ! Assez !

p299

Damis.

Si vous venez chez moi, ajouta-t-elle, vous boirez d' un vin comme vous n' en avez jamais bu.

Apollonius.

Mais moi je dis : " laissez-le, il sait ce qu' il doit faire " .

Antoine

à part.

Ils continuent ! Oh ! Oh !

Damis.

Ménippe donc se rendit chez elle, ils s' aimèrent.

Antoine

criant.

Avez-vous fini ? Partez !

Apollonius.

Et le chien, quand il eut tourné quelque temps, déposa la main coupée sur les genoux de Flavius.

Antoine.

Ce qu' ils disent se confond dans ma tête, c' est comme si j' entendais bruire des cymbales, et comme si j' entendais râler des mourants.

Damis.

Mais le matin, aux leçons de l' école, Ménippe était pâle et tout son corps tremblait.

Antoine

bondissant.

Encore !

Il s' avance vers eux, puis tout à coup, avec tristesse.

Ah ! Qu' ils continuent puisqu' il n' y a pas moyen...

p300

Damis.

à la fin le maître lui dit : " ô beau jeune homme, favori des belles dames ; tu caresses un serpent, un serpent te caresse, à quand les noces ?

Nous allâmes tous à la noce.

Antoine

se dépitant.

J' ai tort, j' ai tort, bien sûr, d' écouter tout cela.

Damis.

Dès le vestibule, des serviteurs en grand nombre se remuaient, des portes se fermaient, s' ouvraient, mais on n' entendait ni le bruit des pas ni le bruit des portes. Le maître alors se plaça à côté de Ménippe et lui dit quelques mots à l' oreille ; aussitôt la fiancée s' emporta en injures contre les philosophes et voulut courir vers son amant, mais la vaisselle d' or qui était sur les tables disparut, les échansons, les cuisiniers et les pannetiers disparurent, le toit de la maison s' envola, les murs tombèrent, et Apollonius resta seul sur un banc avec

Ménippe, ayant à ses pieds cette femme qui pleurait ; elle le conjurait de ne pas la forcer à avouer son nom, il la pressait sans relâche ; à la fin elle confessa qu'elle était un vampire qui assassinait d'amour les beaux jeunes hommes, afin de pouvoir se nourrir de leur chair, parce que rien en effet n'est plus sain pour ces sortes de fantômes que le sang des amoureux.

Apollonius.

Si tu veux savoir l'art de...

Antoine

vivement.

Non, je ne veux rien savoir du tout. Laissez-moi !

Allez-vous-en, vous dis-je !

Damis.

Mais quel mal donc t'avons-nous fait ?

Antoine

à part.

Aucun jusqu'à présent, il est vrai, mais... non !

Qu'ils s'en aillent ! ... après tout, ils ont peut-être bientôt fini.

p301

Apollonius.

Nous avons été en Italie.

Antoine

vivement.

Oh ! Oui, c'est cela, parlez-moi de la ville des papes. Que fait-on des os des martyrs ?

Apollonius.

Le soir de notre arrivée aux portes de Rome, nous vîmes venir à nous un homme qui chantait d'une voix douce. C'était des vers de Néron, et il avait le pouvoir de faire emprisonner comme pour crime de lèse-majesté quiconque l'écotait négligemment. On ne le payait pas assez cher, il raclait d'une méchante lyre peinte et portait à son dos, dans une boîte, une corde usée qui avait appartenu à la cithare de Néron ; il se vantait de l'avoir achetée cinq talents, et disait ne devoir la céder qu'à quelque musicien sans égal, vainqueur aux jeux pythiques. J'ai haussé les épaules, il a pris de la boue pour nous la jeter au visage, alors j'ai défait ma ceinture et je la lui ai portée dans la main.

Damis.

Vous avez eu bien tort, par exemple !

Apollonius.

Cette nuit-là, on entendit sur le Tibre des voix funèbres qui semblaient rouler avec les flots. Dans Subur, tout à coup, les torches des lupanars s'éteignirent ; près des jardins de Salluste, une

femme accoucha d' un loup qui lui rongea le ventre, et du fond de l' étrurie, les prêtres de Cybèle accouraient tous en fouettant leurs ânes. Le lendemain, Démétrius entra dans le gymnase dont on venait de faire la dédicace et se mit à déclamer contre les bains. Le préfet du prétoire voulait qu' il mourût, on se contenta de le bannir : l' empereur était disposé à l' indulgence, il avait, la veille, chanté tout nu dans une taverne, près du gymnase, et les grecs de sa suite s' étaient fort récréés. Ux ides suivantes il me fit appeler à sa maison des esquilies, il buvait en jouant aux osselets avec Sporus, accoudés ensemble sur une table d' agate ; il tourna la tête quand j' entrai, et me regardant sous son sourcil blond : " pourquoi ne me crains-tu pas " ? Me demanda-t-il. -" parce

p302

que le dieu qui t' a fait terrible m' a fait intrépide " , lui répondis-je. Et il nous renvoya tous sans plus rien dire.

Damis  
à Antoine.

Ce qui vous prouve quelle considération déjà il s' était attirée par sa vertu.

Antoine  
absorbé.

Il y a dans tout cela quelque chose d' inexplicable et qui me fait peur.

Damis.

Toute l' Asie, d' ailleurs, pourra vous dire...

Antoine  
en sursaut.

Merci, je n' ai pas le temps de vous entendre..., à une autre fois..., je suis malade, laissez-moi !

Damis.

écoutez donc, rien n' est plus curieux ; il a vu, d' éphèse, tuer Domitien qui était à Rome.

Antoine

s' efforçant de rire.

Vous raillez ! Est-ce possible ?

Damis.

C' est pourtant vrai, oui, au théâtre, en plein jour, le quatorzième des calendes d' octobre, tout à coup, il s' écria : " on égorge César ! " et il ajoutait à des reprises inégales : " il roule par terre... il demande son poignard... un petit esclave le cherche... oh ! Oh ! On ne le trouve pas... on n' en apporte que le manche... comme il se débat ! Il se relève... il essaie de fuir... les portes sont fermées... il est tué... le bruit maintenant en court dans la ville...

ah ! C' est fini, il est bien mort ! " et ce jour-là,  
Titus Flavius Domitianus fut assassiné de cette  
façon.

p303

Antoine  
réfléchissant.

Sans le secours du diable, bien sûr, il n' y a pas sur  
terre de puissance pareille.

Apollonius.

Le disciple dit vrai, Antoine, il faut le croire.

Antoine.

Oh ! Comme sa voix me fait froid dans les cheveux !

Apollonius.

Il avait voulu me faie mourir, ce Domitien-là, il  
avait dressé contre moi la liste de tous les crimes,  
Damis et Démétrius s' étaient enfuis par mon ordre,  
et je restais seul dans ma prison, attendant le  
moment.

Damis

à Antoine.

C' était une terrible hardiesse, il faut avouer.

Apollonius.

Vers la cinquième heure du jour, on m' amena au  
tribunal, la clepsydre était pleine, le juge sur son  
siège, et j' avais ma harangue prête, que je tenais  
sous mon manteau.

Damis.

Nous étions sur le rivage de Pouzzoles, nous vous  
croyions mort ; nous étions bien tristes et nous  
songions à nous séparer, car chacun allait s' en  
retourner chez soi, quand, vers la sixième heure,  
vous apparûtes au milieu de nous.

Antoine

à part.

Comme Jésus !

Damis.

Nous tremblions tous, mais vous nous dites :  
" touchez-moi, je n' ai pas quitté mon corps,  
approchez. "

p304

Antoine.

Oh ! Non, non, cela n' est point ! Vous mentez,  
n' est-ce pas, vous mentez ?

Damis.

Et alors nous vous avons embrassé avec joie et nous

sommes repartis tous ensemble.

Antoine.

Sont-ce des prophètes ? Sont-ce des démons ? Leurs yeux étincellent, leurs lèvres tremblent. Il me semble qu' ils grandissent, qu' ils ne touchent plus terre.

Damis.

Et nous avons été au delà des colonnes d' Hercule, nous avons remonté le Nil jusqu' à sa source, qu' il connaît ; nous sommes retournés en Chaldée.

Silence. Damis et Apollonius regardent Antoine fixement.

Apollonius

se rapprochant d' Antoine, avec calme.

Pourquoite tourmentes-tu à chercher d' où vient ma puissance ?

Antoine.

Qu' en sais-tu ?

Apollonius.

Oui, c' est cela qui t' occupe.

Antoine.

Eh bien, oui ! Dis-le, parle !

Damis.

Elle résulte...

Antoine

interrompant Damis, à Apollonius.

Oh ! Non, pas lui, mais toi, toi ! Parle, toi, quoique je ne veuille pas t' entendre, ensuite va-t' en !

p305

Apollonius

criant.

C' est que je fais les libations par l' oreille des amphores, c' est que je connais des prières indiennes, c' est que je suis descendu dans l' antre de Trophonius, fils d' Apollon ; six jours durant, j' y ai navigué dans les ténèbres, et le septième j' en suis ressorti rapportant le livre des pensées de Pythagore. J' ai pétri pour les femmes de Syracuse, les phallus de miel rose qu' elles portent, en hurlant sur les montagnes ; j' ai subi les quate-vingts épreuves de Mithra, j' ai reçu l' écharpe de pourpre des Cabires, j' ai répondu aux formules d' éleusis, j' ai senti dans mon sein couler le serpent d' or de Sabasius, j' ai lavé Cybèle au flot des golfes campaniens, et j' ai passé trois lunes dans les cavernes de Samothrace.

Damis

riant bêtement.

Ah ! Ah ! Ah ! Aux mystères de la bonne déesse.

Apollonius.

Veux-tu venir avec nous, voir des étoiles nouvelles  
et de dieux nconnus ?

Antoine.

Non ! Retournez-vous-en, continuez, laissez-moi ! Damis.

Faites comme nous ; ; ; allons ! Partons !

Antoine.

Fuyez ! Fuyez ! Vous autres !

Apollonius.

Nous allons au nord, du côté des cygnes et des  
neiges. Sur le désert blanc, galope le chevreuil  
cornu dont les yeux pleurent de froid ; des soleils  
violets tournent dans les cieux et rougissent la  
glace, qui brill comme des miroirs ; c' est là que  
se trouvent les fanésiens aux longues oreilles et les  
hippopodes hennissant, qui cassent avec leurs pieds  
la plante d' outremer.

p306

Damis.

Viens-tu ? Viens-tu ? Le coq a chanté, le cheval a  
heni, la voile est prête.

Antoine.

Non ! C' est la nuit, le coq n' a point chanté,  
j' entends le grillon dans les sables et je vois la  
lune qui reste en place.

Apollonius.

Au delà des montagnes, derrière l' horizon rose,  
là-bas, nous allons cueillir la pomme d' or des  
hespérides et chercher dans les parfums la raison de  
l' amour. Nous baignerons nos membres dans le doux lac  
d' huile de l' île Junonia, nous humerons l' odeur du  
myrrhodion qui fait mourir les faibles ; tu verras,  
dormant sur les primevères, le lézard géant qui se  
réveille tous les siècles, quand tombe à sa maturité  
le rubis qu' il porte sur sa tête. Les étoiles  
palpitent comme des regards, les cascades chantent  
comme des lyres, des enivrements s' exhalent des  
fleurs écloses ; dans l' eau des fontaines ta figure  
sera belle, au souffle des briss ton esprit  
s' élargira parmi les airs, et dans ton coeur comme  
sur toi des bouffées chaudes passeront pour te faire  
tressaillir d' une joie divine.

Damis.

Il est temps de partir, car le vent va se lever, les  
hirondelles s' éveillent, la feuille du myrte est  
envolée.

Apollonius.

Oui, partons, partons !

Antoine.

Non, non, moi, je reste !



Apollonius.

Veux-tu que je t' enseigne où pousse la plante balis,  
qui ressuscite les morts ?

Damis.

Demande-lui qu' il te donne l' androdamas, qui  
tire l' argent, le fer et l' airain.

p307

Apollonius

tirant de dessous sa tunique une petite rondelle de  
cuivre et la présentant à saint Antoine.

Veux-tu le xéneston infallible ? Tiens ! Prends-le,  
le voici ! ... prends-le donc ! Je l' ai composé pour  
toi sous le signe du scorpion ; avec lui tu pourras  
descendre dans les volcans, traverser le feu, voler  
dans l' air.

Antoine.

H ! Qu' ils me font mal ! Qu' ils me font mal !

Damis.

Il peut t' apprendre à entendre le langage des  
créatures, les rugissements, les hennissements, les  
roucoulements.

Apollonius.

Désires-tu savoir ce qu' implorent les oiseaux quand  
ils crient dans les nuages ? Ce que disent les  
moucheurs bourdonnant dans la poussière ? Ce que  
bêlent les troupeaux qui se tassent aux épaules ? à  
quoi songent les boeufs tranquilles ruminant,  
couchés sur l' herbe ? Pourquoi glissent rapides et  
muets les poissons luisants, dont l' oeil rond est  
ouvert ? Et les mélancolies des tigres qui bâillent  
au bord des fleuves ?

Damis.

Il sait aussi des chansons qui font venir à soi  
celui qu' on désire.

Apollonius.

Car j' ai retrouvé, j' en suis sûr, le secret perdu de  
Tirésias. C' est en mangeant le coeur d' un dragon  
que l' on peut comprendre le langage des bêtes à pied  
fourchu, j' ai appris des arabes celui des vautours  
et des ibis, et j' ai lu dans les grottes de  
Strompharabarnax la manière d' épouvanter le  
rhinocéros et d' endormir les crocodiles.

Damis.

Quand nous allions ensemble, nous entendions à  
travers les lianes courir les licornes blanches ;  
elles se couchaient sur le ventre pour qu' il montât  
sur elles.

p308

Apollonius.

Tu monteras sur elles, aussi ; tu te tiendras aux oreilles. Nous irons, nous irons...

Antoine  
pleurant.

Oh ! Oh !

Apollonius.

Qu' as-tu ? Nous t' attendons !

Antoine

sanglotant.

Oh ! Oh ! Oh !

Damis.

Serre ta ceinture ! Noue tes sandales !

Antoine

sanglotant plus fort.

Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Apollonius.

Chemin faisant, je t' expliquerai le sens des statues, les différences de leurs attitudes, la raison de leurs formes, pourquoi Jupiter est assis, pourquoi Apollon est debout, pourquoi Vénus est noire à Corinthe, carrée dans Athènes, conique à Paphos.

Antoine.

Oh ! Qu' ils s' en aillent, mon dieu, je t' en prie, qu' ils s' en aillent !

Apollonius.

La connais-tu la Vénus uranienne, qui brille sous son arc d' étoiles ? T' a-t-on dit les mystères de l' aphrodite prévoyante ? As-tu jamais palpé la poitrine sèche de la Vénus barbue, ou médité les colères d' Astarté furieuse ? N' aie souci, j' arracherai leurs voiles, je briserai leurs armures ; avec moi tu marcheras d' un pied robuste sur la crête de leurs temples, et nous atteindrons ensemble jusqu' à la mystérieuse et l' inaltérable, jusqu' à celle des

p309

maîtres, deshéros et des purs, la Vénus apostrophienne, qui détourne les passions et tue la chair.

Damis.

Et quand nous trouverons dans la campagne une pierre de sépulcre assez large, nous ferons halte un moment et nous jouerons dessus aux skirapies de Minerve, qui se jouent la nuit, dans l' automne, à la pleine lune rousse.

Apollonius

frappant du pied.

Pourquoi ne vient-il pas ?  
Damis  
frappant aussi du pied.  
En route ! En route !  
Apollonius  
se tournant vers saint Antoine.  
Doutes-tu de moi ?  
Damis  
le menaçant.  
Douterais-tu de lui ?  
Apollonius.  
Ne puis-je appeler l' empuse piaffant qui va  
t' aspirer en elle par le reniflement de sa narine ?  
Antoine.  
Ah ! Doux Jésus, que j' ai peur ! Comme ils sont en  
colère !  
Damis.  
Sifflez, maître, le lion de Numidie, celui qui  
contenait l' âme d' Amasis et qui léchait dans la  
poussière l' odeur de vos pieds.  
Antoine.  
Mon dieu ! Mon dieu ! Est-ce qu' ils vont me prendre ?

p310

Apollonius.  
Quel est ton désir, ton rêve caché, tes plus vagues  
fantaisies ? Le temps d' y songer seulement...  
Antoine  
joignant les mains.  
Ah ! Je glisse ! Je glisse ! Arrêtez-moisur  
l' abîme !  
Apollonius.  
Est-ce la science ? Est-ce la gloire ? Veux-tu  
manger tout seul à des tables vermeilles ? Veux-tu  
rafraîchir tes yeux sur des légumes humides ?  
Veux-tu sentir ton corps s' enfoncer comme en une  
onde dans la chair molle des femmes pâmées ?  
Antoine  
se tenant la tête et criant douloureusement.  
Ah ! Encore ! Encore !  
Damis.  
Oui vraiment ! Il peut dans ta pensée tout à coup  
faire resplendir l' esprit et attacher des foules  
émues au mouvement de tes talons ; de la montagne  
entr' ouverte les diamants vont couler ; sur la croix  
que voici les roses vont fleurir ; accourues  
ensemble et tournant autour de toi, les sirènes  
nacrées vont te caresser de leurs chevelures et te  
bercer dans leurs chansons.  
Antoin.  
Saint-esprit, délivrez-moi du péril !

Apollonius.  
Veux-tu que je me change en arbre, en léopard, en  
rivière ?  
Antoine.  
Sainte vierge, mère de Dieu, priez pour moi !  
Apollonius.  
Veux-tu que je fasse reculer la lune ?

p311

Antoine.  
Sainte trinité, sauvez-moi !  
Apollonius.  
Veux-tu que je te montre Jérusalem toute éclairée  
pour le sabbat ?  
Antoine.  
Jésus ! Jésus ! à mon aide !  
Apollonius.  
Veux-tu que je te fasse apparaître Jésus ?  
Antoine  
hébété.  
Quoi ? Quoi ?  
Apollonius.  
Oui... ici... là... ce sera lui, bien lui, pas un  
autre. Tu verras les trous de ses mains et au flanc  
gauche le sang figé sur la blessure ; il brisera sa  
croix, il jettera sa couronne, il maudira son père,  
il m'adorera le dos courbé.  
Damis  
bas Antoine.  
Dis que tu veux bien ! Dis que tu veux bien !  
Antoine  
passe la main sur sa figure, promène un regard  
égaré de tous côtés, puis l'arrêtant sur Apollonius.  
Va-t' en, va-t' en, va-t' en, maudit ! Retourne en  
enfer !  
Apollonius  
furieux.  
J' en arrive, j' en suis sorti pour t' y conduire ; on  
t' y attend, les cuves de nitre bouillonnent sur les  
charbons, les dents d' acier claquent de faim, et les  
ombres curieuses se pressent aux soupiraux pour te  
voir passer.

p312

Antoine  
s' arrachant les cheveux.  
Moi ! Grand dieu ! L' enfer ! L' enfer pour moi !

Il retombe accablé.

L' Orgueil

surgissant derrière saint Antoine et lui mettant la main sur l' épaule.

Allons donc ! Toi, un saint, est-ce possible ?

Saint Antoine détourne la tête, aperçoit l' orgueil, pousse un cri et se rejette de l' autre côté.

Damis

d' une voix mielleuse avec des gestes engageants.

Voyons, bon ermite ; voyons, cher saint Antoine, homme pur, homme illustre, homme qu' on ne saurait assez louer, vous qui êtes si sage, ne vous effrayez pas, ne redoutez rien ; vous aurez mal compris, cela tient à sa manière de dire, c' est une façon exagérée de parler qu' il a prise aux orientaux, mais il est bon, il sait tout, il peut...

Antoine.

Mais ils sont donc toujours là ! Je n' en aurai donc jamais fini ! Oh ! Quand serai-je donc mort !

La Logique

surgissant tout à coup.

Tout de suite, si tu veux. Qui t' empêche ?

Les Valériens

reparaissant.

Tiens ! Voilà nos couteaux.

Les Circoncellions

reparaissant.

Tiens ! Voilà nos massues.

p313

Les Elxaïtes

reparaissant.

Non, non, vis, la vie est bonne encore, Dieu maudit celui qui attende à lui-même.

Antoine.

C' est un crime.

La Logique.

Razias, qui était un juste, s' est frappé de son épée et a tiré ses entrailles avec ses mains.

Maximilla Et Priscilla

reparaissent, pleurantes et désolées.

Antoine, oh ! Doux Antoine ! C' est toi que nous voulons, nous t' appelons, nous t' attendons, nous t' espérons. Nous entends-tu ? Nous entends-tu ?

Les hérésies et les péchés reviennent, un à un, devant saint Antoine, qui reste assis sur son banc, la tête appuyée contre la muraille de la cabane, les mains pendantes, immobile, le regard fixe.

Les Manichéens.

Voici bientôt la fête du bhêma, vas-y ; tu saisis par les deux bouts l' origine des deux principes, tu

pénétrer dans l' essence des choses ; nous savons le calcul des soleils, le poids de la terre, le nombre des âmes.

Les Gnostiques.

Plus profonde encore est la gnose mystérieuse : elle dresse à l' infini sa spirale, et, poussé par nous, tu monteras sans cesse vers les syzygies rayonnantes, qui te porteront en haut, au sein du bythos éternel, dans le cercle immuable du plérôme parfait.

D' autres hérésies surviennent de nouveau, au fond, en foule.

Antoine.

Ah ! Elles reviennent !

p314

Simon Le Magicien

avec Ennoïa habillée tout en or.

Oui, elles reviennent ! Et elle revient aussi, elle, purifiée, lavée, éprouvée ; elle est comme toi, elle a souffert, mais la voilà joyeuse maintenant, et prête à chanter sans en finir. La trouves-tu belle, hein ? La veux-tu ? C' est l' idée ; elle vaut mieux que la vierge, car elle a la connaissance de l' amour.

Prends-la, elle est à toi, aime-la, la pénitence l' avive et la chasteté la complète.

Antoine.

Quelle prière dire ? Quel saint implorer ? à qui me vouer ?

La Fausse Prophétesse De Cappadoce passant au galop au fond de la scène, penchée sur le cou de sa lionne, et secouant sa résine, crie :

à moi ! à moi !

Les Péchés Capitaux  
criant tous.

Nous ! Nous !

La Luxure

relevant sa robe jusqu' au-dessus du genou.

Mollet gras, rotule ronde, peau blanche, poil roux.

Ah ! La chair ! Elle s' étale odorante aux narines ;  
douce au toucher, collante au ventre !

L' Avarice.

De l' or ! De l' or ! ça brille, ça sonne, ça tourne,  
ça reluit.

La Colère.

Frappe ! Le coeur se dégorge quand la main brise.

Dort ! Il est tard.

La Gourmandise.

Mange ! Tu as l' estomac creux.

p315

L' Envie.  
Mais quoi manger, puisque Damis a tout pris ?  
Les Nicolaïtes.  
Assouvis-toi de tout, gorge-toi, rassasie-toi.  
Les Carpocratiens.  
Il le faut.  
La Logique.  
Tout ce qui arrive est nécessaire, il était décidé  
que tu serais tenté, il est peut-être décidé que tu  
succomberas.  
Les Sept Péchés  
applaudissant et sautant de joie  
oui, oui, nous te partagerons, nous t' aurons !  
Apollonius.  
Si tu viens aec moi, je te délivrerai d' eux.  
Damis.  
C' est sûr ! Crois-le, il le peut.  
La Luxure.  
Laisse-les tous. Qu' importe ! Réjouis-toi avec ta  
chair.  
La Paresse.  
Tu dormirais, après, si bien !  
L' Avarice.  
Travaille plutôt, cherche l' argent !  
L' Envie.  
à quoi te servent tes souffrances ? Dieu ne t' aime  
pas, Dieu te hait, hais Dieu.

p316

Les Circoncellions.  
Tue-toi ! Tue-toi !  
Les hérésies et les péchés entourent saint Antoine :  
la luxure lui frôle sa robe contre les jambes,  
l' envie lui souffle dans les cheveux, la colère bruit  
à son oreille, la gourmandise lui pince le ventre,  
Maximilla et Priscilla pleurent, Ennoïa se met à  
chanter, Apollonius a repris son bâton blanc des  
mains de Damis et trace dans l' air des cercles de  
feu ; les adamites, au fond de la scène, dansent en  
rond, les gnostiques, des deux côtés, ouvrent leurs  
livres, la fausse prophétesse, à l' horizon, se  
balance sur sa bête.  
Antoine  
éperdu.  
C' est fini, je meurs, je suis perdu !  
Il tombe à genoux.  
Oh ! Grand dieu ! Au secours ! Au secours ! Raffermiss  
ma foi ; donne-moi l' espérance, redouble ta colère,  
s' il te plaît, mais pitié ! Pitié !  
à ce moment trois blanches figures apparaissent sur

le seuil de la chapele, la foi, l' espérance et la  
charité :  
La Foi.  
Crois  
L' Espérance.  
Espère !  
La Charité.  
Souffre !  
Antoine.  
Je vais à vous, aidez-moi, protégez-moi,  
sauvez-moi !  
La Foi.  
Crois toujours !  
L' Espérance.  
Espère encore !  
La Charité.  
Souffre avec patience !  
Antoine se débat dans la foule qui l' assiège.

p317

Les Hérésies.  
Ne veux-tu plus de nous ? Nous sommes l' esprit.  
Les Péchés.  
Tu nus repousses, nous sommes le bonheur.  
Antoine fait des efforts pour rejoindre les trois  
vertus théologiques qui lui tendent les bras ;  
l' orgueil arrive derrière et du doigt le pousse dans  
le dos en avant ; les hérésies s' écartent et les  
péchés reculent.  
Alors les vertus théologiques avancent d' un pas, le  
prennent par la main et le font entrer dans la  
chapelle.  
Il est entré : l' orgueil, sur le seuil, relève  
fièrement la tête et regarde les péchés tout à  
l' entour.  
La luxure pousse un soupir, s' assoit sur le cochon,  
et étale dessus sa belle robe à paillettes.  
La paresse secouche sur la tortue.  
La colère ronge ses poings.  
L' avarice se baisse et fouille à terre.  
L' envie met la main devant ses yeux et regarde en  
avant.  
La gourmandise s' accouve.  
L' orgueil est resté debout.

II



Saint Antoine est dans la chapelle, entre la foi,  
l'espérance et la charité.

Les péchés capitaux sont restés dans leurs attitudes  
précédentes.

On entend un grand rire, le diable paraît, terrible  
et hideux de fureur, tel que le moyen âge l'a rêvé.  
Un épais poil roux couvre son corps sec et nu, ses  
grands bras sont terminés par des griffes, à son dos  
s'agitent des ailes de chauve-souris ; sa tête, au  
front démesuré, garnie de cornes, s'allonge par le  
bas en façon de porc et de tigre ; son nez camus se  
dilate sur sa face, de ses yeux semblent sortir des  
flammes.

à son arrivée, l'orgueil se redresse plus haut,  
l'envie siffle plus fort, la luxure se dandine sur  
ses reins, l'avarice lève la tête, la colère hurle,  
la gourmandise fait claquer ses dents, la paresse  
gémit.

Le Diable.

C'est moi !

Qu'avez-vous fait ? Vous êtes donc plus faibles que  
des vertus, et sottés comme idées ?

Ah ! Je vous enfermerai dans la géhenne et je vous  
fouetterai avec les cupidités d'un autre monde, pour  
ranimer vos forces éteintes. à quoi me sert-il,  
vraiment, de vous nourrir toutes du plus profond de  
mon être, et travaillant comme un dieu qui crée,  
d'arranger les hasards d'ici-bas, selon la fantaisie  
de vos exigences ?

L'âme humaine, à qui j'ai donné des bras plus  
nombreux que ceux des polypes des mers, a-t-elle  
donc, tout à coup, repleyant sur elle les dilatations  
qui l'agrandissent, perdu l'amour de vos caresses  
avec cette éternelle inquiétude qui la pousse à les  
chercher ? N'y a-t-il plus sur les arbres de fruits  
rouges qui pendent,

ni fleurs amollissantes au bord des prés, ni sourire  
au visage des femmes, ni provocations homicides sur  
le fer des glaives ?

Le Christ doit rire de l'enfer, songez-y donc !

Quoi ! Toutes ensemble... pour un seul homme... vous  
n'avez pu ! ... ah ! Je suis las de vous, tenez, et  
je m'en débarrasserai à quelque jour ; car les fils  
d'Ève, je vous le jure, se donneront à moi, pour  
moi seul, pour le plaisir de m'avoir. Oui, plus  
tard, dans d'autres siècles, quand les lassitudes des

générations vécues courberont au berceau les races  
ennuyées, quand elle se sera longuement repue de  
vin, de femmes et de sang, qu' elle aura vidé la lie,  
tari l' amour, fatigué sa fureur et bien senti sa  
misère, alors, comme un ivrogne qui se réveille,  
l' humanité pâlie détournera la tête et ne voudra plus  
rien ; elle voudra de moi, toujours ; seul avec  
l' orgueil.

Les Péchés.

C' est l' orgueil qui l' a sauvé, nous l' allions  
prendre, elle nous entrave.

Le Diable

avec majesté, de la main leur imposant silence.

Taisez-vous ! Assez !

C' est à vous qu' elle en arrache, non pas à moi, car  
toutes ces âmes dont vous parlez, qui se jettent  
dans l' orgueil pour vous fuir, elles vont en enfer,  
croyez-le, et je les place à ma gauche comme mon  
butin le plus précieux.

Les Péchés.

Mais sans cesse elle nous insulte...

Le Diable.

Tant pis pour vous ! Faites votre oeuvre, elle fait  
la sienne.

Les Péchés.

Sans elle nous serions plus puissantes.

Le Diable.

Sans elle je serais plus débile.

La Luxure.

Pourquoi, quand je circule dans les âmes,  
arrive-t-elle tout à coup avec ses résolutions  
vertueuses ?

p320

L' Avarice.

C' est elle qui dépense l' argent que j' amasse, elle  
bâtit des églises.

La Gourmandise.

Elle me trouble à table, elle la surcharge d' un tas  
de choses inutiles : plats, vaisselle, ciselure de  
toute façon ; elle a institué le jeûne.

La Colère.

Sans cuirasse et tête nue, elle se promène dans les  
batailles, elle pardonne aux vaincus, elle a inventé  
la clémence.

La Paresse.

Toujours elle me tourmente, son pied me frappe dans  
mon sommeil.

L' Envie.

Et moi donc ! Quoiqu' elle me traîne derrière elle,  
m' ordonnant de lui piquer les talons pour la faire

se tenir debout, elle me délaisse, elle me repousse,  
elle me bat, et je m' agite continuellement à courir  
dans son ombre.

Le Diable.

Entends-tu ce qu' elles disent, fille de mes  
entrailles ? Elles t' accusent, réponds !

L' orgueil hausse les épaules.

Les Péchés.

Délivre-nous d' elle ! Comment pouvons-nous agir, si  
nous savons d' avance qu' elle doit rendre inutiles  
nos tentations ?

Le Diable.

Parle !

L' Orgueil.

Non !

Elle descend un degré de la chapelle et resserre son  
manteau sur ses épaules.

p321

Le Diable

se tournant vers l' orgueil.

L' indépendance de ton caprice afflige l' enfer. ô  
orgueil, tu t' anéantiras toi-même sous la pression de  
ton coeur ; parce que tu souffres d' une peine  
démesurée, ne va pas croire que tu sois un dieu.

L' Orgueil

s' avance en souriant vers le diable.

Doutes-tu de moi, père du mal ? Connais-tu dans les  
sphères qui roulent, dans les mondes éteints, dans  
les créations de l' avenir, une attache plus étroite  
que celle qui joint nos deux natures ? Depuis le  
jour où, contemplant avec les anges la forme humaine  
encore inanimée, tu as du revers de ta main frappé  
sa creuse argile, en riant de mépris sur la sonorité  
du moule, n' est-ce pas moi qui ai consolé ton  
désespoir à toutes les minutes de l' éternité ? Te  
rappelles-tu les cris d' amour que tu poussais en  
m' étreignant sur ta poitrine ? Et quel délire de ma  
possession ravageait ton âme, quand tu tombas des  
cieux ? J' ai relevé ta tête, ô maudit, et ton  
souffle est monté jusqu' à Jéhovah, qui en a fermé  
sa porte d' épouvante, car ses chérubins tremblaient  
tous.

Soulève de leur base les pyramides, les arcs de  
triomphe et les tombeaux ; cherche dans les plaines  
fameuses les ossements blanchis que les loups ont  
semés sur la bruyère ; va-t' en dans les villes,  
assieds-toi à l' atrium, fais-toi lire par les démons  
de l' idée tous les mots écrits sur les papyrus et  
sur les marbres, relève les empires, évoque les  
morts, appelle les vivants : depuis l' enfant

taciturne qui brûle sa tristesse à la lueur de son flambeau jusqu' au soldat qui secoue sur ses bras nus le sang de son épée, depuis le monarque qui domine les foules jusqu' au mendiant qui vagabonde dans la campagne, depuis la courtisane qui se vante de ses amants jusqu' à la matrone renfermée qui se refuse d' en avoir, partout et toujours, qu' y a-t-il donc si ce n' est moi ? Qu' est-ce qui pousse à la guerre ? Qu' est-ce qui taille les montagnes ? Qu' est-ce qui recule l' océan ? Qu' est-ce qui déchire la vie ? Qu' est-ce qui perd les âmes ? Moi ! Moi ! J' ai engendré les poètes, les conquérants, les prophètes ; j' ai fait les dieux.

Le Diable

se tenant les flancs avec ses poings à force de rire.

Ah ! Oui, c' est vrai comme je suis le diable.

p322

Les Péchés

criant.

Mais pour nous, qu' importe !

L' Orgueil.

Allons donc ! Furies de la chair ; vous ne l' auriez pas sans moi, cette chair que vous m' accusez de vous tarir !

T' ai-je jamais suppliée de me suivre, toi, envie ?

Pourquoi donc viens-tu sucer à ma mamelle le venin qui la gonfle ? Cela te ranime, avoue-le, te tordant, hurlant et m' appelant toujours pour te relever, quand tu trébuches dans tes entreprises.

Ah ! Colère ! Je gonfle ton coeur de mon haleine, tu rugis à ma voix, je fouette ta face d' un bouquet d' orties, et c' est moi qui fais sonner tes tambours.

Avarice la boudeuse ! Tu aimes à frotter tes yeux sur mes plafonds dorés, sur les diamants qui scintillent sur les étoffes d' or en miroitant.

Je possède, ô paresse, les sécurités trompeuses, toujours gorgeant l' homme de la satisfaction de lui-même, je l' abrutis d' un hébètement paisible et je le pousse dans tes molleses. Lui persuadant tout à coup qu' il est saint, qu' il est pur, j' interromps dans sa prière le prêtre agenouillé, et il s' endort le coude sur l' autel ; des mains du cénobite j' arrache la discipline, avec l' idée seule que la pénitence du coeur est suffisante, et joyeusement alors il abandonne les oeuvres ; j' écarte de la femme le souci des tentations et par mes larges dégoûts je la dresse à ces langueurs où s' énerveront les courages, à l' infernal désœuvrement des oisivetés rêveuses.

Et toi, gourmandise imbécile, ne sais-tu pas les

illusions que je te donne et la hauteur où je t' ai placée ? J' ai envoyé pour toi des flottes sur la mer, pour te rapporter des vins dont on ne connaît que les noms ; j' ai relevé, par la cherté du prix, les choses à manger, si bien que ceux qui les voient maudissent la vie de ce qu' ils ne peuvent en prendre ; j' ordonne les festins, je nourris les parasites, je chauffe tes fourneaux, j' ai payé des orgies d' empereur où l' on dévorait des provinces. N' ai-je pas dressé tes pâtisseries merveilleuses, étagées l' une sur l' autre comme des maisons, et fait les coupes démesurées qu' on ne peut vider d' un seul trait ? à moi, les défis de mangeailles, les paris de boire dont on crève, et la cruauté du goinfre qui digère !

Les Péchés.

Arrête-la donc, Satan ! Si tu ne l' arrêtes, elle épuisera l' infini à parler d' elle.

p323

L' Orgueil.

Mais toi, luxure, tu devrais me chérir.

J' emplis la poitrine des grandes dames, et c' est là ce qui fait à leur sein, quand elles respirent, un royal mouvement si placide et si beau. J' ai la soie qui bruit, la semelle qui craque, le bijou qui sonne, la toilette éhontée, l' oeil ouvert et l' excitation qui donne l' insolence des attitudes. Comme un chat familier qui entre pas à pas, enfonçant dans les tapis ses griffes silencieuses, vers moi tu rampes inaperçue, quand le corps se contemple dans les miroirs, et que la forme à elle-même se sourit d' être si belle. Je suis l' audace, je te pousse aux aventures. à ces heures que ta victime, se débattant, pleure avec des sourires, sanglote, éclate et va tomber sur ton lit où se dénoue du coup sa chevelure et son amour, ne sens-tu point dans tes entrailles une joie superbe qui double ta joie, et comme un rire secret qui épice ton plaisir ? Par la conscience de ta force je soutiens ton ardeur, sans mes raffinements tu te lasserai vite ; tu me dois tes jouissances solitaires et tes plus extravagants délires, je t' ai procuré la frénésie des possessions exclusives, les rages jalouses, la férocité virile ; j' ai frotté de fard le visage blême de la débauche, j' ennoblis la crapule, je relève le vice, toutes les fanges du coeur se sèchent à mon foyer. Entends-tu sur la terre hennir d' orgueil les prostitutions triomphantes ?

Les Péchés.

Comme elle se vante ! Elle bavarde, elle délire !

Mais nous souffrons, nous autres ! ô père, allège  
notre douleur !

Le Diable.

Hâissez-la bien, jamais vous n' atteindrez à son  
mérite ; je m' ébahis chaque soir de la moisson  
qu' elle m' apporte, lorsque nous nous attablons face  
à face et qu' elle me raconte sa journée.

Les Péchés.

Nous sommes tristes, nous nous ennuyons de  
nous-mêmes, nous voudrions fuir hors de nous, nous  
déverser dans des courants plus nombreux, descendre  
plus avant, nous rassasier plus encore.

L' Envie.

Non ! Elles sont heureuses, c' est moi qu' il faut  
plaindre. Dans le râtelier de la vie tu leur livres  
l' âme humaine, et elles sont à y

p324

mordre toutes comme des mulets mangent à même une  
botte de foin. à la porte, moi, et le ventre vide,  
je prête l' oreille au bruit de leurs mâchoires. Que  
ne puis-je jouir comme la luxure, frapper comme la  
colère, dormir comme la paresse et rêver comme  
l' avarice, puisque je suis belle comme l' orgueil !  
Qu' ont-elles donc fait pour tout avoir ? Ah !  
Qu' elles périssent ! Que je reste seule, moi, si tu  
veux, je remplirai leur travail ! Je les hais, je  
les hais, je voudrais les haïr plus ; il me semble  
que je deviens douce, que je m' attendris trop, que  
je n' ai plus ma vieille exécration d' autrefois ; je  
me dépîte, je me ronge, cela me fait plaisir et mal  
tout ensemble, le coeur me démange, mes ongles se  
sont usés à le gratter sans relâche ; fais qu' ils  
repoussent, aiguise-les, allonge-les ;

La Gourmandise.

J' ai faim ! J' ai soif ! Mes boyaux crient, mes  
lèvres jutent, je voudrais boire en mangeant, manger  
en buvant, pour sentir à la fois sous mon palais la  
viande qui se mâche et le long de ma gorge le vin  
qui coule. Il me faudrait ensemble la digestion et  
l' appétit, car je me déssole d' être repue et je suis  
continuellement dévorée par le besoin de me repaître.  
Me voilà gorgée jusqu' au larynx, la peau du ventre  
me crève, et pourtant j' ai faim ! Quoi de bon ?  
Invente, donne-moi des boissons épaisses à les  
trancher au couteau, donne-moi des chairs si  
subtiles qu' elles s' évaporent dans les plats. Quand  
j' aurais mangé le pain moisi, les épices qui  
brûlent, le miel qui empâte, l' huile, le beurre, les  
noix, les miettes et la poussière, la charogne, la  
guenille, le métal, tout, que mangerais-je après ?

L' Avarice.

Moi, si jamais j' étais riche, je serais heureuse.  
J' ai beau travailler, je reste pauvre. J' ai pourtant creusé la terre, raclé l' océan, tamisé les montagnes, égorgé les animaux, abattu les forêts et vendu tout ce qu' il y avait à vendre ; j' ai vendu l' amour et la gloire, le corps et l' âme, les pleurs et le rire, le baiser, l' idée ; je vendrai aussi mes cheveux, mes dents, mes yeux, pourvu qu' il me reste mes mains. Comme le laboureur qui pousse sa charrue pesant de tout son poids sur la terre qu' il déchire, je vais dans le coeur de l' homme, creusant mon sillon droit, je le tourne et le bouleverse, ce sont mes cupidités qui germent en silence, sous les crânes pensifs.  
Oh ! Quelles insomnies ! Quels rêves ! Je ne mange pas, je ne bois pas, je ne dors plus, je trafique, je dérobe, j' assassine, et si quelqu' un veut de mon sang, qu' il l' achète !  
J' ai retiré du trou mon argent, je l' ai caché dans mon matelas ;

p325

comme j' avais peur, je l' ai mis dans ma poche ; comme ma poche n' était pas sûre, je l' ai placé dans mon linge, je le sens là qui me touche la peau ; je voudrais l' y coudre, le faire entrer dans ma chair, l' encoffrer dans mon coeur, être argent moi-même ! Multiple comme l' action, je voudrais vivre en tout pour rapporter de chaque chose quelque chose. Que n' ai-je des facultés aspiratoires, afin de pomper à moi la substance et d' extraire de l' absolu même une valeur numérique !

à quoi servent les étoiles ? J' ai envie d' arracher la lune quand je la vois briller toute ronde, et à quelque jour, j' espère bien, j' attraperai les rayons du soleil pour les fondre en pièces d' or.  
La Colère.

Que la foudre tombe, que la terre s' ouvre, que le feu brûle ! Que je casse ! Que je broie ! Que je tue ! Je veux des monts incendiés à rouler sur les villes, des haches d' armes qui tranchent le granit, des mases de géant à écraser la terre. Tout se brise quand j' y touche, et je reste seule avec moi-même, rugissante dans ma violence. Il me faut, Satan, d' autres choses à frapper. élargis ma poitrine, enfle ma voix, frotte mes muscles avec un vinaigre distillé par la haine, car j' ai des défaillances inattendues et je tombe souvent en faiblesse au sourire de la luxure ou aux séductions de l' avarice ; bouche-moi les oreilles avec du

plomb, brûle-moi le coeur avec du fer.  
Mais non, injurie-moi, irrite-moi, frappe-moi, tu  
verras... et va-t' en, pour que je coure après toi  
les poings levés, et que je sente le coeur qui me  
bondisse sous les côtes. C' est là le moment que  
j' aime, quand je lève le bras pour frapper et que  
mon être tout entier passe dans ma force déployée et  
se lasse avec elle, comme une flèche qui part.  
Que l' on m' irrite par le conseil, que l' on  
m' exaspère par l' injure ! Où est la proie, l' ennemi,  
l' obstacle ?  
Il me semble que j' ai l' océan dans ma poitrine, des  
fureurs s' entrechoquent, des tempêtes subites  
soulèvent l' écume au-dessus de moi-même, et je  
frémis comme la falaise au battement des marées.  
La Paresse  
bâillant.  
Hah ! Hah ! Assez lassée pour jouir du repos,  
dormant à demi pour goûter le sommeil, sur un mol  
édredon, au souffle d' une brise, ne faisant rien...  
hah ! Hah ! Hah !  
Elle s' endort.  
Les péchés capitaux la regardent dormir, la luxure  
pousse des gémissements sourds.

p326

La Luxure  
gémit.  
Je voudrais jouir longtemps, éternellement plus  
fort, et, comme dans un gouffre qui n' en finirait  
pas, sentir que je descends toujours dans la volupté  
sans fond, qu' elle se creuse sous moi, qu' elle  
grandit, qu' elle m' enveloppe et m' y plonger, m' y  
noyer, m' y perdre. Encore ! Encore ! Plus loin !  
Plus loin ! Plus avant ! Quand aurai-je ce que  
j' attends ? Quand saisirai-je donc ce que  
j' effleure ? Je ne sais où se trouve cette chose  
vague qu' il me semble poursuivre à travers la  
possession même, car le bonheur que j' ai n' est pas  
le bonheur que j' attends ; il doit y avoir une  
autre ivresse dans l' ivresse, et j' entrevois par les  
fissures du plaisir, comme par la fente d' une porte,  
des perspectives prolongées dont les rayonnements  
m' éblouissent, rayons d' un soleil vague dont la  
chaleur m' enflamme.  
L' inquiétude me tourmente, la curiosité me ronge.  
Sur quoi verser ma flamme ? Comment l' éteindre, ou  
plutôt comment faire qu' elle s' étende ? J' ai envahi  
chaque membre du corps, je l' ai tourné à mon  
usage ; pas un cheveu des chevelures, pas un pli du  
ventre, pas un atome de la chair que je n' aie



convoité, humé, baisé ; j' assemble dans ma concupiscence ce qui m' a plu, ce qui me plaira, le regret, l' espoir, le rêve et le souvenir. Comme la louve du lupanar accroupie sous sa lanterne et qui fait signe aux passants, j' appelle à moi les laids et les beaux, les décrépits et les jeunes, les noirs et les blonds ; j' adore les vierges, les coeurs naïfs, la viande fraîche, mais je raffole aussi des maturités corrompues, des teints verts, des pâleurs malsaines, des fétides odeurs. J' aime le sang, j' aime les larmes, j' aime la gaieté, j' aime la tristesse ; il me faut des robes longues cachant les pieds, un jupon court qui montre le mollet, un torse nu pour voir tout à la fois.

Sur les têtes je darde mes yeux ; mon âme se fondant de désir va s' y verser entière, et coule dessus comme une pommade liquide ; j' organise ma joie, je me fais des peintures, je m' étale des poses ; mes mains d' elles-mêmes se ferment à vide, chatouillées comme par des contacts mous ; je m' écrase sous des pressions, je me frotte, je me vautre, je hume le poil en sueur, je sens le glissement des chairs, le délire qui monte ; puis au fond des prunelles, lorsque, tout agrandies, elles se tiennent fixes sur moi, entre le tissu de la peau quand j' en compte les grains, dans ma joie pleine, quand elle s' épanche si large qu' elle m' emplit la gorge et me colle aux gencives, pour assouvir mon besoin je fouille encore. Oh ! Si j' étais débordante comme les fleuves, odorante comme les fleurs, circulant comme l' air, j' inonderais, j' enivrerais, je pénétrerais ! ...

p327

si j' avais, pour palper, des mains sur tout mon corps ! Si j' avais, pour baiser, des lèvres au bout des doigts !

à ce moment l' orgueil, restée immobile et dans sa fière posture, devant la chapelle, fait une grimace horrible et resserre son manteau sur sa poitrine. Le serpent qu' elle y tient caché dépasse la tête et la mord au menton ; elle pousse un cri auquel répond un rire du diable, elle chancelle.

Les Péchés  
se retournant vers elle.

Qu' as-tu ? Tu chancelles ? Tu pâlis ?

L' Orgueil.

Non !

L' Envie.

Oui ! Ce n' est rien, n' y prenez garde.

Les Péchés.

Tu vas tomber... on dirait que tu souffres.

L' Orgueil  
se raffermissant.  
Je n' ai rien, vous dis-je ! Laissez-moi ! ... non...  
que me manque-t-il ? Je suis sane, robuste,  
heureuse, forte, grande.  
Entre ses dents.  
Moi, me plaindre ! Me plaindre !  
Le Diable  
en souriant.  
Doucement là ! Là ! Ne criez pas si fort ! Ce  
besoin qui vous opprime n' est que l' essence du mal  
enfermé en vos natures et qui essaie à monter  
toujours plus haut pour devenir plus grand. Ah ! Je  
me reconnais bien là ! Vous avez de mon sang,  
filles de ma souffrance !  
Je suis le prince des cupidités du monde ; vous, vous  
êtes les cupidités d monde, qui l' attirez à moi, et  
me le placez dans les mains ; mais vos divergences  
me gênent, car au milieu de forces contraires l' âme  
tirillée reste immobile sans tomber d' aucun côté.  
Travaillez toutes ensemble, aidez-vous plutôt,  
cachez-vous

p328

sous des formes subtiles, sous des apparences  
innocentes, sous des phrases adoucies, ou bien  
exécutez-vous davantage et dévorez-vous les unes les  
autres, si cela peut aiguïser votre appétit, peu  
m' importe !  
En échange du souffle d' enfer qui vous anime, -car  
la force vient de moi, ne l' oubliez point, et vous  
seriez toutes faibles comme des vertus, vides comme  
des principes, sottés comme des idées s' il n' y avait  
en permanence, derrière vous, l' éternelle illusion  
que j' y ai mise, -en échange de cela, triomphatrices  
du monde et reines de la vie, je veux, vous  
m' entendez, l' âme-et tout entière.  
Fût-elle, plus qu' une forteresse, garnie de fossés,  
de défenses, de bataillons, de retranchements, de  
triples murs, par ses créneaux alors vos flèches  
passeront, le long des remparts vous grimpez, dans  
ses souterrains vous vous glisserez, les pierres  
tomberont sous vos pas, les portes s' ouvriront sous  
vos doigts, au heurtement de vos épaules les murs  
crouleront, et, dans cette demeure qui semblait  
inaccessible et s farouche, vous sonnerez des  
tintamarres et vous ferez de grandes orgies.  
Il me fut dit : tu mangeras de la terre ! Eh bien,  
dévorons l' inépuisable pâture, déchirons l' homme,  
croquons-le, mâchons-le.  
Celui-là surtout, il me le faut, je le veux, j' en ai

besoin, il me manque, il fera bonne figure là-bas avec les saints qu' on place au ciel, les martyrs dont on baise les os, les papes que l' on vénère. Comment donc ? Ils étaient bien saints pourtant ! C' est dommage, ils priaient, ils jeûnaient, ils se mortifiaient, ils entassaient les prières et les bonnes oeuvres ; mais ils renfermaient leur coeur dans une petite vertu toute tapissée, toute chaude, bien exclusive et bien béate, et ils en calfeutraient les issues de peur du vent ; mais un beau jour j' ai passé sous la porte, tout s' est envolé, un coup de vent m' a suffi. Car il s' est trouvé que le fidèle se délectait en son coeur à tous les vices dont il s' interdisait l' usage, que le martyr à son dernier rôle avait plus songé aux femmes qui le regardaient qu' aux anges qui l' attendaient, et que le pape enfin, c' était moi, affublé de la tiare et me prélassant sur le saint siège. Ah ! Ah ! Ah ! Tout cela est fort drôle !

Et ils sont à cuire maintenant dans la fournaise, tous pêle-mêle avec les parricides, les bestialitaires et les athées. -ah ! C' est vous ? -oui, c' est moi. -et lui aussi ! -oh ! Que nous sommes nombreux ! -ah ! Oui, beaucoup... -ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Attaquez donc l' ermite, faites-vous terribles quand il sera faible, rampantes quand il sera fort ; s' il vous repousse de front, battez-le de côté ; s' il se méfie, prenez-le par derrière, et revenez, ne vous laissez point. -il n' en est plus aux ombats de la jeunesse, songez-y, car depuis longtemps déjà il vit au désert et connaît l' esprit qui remplit la solitude ; mais, l' énervant de vos haleines, peu à peu faites éclore en sa pensée des imaginations

p329

nouvelles, et il aura un désespoir atroce, des déchirements de convoitise, des rages d' ennui. Qu' il passe des langueurs de la paresse dans les convulsions de la colère ! Qu' il tressaille affamé à des banquets splendides s' illuminant tout à coup ! Qu' il se traîne en rut sur les planches de sa cabane ! Qu' il se compare aux heureux et qu' il jalouse la terre entière ! Qu' il s' exalte dans sa pénitence et qu' il éclate d' orgueil ! Qu' il soit à vous ! Qu' il soit à moi ! Allez ! Convoquez les démons vos fils et vos petits-fils, appelez le rêve, le cauchemar, le désir, les fièvres de l' âme, les fantaisies délirantes, et les vastes amertumes ! Mais puisqu' à présent il se console avec les vertus, laissons-le préparer lui-même le dégoût qu' il en aura, quand nous reviendrons ; car je serai là,

entendez-vous, et je vous surveillerai d' importance.  
Venez un peu vous reposer sous mes ailes et  
serrez-vous contre moi.

Satan se recule au fond de la scène et déploie ses  
grandes ailes livides, qui s' étendent en rond comme  
deux éventails verts. à mesure qu' il parle, les  
péchés se groupent autour de lui, chacun dans  
l' attitude ordonnée.

Allons, paresse, que je me pose sur toi, tu es le  
coussin du diable ; luxure, sur mes genoux ; envie,  
couche-toi là que je pose mes pieds sur ta  
poitrine ; gourmandise et avarice, ici, bien, à mes  
deux flancs ; colère, tu feras du vent avec tes  
bras, pour me rafraîchir le visage ; toi, orgueil,  
debout, derrière moi... plus près... attends que je  
détourne un peu la tête,... baise-moi, je t' aime !  
Assis sur la paresse et entouré des péchés, le  
diable se retourne pour embrasser l' orgueil, qui,  
placée derrière lui, passe sa figure sur son épaule.  
On voit dans l' intérieur de la chapelle la foi,  
l' espérance et la charité qui consolent saint  
Antoine et le caressent de la main, comme un petit  
enfant.

Antoine.

Oh ! Qu' elles m' ont fait souffrir !

La Charité.

Elles t' ont fait souffrir, pauvre âme !

Antoine.

J' en tremble encore... reviendront-elles ?

p330

La Foi.

Nous sommes là, ne crains rien.

Reviendront-elles ?

L' Espérance.

Non ! Elles ne reviendront pas.

Antoine.

Qu' elles étaient furieuses ! J' allais succomber  
quand vous êtes venues.

La Foi.

Nous sommes là ; je te dis : n' aie plus peur.

Antoine.

Oh ! Merci, merci, sans vous j' étais perdu.

La Charité.

Bien, bien, calme-toi, nous voilà, c' est nous.

Antoine.

Vous ne vous en irez plus, n' est-ce pas ? Vous ne me  
laisserez plus seul ?

L' Espérance.

Oui, nous resterons.

Antoine.

Donnez-moi vos mains, que je les sente dans les  
miennes, pour savoir toujours que vous êtes là et  
que vous ne m' abandonnez point.  
La charité et l' espérance lui prennent les mains,  
la foi lui pose la sienne sur le front.  
Ah ! Je revis maintenant, je revois la lumière.  
Comment tout cela est-il arrivé ? Que faisais-je ?  
Je m' étais mis en prières, puis

p331

des pensées me sont venues, j' ai entendu des voix,  
et des choses hideuses me remuaient le coeur ; j' ai  
conversé avec moi.

La Foi.

Converse avec Dieu seul et tu n' entendras plus les  
voix de la terre.

Antoine.

Je ne sais d' où elles partaient.

La Charité.

Emplis ton coeur de mon amour, car le coeur sans lui  
est comme un navire sans lest, que la moindre brise  
retourne et fait sombrer.

Antoine.

Je me débattais pourtant, je luttais de toutes mes  
forces.

La Foi.

Que sont tes forces ? Qui donc est fort si ce n' est  
Dieu ?

L' Espérance.

Celui qui met sa confiance en soi-même est comme cet  
autre qui pense : je ferai cela demain. Que sait-il  
s' il verra demain ? Qui te dit que la vertu ne  
mourra pas ce soir ?

Antoine.

J' implorais Dieu dans ma détresse, je tâchais de  
me rapprocher de lui.

La Foi.

Ce n' est pas dans la détresse qu' il faut implorer  
Dieu.

La Charité.

Il faut l' aimer et trouver dans tout ce qu' il nous  
envoie sujet de le bénir.

La Foi.

Tous les maux sont légers si tu songes qu' il les  
commande et qu' il a ordonné que tu les éprouves.

p332

L' Espérance.

Mais l' affliction est suivie de la joie, la douleur  
aura sa récompense.

Antoine.

L' affliction me débordait et j' étais écrasé par la  
douleur.

La Charité.

Tu souffrais pour toi seul ; le Christ, lui, a  
souffert pour les autres. Que n' immolais-tu ta  
souffrance dans la pensée des siennes ? Ton supplice  
t' eût eût pau doux à la tendre recordation du calvaire.

Antoine.

Ah ! Que ne l' avais-je !

La Foi.

Le très-haut possède dans sa main les nuages et les  
pensées, il les lâche comme il lui plaît ou les  
retient à lui.

Antoine.

L' aridité de mon âme me désole.

L' Espérance.

Patience ! La pluie tombera, la grâce viendra.

Antoine.

Comment m' y prendre quand je sens que je n' aime pas ?

La Foi.

Croire toujours.

L' Espérance.

Prier encore.

La Charité.

Souffrir beaucoup.

Antoine.

Ma tête malgré moi travaille, je rêve la grandeur  
divine,

p333

comme au bord de l' océan on cherche avec inquiétude  
où finit l' horizon.

La Foi.

Tu perdrais tes yeux à vouloir compter les flots ;  
agenouille-toi sur le sable et emplis ta poitrine du  
grand air pur.

La Charité.

N' essaie point d' entasser les pensées, comme ceux qui  
pour atteindre à Dieu accumulaient les pierres :  
ils n' étaient pas arrivés à la hauteur des collines  
qu' ils ne s' entendirent plus et ne purent continuer  
leur ouvrage.

L' Espérance.

Un jour tu sauras tout, tu te délecteras de clartés,  
et ta joie grandira sans cesse, selon les  
accroissements de ton amour, comme la vibration des  
harpes séraphiques qui, s' élargissant de sphères en

sphères, développe dans l' infini la louange du seigneur.

Antoine.

Oh ! Des transports m' enlèvent ! Des douceurs me navrent !

La Charité.

Verse-la, cette tendresse qui t' emplit, et plus tu l' épancheras, plus elle surgira de toi inextinguible et tiède ; répands ton coeur dans la méditation des souffrances de Jésus, dans la contemplation des merveilles créées, dans la dilection de tes frères ; prie pour les morts, jeûne pour les pécheurs, mortifie-toi pour les gentils ; aime dans le chagrin et ton chagrin s' adoucira ; aime dans la joie et ta joie se purifiera ; aime encore, aime toujours, pense à Dieu, rien qu' à lui ; anéantis ton être sous le poids de sa miséricorde, afin qu' en deçà de la mort même tu te dissipes tout entier dans l' immense amour.

Antoine.

Je sens un grand souffle, et tout tressaille en moi.

La Foi.

Crois, et des attaches de la volonté resserre-toi plus encore à la conviction qui te lie ; crois ce que tu ne vois pas, crois ce que tu ne sais pas, et ne demande point à voir ce que tu espères, ni

p334

à connaître ce que tu adores. Les profanes n' entendent que la voix des sens et le témoignage de l' entendement, mais les fils du Christ méprisent leurs sens et s' en rapportent à la parole du verbe, car le verbe est immortel. Les sens mourront un jour et l' entendement s' évaporerà comme l' odeur d' un vin répandu ; ces yeux qui cherchaient à deviner dans les étoiles se rempliront de terre, et l' araignée tendra ses fils dans cette boîte creuse où tournait l' idée. Comment la certitude serait-elle acquise par ce qui est mortel et transitoire ? à travers le brouillard, peux-tu voir le soleil ?

Ne doute pas plus de Dieu que tu ne doutes du monde ; ne doute pas plus de son amour que tu ne doutes de sa puissance ; ne doute pas plus de l' éternité que tu ne doutes de la vie ; crois à la résurrection comme à la mort. Dieu existe, la mort vient, l' éternité va commencer.

Qu' importent les révoltes de la raison ou les négatios de la science ! La science est l' ignorance de Dieu et la raison le tourbillonnement du vide. Rien n' est vrai que l' éternité de l' éternel, et la grâce seule a l' intelligence de lui. Espère-la pour

l'acquérir, garde-la pour qu' elle s' augmente, n' en désespère pas afin qu' elle revienne. Si tu l' obtiens, tu posséderas alors cette compréhension incompréhensible, et, toujours brûlant plus fort pour monter plus haut, ton âme aspirée sortira d' elle-même, comme fait au-dessus du feu la flamme qui s' en élève.

Antoine

se rapprochant encore plus près des vertus.

Parlez, parlez, vos figures sont douces.

La Foi.

La barque roulait sur les flots et Jésus dormait, les abîmes s' entr' ouvraient, on entendait dans les ténèbres le vent qui criait tout en colère.

L' eau passait sur les bords, entrainé par les fentes de la barque, montant jusqu' aux genoux.

Jésus dormait toujours.

La barque s' enfonçait, tournoyait, ils allaient périr. Levez-vous, maître, dirent-ils, et chassez les vents !

La barque est ton coeur qui porte la foi ; ne la laisse pas dormir, car la tempête augmentait parce que le seigneur dormait ; elle était accourue quand il avait fermé la paupière ; quand il la rouvrit, elle disparut.

Pour traverser d' un bord à l' autre, n' aie donc souci ni des

p335

éclairs qui t' éblouissent, ni des vagues qui t' assourdissent, ni de la rame, ni de la voile, ni de la nuit, ni de l' orage.

Le seigneur n' est-il pas là ?

L' Espérance.

Petit oiseau, je vole dans l' azur et je monte, quelque chose qui est en moi me pousse là-haut sans fatigue ; si le voyage est long, le ciel est bleu et la course rapide ; j' arriverai, j' y touche, j' y suis.

à la porte de mon nid je tourne pour entrer, le bon Dieu étendant la main me prendra pour m' y mettre, et je me reposerai dans l' éternelle délectation de mon attente assouvie.

La Charité.

Je vais dans la neige chercher les petits enfants qui pleurent abandonnés au coin des bois, j' attendris les coeurs, je fais tomber l' or des mains, les larmes des yeux ; je réchauffe sur ma poitrine les misères de la vie ; c' est par moi que l' on aime, que l' on éclate en sanglots et que se dégorge la tendresse dans les longues oraisons ; avec mes



doigts légers j' étanche le sang des plaies, d' eau  
bénite j' asperge les morts ; consolation pour les  
affligés, initiation pour les profanes, amour pour  
les croyants, humble d' esprit et vaste de coeur,  
sans espoir que l' on me rende, ni que la pénitence  
me serve, ni que Dieu me récompense, je donne pour  
donner, je souffre pour souffrir, je prie pour prier,  
car je n' aime que pour aimer.

Antoine

se rapprochant des vertus.

Plus près, plus près encore ! ô foi du seigneur, ton  
regard est vaste comme le ciel, pur comme lui et  
plein d' immensité radieuse ! Que tu es douce,  
charité ! Que tu es belle, espérance ! Oh ! Pour  
t' élancer vers le très-haut, pose tes pieds sur mon  
coeur, et comme de la poussière emporte-le à tes  
talons !

La Charité.

Je serai plus douce encore, plus débordante, plus  
tendre, et tu prieras dans la douceur.

La Foi.

Ne vivant plus de la vie, mais vivant du verbe, le  
verbe pénètre l' âme et la remplit de lui-même.

p336

L' Espérance.

Le ciel s' entr' ouvre, l' amour grandit, la joie  
s' augmente.

Antoine.

Oh ! Jésus ! Doux Jésus !

La Foi.

Hosannah ! Gloire à Dieu !

Voix Du Dehors.

Brrrt ! Tsi ! Couâh ! ... ah ! Ah ! Ah ! Ah ! ...,

oh ! Oh ! Oh ! Oh ! ... ouah ! ..., hô !

Cris, sifflets, hurlements.

Antoine.

Qu' entends-je ?

La Foi.

Qu' as-tu ?

Antoine.

Un frisson m' a saisi.

La Charité.

Pourquoi, pauvre enfant ?

Antoine.

Au dehors, il me semble, il y avait quelque chose ?

La Foi.

Qu' est-ce qu' il y a ?

L' Espérance.

Ne crains rien.

Les péchés, quittant le fond de la scène, viennent,

sur la pointe des pieds, rôder autour de la  
chapelle.  
Antoine.  
Ne voyez-vous pas ?

p337

La Charité.  
Quoi donc ?  
Antoine.  
Des ombres qui se promènent tout à l' entour.  
L' Espérance.  
Ne tourne pas les yeux de ce côté-là.  
La Foi.  
D' où vient que tu trembles et que la terreur, comme  
un vent froid, passe dans ta chevelure ?  
Les Péchés  
hurlant.  
Ohé ! Ohé ! ... ouâh ! ... xi ! ... tsi ! ... uxicé !  
Antoine.  
Protégez-moi !  
Les Péchés.  
Rrrrh ! Rrrrh ! Sssssice !  
Antoine.  
Oh ! Comme elles sifflent !  
La Foi.  
Ne les écoute pas.  
La Charité.  
Pense à Dieu.  
L' Espérance.  
Elles s' en iront.  
Antoine  
prêtant l' oreille.  
Mais elles approchent.

p338

La Foi.  
Rapproche-toi de nous.  
Antoine.  
C' est qu' elles sont nombreuses !  
L' Espérance.  
Nous, nous sommes fortes.  
Antoine.  
C' est qu' elles sont terribles !  
La Foi.  
Nous sommes invincibles.  
Antoine.  
Tenez ! Elles montent les marches.

L' Espérance.  
Elles s' arrêteront à la porte, si ton coeur est  
fermé.  
Silence.  
Antoine  
écoute.  
Elles s' éloignent, n' est-ce pas ?  
L' Espérance.  
Oui ! Elles s' en vont.  
Les péchés se remettent à hurler.  
Antoine.  
Sauvez-moi !  
La Foi.  
Qui te trouble ?

p339

Antoine.  
Si elles entraient !  
La Foi  
se voilant le visage avec les mains.  
Oh ! Tu doutes !  
L' Espérance.  
Les tentations viendront toujours assiéger la  
croyance du seigneur, et pleines d' hymnes, de  
clartés, de parfums, les nefs retentiront d' harmonie  
pendant que leurs murs trembleront aux rafales de  
l' ouragan et que la pluie ruissellera sur les grands  
dômes.  
Les Péchés  
murmurent.  
Bou ! Bou !  
La Foi.  
Et les piliers des basiliques se multiplieront sur  
la terre comme les arbres de la forêt céleste, les  
peuples haletants accourront se reposer dans son  
ombre.  
Griçant des dents.  
Bou ! Bou !  
L' Espérance.  
Le coeur sera délivré, l' esclave sera affranchi.  
Les Péchés  
se frottant les mains.  
Bou ! Bou ! Le coeur délivré prendra ses ébats,  
l' esclave affranchi s' amusera bien.  
La Foi.  
Je grandirai, j' embrasserai le monde.  
Les Péchés  
sautant de joie.  
Tant mieux ! Ce sera le bon temps, ça nous convient  
fort.

p340

La Charité.

Toutes les tendresses altérées viendront se désaltérer à la source de mon coeur.

La Colère.

J' excommunierai, j' anathématiserai, je brûlerai, j' assassinerai.

L' Espérance.

Comme des hirondelles à la saison d' hiver, l' humanité, quittant ses pôles, volera vers mon soleil.

L' Avarice.

Moi, je quêterai, je suceraï le peuple, j' exprimerai les pays.

La Foi.

Enfermée dans ma loi comme un lac entre les montagnes, l' âme en sa pureté tranquille reflétera les cieux.

Le Diable

se promenant de long en large devant la chapelle, à part.

Je soufflerai sur sa surface et elle sautera par-dessus les bords.

La Foi.

Je serai universelle et seule : les rois obéiront à mes pontifes, je gouvernerai la terre.

L' Orgueil.

Le successeur de saint Pierre lura d' une majesté non pareille ; il sera terrible et absolu, il portera la triple couronne, il aura des courtisans, des espions, une armée.

La Luxure.

Et dans son lit je mettrai des courtisanes blondes, qui henniront comme des cavales et se tordront comme des serpents.

La Foi.

Rien ne lura que le rayonnement de la croix.

p341

La Paresse.

Je les ferai gras, vos serviteurs, bien enfermés, bien obtus.

La Gourmandise.

Bien pansus, bien ventrus ; de plénitude après la messe ils vomiront l' hostie, et ils auront tant godaillé, la nuit, qu' au confessionnal ils roteront le vin.

La Foi.

à cette chaleur de Dieu, des moissons merveilleuses

s' élèveront du coeur des hommes ; le Christ partout...  
ici les péchés se mettent à hurler si démesurément qu' Antoine se cache derrière les vertus théologiques et se ratatine contre elles.  
La foi reste debout, la charité s' agenouille, l' espérance lève les yeux.  
Silence.  
Les péchés viennent s' appuyer contre le linteau de la porte et hurlent l' un après l' autre.  
L' Avarice.  
à quand les pèlerinages ? Bénissez-moi vite n' importe quel os pour que j' en tire de l' argent.  
La Colère.  
Holà, toi, l' immaculée ! L' enfer m' a promis que tu me donnerais de la besogne, je m' en vais préparer toutes mes haines.  
L' Envie.  
Je suis à votre service pour honnir la doctrine, pour ravalier l' art, pour étrangler l' idée, pour persécuter le bonheur.  
La Luxure.  
Grâces à toutes trois vous soient rendues, pour avoir inventé le serment de chasteté ! La continence engendre les délires du rêve, j' aime les doux chuchotements du confessionnal perdu dans l' ombre ; c' est un exquis plaisir que d' émouvoir un coeur palpitant d' amour divin, et de déboutonner les gorges pudiques où se cache un médaillon béni.

p342

La Paresse.  
Vive la foi qui reste immuable ! C' est très commode pour la pensée. Vive la charité qui me nourrit ! On n' a besoin de rien faire. Et vive surtout l' espérance d' une meilleure vie ! C' est très amusant à songer, quand on s' ennuie.  
Silence. Antoine soupire.  
Les Péchés.  
Parleront-elles ? Quel entêtement ! Voyons, essayons !  
Holà hé ! Célestes, où est l' ermite ? Est-ce qu' il s' est niché sous vos jupes ?  
Les vertus ne répondent pas.  
Prenez garde de l' y faire mourir, il va étouffer là-dessous, l' air manque.  
Les vertus ne répondent pas.  
Dégagez-le donc ! Il asphyxie. Ne voyez-vous pas qu' il a le coeur affadi de vous, tant vous empestez l' encens, tant vous suintez l' eau bénite, tant vous êtes toutes détraquées comme des calvaires pourris !

Les vertus ne répondent pas.  
Ah ça ! Elles se moquent de nous, les drôlesses !  
Sont-elles sourdes à force d' avoir braillé  
là-haut ? C' est possible, sans doute qu' elles se  
seront brisé le tympan. Vous savez bien que s' il  
mourait maintenant, le bon ermite avec vous, il  
irait droit en enfer, car il a beau demeurer dans  
votre compagnie, il n' en est pas moins à nous,  
puisqu' il pense à nous et rêve de nous.  
La Foi.  
Non !  
L' Espérance.  
Oh ! Que non !  
Les Péchés.  
Tu t' illusionnes, tu te flattes, la belle !  
Demande-le-lui, fais qu' il parle, interroge son  
coeur.  
Le diable, mettant deux doigts dans sa bouche, pousse  
un sifflement aigu. Aussitôt la logique arrive,  
sautillant sur sa boule, tantôt d' un pied tantôt de  
l' autre.

p343

La Logique  
arrive.  
Interrogez-vous vous-mêmes, hypocrites que vous  
êtes ! S' il avait la foi, aurait-il peur ? S' il  
avait l' espérance, ne serait-il pas heureux ? S' il  
avait la charité, est-ce qu' il penserait  
seulement à lui ?  
Les vertus ne répondent pas.  
La Logique  
reprend.  
à quoi êtes-vous bonnes ? Vous voilà trois pour  
soulager une pauvre âme et vous la laissez tomber  
par terre sans la relever ! Je ne suis pas comme  
cela, moi, car il n' est pas de défaite que je ne  
console avec les meilleurs arguments du monde.  
L' Orgueil.  
Allons donc ! Relevez-le, montrez-le ; n' avez-vous  
point de honte de vous entendre traiter de la sorte ?  
La Foi.  
Qu' est-ce que ça me fait ?  
La Charité.  
Je suis venue au monde pour recevoir l' outrage.  
L' Espérance.  
Attendons !  
La Logique.  
Voilà deux fières égoïstes ! Est-ce q' il est  
question de vous ? Mais du pauvre ermite. N' êtes-vous  
pas envoyées pour le sauver ? Sauvez-le donc !

Les vertus se taisent.

L' Orgueil.

Songez que le diable vous regarde, et qu' il est en droit de dire qu' il vous fat peur.

La Foi.

J' ai moins de peur du diable que de confiance en Dieu.

p344

La Charité.

Qu' il nous assaille, si cela plaît au très-haut, et je me réjouirai de mes douleurs.

L' Espérance.

La consolation ne m' abandonne point dans l' attente où je demeure.

La Logique

venant se poster à l' entrée de la chapelle, en face des vertus.

Voilà ce qui s' appelle mentir, et outrageusement encore, comme des vertus que vous êtes !

Foi, foi l' inébranlable, es-tu sûre d' être ce que tu prétends ? Partagée en deux moitiés, tu bénis avec l' une, tu maudis avec l' autre ; tu espères par celle-ci, tu trembles par celle-là. Mais, si tu as confiance en Dieu, pourquoi redoutes-tu le mal ?

Quel souci aurais-tu de ses atteintes, si tu ne reconnaissais la puissance d' où il procède supérieure à la force qui te soutient ? D' où te viendrait l' incessante préoccupation de ton salut ?

Ah ! Le doute te dévore, avouele, car tu ne sais jamais si Dieu t' agrée, si tes oeuvres sont suffisantes, si tu es assez ferme de toi-même.

Mais la plus drôle à voir, c' est cette bonne charité, qui pleure si bien, qui souffre tant et qui fait un si beau tapage de soupirs et de sacrifices. Dis donc, charité dolente, en exécutant tes bonnes oeuvres, en priant sans arrière-pensée, en t' humiliant, fais-tu donc autre chose que suivre ta pente de résignation et de détachement, dans la pensée que cela plaît à Dieu ? Mais le sacrifice serait plus grand, si tu faisais quelque chose que tu susses lui déplaire et devoir te perdre : ce serait là l' abnégation complète, l' action désintéressée, l' immolation absolue. Beau mérite de souffrir, si la souffrance t' amuse ! De prier si cela te convient ! Et de faire l' aumône si tu es prodigue !

Qu' espères-tu, toi, espérance ? Où ? Quand ? Quoi ?

Qu' est-ce ? Tu espères, et puis c' est tout. Tu espères ce dont tu n' as ni soupçon ni idée, car si tu en avais l' aperçu même le plus vague, la

présomption la plus légère, une certitude quelconque enfin, tu ne serais plus dès lors cette belle espérance, qui consiste à croire sans preuve, à adorer ce qu' on ignore et à attendre avec ferveur ce qu' on ne sait pas du tout.

Eh bien, non, non ! Car pour rendre ton espoir plus pur, pour le reposer mieux en Dieu, pour mériter vraiment ce nom d' espérance, tu devrais écarter de ta pensée toute image, de ton attente toute supposition qui s' y rapporte, tout effort pour te figurer

p345

ce qui est au delà, tandis qu' au contraire tu te bats les flancs pour le dessiner, le colorer, le préciser, et du mieux qu' il t' est possible le rapprocher de toi afin d' en jouir déjà.

Appuyée sur la foi, qui est une certitude et comme un oeil par lequel tu contemples, tu es sûre, convaincue, tu touches, tu as. Tu n' espères pas, tu possèdes.

Mais espérer, c' est douter avec amour, c' est désirer qu' une chose arrive et ne pas savoir si elle viendra. Toi, tu sais qu' elle viendra, tu ne doutes pas qu' elle n' arrive. Doutes-tu ? Crois-tu ? Jouis-tu de Dieu, ou languis-tu après lui ? Mais, si tu le désires, tu ne l' as donc pas ? Si tu l' as, tu ne le désires plus ; et tu te surcharges de la foi, tu te courbes sous l' exclusion du dogme, tu vas t' enfermant dans les formules, dans les gestes convenus, dans la niaiserie étroite, dans la petite bêtise sainte.

Qu' êtes-vous donc ? Vous servez à tout, vous êtes à tous... vous ne voulez rien dire ? Eh, les payens aussi ont leur foi, les démons croient comme les anges, les hérétiques sont pleins de charité, les pécheurs sont remplis d' espérance, car ils comptent que Dieu ne les verra pas, ou qu' il leur pardonnera, ou qu' ils se repentiront. Ainsi plaçant toujours l' absolution derrière la faute, et, à cause de l' espérance, se renforçant dans le péché, ils courent à la perte en compagnie de cette chère vertu.

Les Vertus.

C' est la foi perverse, la fausse charité, la mauvaise espérance.

La Logique.

Il y a donc plusieurs natures d' espérances, plusieurs sortes de charités, diverses essences de foi ? Où est la chaste luxure ? L' orgueil modeste ? La douce colère ? La charitable envie ?



Les Péchés.  
Allons ! Chassons-les.  
Les Vertus.  
Arrière !  
Antoine.  
Sauvez-moi !  
Les Péchés.  
Ah ! La foi nous regarde avec ses gands yeux  
fixes.

p346

Le Diable.  
à la charge ! à la charge ! Péchés immortels, vieux  
comme le monde et jeunes comme l' aurore !  
Les Péchés.  
Qui nous empêche ? Come le flot sur le rivage nous  
avançons et nous reculons, mais nous le découperons  
des golfes inégaux, nous dévorerons les continents,  
et dans ces calmes lieux où fleurissent comme des  
lis les blanches béatitudes, tourbillonneront plus  
tard des gouffres sans fond.  
Le Diable.  
Détruisez, ravagez, corrompez, souillez ! En avant  
l' orgueil ! Hardi, colère !  
Les Péchés.  
Jetons-les par la fenêtre, cassons leurs os ! Comme  
à travers une lanterne mince on voit en elles  
vaciller leurs âmes, éteignons-la de nos haleines.  
Antoine.  
Résistez toujours, ne m' abandonnez pas, ayez pitié  
de moi !  
Les Péchés.  
Entrons ! Entrons !  
Les Vertus.  
Arrière ! Arrière !  
Les Péchés.  
Mais, à genoux sur le seuil, la charité nous barre  
l' entrée.  
Le Diable.  
Sautez par-dessus, renversez l' autel, brisez la  
croix, détruisez l' église ! Faut-il donc que je vous  
prenne toutes ensemble et que je vous lance contre  
lui comme une poignée de cailloux ?  
Les Péchés.  
Recommençons ! Essayons !

p347

Antoine.

Ah ! J' ai bien peur ! Leurs yeux brillent dans la nuit comme ceux des chats sauvages.

La Foi.

Je suis là ! J' y suis toujours !

L' Espérance.

Encore un moment ! La tentation précède le repos, le combat est avant la victoire.

Les Péchés.

Mais l' espérance, comme un bouclier, étale devant nous le pan de sa tunique ! Tu sais, ô père, qu' elle est comme toi, qu' elle bouche les oreilles et qu' elle aveugle les yeux.

Le Diable

rugissant.

Où sont donc vos masques, vos poignards et vos flambeaux ? Allons donc ! Allons donc !

Les Péchés.

Oui ! C' est pour cette fois. Entrons ! Entrons !

Une Voix D' Enfant.

Mère ! Mère ! Attends-moi !

On voit accourir la science, enfant en cheveux blancs, à la tête démesurée et aux pieds grêles.

L' Orgueil.

Ah ! C' est toi, petit ! Bonjour !

Les Péchés.

Bonjour, petit. Te voilà ? Tu pleures donc toujours ?

La Science.

Attends-moi, mère, donne-moi la main, j' ai couru longtemps, je suis tout essoufflé, je boite.

L' orgueil lui donne la main, le traîne après elle à tous les mouvements en marchant.

p348

Les Péchés

entourant la science.

Ah ! C' est toi, petit, te voilà ?

Oui, c' est moi, moi toujours. Mais laissez-moi, je n' ai que faire de vous.

L' Orgueil.

Ah ! C' est toi ! Que veux-tu ?

La Science.

Ce que je veux ?

Regardant l' orgueil et se mettant à pleurer.

Oh ! Tu me battrais ! Déjà tu lèves ton bras.

L' Orgueil.

Non, parle, conte-moi tout.

La Science

boudant.

Eh bien, j' ai faim, na ! J' ai soif, entends-tu ?

J' ai envie de dormir, j' ai envie de jouer.

L' Orgueil

souriant et levant les épaules.

Bah ! Bah ! Bah !

La Science.

Si tu savais comme je suis malade, comme les paupières me cuisent, quels bourdonnements j' ai dans la tête ! ô orgueil, ma mère, pourquoi me contrains-tu à ce métier d' esclave ? Tu me fais casser des pierres et courir après les feuilles, mes ongles sont noirs de toute la poussière que je remue, et je grelotte à la bise avec mes coudes percés. Quand parfois je sommeille un peu, tout à coup j' entends le sifflement de ton fouet qui me claque aux oreilles et qui me balafre la figure-oh ! Laisse-moi finir-je me réveille en sursaut, je prends ma tête dans mes mains, je

p349

continue mon ouvrage, mais toujours tu cries :  
encore ! Encore ! Continue !

Mais n' as-tu pas peur de me faire mourir ? La fatigue me brise, ma poitrine étouffe, je voudrais plus d' air. Oh ! Laisse-moi donc un peu courir dans la campagne et me rouler sur l' herbe, laisse-moi sauter les fossés, laisse-moi regarder le ciel rose quand je vais sur les collines, laisse-moi tout un jour seulement rêver bien à mon aise sur le sable des rivages ! Tu m' as promis que je serais heureux, que je trouverais quelque chose, mais je n' ai rien trouvé, je cherche toujours, j' entasse, je lis.

Pourquoi donc, ô mère, toutes ces plantes que tu me fais cueillir, toutes ces étoiles dont il faut que j' apprenne les noms, toutes ces lignes que j' épelle, toutes ces coquilles que je ramasse ?

Au sourire caché qui plisse le coin de ta lèvre je vois cependant que tu es fière de moi, mais moi, quelle joie ai-je dans la vie ? Chaque matin je recommence, à chaque âge se perd ma mémoire, le vent qui souffle éteint mon flambeau, et je reste pleurant dans les ténèbres.

Se penchant à l' oreille de l' orgueil.

Et puis j' ai peur ! Car je vois passer sur le mur comme des ombres vagues qui m' épouvantent. J' ai des envies, je voudrais faire quelque chose, et des profondeurs de moi-même tirer une création nouvelle. Si je pouvais pénétrer la matière, embrasser l' idée, suivre la vie dans ses métamorphoses, comprendre l' être dans tous ses modes, et de l' un à l' autre remontant ainsi les causes, comme les marches d' un escalier, réunir à

moi ces phénomènes épars et les remettre en mouvement dans la synthèse d' où les a détachés mon scalpel... peut-être alors que je ferais des mondes... hélas ! Je me heurte la tête, je m' arrache les cheveux, d' un bout à l' autre je parcours ma pensée, je la fouille, je la creuse, je m' y perds, je m' y noie, mais il faudrait que j' en sortisse au contraire, tandis que je tourne autour d' elle comme un cheval de pressoir.

J' ai entendu dans les carrières le flot invisible qui, à chaque siècle, hausse les montagnes d' un pouce de plus, et je sais de quelle longueur par minute croissent les toisons sur le dos des troupeaux. Dans les rainures de ma table je regarde les mouches marcher pour connaître ce qu' elles désirent ; quand je retourne dans mes doigts le cerveau de l' homme qui s' aplatit comme une éponge, je suis pris d' étonnements qui n' en finissent pas, en me demandant comment cela faisait pour penser et comment cela va-t-il faire pour se pourrir.

D' où vient la vie ? D' où vient la mort ? Pourquoi marche-t-on ? Pourquoi s' endort-on ? Qu' est-ce qui donne les songes ? Comment poussent les ongles et blanchissent les cheveux ? Par quel travail,

p350

dans les valves nacrées et dans les chauds utérus, se forment en silence les perles et les hommes ? Qu' est-ce qui fait que les aigles sans tomber se soutiennent au-dessus des nuées, et que les taupes sans étouffer se promènent sous la terre ? Quelles notes a-t-on prises pour arranger les modulations du vent, les cris de l' oiseau, le frôlement des feuilles, le hurlement de la Mer. Je veux savoir tout, je veux entrer jusqu' au noyau du globe, je veux marcher dans le lit de l' océan, je veux courir à travers le ciel, accroché à la queue des comètes. Oh ! Je voudrais aller dans la lune pour entendre sous mes pieds craquer la neige argentée de ses rivages et pour descendre dans ses crevasses souterraines.

L' Orgueil.

Je n' entends pas ce que tu dis, tu m' ennuies toujours de tes soupirs.

Les Péchés.

Que dit-il ? Que lui faut-il ?

L' Avarice.

Veux-tu venir avec moi ?

La Science.

Non ! Que peux-tu pour ma misère ? Je te connais, j' ai poli tes diamants, j' ai battu tes pièces d' or,

j' ai tissé ta soie sur mes métiers. Qu' est-ce que cela me fait, tes richesses ? Le retentissement de tes splendeurs n' est pas capable de faire lever ma tête.

La Gourmandise.

Veux-tu enir avec moi ?

La Science.

Non ! Pas de toi ! Que m' importent tes flacons et tes viandes ! Je sais faire pousser la vigne et comment se chassent les bêtes ; tes festins m' ennuient. Manger, c' est toujours la même chose.

L' Envie.

Veux-tu venir avec moi ?

La Science.

Avec toi ? Non ! Qu' en ai-je besoin ? Je n' ai pas de haine ; par

p351

ma porte entre-bâillée j' ai entrevu ta figure, et le grincement de tes dents m' a troublé dans mon travail ; va-t' en ! Mais pour t' aider, que désires-tu ? Est-ce du poison pour tuer ceux qui te gênent, ou de la rhétorique pour dénigrer ceux que tu admires ? Laisse-moi.

La Colère.

Veux-tu venir avec moi ?

La Science.

Non ! Je suis fatiguée de suivre ta traînée sanglante, de passer au tamis la poussière que tu fais, et d' employer ma vie à lire ta longue histoire. J' ai remué la cendre de tes incendies, et c' est à moi que tu t' adresses pour forger ton épée et pour monter tes machines de guerre ; de temps à autre, dans mes rages patientes, tu me soutiendras quelquefois, mais ne frappe plus du poing sur ma table, car plus mélancoliquement ensuite je ramasse mon livre tombé.

La Paresse.

Arrête ! Repose-toi !

La Science.

Dis au sang qui bat, aux astres qui tournent, d' interrompre leur mouvement. Le puis-je davantage, moi qui suis faite pour compter les pulsations de l' artère et le nombre des soleils ? Comme les planètes qu' elle observe, ma pensée va d' elle-même accomplissant son irrésistible voyage, et sans savoir où nous allons, nous tournons dans des cercles parallèles.

La Luxure.

Veux-tu venir avec moi ?

La Science.

J' y ai été, j' en suis revenu. J' ai soulevé ta robe,  
j' ai entr' ouvert ton coeur, je connais les faux  
talons qui te grandissent et les séductions qui  
t' embellissent ; j' ai étudié l' effet de la lumière  
des lampes coulant comme une onde à travers le  
duvet de ton blanc épiderme, et j' ai ouvert les  
narines à la bouffée d' odeur qui montait de tes  
seins et me chauffait la joue. Je sais les mots  
qu' il faut dire, les attractions qui t' appellent,  
tous les chemins qui mènent à toi, ce qu' on y  
trouve, ce qui en repousse. N' ai-je pas occupé ma  
jeunesse à pêcher dans ton ruisseau ? Je t' ai  
harassée

p352

d' ardeurs inquisitives et possédée dans toutes les  
postures, dans le tapage de l' orgie et dans  
l' attouchement du premier désir.  
ô luxure, tu circules en liberté, belle et levant la  
tête ; à tous les carrefours de l' âme, on retrouve  
ta chanson, et tu passes au bout des idées comme la  
courtisane au bout des rues.  
Le désir sous tes pas se lève d' entre les pavés, des  
rêveries charmantes s' entr' ouvrent comme des fleurs  
aux plis remuants de ta robe, et quand tu la  
retires, on a des éblouissements comme si ta chair  
était un soleil ; mais tu ne dis pas les ulcères qui  
rongent ton coeur, et l' immense ennui qui suppure de  
l' amour. Moi, j' ai effeuillé en riant la rose  
desséchée de ta première passion, et j' ai vu suer  
ton fard sous les efforts que tu faisais pour avoir  
du plaisir ; je suis las de ton visage et de  
l' imbécillité de tes caresses, va-t' en ! Va-t' en !  
J' aime mieu les fucus au flanc des falaises que tes  
cheveux dénoués, j' aime mieux le clair de lune  
s' allongeant dans les ondes que ton regard amoureux  
se noyant dans la tendresse, j' aime mieux la brise  
que tes baisers, et le frissonnement des grandes  
plaines que tes tressaillements d' amour ; j' aime  
mieux le marbre, la couleur, l' insecte et le  
caillou ; j' aime mieux ma solitude que ta maison, et  
mon désespoir que tes chagrins.  
Les Péchés.  
Que te faut-il donc ?  
La Science.  
Ce qu' aucun de vous ne possède... ah ! Je suis  
triste, bien triste !  
L' Orgueil.  
Console-toi, petit ! Tu grandiras, tu seras fort et  
robuste, je te ferai boire d' un bon vin amer et  
coucher sur des herbes sauvages.

Le Diable.

Si tu travailles comme il faut, tu auras un beau plumet de plumes de paon, avec une trompette de fer-blanc ! Et je te m'ènerai aux marionnettes ! à la meilleure place ! Entends-tu ? Sur la première banquette, petit, à côté des lampions, de manière à bien voir tous les bonshommes et les doigts du machiniste à travers la toile.

L'Orgueil

à la science, lui essuyant les yeux avec le bas de sa robe.

Allons ! Ne pleure plus, sois joyeux, ris donc ; tes chagrins se

p353

passeront, tu as eu de pires moments, tu étais si faible quand tu étais petit ! Si tu savais comme je t'ai soigné, bercé, caressé ! Tu es venu au monde respirant à peine, mais moi, avec une joie suprême, de suite je t'ai porté à ma mamelle ; c'est mon lait qui t'a nourri. Va, tu es bien mon fils, mon enfant ; mes entrailles remuent quand tu parles, j'aime à te voir, regarde-moi donc ! Car j'ai prouvé en me mirant dans tes yeux des fentes licites à travers qui me grattent le cœur.

Le Diable

appelant.

Enfant !

La Science.

Quoi ?

Le Diable

d'un coup d'œil lui désigne la foi, qui est dans la chapelle.

Tu la vois, n'est-ce pas ?

La Science.

Oui.

Le Diable.

Partout où elle sera, tu iras, tu la poursuivras, et quand tu l'auras saisie, il faudra la rouler dans la boue, afin qu'elle ne puisse, si elle se relève, jamais se débarbouiller la figure de l'ignominie de sa chute.

La Science

à part tout en continuant.

Ah ! C'est elle, la foi ! Enfin la voilà ! Depuis si longtemps moi qui l'ai cherchée partout ! Dans les conciles qui sont pleins de son nom, aux agapes des fidèles où l'on se grise en son honneur, à l'église, au cimetière, dans le cœur des prêtres, sur les lèvres des enfants... et je ne la trouvais pas ! Ah ! Tu étais ici !

Le Diable.  
Tant que tu ne l' auras pas tuée, il n' y aura pour  
toi ni bonheur ni repos.  
La Science  
en colère, avec dépit.  
Ah ! Je le sais bien ! Je le sais bien !

p354

Antoine  
se relevant.  
Quoi ? Il me semble que j' entends une voix nouvelle,  
une voix vibrante et toute claire, comme le son  
d' une clochette dans les bois.  
La Foi.  
Non, ce n' est rien, mon fils.  
La Science  
bas.  
Comme elle ment !  
Le Diable  
bas.  
Par excès de zèle.  
Antoine.  
Mais j' ai entrevu un visage dont la pâleur était  
douce et dont les yeux luisaient comme une aurore.  
La Foi.  
Sa pâleur est celle du tombeau, sa lueur est celle  
de l' enfer... s' il revient, ferme les yeux ; s' il  
parle, bouche tes oreilles.  
La Logique.  
Pourquoi ?  
La Foi.  
Car c' est l' enfant de l' abîme, la malédiction même.  
La Charité.  
Reste enfermé dans l' humilité de ton coeur.  
La Logique.  
Si pourtant on cherche la vérité avec l' humilité du  
coeur ? ...  
Antoine.  
Dites ! Est-ce donc pécher que...

p355

La Foi  
mettant la main sur la bouche d' Antoine qui veut  
parler.  
Tais-toi ! Ne détourne point la tête pour voir  
l' ombre de ta pensée : au crépuscule du doute elle  
s' allongerait sans cesse, et tu passerais ta vie,



malheureux ! à la voir grandir.

Antoine.

Mais d' où cela vient-il ?

La Foi.

De la science.

La Science.

Ah ! Tu commences, fille du ciel ? Tu m' exècres donc bien fort ! ... mais si la vérité t' est connue, tends-moi la main, car c' est vers la cause aussi que j' aspire, moi, et ne la comprenant point, je ne la nie pas cependant, tandis que toi tu nies les manifestations qui la témoignent. Tu nies la nature par les miracles, la mort par la résurrection, la liberté par la providence, et la providence par l' intervention directe du seigneur ; tu es la négation, l' étouffement, la haine. Moi, je suis le grand amour inquiet, qui s' avance pas à pas dans ce chemin de l' esprit que tu te plais à bouleverser... patience ! Un temps viendra que les choses seront lavées des malédictions dont tu les couvres, ce qui est obscur resplendira, ce qui est informe se complétera, ce qui semble monstrueux apparaîtra superbe ; j' expliquerai le corps comme l' âme, la matière comme l' esprit, le péché comme la pénitence, le crime comme la vertu, le mal comme le bien, et je rajeunirai sans cesse tandis que tu te courberas vers la décrépitude. En vain pour attirer les coeurs tu voudrais t' embellir par l' alléchement de l' idéal, mais à la fin l' art se détchera de toi, comme un collier dont la corde qui se dénoue est usée, et les goujats riront à voir la nudité de ce squelette qu' on aimait. Alors tu te traîneras sur ta béquille, tu branleras du chef en pleurant, tu marmotteras ta colère, et tu resteras comme une pauvre à la porte de l' église, tapie dans un coin, perdue dans l' ombre et répétant ta plainte.

Frappant à la porte.

Recevez-moi ! Ouvrez la porte !

p356

La Foi.

Non !

Antoine reste immobile avec les trois vertus.

La Logique

reprend.

Alors laissez sortir l' ermite, qu' il vienne à elle !

La Foi.

Il se perdrait avec elle.

La Logique.

Mais la science n' est pas le péché, puisqu' elle est l' ennemie des péchés.

La Foi.  
Pire qu' eux tous !  
La Logique.  
Elle les combat pourtant !  
La Foi.  
Elle les aide aussi.  
La Logique.  
Comment cela ?  
La Foi  
bas à Antoine en relevant le bas de sa robe.  
Tiens, vois-tu, c' est elle qui a fait ces trous que  
je cache en marchant.  
On aperçoit, au bas de sa robe, l' étoffe un peu  
déchiquetée comme par des morsures de rat.  
Les Péchés.  
Nom d' un triple enfer ! Est-ce que nous n' entrerons  
pas ? Est-ce que ça durera longtemps ?

p357

Le Diable.  
Vite ! Finissez-en, dépêchez-vous !  
Antoine.  
Oh ! Que la nuit est longue ! Quand donc viendra  
l' aurore ?  
La Charité.  
Patience, mon fils !  
La Logique.  
Pourquoi ne font-elles rien pour toi ? C' est  
qu' elles ne le peuvent ; elles te promettent bien  
l' avenir, qui t' assure de l' avenir ?  
La Foi.  
Moi !  
La Logique.  
La preuve ?  
Si cela ne déplaisait pas à Dieu, Antoine, tu  
pourrais pécher.  
Silence.  
Dieu écoute-t-il la prière ?  
Les Vertus.  
Oui.  
La Logique.  
Prie-le donc pour qu' il admette et bénisse le  
péché, car puisqu' il est tout-puissant...  
Antoine  
bas.  
Que répondre ?  
La Foi  
bas.  
à genoux ! à genoux !  
Le diable sautant sur le toit de la chapelle, se  
met à défaire les tuiles.

p358

Antoine.

Le ciel s' ébranle, tout va crouler !

Les Péchés.

Ah ! Vous ne résisterez pas ! Il viendra, nous  
l' emmènerons ! Tu danseras, tu chanteras, tu riras.

Le Diable

arrachant les tuiles.

Encore celle-ci ! Encore celle-là !

Ah ! Mon dieu ! Les poutres s' effondrent...

délivrez-moi ! -à travers les fentes des murs  
passent leurs haleines et mon coeur défaille.

Le vent redouble, on entend des roulements sourds.

La Foi.

Prie !

Antoine

prie.

Père qui êtes aux cieux...

les péchés hurlent.

Les Vertus.

Continue, va toujours !

Antoine.

Père qui êtes aux cieux, fils qui êtes à sa droite,  
saint-esprit... saint-esprit... saint-espri...

mais je ne peux pas trouver les mots.

Les Vertus.

La pensée, la pensée seulement ! Dépêche-toi !

Antoine.

Marie, mère du sauveur, source de grâce, et vous,  
bienheureux saints...

p359

La Logique.

Des saints ! Pourquoi sont-ils saints ?

Antoine.

Et vous, Marie-Madeleine...

le diable jette des tuiles sur les vertus.

La Luxure.

Marie-Madeleine, qui lavait les pieds du Christ,  
mais...

L' Avarice.

Combien y avait-il de chandeliers sur la table ?

Oh ! Si j' ai péché, pardonnez-moi !

Lentement.

Si... j' ai... pé... ché...

La Logique.

En quoi ?

Les Vertus.

Prie donc !  
Pardonnez-moi, divin messie, Jésus-Christ, fils  
de Dieu !  
L' Avarice.  
Et il travaillait avec son père à faire des  
instruments de labourage.  
Antoine.  
Intercédez pour moi, car vous savez...  
La Luxure.  
Et cette femme était fort belle...

p360

Antoine.  
Ah ! Je ne peux pas, je ne peux pas ! Elles parlent  
toutes à la fois.  
Les péchés accoudés dans l' embrasure des brèches,  
allongent le cou et marmottent.  
La Luxure.  
Comme elle rit, la grande fille brune qui porte des  
pièces d' or dans ses cheveux crépus ! à l' ombre de  
la vigne, couchée sur le gazon, elle avance les  
lèvres pour saisir le raisin mûr ; un grain tombe,  
il glisse sur sa joue, et, roulant entre ses seins,  
la chatouille tout entière, depuis le menton  
jusqu' au nombril.  
La Colère.  
Les chevaux piaffent, secouent leur bride,  
s' émouchent de la queue ; le clairon sonne, les  
piques s' abaissent.  
La Gourmandise.  
Au milieu de la viande saignante il y a des lignes  
noires.  
La Logique.  
Pourquoi maudissait-il le figuier, puisque ce  
n' était pas la saison des figes ?  
La Paresse.  
Sous le tendelet d' azur les tapis sont étalés, et  
leurs franges retombent dans l' eau ; l' éventail de  
plumes balaie sur vous la fraîcheur des soirs ; à  
travers les paupières fermées, on entrevoit un jour  
tout rose, et la molle secousse des avirons cadence  
votre sommeil.  
L' Avarice.  
Clic ! Clac ! Le moulin tourne, la farine saute, le  
blé emplit les greniers.  
La Science.  
De David à Joseph, Luc compte 4 générations,  
Mathieu 26.

p361

Antoine.

Tiens ! C' est vrai... où êtes-vous ?

Tâtonnant dans l' ombre.

Quelle nuit !

La Foi.

Plus sombres encore étaient les nuits où marchaient  
les rois, quand ils allaient vers le sauveur, mais  
l' étoile devant eux sautait de colline en colline.

La Science.

Ils s' appelaient Malgalat, Galgalat et Saraïm.

L' Orgueil

à Antoine.

Tout le monde ne sait pas cela.

L' Avarice.

Cassolettes d' or avec des chaînes, fermoirs  
d' argent qui retiennent les lourds manteaux, belles  
ivoireries taillées à jour, un gros diamant dans des  
plumes blanches ; et des nègres à la porte, de leurs  
poings chargés de bagues, frappant le museau des  
dromadaires.

La Luxure.

Il y en a qui ont des yeux couleur d' ardoise,  
d' autres sont pâles comme la lune, avec des regards  
noirs.

La Gourmandise.

Un morceau de pain sec frotté d' ail, qu' on mange  
tout seul quand on a faim, une belle eau limpide.

La Logique.

Ce n' était point le fils de David, puisque Joseph  
n' était pas son père.

L' Avarice.

La pluie tombe, la porte est fermée, le feu  
flamboie, on est chez soi.

p362

La Colère.

La baliste lance des pierres, l' huile ruisselle sur  
les boucliers polis, on monte les escaliers, on se  
débat, on tue, les épées dans l' air font des cercles  
rouges.

La Paresse.

Une botte de paille, un tas de cailloux, la neige  
même avec un manteau, n' importe quoi, tout est bon.

La Science.

Il avait été en égypte pour étudier la magie, et il  
savait des secrets comme les sorciers de pharaon.

La Luxure.

Les mains des femmes, relevées par le bout, galopent  
en sautillant sur la corde des lyres, tirent un à  
un le long fil des tapisseries, se bombent en forme

de coquille, pour rajuster sur le front les boucles  
défaites ; passant sous le vêtement, elles  
s' insinuent dans vos poitrines, elles vous  
parcourent la chair, légères.

La Science.

Le vrai nom de Jérusalem est Kedusha.

Le vrai nom de Jésus est Yeschut.

Le vrai nom de Dieu est Yaho.

La Logique.

Il a eu peur du diable, car il lui a dit : va-t' en !

La Science.

Ils étaient quatre mille en armes au jardin des  
oliviers.

La Logique.

Pourquoi n' a-t-il pas voulu guérir la fille de la  
cananéenne ? Pourquoi n' alla-t-il pas chez Lazare  
quand il se mourait ? Pourquoi recommandait-il aux  
siens de ne pas parler de ses miracles ?

Antoine

tirant les vertus par leur robe.

Répondez donc ! Dites quelque chose ! Agissez vite !

p363

La Luxure.

Chantant dans les tavernes, priant parmi des  
tombes, veillant en paix près des berceaux, dans les  
bois, dans les villes, sur les rivages, par les  
chemins, portées dans les litières, balancées sur  
des éléphants, traînées dans des chariots, couvertes  
de pourpre, couvertes de laine, avec des coquillages  
autour du cou, avec des clochettes d' or aux  
oreilles, au théâtre où elles s' rassemblent, dans  
l' atrium où elles s' enferment, près des ruisseaux  
où elles se mirent, au bord des lits où elles se  
pâment, inclinées, couchées, habillées, voilées,  
décolletées, nues, elles sont à toi, les filles de  
la terre !

La Colère.

Le sang vous jaillit aux yeux, il éclabousse les  
visages, il coule sur les lambris, des plafonds il  
tombe goutte à goutte.

La Gourmandise.

Les gelées miellées tremblent dans les plats, les  
crèmes pétillent comme l' écume, le gibier emplit la  
salle d' odeurs sauvages, la croûte des fromages  
verts se casse sous le couteau, dans les assiettes  
coloriées.

La Science.

Les connais-tu, les amitiés des sages ? Sais-tu ce  
que c' est que cette tendresse de l' esprit, plus  
forte que celle des coeurs ? As-tu vu, comme un

soleil qui se lève, l' idée luire dans la prunelle  
des maîtres ? Durant les muets épanchements des  
intelligences pensives, quand elles s' enlacent l' une  
l' autre et qu' elles frémissent étonnées à leur  
contact mutuel, tu n' as pas senti, du fond de ton  
être, monter des sources fertiles ?

L' Avarice.

La salle était haute, avec des étoiles d' argent à  
sa voûte et des portes de bronze qu' on ne pouvait  
ouvrir ; au milieu s' amoncelait un grand tas d' or ;  
sur les côtés, suivant leur taille, les drachmes  
étaient avec les drachmes, les staters ensemble, et  
les philippes et les dariques ; mais les piles, trop  
hautes, s' écroulaient, et les pièces rondes se  
mettaient à rouler sur les larges dalles plates. On  
en apportait dans des sacs que l' on versait d' en  
haut sur des échelles ; par des trappes, sous terre,  
il en sortait que l' on jetait à la pelletée ;  
tournant sur leur base, les colonnes s' entr' ouvraient  
pour en dégorger leurs flancs pleins ; il en  
ruisselait en cascades,

p364

il s' en échappait en fusées, cela sautillait,  
clapotait et allait en montant le long des murs,  
comme un océan d' or et d' argent.

La Logique.

S' il savait Judas cupide, pourquoi le tentait-il  
en lui confiant la bourse ?

La Science.

Dieu avait bien tenté Abraham !

La Logique.

Quand l' homme succombe, à qui la faute ?

La Luxure.

En veux-tu dont les lèvres aspirent le sang dans les  
baisers qu' elles donnent ? Les seins rebondissent,  
les cous se renversent, les tailles se ploient.

L' Envie.

Puisque saint Pierre a renié Dieu, puisque Aaron  
a façonné le veau d' or !

La Colère.

Les victoires font les poussières épaisses, les  
chacals piaulent, les rats au nez pointu rongent le  
crânes des cadavres.

L' Avarice.

On ouvre le ventre des vauriens pour en retirer  
l' argent qu' ils avaient avalé, et les mains  
frémissent à sentir l' or dans les entrailles, où  
l' on fouille jusqu' au coude.

La Science.

Il n' a pas succombé, lui, car un ange le soutenait

dans son angoisse.  
La Logique.  
Il n' était pas pur du péché originel, puisqu' il  
naquit de la femme.

p365

La Science.  
Il descendait de Rahab la paillardes, de Bethsabé  
l' adultère, de Thamar l' incestueuse.  
La Luxure.  
Les soirs d' été, dans les bois, les vierges dansent  
en rond, en se tenant la main.  
La Logique.  
De quel péché s' est-il lavé dans le fleuve ?  
Pourquoi avait-il besoin du baptême ?  
Pourquoi repoussait-il sa mère ? Pourquoi avait-il  
peur de mourir ?  
Antoine  
aux vertus.  
Vous pâlissez.  
Le Diable.  
Elles succombent.  
Les péchés enjambent par-dessus les brèches.  
Les Vertus  
tremblantes.  
Quoi ! Les démons viennent jusqu' à nous !  
Le Diable.  
Où étiez-vous, répondez donc, quand aux secousses  
de l' aquilon la croix tremblait sur le calvaire et  
que le Christ mourant râlait dans la tourmente ?  
Comme une tunique usée que l' on déchire de haut en  
bas, son âme se fendait et flottait dans le vent,  
avec ses cheveux sanglants qui fouettaient son  
front livide ; il écoutait glapir le corbeau, qui  
de ses ailes faisait des cercles noirs autour de  
lui, et, à ses pieds, les femmes en pleurs qui  
sanglotaient. C' est qu' il n' avait plus les fustins  
pacifiques pleins de rayonnements et de douceurs,  
ni les foules palpitantes qui pour entendre sa voix  
s' échelonnaient sur les collines, ni les vastes  
campagnes où il allait levant la main quand il  
marchait au bord des sillons avec ses disciples qui  
le suivaient ; il eût voulu défaire ses membres des  
clous qui les attachaient, et retirer la couronne  
d' épines qui lui entraient dans les oreilles, mais,  
roulant sur ses épaules sa tête endolorie, il  
sentait son oeuvre achevée et la mort venir.

p366



La Science.  
Hély ! Hély ! Lamma sabacthani !!!  
La Logique.  
Pourquoi prier ? Si ce que tu implores est une chose juste, Dieu te la doit ; si elle est injuste, tu l'outrages en la demandant.  
Antoine.  
Cependant... la grâce...  
L'Orgueil  
franchissant d'un bond les degrés de la chapelle.  
Mais tu l'as, la grâce, tu l'as !  
Les vertus reculent.  
Antoine.  
Comment ! Quoi ! Les tentations qui sont là ! ...  
l'orgueil et le diable échangent des signes rapides.  
L'Orgueil.  
Elles n'y sont plus.  
Les péchés disparaissent aussitôt.  
Regarde !  
Antoine  
examinant de tous côtés.  
Est-ce possible ?  
L'orgueil s'avance, la foi étend les bras pour lui barrer le passage ; l'orgueil, éclatant de rire, ouvre son manteau et lui frappe le visage avec le serpent qu'elle tient caché dans sa poitrine.  
L'orgueil entre et les vertus s'enfuient sans qu'Antoine s'en aperçoive.  
Il reste quelque temps tout ébahi à regarder de côté et d'autre, n'aperçoit plus rien et se rassure.  
Alors il pousse un soupir de satisfaction en s'essuyant le front.  
Antoine reste seul, assis par terre, la tête dans ses mains. L'orgueil est debout derrière lui, les péchés et le diable sont cachés, la logique et la science se tiennent en dehors, des deux côtés de la porte.

p367

Antoine  
rêvant.  
Que vais-je devenir maintenant ?  
La Logique.  
Puisqu'elles sont déjà venues, sans doute qu'elles reviendront ! Ne te désespère pas, les plus forts parfois faiblissent, et toi, quand tu faillirais quelque peu, tu n'es qu'un homme, après tout ! Il ne faut pas vouloir posséder la perfection.  
L'Orgueil

lui chuchotant à l'oreille.

Eh ! Eh ! La perfection ! Que te manque-t-il tant pour y atteindre ?

La Logique.

Car la perfection n'appartient qu'aux anges, et cette inaltérable pureté du cœur, que tu te désolés de n'avoir point, n'a pas été concédée à la faiblesse de l'homme ; il faut qu'il vive dans l'incertitude avant d'acquiescer la connaissance, qu'il flotte dans les ténèbres pour mieux aspirer à la lumière et en jouir plus délicieusement ensuite quand il l'aura. Voilà comme les bons jours succèdent aux mauvais, le désespoir atterme avec la joie ; souvent, quand on se croit près de périr tout à coup on est sauvé. Puis la sécheresse du cœur préserve l'esprit de la présomption, et, dénuée des jouissances de l'extase qui gratifient, dès ici-bas les dévotions heureuses, l'âme n'en conquiert que plus de mérites de ce qu'elle obtient moins de faveurs. Rassure-toi donc quand tu te sentiras vide, car au moment même où il te semble ne plus aimer Dieu, c'est peut-être alors que tu l'aimes davantage, ce tourment seul l'indiquerait ; repose-toi là-dessus, ne t'inquiète pas tant de l'avenir, Dieu le règle, tout arrive par son ordre ; les pensées qu'il fait naître en toi, c'est qu'il veut qu'elles y naissent, et puisqu'il est bon il ne peut t'induire dans le mal. Or tu ne peux supposer qu'il ne soit bon, car s'il était méchant il faudrait le haïr et non l'adorer ; mais puisqu'il est la bonté même et que tout émane de lui, il n'y a donc rien dans tout cela dont il faille avoir peur.

La Science.

Le vent s'est calmé, les cités sont loin, le désert partout s'étend autour de toi, et le sable sous la lune scintille comme

p368

des grains d'acier. L'œil, fendu l'espace, navigue à l'aise dans les horizons ; là-bas, l'odeur des foins, maintenant, circule avec la brise ; la clarté des nuits blanchit le tronc des arbres, et les bêtes attentives, allant boire aux fontaines, regardent sur la mousse l'ombre des fleurs qui remue. Au milieu des pâturages les troupeaux immobiles mouillent dans la rosée leurs fanons qui pendent, les oiseaux sont endormis, les grands fleuves coulent.

La Logique

derrière lui.

Contemple-la, la majesté de Dieu qui repose sur la terre ! Les lacs sont plus purs que l' eau des bénitiers ; sous le dôme des cieux ainsi que des lampes les étoiles sont suspendues. écoute chaner les océans sonores, et comme des lèvres en prières frissonner les feuilles des bois ; respire en paix, verse ton âme dans l' azur, promène par les espaces ton désir infini.

L' Orgueil.

Car le soupir que tu pousses te retombe sur le coeur, et la pensée se blesse aux murs. Qu' as-tu besoin de rester dans les temples ? La main des hommes a-t-elle donc pu enfermer Dieu ? Et plus que toutes ces pierres n' es-tu pas toi-même le temple saint où réside sa grâce ?

La Logique.

Pour te rapprocher de lui davantage, franchis donc ce qui te sépare de ses oeuvres, sors de ta chapelle, rallume ton amour à ces feux qui luisent, sors donc, hume l' air !

Antoine

sort de sa chapelle.

Comme la nuit est douce ! Comme le temps est pur ! Comme les étoiles scintillent ! Il y en a beaucoup, ce soir ; c' est beau, la création ! Et dire que si on vivait mille ans on ne se lasserait point d' admirer tout ça ! Vraiment il faut avoir le coeur bien dur pour n' être pas attendri de reconnaissance envers le seigneur, lorsqu' on se prend à considérer l' harmonie de l' univers : ces beaux astres qui luisent pour que nous les regardions, ces grandes forêts pleines de choses utiles, ces fleuves qui portent des bateaux, ce désert, ces montagnes avec ce petit endroit-ci tout exprès pour moi. Et l' homme même, quelle merveille ! Ces pieds qui sont si bien faits pour marcher, ces mains qui s' ouvrent et se referment, ces yeux qui voient, et cette tête...

il prend sa tête.

p369

... cette tête ronde remplie d' un tas de pensées. Qu' il fait bon de vivre ! Quelquefois je me désole, pourquoi donc ? Je ne suis pas bien malheureux, et même le seigneur est plein de bonté pour moi. Il est vrai que j' observe ses commandements, je prie, je veille, je jeûne, et même, chose étrange, ma santé depuis le temps que je mène ce genre de vie ne s' en est pas altérée, car je suis encore aussi vigoureux que qui que ce soit, je porterais bien de lourds fardeaux et je suis capable de faire de grandes

courses à pied.

Il se promène doucement, l' orgueil marche derrière lui dans son ombre.

Comment les autres hommes peuvent-ils pourvoir à leur salut, avec leurs femmes, leurs enfants et tous les tracasseries de la vie ? Voilà ce qui m' étonne.

Moi, grâce au ciel, rien ne me dérange, et n' ayant que moi-même à songer, l' unique soin de mon âme me préoccupe. Le matin, d' abord, je commence par faire ma prière ; puis je me mortifie avec ma discipline ; comme j' en ai l' habitude, la douleur est supportable ; ensuite je mange, je récite mon benedictine, je donne à manger au cochon, cela m' amuse ; puis je jardine un peu, j' arrose mes légumes, je range, je balaie ma case ; après quoi je me mets à l' ouvrage, j' aime à voir un grand tas de paniers à côté de moi ; enfin arrive l' heure de l' oraison, elle s' écoule doucement, car à force de m' y être exercé, il me semble parfois que Dieu m' écoute et agrandit mon âme.

On entend rire le diable.

Bientôt peut-être je ne vivrai plus, tôt ou tard le seigneur m' appellera ; je lui apporterai, je l' espère bien, une âme pure de tout péché, j' irai donc dans le paradis, je verrai Jésus-Christ, la vierge, les anges, les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les martyrs, les chérubins et les séraphins ; ils me recevront avec grande joie et nous causerons ensemble.

J' ai été bien tourmenté tantôt,... oui, cruellement... le seigneur m' a soutenu, mais j' y ai mis beaucoup du mien. Oh ! Je ne laisserai plus les mauvaises pensées m' approcher, je sais maintenant comment elles s' y prennent. Que j' étais sot, tantôt ! Oui, bien sot, bien sot !

Il rit.

Son pied heurte quelque chose de sonore.

Qu' est-ce donc ? ... une coupe !

Il la ramasse.

D' où vient-elle ?

p370

Il mouille son doigt et frotte la coupe.

C' est de l' argent.

Il la retourne et regarde le dedans.

Une obole ! ... quoi ! Une autre ? Une troisième ?

Encore ? ... oh ! Oh ! Quelle couleur !

La coupe devient verte.

Mais c' est de l' émeraude ! De l' émeraude ! ... voilà de l' or maintenant !

La coupe se remplit d' or.

Les pièces sont toutes neuves... comme elles  
reluisent !  
La coupe devient transparente.  
Quoi ! C' est du diamant !  
Des rubis, des topazes, des turquoises, des  
améthystes et des perles fines ruissellent de la  
coupe ; Antoine, qui tremble de tous ses membres,  
la laisse tomber ; elle se brise, il considère les  
pierres précieuses répandues par terre ; puis tout  
à coup :  
non... non... je n' y toucherai pas...  
il donne un coup de pied dans la coupe, la vision  
disparaît. On entend un bruit de grelots et de pas  
étouffés, Antoine écoute, le grelot se rapproche.  
Antoine s' avance au bout de l' esplanade et se  
penche sur le rocher pour mieux voir.  
Ce sont des gens qui voyagent, il y a trois  
dromadaires et cinq cavaliers ; les hommes endormis  
laissent retomber leur tête au pas de leur monture  
qui chemine dans la nuit.  
Le bruit des trois grelots se rapproche, ils vont  
passer sous la montagne, là, en bas ; leurs ombres  
s' allongent sur le pan de la roche, quelque chose a  
sonné sous l' ongle d' un chameau.  
Qu' est-ce donc ? Cela brille.  
Le Diable  
paraît derrière saint Antoine et chuchote :  
c' est un poignard... noue ta robe, appuie ta  
sandale... ici, tiens ! Sur cette pierre qui fait  
saillie : il y a, tout le long du précipice, de  
place en place, des trous naturels pour mettre les  
pieds.

p371

Antoine  
au bord de l' abîme.  
La tête me tourne.  
Le Diable.  
En t' appuyant des genoux, laisse-toi couler  
doucement entre les parois de la gorge, tu tomberas  
sur du sable, tu te relèveras vite... avance donc,  
regarde !  
à part.  
S' il descend, je lui tords le cou !  
Antoine se penche encore plus pour voir la  
caravane.  
Tu courras après eux, tu ramasseras le poignard, tu  
prendras ton élan ; de la main gauche t' accrochant  
à la queue du chameau, tu sauteras sur sa croupe, et  
de la droite, sous l' omoplate, un seul coup... à  
l' autre ! à l' autre ! à l' autre !

Antoine

tremblant, se recule.

Pourquoi la curiosité m' a-t-elle poussé là ? Quand donc serai-je tranquille ? Je ne puis vivre une minute sans perdre mon âme ; j' ai dans la tête comme des miasmes de vin, des senteurs de femme, des bruits de métal ; toutes les impuretés, toutes les folies, toutes les cupidités me remplissent, me torturent... en prières donc, misérable !

Il court à sa chapelle. La chapelle a disparu.

Comment ? Tout à l' heure cependant... ah !

N' importe ! Ceci du moins ne m' échappera pas !

Il saute sur sa discipline et s' en donne de grands coups contre le thorax.

Le Cochon

se réveillant en sursaut, essaie de faire quelques pas, il chancelle et se secoue les oreilles.

Quel rêve ! J' en ai le coeur malade !

J' étais au bord d' un étang ; je me suis approché pour boire, car j' avais soif ; l' onde aussitôt s' est changée en lavure de vaisselle, j' y suis entré jusqu' au ventre. Alors une exhalaison tide, comme celle d' un soupirail de cuisine, a poussé vers moi des

p372

restes de nourriture qui fottaient sur cette surface grasse ; plus j' en mangeais, plus j' en voulais manger, et je m' avançais toujours, faisant avec mon corps un long sillon dans la bouillie claire, j' y nageais éperdu ; je me disais : dépêchons-nous ! La pourriture de tout un monde s' étalait autour de moi pour satisfaire mon appétit, j' entrevoyais dans la fumée des caillots de sang, des intestins bleus et les excréments de toutes les bêtes, et le vomissement des orgies, et, pareil à des flaques d' huile, le pus verdâtre qui coule des plaies ; cela s' épaississait vers moi, si bien que je marchais presque enfonçant des quatre pattes dans cette vase collante, et sur mon dos continuellement ruisselait une pluie chaude, sucrée, fétide. Mais j' avalais toujours, car c' était bon. Bouillant de plus en plus et me pressant les côtes, cela me brûlait, m' étouffait ; je voulais fuir, je ne pouvais remuer ; je fermais la bouche il fallait la rouvrir, et alors d' autres choses d' elles-mêmes s' y poussaient. Tout me gargouillait dans le corps, tout me clapotait aux oreilles, je râlais, je hurlais, je mangeais, et je ravalais tout. Pouah ! Pouah ! ... j' ai envie de me briser la tête pour me débarrasser de ma pensée.

Il se frappe le crâne contre les pierres.  
Antoine  
se fustigeant.  
Aïe ! N'importe ! Pas de lâcheté ! Oh ! Que les  
pointes sont piquantes ! Tant mieux ! ...  
courage ! ... oh ! Là ! ... tiens, pécheur, tiens,  
souffre donc, pleure donc, crie donc, corps  
débile ! Es dents sont toutes serrées et voilà que  
les convulsions me saisissent encore... encore...  
ah ! Mon dieu ! Eh bien ! Je compterai jusqu' à cent,  
jusqu' à mille.  
Il s'arrête.  
Non, tu ne me vaincras pas, faiblesse de la  
chair ! ... saigne ! Saigne !  
Il recommence.  
Mais... je ne sens plus rien ! ... les piquants  
peut-être s' accrochent à ma tunique, retirons-la.  
Par un mouvement d' épaule il défait sa robe, qui  
tombe jusqu' à sa ceinture, il reprend sa  
flagellation, les coups résonnent.  
Bien ! Sur la poitrine, dans les dos, sur le bras,  
sur la figure, partout ! J' ai besoin de battre, ça  
m' assouvit de me faire souffrir... plus fort  
donc ! ... est-ce que j' ai peur ? Oh ! Oh ! ... mais,  
mais, mais... ça change, j' ai envie de rire...  
hah ! Hah ! Hah !  
Le diable reparaît.

p373

Je sens comme si des mains sous ma peau me  
chatouillaient tout le corps... déchirons-le ! Oh !  
Là ! Oh ! Mes nerfs se rompent... eh bien ?  
Il s'arrête.  
C' est peut-être la satisfaction de l' âme qui atténue  
la souffrance de la chair ? Je veux l' en écraser,  
pas de grâce pour elle, va ! Va !  
Il se fustige avec frénésie.  
Le diable, placé derrière contre son dos, lui a pris  
le bras et le fait aller d' un mouvement furieux.  
Malgré moi mon bras continue... qui me pousse ? Où  
vais-je ? Quels supplices ! Quelles délices ! Je  
n' en peux plus, mon être se fond de plaisir, je  
meurs !  
Il s' évanouit.  
à ce moment trois femmes apparaissent devant saint  
Antoine.  
La première, blonde, grande, svelte, s' enveloppe  
dans une étroite écharpe de gaze noire, qui,  
s' enroulant autour de son corps, laisse saillir la  
couleur blanche de la peau entre les spirales de la  
draperie, passe sur la tête et revient sous les

coudes ; de la main droite elle tient un poignard,  
de la gauche un masque.

La seconde, pâle comme du marbre, noire de cheveux,  
toute nue, maigre, avec des yeux hardis et un  
collier d' amulettes ; l' un de ses bandeaux, dénoué,  
tombe sur sa poitrine.

La troisième, énorme (vue en raccourci) marche sur  
le derrière en s' appuyant de la paume des mains les  
cuisses écartées, ricanant ; une chevelure crépue,  
d' un roux cendré, frisée en boucles nombreuses  
étagées les unes sur les autres, entoure comme une  
crinière sa face aux yeux ronds, à la lèvre épaisse,  
au nez camus ; ses mamelles pendent jusqu' à sa  
ceinture, où s' amassent les plis de son jupon  
retroussé, dont la doublure écarlate enlumine son  
ventre gros, où coule la sueur.

Elles font le cercle autour de l' ermite.

La Femme Au Poignard

vient sourire au nez de saint Antoine, tourne la  
tête de côté et montre ses dents en roulant des  
yeux.

Je suis l' adultère, le coeur de l' homme se trempe à  
mon haleine, et toujours je voltige dans les  
sommeils, tel qu' un papillon renfermé dans la  
moustiquaire des lits ; d' un bout du monde à  
l' autre bout, j' attire les corps qui doivent se  
joindre ; entre les volontés se glisse ma  
fantaisie, et jusque dans l' amour heureux je creuse  
des abîmes où tournoient d' autres amours.

p374

T' ont-ils conté ce qu' ils rêvaient, les adolescents  
pensifs ?

L' épouse se relève nu-pieds et s' avance à tâtons  
dans le couloir obscur ; sa chemise, humide de la  
moiteur de son corps, agite en passant la flamme de  
la veilleuse ; frissonnante elle sourit, et le doigt  
sur la bouche fait signe qu' elle a peur de l' enfant  
qui se retourne en son berceau.

Je me délecte dans la suavité des perfidies  
ignorées. à moi les enlacements émus, les grands  
baisers au clair de lune, et les belles fuites à  
travers champs, avec des galops fous, du vent dans  
les manteaux et les étreintes qui n' en finissent  
pas ! Je possède aussi les frénésies qui trament le  
crime, les philtres, les suicides et les lâches  
poisons versés par des mains douces.

La Femme Au Bandeau Dénoyé

frappe dans ses mains et crie :

je suis la fornication. Les fourmilières grouillent  
d' amour, la femelle du léopard piaule dans les



bambous, et la rauque prostituée chante à voix basse des mots impurs sur le seuil de sa maison. C' est l' heure où s' allument les lampes, que balance au plafond le vent chaud des nuits d' été. Voilà que se défont les vêtements et que les femmes nues s' étalent sur les grands lits. Déroule ma chevelure, tu verras comme elle est longue ! J' ai la taille mince, le flanc large ; mieux que l' acier bondit mon jarret souple, et je fais craquer mes os quand je me renverse sur les hanches. à mon chevet fume la coupe des enchantements, dont il suffit d' avoir bu pour n' en pas perdre le goût ; je me sers des parfums qui mettent en amour, et les rouges phallus se dressent dans ma main. Viens dans les bois sacrés, pleins des senteurs du mélèze ! Nous nous coucherons au soleil, nous roulerons notre délire au pied des idoles peintes.

La Femme Crépue

se traîne sur sa croupe.

Je suis l' immondicité, la déesse des caprices obscènes et des accouplements bestialitaires.

J' ai vu dans les villes des femmes pâles qui languissaient pour d' autres femmes, des enfants tout en pleurs parmi la caresse des vieillards, et des jeunes hommes qui marchaient comme des filles et qui souriaient au coin des rues. Ce qu' il me faut, c' est la porte bien close, pour accomplir en paix les lubricités taciturnes ; j' aime la bouffissure des tissus, les exagérations d' organes, les hermaphrodismes monstrueux, la sueur aigre, les dégoûts irritants.

Au delà des voluptés gît la volupté ! Il est large le cercle des

p375

joies inconnues ! Comme l' esprit la chair est infinie, et, depuis qu' ils la creusent, les fils d' ève n' en ont pas trouvé le fond. Arrive, arrive ! Regarde donc ! De ma poitrine pendent mes mamelles, comme un flot monte et s' abaisse mon ventre gras, à deux mains je manie mes chairs. Antoine veut fuir, l' adultère lui souffle au visage, la fornication l' étreint à bras le corps, l' immondicité, en face de lui, ricane d' un rire retentissant.

Antoine

éperdu.

Au secours ! à moi ! Tout disparaît ! La terre tourne ! ... hô ! Hâhh !

Il tombe en défaillance, le cochon pousse un cri, les ombres des péchés capitaux s' agitent sur les

côtés.

Antoine reste évanoui au premier plan.

Une rue plantée de platanes ; à gauche, dans l' angle, une maison dont la porte entr' ouverte donne accès sur un couloir fermé par une barrière.

On voit l' intérieur d' une petite cour ceinte d' un double rang de colonnes d' ordre dorique, supportant les logements du premier étage. Entre les colonnes, au fond, l' on entrevoit des portes vernissées d' une sorte de laque bleuâtre et piquées de marqueterie de cuivre.

Par terre, au milieu de la cour, il y a des paniers, des coffres, des boîtes de toute grandeur. Vue de dos, agenouillée, une femme vêtue d' une tunique jaune sans manches semble s' occuper à y mettre différentes choses et à ficeler des paquets comme pour un voyage. à côté d' elle, debout, appuyée contre une colonne et la regardant faire, se tient une autre femme tout en blanc ; son vêtement sans ceinture, attaché aux épaules par une agrafe d' or, tombe à grands plis droits, et le bout de ses pieds passe dessous dans des sandales découvertes. Deux larges nattes blondes, tressées en losanges réguliers, lui partant du sommet du front, passent sur le milieu de ses oreilles et vont s' attacher derrière sa tête à un tortis de perles fines, d' où retombe en petites boucles tout le reste de sa chevelure.

La Courtisane.

Dépêche-toi, Lampito ! Tu n' auras point fini, il faut partir au petit jour, avant même que les matelots ne soient éveillés.

La Femme à Genoux

sanglote.

C' est donc vrai, maîtresse ?

p376

La Courtisane

reprend.

As-tu mis l' onguent de Délos dans les boîtes de plomb ? Et mes sandales de Patara dans le sachet pour la poudre d' iris ?

Lampito.

Oui, maîtresse. Voici encore la lysimachia pour les cheveux, les oeufs de fourmis pour les sourcils, et les racines d' acanthe pour le visage.

La Courtisane.

Cache au fond, sous mes robes de Sybaris, les planchettes de sapin qui resserrent la taille ; n' oublie pas non plus le calcul d' onagre que m' a vendu le mage, ni l' ecbolada d' égypte qui prévient

les accouchements.

Lampito.

Ah ! Maîtresse, je ne te reverrai donc plus !

Elle pleure.

La Courtisane.

Mets encore tout ce que j' ai de nard, de rhodium, de safran et d' huiles d' amandes, surtout, car là-bas, m' a-t-on dit, elles sont mauvaises.

Puisqu' il a juré de m' emmener, depuis ce jour où il s' aperçut au réveil que sa barbe sentait bon pour avoir dormi la nuit la tête sur ma poitrine, je dois faire que toujours mon corps transpire de molles odeurs.

Lampito.

Il est donc bien riche, ô maîtresse, ce roi de Pergame ?

La Courtisane.

Oui, Lampito, il est riche. Il faut songer à l' avenir, je ne veux pas, quand je serai vieille, aller mendier chez mes amants d' autrefois de la saumure et du pain, devenir la complaisante des matelots. Das cinq ans, dans dix ans, j' aurai beaucoup d' argent, Lampito ; je reviendrai, et si je ne puis comme Phryné faire relever les murs de Thèbes, comme Lamia bâtir un portique à Sicyone, ou comme Cleiné la joueuse de flûte, garnir la Grèce de mes statues d' airain, j' aurai, je l' espère, de quoi nourrir rien

p377

que de gâteaux syracusains mon roquet de Syracuse. Je prendrai un train de maison à la mode persique, avec des paons dans ma cour, et des robes de pourpre d' Hermione brochées de feuilles de lierre d' or, et l' on dira : " c' est Demonassa la corinthienne qui est revenue vivre parmi nous ; heureux celui qu' elle aime ! " car la femme riche, ô Lampito, est toujours désirée.

Lampito.

ô maîtresse, la jeunesse d' Athènes va dépérir d' ennui.

Saint Antoine se voit lui-même, voit un autre saint Antoine qui passe et repasse dans la rue devant la maison de la courtisane.

La Courtisane.

Qui marche dans la rue, Lampito ? J' entends des pas.

Lampito.

Maîtresse, c' est sans doute le vent qui souffle dans les platanes.

La Courtisane.

J' avais peur que ce ne fût l' espion des archontes ;  
s' ils savaient que je dois partir, ils  
m' arrêteraient.

Lampito.

Mais au carrefour doré, trois mules t' attendent,  
avec un guide sûr qui connaît les défilés.

Le Faux Antoine  
dans la rue.

Entrerai-je ? N' entrerai-je pas ?

Lampito.

Ah ! Sans toi que les festins seront tristes ! On  
n' entendra donc plus ton rire argentin rebondir sous  
le plafond sonore des salles circulaires ! Aucune  
ne savait, comme toi, dans la bibasis dorienne,  
soulever à temps égaux son jupon rayé, ni danser la  
martyphia d' une façon plus merveilleuse. Quand tu  
tournais autour des lits, la tête renversée, le bras  
droit étendu, en faisant dans tes mains sonner tes  
crotales noires, le vent rapide de ton

p378

écharpe remuait les cheveux sur le front des  
convives, qui se penchaient entre les flambeaux  
pour voir passer ta danse.

Le faux Antoine s' arrête sur le seuil et regarde  
par la porte entrebâillée.

La Courtisane.

Qui donc soupire dehors, Lampito ?

Lampito.

Ce n' est rien, maîtresse ; sans doute les  
tourterelles qui roucoulent sur la terrasse.

Le Faux Antoine.

Si j' entrais ?

Lampito.

Tu buvais du mendès dans les coupes carchésiennes,  
tu t' asseyais sur les genoux des grands, et chacun,  
te prenant par la taille, voulait que tu lui dises  
quelque chose : -les philosophes échauffés  
dissertaient sur le beau, les peintres, avec de  
grands gestes, s' ébahissaient de ton profil, et les  
poètes pâlisant se sentaient frissonner sous leurs  
tuniques.

Ce ne sont pas des barbares qui peuvent non plus  
t' applaudir, lorsque tu t' allonges comme un nageur  
sur l' épigonion aux quarante cordes d' or, ou quand,  
sous l' archet d' ivoire, ronfle ta cithare creuse,  
et que ta bouche aux doux accents s' ouvre pour les  
mélodies de la muse !

ô Démonassa ! Toi qui as des sourcils courbes comme  
l' arc d' Apollon, et dont le visage est beau comme  
la mer tranquille, tu n' auras plus les longues

thesmophories se déroulant avec des chœurs sur le chemin d' éleusis, ni le théâtre de Bacchus qui glapit de la voix des mimes, ni le port où l' on se promène les soirs.

La Courtisane.

Mais, Lampito, quelqu' un frappe à la porte.

Lampito.

Non, maîtresse, c' est l' auvent qui bat contre le mur.

Le Faux Antoine

tenant le marteau.

Mon coeur bat... je n' oserai pas... pourtant...

p379

La Courtisane

se promenant de long en large, entre les colonnes, la tête baissée, les bras ballants.

Hélas ! Hélas ! Il faut partir ! Adieu les longues causeries de l' atelier avec les bons sculpteurs, au bruit des ciseaux de fer qui sonnaient sur les marbres de Paros ! Le maître, nu-bras, pétrissait la brune argile ; du haut de l' escabeau où je posais debout, je voyais son vaste front se plisser d' inquiétude ; il cherchait sur mon corps la forme conçue, et il s' épouvantait en l' y découvrant tout à coup plus splendide même que l' idéal ; et moi, je riais à voir l' art se désespérer à cause du dessin de ma rotule et des fossettes de mon dos.

Le faux Antoine pousse la porte.

Lampito

se jetant sur Démonassa.

Maîtresse ! Maîtresse ! C' est l' étranger qui m' avait dit de n' en rien dire !

La vision disparaît.

Antoine

se réveille, râlant.

Hah !

La scène change.

Le Diable.

à d' autres maintenant !

Une lande déserte au soleil couchant.

Le sol uni, tout brun, moucheté de place en place par les bouquets vert pâle des aloès, va montant doucement jusqu' à des collines qui pressent leurs dos bombés, et l' on voit à l' horizon, tout au fond, très loin, des montagnes dont la base est déjà perdue dans l' ombre, tandis que leurs pics aigus se dressent en bleu dans de grands ciels violets.

Il y a des tentes sur les collines, avec des troupeaux de moutons noirs ; on entend dans l' éloignement crier les pasteurs.

Es nappes d' une lumière dorée se versent sur  
l' herbe jaune, entre les plis sombres du terrain  
plat ; dans les rayons du soleil horizontal, des  
cercles irisés tournoient, s' abaissent, rasent le  
so, puis disparaissent.

p380

Un sentier battu serpente sur la lande.  
Une femme vient s' asseoir au bord ; pour mieux voir  
elle met sa main ouverte devant ses yeux, et elle  
regarde en silence, comme si elle attendait  
quelqu' un. Ses yeux noirs brillent dans la fente de  
son voile blanc ; il passe à plusieurs tours sur la  
figure, et écarte de sa tête ses gros anneaux d' or,  
en lui relevant le bout des oreilles.  
Le vent des montagnes, qui fait frissonner là-bas  
les longues toisons des brebis et lève en tourbillons  
la poussière grise du chemin, colle sur elle sa robe  
d' été ; la forme de son corps saillit à travers le  
tissu mince, qui est de couleur jaune.  
Par le sentier un homme s' avance, c' est un pasteur  
vêtu d' un manteau blanc que fixe autour de sa tête  
un cercle d' airain ; il porte un bâton recourbé et  
marche dans des sandales de peau de bouc qui  
amortissent le bruit de ses pas.  
Il la regarde, ils se regardent, l' homme sourit, la  
femme soupire. Il s' approche d' elle, ils sont face à  
face, ils chuchotent à voix basse.  
Antoine n' entend pas ce qu' ils se disent.  
L' homme retire de son doigt une bague d' argent et la  
donne à la femme voilée, avec le cercle d' airain qui  
est sur sa tête, ainsi que son bâton recourbé ; elle  
passe la bague à son doigt, le cercle à son bras et  
prend le bâton.  
" tout de suite, si tu veux " , dit-elle.  
Le Pasteur  
répond :  
mais où ?  
La Femme Voilée.  
Là, par terre !  
Le Pasteur.  
Plus loin ! Les crottes de bouc abîmeraient ta belle  
robe.  
Ils s' écartent.  
La Femme.  
Tiens ! Ici.  
Le Pasteur.  
On nous verrait.  
La Femme.  
Dépêche-toi donc ! Vite, vite !

p381

Le Pasteur.

Il doit y avoir par là quelque ancienne citerne  
abandonnée, nous nous mettrons dedans, nous serons  
bien.

La Femme.

Tu es sot come un enfant, pasteur à barbe longue !

Le Pasteur  
riant.

Quelle joyeuse fille tu fais, toi ! Je voudrais bien  
voir ta figure ! Qu' est-ce que j' aurai à baiser si  
tu gardes ton voile ?

La Femme.

Tu mettras ta bouche sur mon cou, et tu baiseras mon  
sein nu ; il est dur comme une grenade et blanc  
comme la lune.

Le Pasteur.

Je vais défaire mon manteau pour l' étendre sous toi.

La Femme.

Non, l' herbe est douce, tu le rouleras comme un  
oreiller pour le mettre sous ma tête.

Elle s' accouve, sa robe qui bouffe tout autour  
d' elle s' accroche par la frange aux épines, le  
pasteur jette son manteau, elle s' y couche sur le  
dos, le pasteur s' abaisse sur elle.

On ne les voit plus.

Un côté du ciel blanchit, la nuit vient, et les  
montagnes disparaissent dans la vapeur qui monte des  
gorges et couvre la campagne d' une teinte laiteuse  
étalée. L' air est humide, on dirait qu' il pleut,  
le gazon semble vert ; un coteau se découvre à la  
lueur oblique de la lune qui élargit lentement sur  
les ténèbres sa lumière nacrée.

L' écho vous apporte des bruits vagues, comme  
seraient des aboiements venus du fond des bois ; ils  
se suivent, se prolongent, faibles d' abord, puis  
saccadés, joyeux, et, sur cette vaste rumeur de  
temps à autre clapotent des voix claires, tel parmi  
les flots un flot qui saute ; cela s' accroît, se  
dissémine, se répète. C' est sans doute, au loin, une  
chasse sur la bruyère, après le cerf haletant perdu  
dans le brouillard et qui s' arrête immobile à  
écouter tous ces cris venir à lui parmi les herbes ;  
puis cela passe, s' affaiblit, s' en va.

Tout à coup, dévale au galop sur le penchant de la  
côte une

p382

meute immense qui jappe en courant ; la lune frappe

sur le dos des chiens ondulant tous à la fois d'un seul mouvement.

Il apparaît des arbres, les collines s'écartent, le fond de la vallée se hausse, et de grands feuillages entourent une eau tranquille étalée sur l'herbe fine. L'onde, qui cache ses bords sous des banquettes étroites de gravier ou des touffes de cresson pareilles à des édedons verts, va se perdant parmi les troncs d'arbres, dont les bas rameaux trempent dans l'eau ; les grosses racines sorties sont couvertes de mousses, les branches supérieures se courbent en dômes et çà et là dans les trouées passe un jour livide qui chatoie sur les feuilles, les éclairant, les découpant, éparpille dans l'ombre des étincelles d'argent, brille à la pointe des herbes, se heurte contre les cailloux, allonge des moires sur le sable humide. Il s'élève du lac des fumées légères, s'allongeant comme des gazes dans la transparence du crépuscule ; la rosée coule le long des écorces, on entend des gouttes tomber sur l'eau, un grand saule traverse tout avec une liane qui retombe escalopée d'un bout à l'autre.

Des aboiements, lointains d'abord, éclatent, deux lévriers passent leurs museaux par les branches, en tirant sur la corde que retient du doigt Diane chasseresse, court vêtue. Elle marche en regardant derrière, son petit carquois lui bat sur le dos, elle tient un arc de la main gauche, le bas de sa tunique voltige sur sa cuisse ronde ; la fraîcheur du matin a rendu rose sa figure ovale, couronnée de cheveux bruns humides. Elle jette sur l'herbe son arc et son carquois, attache à un trône ses chiens qu'elle apaise, et, s'appuyant sur une seule jambe, se met à défaire le lacet de sa chaussure crétoise.

Les nymphes accourent, en s'appelant par leurs noms ; elles retirent leurs vêtements qu'elles accrochent aux branches des arbres, elles rient d'être nues, elles se pressent les unes contre les autres en frissonnant, elles dénouent leurs cheveux, elles se baissent pour tâter l'eau, elles s'y plongent jusqu'aux reins et s'en jettent au visage.

(les faire rire, Antoine pris d'envie de rire, gaillardise, verveur, vive la joie ! 0

des flambeaux passent derrière les feuilles, un, deux, trois, cinq ; les lumières grandissent, et tout s'enfuit comme emporté dans une grande flamme.

Alors se découvre sous un ciel noir une salle immense, éclairée par des candélabres d'or.

Des piédestaux de porphyre, supportant des colonnes à demi perdues dans l'ombre tant elles sont hautes, vont s'alignant à la file, en dehors des tables qui se prolongent jusqu'à l'horizon, où apparaissent, dans un lointain lumineux, des architectures énormes, pyramides, coupes, escaliers, perrons,



des arcades avec des colonnades et des obélisques sur des dômes. Couvertes de mets qui fument comme des holocaustes sur des autels, les tables ont entre elles et çà et là, debout, des chœurs de musiciens couronnés de violettes, qui jouent sur des lyres en chantant d' une voix vibrante.

p383

Au fond, plus haut, seul, coiffé de la mitre et vêtu d' écarlate, mange et boit le roi Nabuchodonosor. Sa chevelure est tressée, sa barbe aussi. Il y a, derrière lui, sa statue étouffant des peuples dans ses bras et portant un diadème de pierres creuses qui contiennent des lampes et projettent à l' entour des rayonnements de toutes couleurs. Aux quatre coins de sa table, quatre prêtres, en manteaux blancs et en bonnets pointus, tiennent de grands encensoirs dont ils encensent. Par terre, se traînent les rois captifs, sans pieds, ni mains, auxquels il jette à manger et qui se battent à coups de dent pour attraper les morceaux ; devant lui, à une table plus basse, sont assis ses frères et ses parents, les prétendants à l' empire, qui portent sur leurs yeux un bandeau bleu, étant tous aveugles ; plus bas enfin, à une troisième table, les jeunes gens d' Israël, Misach, Sidrach, Abdenago et Balthasar. Les esclaves courent portant des plats, des femmes circulent versant à boire, les corbeilles crient sous le poids des pains, le vin coule des urnes ; on défonce les cuves ; des jattes d' ébène remplies de lait s' alternent avec des vases d' airain remplis d' eau ; et un dromadaire, chargé d' outres percées, passe et revient, laissant couler de la verveine pour rafraîchir les dalles. Les couteaux d' acier miroitent, les roses s' effeuillent à la chaleur, les pyramides de fruits s' écroulent, les coupes de cristal résonnent, les candélabres tordent leurs flammes dans la nuit noire comme des panaches vermeils, le fouet des esclaves claque dans l' air. Les chanteurs chantent, les danseuses dansent, les belluaires, en souriant, amènent leurs bêtes, les acrobates crient et retroussent leurs bras. Des panthères sautent dans des cerceaux, des serpents se déroulent sur les colonnes, des baladines pirouettent sur la pointe des poignards. Il y a des jongleurs nègres qui font glisser le long de leurs reins de grosses boules d' argent ; d' autres, la taille renversée, portent au bout du poing des poids de fer ; de dessous des cloches d' or, il s' envolent des oiseaux ; des enfants nus, se lancent des pelotes de neige, qui s' écrasent en tombant sur les

argenteries blanches ; des femmes, en caleçon jaune, les cheveux retenus dans des filets, marchent sur les mains en vomissant du feu par les narines, les cymbales retentissent, les encensoirs se balancent ; le roi boit, il est rouge, il est ivre, il essuie, avec sa manche, les parfums gras qui coulent sur son visage ; il mange dans les vases sacrés, il commande, il crie, il roule des yeux ; on est pâle autour de lui.

Il y a tant de monde assemblé, tant d'aromates fumant dans les trépieds, tant de vins, tant de viandes, tant de parfums, tant d'haleines, que des nuages flottent sur le festin.

Les prophètes, couverts de peaux de chèvre, paraissent au milieu de la salle et lèvent les bras vers le colosse d'or ; le roi rit, il frappe dans ses mains, il appelle des soldats.

Les lions rugissent, secouant la tête sous les gouttes de résine qui leur tombent des torches sur les oreilles, les serpents se mettent à ramper parmi les tables. à force de jouer, les doigts se coupent contre les lyres, les archers tirent de l'arc, les flèches volent, les

p384

épées brillent ; on égorge les prophètes, on adore le roi, il se roule par terre, il beugle.

Les convives s'enfuient, les lumières s'éteignent. Antoine se relève, il écoute dans la nuit.

Poètes Et Baladins.

Ohé ! Ohé !

Nous nous tenons en équilibre au milieu des airs, nous vagabondons par les chemins, nous nous précipitons la tête en bas pour amuser ceux qui nous regardent. Quelque chose nous pousse à faire ce métier.

Nous avalons des lames tranchantes, nous mettons sur nous des fardeaux qui nous écrasent, nous vivons avec des choses dangereuses.

Il a fallu du temps pour aller dans les pays éloignés chercher les bêtes féroces, et de la force pour les vaincre, et de la ruse, croyez-nous, pour assouplir leurs bonds aux cadences de la musique, pour les faire rugir à volonté et se traîner sur le ventre.

Tous, peut-être, n'étaient pas nés pour porter sur le front des pyramides humaines et pour avoir à leur chevet, sans cesse, des griffes furieuses qui grattent la cloison.

Comme on fait d'un vaisseau dans lequel on chasse des pointes à coup de maillet, dont on flambe les

bois, que l' on resserre avec des vis, nous nous sommes enfoncé dans l' âme un tas de choses dures et nous l' avons cerclée avec du fer pour qu' elle file droite dans ses voyages, que ses mâts élastiques aient une volée plus haute, et que fièrement, au soleil, elle sépare bien les flots de sa carène vernie. Oh ! Nous avons souffert dans notre jeunesse, et nous nous regardions dans des miroirs, pour étudier les grimaces qui font pleurer les multitudes.

Nous célébrons dans des chansons la liberté et les combats, mais les tyrans s' immortalisent en payant bien, et quand les vaincus sont loués c' est qu' ils ont crié très fort.

Tout en buvant de l' eau, nous ajustons des rimes sur le vin et les festins, et nous n' avons pas d' amour nous qui faisons rêver d' amour ! Le soldat rubicond braille nos hyperboles en marchant à la charge, les libertins naïfs envient notre gaieté, et les femmes abusées, sanglotant sur nos poitrines, nous demandent comment nous fîmes pour exprimer si bien ces tendresses qui les ravagent et que nous semblons même ne pas comprendre !

Ohé ! Ohé !

Nous avons des couronnes de papier peint, des sabres de bois, du clinquant sur nos habits ; si notre coeur tout vide bondit comme un ballon gonflé, c' est qu' il se soulève aux moindres brises, n' ayant rien qui le ramène à terre. Du matin au soir nous

p385

jouons les rois, les héros, les brigands ; nous nous mettons des bosses dans le dos, des nez postiches sur le visage, et de grandes moustaches pour faire peur.

Les faux diamants brillent mieux que les vrais ; les maillots roses valent les cuisses blanches ; les perruques sont aussi longues que les chevelures, aussi odorantes quand on les graisse, aussi gentilles quand on les frise, aussi chatoyantes de reflets métalliques quand le soleil passe à travers ; le fard rehausse la joue d' ardeurs violentes, les appâts de coton excitent à l' adultère, et le galon d' or de nos guenilles, qui claque au vent quand nous dansons dans les carrefours, fait faire des réflexions philosophiques sur la fragilité des choses humaines.

Nous chantons, nous crions, nous rions, nous pleurons, nous bondissons sur la corde avec de

grands balanciers, et nous battons du tambour, nous faisons ronfler nos phrases et traîner nos manteaux. L' orchestre bruit, la baraque en tremble, des miasmes passent, des couleurs tournent, l' idée se bombe, la foule se presse, et, palpitants, l' oeil au but, absorbés dans notre ouvrage, nous accomplissons la singulière fantaisie qui fera rire de pitié ou crier de terreur.

Assourdis de notre vacarme, assombris par nos joies, ennuyés par nos tristesses, nous en suons, nous en râtons, nous en bavons, nous en avons des convulsions, des rhumatismes et des cancers.

Y a-t-il assez longtemps que, nous traînant par le monde, nous exhibons éternellement la même facétie !

Ce sont toujours des singes ! Des perroquets, des adjectifs et des rubans, des femmes colosses et des pensées sublimes ! Que de fois nous avons regardé les étoiles en répétant le même refrain ! Et secoué la rosée d' avril et gazouillé les romances de la fauvette ! Avons-nous assez comparé les feuilles aux illusions, les hommes à des grains de sable, les jeunes filles à des roses ? Comme nous avons abusé de la lune, du soleil, de la mer ! Si bien que la lune en est pâlie, que le soleil en est moins chaud, et que, même l' océan en semble plus petit.

Nous avons quitté nos familles, le pays est oublié, et nous portons nos dieux dans nos charrettes de voyage. Quand nous passons par les pays, on se met aux fenêtres, on laisse les charrues, et les mères par la main retiennent leurs enfants, de peur que nous ne les emportions avec nous. On a craché sur nos guitares, on a couvert de boue les arabesques de diamant qui se chamarraient sur nos poitrines, la pluie des gouttières a coulé le long de nos dos, tout le désespoir de la vie a ruisselé sur notre âme, et nous avons été dans la campagne pour y pleurer tout seuls.

Ohé ! Ohé !

Essayons sur l' herbe la poussière qui salit nos brodequins d' or,

p386

relevons la tête, soyons beaux, soyons fiers ; tournons, tournons sur nos chevaux de manège, qui glopent sans bride et ruent du sable à la face du peuple applaudissant. L' idée, comme eux, avec des pompons roses à la crinière, nous porte sur sa croupe où nous restons debout. Humons la fumée de ses naseaux, et claquons des doigts, et frappons du talon pour qu' elle coure plus vite encore.

Chantons, imitons la voix de tous les êtres, depuis

le reniflement du rhinocéros jusqu' au  
bourdonnement de la mouche ; bariolons-nous de  
plumes d' oiseaux, teignons-nous du suc des plantes,  
couvrons-nous de coquillages, de palmes vertes, de  
médailles et d' oripeaux ; tapons surdes chaudrons,  
amusons-nous, égosillons-nous, tordons nos corps  
dans des poses hors nature, lançons-nous en l' air  
comme nos boules de cuivre, et que notre âme,  
partant avec nos cris, s' envole bien loin, dans une  
hurlée titanique.

Ohé ! Ohé !

Le soleil paraît tout à coup et l' on revoit la  
demeure d' Antoine telle qu' elle est ; seulement la  
plate-forme est agrandie, il y a plus d' espace,  
l' horizon est plus reculé.

Une lumière blanche poudroie dans l' air, les  
rochers se fendent de sécheresse, le cochon halette  
comme s' il allait mourir, Antoine ruisselle de  
sueur.

Il relève la tête et il voit en face de lui trois  
cavaliers, montés sur des onagres, vêtus de robes  
vertes, tenant des lis à la main et se ressemblant  
tous de figure. Ils ne bougent, les onagres non  
plus qui, abaissant leurs grandes oreilles, tendent  
le cou et montrent les gencives en écartant les  
lèvres. Antoine se retourne et il voit derrière lui  
trois autres cavaliers semblables sur de pareils  
onagres, alignés de même, dans la même posture.  
Les cavaliers restent immobiles, le flanc des bêtes  
bat fort, comme si elles venaient de courir.

Antoine se relève. Alors les onagres, tous à la  
fois, s' avancent d' un pas et frottent leur museau  
contre lui, et essaient de mordillonner son vêtement.  
Un bruit de tam-tam que l' on frappe à grands coups,  
le sautilllement d' une clochette, des clameurs qui se  
prolongent, des voix qui crient : " par ici ! Par  
ici ! C' est là ! " ; et des étendards paraissent  
entre les fentes des rochers, avec des têtes de  
chameaux en licol de soie rouge, des mulets chargés  
de bagages e des femmes empaquetées de voiles  
violets, montées à califourchon sur des chevaux pie.  
Les bêtes se couchent sur le ventre, les esclaves se  
précipitent sur les ballots et en dénouent les  
cordes avec leurs dents ; on jette des fleurs, on  
déroule des tapis, on étale par terre des choses qui  
reluisent.

Accourt du fond un éléphant blanc caparaçonné d' un  
filet d' or, qui trotte d' un pas rapide en secouant  
le bouquet de plumes d' autruches

attaché à son frontal. Sur son dos, parmi des coussins de laine, jambes croisées et coude enfoncé dans des édredons, oeil à demi clos et se balançant la tête, il y a une femme si splendidement vêtue qu' elle envoie des rayons tout autour d' elle.

Derrière, à la croupe, debout sur un pied, un nègre, en bottines rouges avec une jaquette d' étoffe d' argent et des bracelets de corail, tient à la main une grande feuille ronde dont il l' évente en souriant.

La foule se prosterne, l' éléphant plie les genoux, et la reine de Saba, se laissant glisser le long de son épaule, descend sur les tapis étalés par ses esclaves et s' avance vers saint Antoine.

Sa robe de brocart d' or, entourée à partir du genou d' un triple falbalas de perles, de jais et de saphirs, lui serre la taille dans un corsage étroit rehaussé d' applications de couleur qui représentent les douze signes du zodiaque.

Elle est montée sur des patins à talon haut, dont l' un est noir et semé d' étoiles d' argent, avec un croissant de lune sur le cou-de-pied, tandis que l' autre, tout blanc, est semé de gouttelettes d' or avec un soleil au milieu.

Elle a de grandes manches ouvertes, bordées d' une garniture de diamants et de plumes de colibris, qui laissent voir à nu son petit bras rond, orné au poignet d' un bracelet d' ébène ; ses mains sont chargées de bagues à chaque phalange, et se terminent par des ongles pointus si fins, si longs, que le bout de ses doigts ressemble presque à des aiguilles.

Une chaîne d' or plate, lui passant sous le menton, monte le long des joues et s' entrecroise sur son front pour s' enrouler en spirales tout autour de sa chevelure, qui est rassemblée en cône sur le sommet de sa tête et poudrée de poudre bleue, puis descend, repasse sur les épaules, et vient se rattacher sur sa poitrine à un petit scorpion d' acier, qui allonge la langue entre les deux seins.

Sans la lumière du jour qui la pénètre, sa peau, d' un ton nacré, serait plus blanche encore ; deux grosses perles blondes tirent ses oreilles ; ses yeux sont longs, le bord de ses paupières est peint en noir ; elle sur la pommette gauche une tache brune naturelle, et elle respire en ouvrant la bouche toute grande, comme si son corset la gênait.

Elle marche, tenant un parasol vert à manche d' ivoire, entouré de sonnettes vermeilles qu' elle fait sonner pour s' amuser, et ce sont douze négrillons, six de chaque côté, tous crêpus et vêtus de cotillons plissés, qui portent la longue queue de sa robe traînante, dont un singe, pareillement habillé, tient l' extrémité, qu' il tire à lui, tout en la soulevant de temps à autre comme

pour regarder dessous.  
La Reine De Saba.  
Bel ermite ! Bel ermite ! Mon coeur défaille !  
Sais-tu qu' à force de frapper du pied, dans mon  
impatience, il m' est venu des calus au talon, et  
que j' ai cassé un de mes ongles ? J' envoyais des  
hommes sur le sommet des montagnes, qui passaient  
la journée à regarder si tu viendrais, et des  
chasseurs

p388

qui criaient ton nom dans les bois, et des espions  
qui parcouraient toutes les routes en demandant à  
chaque passant : l' avez-vous vu ?  
à la nuit tombante, je retirais mon coude de dessus  
la balustrade et je descendais de ma tour,  
c' est-à-dire que mes servantes me portaient dans  
leurs bras, car je m' évanouissais chaque soir quand  
se levait l' étoile de Sirius. On me faisait  
revenir en brûlant des herbes sèches, et on  
m' introduisait dans la bouche, avec une spatule de  
fer, une confiture des Indes qui a la vertu de  
rendre les rois heureux, et dont j' ai mangé tant de  
tartines que j' en ai les dents tout agacées.  
La nuit, ne va pas croire que je dormisse ; je  
restais tournée du côté de la muraille, les yeux  
ouverts, et je pleurais. à la longue, mes larmes en  
tombant ont fait à la tête de mon lit deux trous sur  
le marbre, comme sont les petites flaques d' eau de  
mer dans le creux des rochers.  
Pourquoi donc n' es-tu pas venu, hein ? Tu me l' avais  
promis, pourtant ! Moi qui t' aime, c' est mal ! Car  
je t' aime, oh ! Beaucoup !  
Elle lui prend le menton, Antoine recule.  
Ris donc, bel ermite, ris donc, ris donc ! Moi, je  
suis très gaie d' abord, et tu t' amuseras ; je  
chante très bien, je pince de toutes sortes  
d' instruments, et je sais une foule d' histoires à  
raconter, toutes plus divertissantes les unes que  
les autres.  
Je suis partie en hâte, nous avons fait du chemin en  
peu de temps, va ! Regarde la corne du pied des  
chameaux, elle est toute usée, et voilà les onagres  
des courriers verts qui sont morts de fatigue.  
Antoine regarde ; en effet les onagres sont étendus  
sans mouvement.  
Depuis trois lunes entières ils ont été d' un train  
égal, avec un caillou dans les dents pour couper le  
vent, le cou toujours tendu et galopant toujours ;  
on n' en retrouvera pas de pareils ! Ils me venaient  
de mon grand-père maternel, l' empereur Saharil,

fils d' Iakhschab, fils d' Iaarab, fils de Kastan.  
Ah ! S' ils vivaient encore, nous les attellerions à  
une litière et nous nous en retournerions bien vite  
chez nous... comment ? Tu n' es pas prêt ? à quoi  
songes-tu ? Et puis d' où vient donc que tu gardes  
cette vilaine robe de moine ? Ah ! Quand tu seras  
mon mari, je t' habillerai, je te parfumerai, je  
t' épilerais.

Mais tu as l' air triste, est-ce que tu ne m' aimes  
plus ? Tu es peut-être chagrin de quitter ta  
hutte ? Moi, j' ai tout quitté pour toi, j' ai  
déserté mon royaume et je n' ai plus voulu du roi  
Salomon, qui a cependant beaucoup de sagesse, vingt  
mille chariots

p389

de guerre et une belle barbe... tiens, regarde ! Je  
t' ai apporté mes petits cadeaux de nocces ; choisis,  
prends ce que tu veux.

Elle se promène entre les rangées d' esclaves et de  
marchandises ; sur un signe de sa main les esclaves  
exhibent ce qu' elle indique.

Voici du baume de Genezareth, de l' encens du cap  
Gardefan, du ladanon, du cinnamome et du silphium  
bon à mettre dans les sauces ; cette racine en  
paquets est le malobathre de limyrica, que les  
peuples jaunes ont coutume de mâcher pour se  
rafraîchir la bouche ; il y a là dedans des broderies  
d' Assur, du lin d' égypte, de la pourpre des îles  
d' élisa ; et cette boîte de bronze remplie de neige  
contient une outre de chalibon, vin réservé pour les  
rois d' Assyrie et qui se boit pur dans une corne de  
licorne. Ces plaques d' or ovales, c' est pour mettre  
aux oreilles des éléphants ; ces carcans d' argent,  
c' est pour attacher aux pieds des chevaux quand on  
les laisse paître dans les prairies... voilà des  
colliers de chien de Nisibis, avec des agrafes de  
Carthage, des housses de Dan et des filets à  
pêcher, de la poudre d' or de Baasa, du cassiteros  
de Tartessus, du bois bleu de Pandio, des  
fourrures blanches d' Issedonie, des escarboucles de  
l' île Palaesimonde, et des cure-dents faits avec  
les poils du tachas, animal perdu qui se trouve sous  
la terre. Ces coussins pour s' asseoir viennent du  
pays d' émath, et ces franges à manteau, de  
Palmyre, capitale du désert ; ce tapis en laine  
fine de Babylone représente l' engendrement  
d' Orion, avec les dieux agenouillés sur la peau de  
boeuf et s' occupant, de la main, à fabriquer leur  
fils ; ce tissu mince, qui craque au toucher avec  
un bruit d' étincelles, est la fameuse toile jaune



apportée par des marchands de la Bactriane, qui ne veulent pas dire la route qu' ils prennent ; on sait seulement qu' il leur faut quarante-trois interprètes dans leur voyage ; ils partent jeunes et ils reviennent vieux : je t' en ferai faire des robes pour porter à la maison.

Défaites les crochets de cet étui en sycomore, et apportez-moi la petite cassette d' ivoire qui est au garrot de mon éléphant.

On retire d' une boîte quelque chose de rond recouvert d' une peau, et on apporte à la reine un petit coffret ciselé.

Veux-tu voir le bouclier de Gian-Ben-Gian, celui qui a bâti les pyramides ? Le voilà ! Il est composé de sept peaux de dragon mises l' une sur l' autre, serrées avec des pointes de diamant, et qui avaient été tannées dans de la bile de parricide ; il représente d' un côté toutes les guerres qui ont eu lieu depuis l' invention des armes, et de l' autre, toutes les guerres qui auront lieu jusqu' à la fin du monde ; la foudre dessus rebondit comme un caillou. Si tu es brave, tu le passeras à ton bras et tu le porteras à la chasse.

Mais si tu savais ce que je porte dans ma petite boîte ! Tu la

p390

vois bien, n' est-ce pas ? Retourne-la ! Essaie à l' ouvrir ! Personne n' y parviendrait ; l' ouvrier qui l' a faite a été mis à mort sans qu' on sache ce qu' il est devenu, moi seule connais ce qu' il y a dedans, et moi seule peux l' en tirer... embrasse-moi, je vais te le dire.

Elle prend saint Antoine par les deux joues et l' attire à elle, il la repousse.

C' était une nuit que le roi Salomon perdait la tête, il me demandait des choses que je lui refusais ; enfin, nous conclûmes un marché, et alors il se leva de suite, sortit à pas de loup de son palais, et s' en fut dans le temple y prendre... elle pirouette sur ses talons.

Ah ! Ah ! Ah ! Bel ermite ! Tu ne le sauras pas !

Tu ne le sauras pas !

Elle fait sonner son parasol.

Et j' ai bien d' autres choses encore, va ! J' ai des trésors enfermés dans des galeries où l' on se perd comme dans un bois, j' ai des palais d' été en treillage de roseaux, des palais d' hiver en marbre noir ; es murailles sont couvertes de toiles peintes figurant des paysages, es jardins ressemblent à des peintures ; j' ai des troupeaux à

large toison, dont les cornes sont si larges qu' ils ne peuvent psser par les sentiers. Au milieu de lacs rands comme des mers, j' ai des îles rondes comme des pièces d' argent, couvertes de nacre, blanches comme des poissons, dont les fruits rouges brillent au soleil, et dont les rivages chargés de coquilles font de la musique au battement des flots se roulant sur leurs grèves ; la nuit, leur verdure assombrie se mire dans l' eau limpide ; cerclées d' un brouillard bleu, elles semblent suspendues. Mes cuisiniers prennent des oiseaux dans mes volières et pêchent le poisson dans mes viviers ; j' ai des artistes qui creusent mon portrait sur des pierres dures, des orfèvres qui me travaillent des bijoux, des fondeurs haletants qui coulent mes statues, des parfumeurs qui mêlent le suc des plantes à des vinaigres et battent des pâtes ; j' ai des ouvriers à l' aiguille qui perdent leurs yeux à force de travailler vite, des couturières qui coupent des étoffes toute la journée, des coiffeuses qui sont à chercher sans cesse des coiffures nouvelles, et des vernisseurs attentifs versant sur mes lambris des réines bouillantes qu' ils refroidissent avec des éventails. J' ai des suivantes de quoi faire un harem, des eunuques de quoi faire une armée ; j' ai des armées, j' ai des peuples, j' ai dans mon vestibule une garde de nains portant sur le dos des trompes d' ivoire.

J' ai des attelages de gazelles, des quadriges d' éléphants, des

p391

couples de chameaux à la douzaine, des cavales qui ont la crinière plus longue que des chevelures ; j' ai des girafes qui marchent en liberté dans mes allées, et avancent la tête sur le bord de ma fenêtre quand je relève ma jalousie.

Assise dans une coquille et traînée par des dauphins verts, je me promène dans les grottes marines, écoutant tomber l' eau des stalactites ; le courant m' entraîne en des contrées inconnues, je vais au pays des diamants, où les magiciens mes amis me laissent choisir les plus beaux, puis je remonte sur la terre et je rentre chez moi.

La reine de Saba, allongeant les lèvres, fait une petite moue et pousse un sifflement aigu. Alors un grand oiseau descend du ciel et, s' abattant droit sur elle, vient se poser sur le sommet de sa tête dont il fait tomber la poudre bleue sur ses épaules. Son plumage de couleur orangée, rayé de lignes noires qui s' entrecroisent, semble fait d' écailles

métalliques taillées au ciseau ; sa tête, grosse comme le poing et garnie d' une huppe d' argent, représente une figure humaine ; il a quatre ailes, des pattes de vautour, et une immense queue de paon qu' il arrondit derrière lui.

Il saisit dans ses dents le parasol de la reine de Saba, qui se referme seul, chancelle quelque temps avant de bien prendre son aplomb, puis déploie toutes ses plumes et reste immobile.

La Reine.

Merci, beau Simorg-Anka ! Toi qui m' as appris où demeurait mon bien-aimé ! ... car c' est lui qui est venu me conter à l' oreille le chemin qu' l fallait prendre... merci, beau Simorg, merci, merci, messenger de mon coeur !

Il traverse les immensités, il vole comme le désir.

Jadis il portait les tablettes que j' envoyais à Salomon et m' en rapportait la réponse.

En quatre coups d' ailes il va de Riema à Jérusalem, et il fait le tour du monde dans sa journée ; le soir, il revient, il se pose aux pieds de ma couche, il me raconte ce qu' il a vu, les mers qui ont passé sous lui avec les poissons et les navires, les grands déserts vides qu' il a contemplés du haut des cieus, et toutes les moissons qui se courbaient dans la campagne, et les plantes qui poussaient sur le mur des villes abandonnées.

La reine passe ses bras autour du cou de saint Antoine.

Oh ! Si tu voulais ! Si tu voulais ! Quel bonheur nous mènerions ensemble !

J' ai un pavillon sur un promontoire, au milieu d' un isthme entre deux océas ; il est lambrissé de plaques de verre, parqueté d' écailles de tortue, s' ouvre aux quatre vents du ciel ; les têtes des palmiers et des chênes couvrent la pente de la colline,

p392

comme des dômes qui descendent jusqu' au rivage ; d' en haut je vois arriver mes flottes qui reviennent du septentrion et du midi, et les peuples tributaires qui montent avec des fardeaux sur leurs échines. Nous vivrions là, nous dormirions sur du duvet plus mou que des nuées, nous boirions des boissons froides dans des écorces de fruits, et nous regarderions le soleil à travers des émeraudes !

Viens ! Viens !

Les yeux de la queue de Simorg-Anka se mettent à tourner tous à la fois.

Mais je meurs ! Je meurs !

Antoine l'écarter de lui avec des secousses de bras.  
Ah ! Tu me repousses, tu me dédaignes ! Eh bien,  
adieu ! Adieu ! Adieu !

Elle pleure et s'éloigne à pas lents, le cortège  
se met en marche. Tout à coup elle se retourne :  
bien sûr ? ... une femme si belle, qui a un bouquet  
de poils entre les deux seins !

Elle rit, le cortège s'arrête, elle regarde saint  
Antoine et recommence à pleurer.

Oh ! Je t'en prie ! Si j'ôtai ma chemise, tu  
changerais d'avis !

Elle rit très haut, le singe qui tient le bout de  
sa robe, bondit, en la soulevant à bras tendu.

Tu te repentiras, bel ermite, tu gémiras, tu  
t'ennuieras, prends-y garde ! Moi, je m'en moque !  
La, la, la, la... oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh ! Oh !

Elle se remet à pleurer et s'en va, la figure dans  
les mains, en sautillant à pieds joints ; les  
esclaves défilent devant saint Antoine, les  
chevaux, les dromadaires, l'éléphant, les suivantes,  
les mulets qu'on a rechargés, les négrillons, le  
singe et les courriers, qui vont à pied tenant  
leurs lis cassés. Antoine regarde s'éloigner la  
reine de Saba, qui disparaît peu à peu en poussant  
toujours une sorte de hoquet convulsif, sans qu'on  
puisse distinguer si elle sanglote ou si elle  
ricane.

Antoine.

Suis-je éveillé ? Il me semble que ma tête, séparée  
de mon corps, sautille au hasard et... voyons !

Remettons-nous ! Je suis seul... oui, personne  
n'est avec moi, mais...

oh ! Tout ce que j'ai vu, comment faire pour savoir  
si je l'ai

p393

pensé ou si je l'ai vu vraiment ? Quelle est la  
limite du rêve et de la réalité ? Où en suis-je ?  
C'est ici, c'est moi, voilà la case,... mais la  
chapelle ? ... eh bien ! Eh bien ? Ah ! Je chercherai  
plus tard, c'est trop difficile... comment ? Le  
soleil brille et tout à l'heure il y avait des  
étoiles ! Est-ce le matin ? Est-ce le soir ? Tantôt  
j'étais dans la nuit, et je ne me rappelle pas...  
non, c'était il y a une minute, il ne s'est rien  
passé depuis... c'est que j'ai pensé très vite, et  
mes idées auront rempli le temps.

Les ténèbres reparaissent.

Voilà la nuit en effet... tout est bien... oui, je  
me promenais tout à l'heure en songeant à... non,  
je me mortifiais avec ma discipline... c'est cela !

Pourtant je n' avais pas encore vu ces deux choses  
qui remuent là-bas et qui se rapprochent...  
qu' est-ce donc ? On dirait deux bêtes, l' une rampe  
sur le ventre tandis que l' autre voltige... je ne  
distingue pas, elles paraissent très grosses...  
quoi ? Elles approchent ! Ah ! Mon dieu !  
à travers le crépuscule se montre le sphinx ; il  
allonge ses grandes pattes, replie sa queue et se  
couche sur le ventre ; les bandelettes qui retombent  
de sa tête encadrent son poitrail haletant d' un  
souffle rauque.

Sautant, volant, crachant du feu par les narines, et  
de sa queue de dragon se frappant les ailes, la  
chimère aux yeux verts tournoie, aboie ; les  
anneaux de sa chevelure, rejetés d' un côté,  
s' entremêlent aux poils de son dos ; de l' autre ils  
pendent jusque sur le sable, et remuent au  
balancement de tout son corps.

Le Sphinx  
est immobile et regarde la chimère :  
ici, chimère ! Arrête-toi !

La Chimère.

Non, jamais !

Le Sphinx.

Ne cours pas si vite, ne vole pas si haut, n' aboie  
pas si fort.

La Chimère.

Ne m' appelle plus ! Ne m' appelle plus ! Puisque tu  
restes toujours muet et que jamais tu ne te  
déranges de ta posture.

Le Sphinx.

Cesse onc de me jeter tes flammes au visage et de  
pousser

p394

tes hurlements dans mon oreille, car tu ne fondras  
pas mon granit, tu n' ouvriras pas mes lèvres.

La Chimère.

Ni toi non plus, tu ne me sairas pas, sphinx  
terrible, qui dardes sur l' horizon ton grand oeil  
éternel.

Le Sphinx.

Pour demeurer avec moi tu es trop folle.

La Chimère.

Toi, pour me suivre tu es trop lourd.

Le Sphinx.

Je te dévorerais dans ma gueule.

La Chimère.

Je t' étoufferais dans mes replis.

Le Sphinx.

Que tu es belle, ô chimère !

La Chimère.

Que tu es grand, ô sphinx !

Le Sphinx.

Il y a longtemps que je vois au bout du désert  
passer tes ailes déployées.

La Chimère.

Il y a longtemps que je galope sur les sables et  
que je vois le soleil brunir ta figure sérieuse.

Le Sphinx.

La nuit, quand je marche dans les corridors du  
labyrinthe, que derrière moi s'ouvrent et se  
ferment d'elles-mêmes les portes des tombeaux, et  
que j'écoute le vent bramer dans les galeries où  
passe la lune traînant outre es murs sa clarté  
silencieuse,

p395

j'entends le bruit de tes pattes grêles sautiller  
sur les dalles sonores. Où vas-tu, que tu fuis si  
vite ? Tu t'échappes par les fentes des pierres et  
disparais dans les espaces ; mais moi, je reste au  
bas, sur la marche des escaliers, à regarder les  
étoiles dans les vasques de porphyre.

La Chimère.

Je vais au delà des mers, au bout des solitudes,  
dans un pays sans nom, où le soleil est plus chaud.  
De l'air ! De l'air ! Du feu ! Du feu ! Je me roule  
dans l'azur, je plane sur les monts, je cours sur la  
pointe des flots, je jappe dans les gouffres ; de ma  
queue traînante je raye les plages, je mâche ans ma  
gueule les pierres de la lune, et dans les plis de  
mes ailes je porte la graine des cèdres que je  
secoue sur les montagnes.

En me couchant sur la terre, mon ventre a creusé les  
vallées, et les collines ont pris leur course selon  
la forme de mes épaules.

Je soupire dans les roseaux des fleuves ; par les  
soirs d'été, je fais tourner les cercles violets qui  
dansent sur les marécages, et j'allonge des ombres  
derrière les pas du voyageur.

Mais toi, toujours accroupi, ne détournant jamais la  
tête et grondant comme un orage, je te retrouve  
immobile, ou bien du bout de ta griffe dessinant des  
alphabets sur le sable.

Le Sphinx.

C'est que je garde mon secret, je rumine les choses,  
des théories confuses bourdonnent en moi, comme le  
sang des existences qui battrait dans mes tempes ;  
je songe et je calcule, je dilate ma prunelle dans  
la contemplation de l'infini. Cependant je sens  
monter sur moi la poudre du désert, et je vois se

ronger atome par atome le grès des pyramides. Pour ne pas l' oublier, je me répète, dans mon silence, le mystère des créations, ce que m' a conté le temps, ce que m' ont dit les pluies du ciel, ce que chantait la caravane des empires qui a défilé à mes pieds. Ils ont passé comme les cigognes, et sans les suivre je les ai vus tous qui disparaissaient dans l' horizon. Parfois le vent du soir, rasant les sables, me chasse au visage des plumes d' oiseau avec la cendre des nécropoles, et tout à coup je tressaille à des souvenirs qui me reviennent. Tout dure ; sur le sommet des montagnes tombe la neige, l' océan dans son grand lit se balance encore, le chacal piaule près des sépulcres, les blés se courbent aux mêmes brises, les momies sans pourrir se tiennent rangées dans leur souterrain, les obélisques tiennent encore, je vois la poussière qui tourbillonne, le soleil qui luit, j' entends le vent qui souffle.

p396

La Chimère.

Moi, je suis légère et joyeuse ; je découvre aux hommes des perspectives éblouissantes, avec des paradis dans les nuages et des félicités lointaines ; je leur souffle à l' âme les éternelles manies, projets de bonheur, plans d' avenir, rêves de gloire, et les serments d' amour, et les résolutions vertueuses. Autour du flambeau des poètes je voltige en délire, mon haleine passe dans leur chevelure, et ils bondissent au contact soudain des pensées qui les frôlent ; d' une voix faite pour eux j' apporte à leur oreille l' harmonie des mondes, j' évoque les formes de leurs oeuvres, qui passent à la file comme des fantômes de rois, couronne en tête et les bras étendus ; je leur murmure des rythmes, je leur étale des couleurs, je les fonds en tendresses, je les déchire avec des énergies d' un autre monde, et il leur apparaît à travers un crépuscule d' or des colosses terrifiants qui les font crier d' enthousiasme. J' ai bâti des architectures étranges, dont j' ai découpé les toits à coups de dents et ciselé les feuillages avec l' ongle de mes pattes ; le long des tours j' ai percé de trous sans nombre les escaliers qui montent, j' ai choisi sur les grèves des cailloux de couleur pour en composer des mosaïques ; c' est moi qui ai suspendu les clochettes au tombeau de Porsenna ; j' ai inventé les idoles à quatre bras, les religions dévergondées, les coiffures ambitieuses. Je pousse les matelots aux voyages d' aventure ; ils aperçoivent à ravers la brume des îles merveilleuses, des dômes d' or, des pâturages,

des fruits rouges, des femmes qui dansent, et,  
roulant dans la tempête, ils se délectent de toutes  
ces ivresses qui chantent à travers leur agonie,  
malgré le bruit des grands flots se refermant sur  
le navire sombré.

Le Sphinx.

ô fantaisie ! Fantaisie ! Emporte-moi sur tes ailes  
pour désennuyer et délasser ma tristesse.

La Chimère.

ô inconnu ! Inconnu ! Je suis amoureuse de tes  
yeux ; comme une hyène en chaleur, je tourne autour  
de toi et je flaire ta croupe, sollicitant les  
fécondations dont le besoin me dévore.

Ouvre la gueule, lève tes pieds, grimpe sur mon dos.

Le Sphinx.

Mes pieds depuis qu' ils sont à plat sur le sol ne  
peuvent plus

p397

se relever, le lichen comme une dartre a poussé sur  
ma gueule ; à force de songer, je n' ai plus rien à  
dire.

La Chimère.

Tu mens, sphinx hypocrite ! J' ai vu ta virilité  
cachée. D' où vient toujours que tu m' appelles et me  
renies ?

Le Sphinx.

C' est toi, caprice indomptable, qui glisses et  
tourbillonnes.

La Chimère.

Est-ce ma faute ? Par où ? Comment ? Laisse-moi  
faire.

Elle aboie :

houahô ! Houahô !

Le Sphinx.

Tu remues, tu m' échappes...

il grogne.

Hoeum ! Hoeum !

La Chimère.

Essayons ! ... tu m' écrases !

Elle aboie.

La chimère aboie, le sphinx gronde, des papillons  
énormes se mettent à bourdonner dans l' air, des  
lézards s' avancent, des chauves-souris voltigent en  
faisant des cercles avec leurs petits, les crapauds  
sautent et roulent leurs gros yeux, des lucioles  
brillent, des vipères sifflent, des chenilles  
rampent, de grandes araignées marchent.

Antoine

épouvanté.

Une terreur horrible me pénètre. Oh ! J' ai froid !



Ma peau tremble sur mon corps ! ... comme il y en a ! On dirait une pluie qui suinte à larges gouttes ; il y en a par terre des traînées visqueuses avec des baves qui luisent.

p398

Le Cochon.

Miséricorde ! Ces vilaines bêtes-là vont m' avaler tout cru !

Antoine.

Elles augmentent, sur ma tête, à mes côtés, partout, partout ; je n' ose marcher, car je roulerais sur ces corps qui se traînent, et en tombant j' écraserais avec mes mains ces choses molles qui palpitent ; et je n' ose respirer, car j' avalerais toutes ces ailes pointues qui vibrent ; elles sonnent dans mes oreilles... j' étouffe, je n' y vois plus, je n' entends plus... qui donc souffle ces haleines, puantes comme un brouillard d' hiver ? Quels grincements ! Quels soupirs ! Je vois des gros yeux qui tournent, des membres qui se tordent, des seins qui bondissent comme des vagues, et des hommes légers plus transparents que des bulles d' air. En effet, des formes de toute sorte paraissent, semblant se dédoubler les unes de dedans les autres ; à mesure qu' elles augmentent, elles deviennent plus distinctes.

Les Sciapodes.

Nous sommes les sciapodes paresseux, qui, tout à plat sur le dos, vivons à l' abri de nos pieds larges comme des parasols ; la cuisse droite levée en l' air, les bras contre le corps, nous restons sans agir ; nos chevelures ont poussé comme des lierres et, s' étalant sur le sol, s' y sont accrochées par des racines. Notre ciel et notre horizon, c' est le dessus de nos pieds ; nous regardons le soleil à travers eux, nos veines qui s' entrecroisent et notre sang rose qui circule.

Antoine.

Ils sont peut-être heureux ces drôles-là !

Les Nisnas.

Nous n' avons qu' un oeil, qu' une joue, qu' une narine, qu' une main, qu' une jambe, qu' une moitié du corps, qu' une moitié du coeur, n' étant que des moitiés d' homme ; et nous vivons fort à notre aise dans nos moitiés de maisons, avec nos moitiés de femmes et nos moitiés d' enfants. Nous avons au patron de nous-mêmes arrangé toutes choses, pour qu' elles puissent tenir dans nos demi-cerveaux ; il faut que les gazons soient raccourcis et que les chiens soient tondus.

Les Astomi.

Prenez garde ! Ne soufflez pas trop fort, vous nous feriez mourir ; notre vie ne tient à rien, les gouttes de pluie qui tombent creusent des trous sur notre crâne, un grain de poussière nous écrase. Délicats et vapoureux, nous nous nourrissons de lumière, de parfums, de musique ; mais les fortes odeurs nous donnent des maladies, les ténèbres nous rendent fous, les sons faux nous déchirent.

Les Blemmyes.

Eh bien ! Nous autres, nous sommes gaillards et bien portants. N' ayant point de tête, nos épaules en sont plus larges, et il n' y a pas de mulet, de chameau, de boeuf, ni de rhinocéros en bronze qui soit capable de porter ce que nous portons. Le mal de dent nous est inconnu, puisque nous n' avons pas de mâchoire ; rien ne nous scandalise la vue, puisque nous n' avons pas d' yeux.

Des espèces de traits et comme une vague figure empreinte sur nos poitrines, voilà tout ! à la place de l' estomac, nous sentons bien, il est vrai, grouiller quelque chose ; nous pensons des digestions, nous subtilisons des sécrétions. Dieu, pour nous, repose en paix dans les chyles intérieurs. D' un mouvement sec et toujours le même, comme celui de la navette qui glisse sur son métier, et qui n' est navette que pour cela et qu' à cause de cela, nous marchons droit notre chemin ; rien ne nous distingue, ne nous égare, ne nous arrête ; nous traversons toutes les fanges ; sans y tomber nous côtoyons les abîmes, car le vertige n' est pas pour nous, et c' est là ce qui fait que nous sommes les gens les plus laborieux, les plus heureux et les plus vertueux.

Antoine.

Mais qui soupire ainsi avec des bruits de baisers et des gémissements mélancoliques ?

Le Cochon  
reniflant.

Tiens ! On sent bon, on dirait l' odeur des marronniers.

L' Hermaphrodite

à plat ventre sur son matelas.

Je languis, mon coeur bat, j' espère, je me retourne, je m' agite, j' ai beau baiser mes bras et humer mes membres, je n' apprends rien de ce que cherche mon désir. J' ai vu dans les sources que

ma figure était belle, mes cheveux pourtant ne descendent point jusqu' à mon dos. Pourquoi donc mes cuisses sont-elles grêles et mes hanches si larges ? Je voudrais sur la poitrine avoir du poil comme les satyres. Oh ! Si j' étais femme, que je palperais mes seins charnus ! J' ai passé toute la nuit à regarder ma chair.

Il me semble toujours que dans les plis de mon corps va se découvrir peut-être un sexe inattendu... viens, viens, toi que je ne sais pas ! Cherche sur moi, fais attention. Je t' aimerai, sous ta lèvre douce écloront les félicités inconnues qui me tiennent en angoisse.

Les Pygmées.

Petits bonshommes, nous grouillons sur la terre comme la vermine sur le dos d' un gueux ; nous avons chaud, nous nous tassons, nous pullulons, nous engendrons ; notre race est éternelle. On a beau nous détruire, nous écraser sous l' ongle, nous brûler, nous noyer dans l' eau, nous abattre à coups de rotin, nous reparaissons continuellement, toujours plus vivaces et plus nombreux, terribles par la quantité.

Notre empire est superbe ; avec bonne chance on y fait fortune, avec un caractère on s' y trouve heureux. Nous avons des penseurs, des vidangeurs, des courtisanes, des naturalistes et des chapeliers ; on sort et l' on rentre, on s' attable et l' on rit, on se couche, on se chamaille, et l' on s' aime ; on a des idées, on raisonne, on s' exalte ; les coquilles de noix traversent le ruisseau, les matelots sont pâles, car la tempête est affreuse ; les chasseurs, dans l' herbe, font la chasse aux puces ; et sous l' arbre qui nous abrite, des révolutions se passent, sans troubler le moineau qui chante dans son feuillage ni les fourmis qui se traînent sur son écorce.

Vois-tu nos maisons, nos ponts, nos aqueducs, nos régiments, nos forums ? Vois-tu à la classe les marmots pygmées qui étudient, les maîtres pygmées qui braillent, les petits livres, les petites plumes ? Vois-tu les pygmées-poètes cantant les pygmées-rois, et les pygmées-voleurs, les pygmées-dédaigneux et les pygmées-sombres, les pygmées-médecins qui vont voir les pygmées-malades ? Ils leur tâtent le pouls, ils s' assoient, le malade tire la langue, le médecin roule des yeux, il pose un linge, donne une pilule, puis fait la conversation avec les parents, puis il se lève et reçoit une petite pièce d' argent qu' il fourre dans sa petite poche, pour faire bouillir son petit pot-au-feu. Cependant le petit malade regarde, d' un air triste, partir son petit médecin ;

il vient un petit prêtre, et le petit malade crève,  
et le petit médecin dîne. Alors on fait un petit  
coffre, on répand de petites larmes, et avec une  
petite pompe, on va, dans un petit coin de terre,  
mettre pourrir la petite charogne.

p401

### Les Cynocéphales

à tête de chien, vivent dans les bois en poussant  
des cris terribles.

Nous courons après les chèvres, nous les déchirons  
avec nos ongles, nous dévorons leur chair, nous nous  
couvrons de leurs peaux ; nous grimpons dans les  
arbres pour atraper les nids ; nous supons les  
oeufs, nous plumons les oiseaux et ous mettons sur  
notre tête leurs nids renversés pour nous faire des  
bonnets. S' il passe un tigre ou quelque léopard,  
nous sautons à cheval sur lui, nous nous accrochons  
à ses oreilles et nous galopons ensemble. Ou bien,  
quand les bergers à midi dorment à l' ombre sous les  
arbres, du haut des branches alors nous lâchons sur  
eux nos ordures, ou les écrasons dru en leur  
lançant des fruits. Malheur à la vierge qui va seule  
aux fontaines ! Les hurleurs la saisissent et la  
violent avec plaisir ; elle avait rêvé d' autres  
caresses que nos bras, d' autres baisers que nos  
morsures ! Tant pis ! Vive la joie ! Hardi !  
Compagnons, faisons claquer nos dents blanches !  
Agitez les feuillages !

### Le Sadhuzag

grand cerf noir à tête de boeuf.

Moi aussi, je suis l' hôte de la forêt. Enchanteur  
mélodieux des peuples qui l' habitent, mes  
soixante-douze andouillers qui couronnent ma tête  
sont creux comme des flûtes, je les abaisse et je  
les dresse à volonté... tiens !

Il fait remuer son bois en avant et en arrière.

Quand je me tourne vers le vent d' ouest et que je  
les incline sur mes épaules, il en sort des sons  
qui font venir à moi les bêtes ravies. Alors  
accourent ensemble la gazelle aux yeux bleus,  
l' éléphant, l' épervier, les buffles sortant de la  
vase, le rhinocéros qui se hâte, le renard, les  
singes, les chats sauvages, les ours ; les  
chevreuils avec leurs petits s' assoient en rond  
autour de moi, les serpents montent à mes jambes,  
les guêpes se collent dans mes narines, et les  
perroquets, les colombes et les ibis, pour mieux  
entendre, se tiennent perchés sur mes rameaux...  
écoute !

Il renverse son grand bois, d' où sort aussitôt une

mélodie ineffable.

Antoine.

Quels sons ! Qu' a donc mon coeur ? Il se détache et il vibre. Est-ce que cette mélodie va l' emporter avec elle ?

p402

Le Sadhuzag.

Mais quand je me tourne vers le vent d' est et que j' incline devant moi mon bois, touffu comme un bataillon de lances, il e part un bruit terrible et tout fuit : les oiseaux à tire d' aile, les bêtes féroces au grand galop, les reptiles pressant leurs anneaux. Sous le vent qui sort de moi, les arbres se courbent de terreur, les torrents s' arrêtent, le calice des lotus s' éclate en morceaux, la terre se fend, et les herbes de la savane se hérissent toutes droites comme la chevelure d' un homme épouvanté...

écoute !

Il abaisse en avant ses rameaux, d' où sort une musique épouvantable.

Antoine.

Tout craque, tout hurle, ça siffle dans ma tête comme l' ouragan dans une mesure en ruines ; il me semble que je vais mourir. Est-ce que c' est la fin du monde ?

La Licorne

caracolant autour de saint Antoine en hennissant.

Vois comme je suis jolie ! J' ai des sabots d' ivoire, des dents d' acier, la tête couleur de pourpre, le corps couleur de neige, et la corne de mon front est blanche par le bas, noire au milieu, rouge au bout.

Des plaines de la Chaldée au désert tartare, sur les bords du Gange et dans la Mésopotamie, je vais, je cours, je reviens. Aux poils de mes paturons il s' est accroché des plantes du nord et du midi, un sillon de feu se fait sur mon passage, je dépasse les autruches ; je vais si vite que je traîne le vent.

Je bois aux cascades, je frotte mon dos contre les palmiers, je me roule dans les bambous ; d' un bond j' aime à sauter les fleuves, et quand je passe par Persépolis je m' amuse à casser avec ma corne la figure des rois qui sont sculptés dans la montagne.

La licorne piaffe, saute, rue, hennit.

Le Griffon

lion à bec d' aigle, garni d' ailes blanches ; il a le dos noir, le cou bleu, la poitrine orange.

Moi, je sais les cavernes où ils dorment, les rois

oubliés ; ils sont assis sur leur trône, avec la tiare et le manteau ; une chaîne qui sort de la muraille leur tient la tête droite, et leur sceptre

p403

est sur leurs genoux ; à côté d' eux, dans des auges de porphyre, les femmes qu' ils ont aimées nagent avec leurs habits dans des liquides inconnus. Dans des salles constellées d' étoiles leurs trésors sont ranés par losanges, par tas et par pyramides ; il y a des lingots qu' on soulèverait avec des leviers, des tonnes pleines d' or, des bassins d' argent qui renferment des diamants. Je suis le gardien de ces merveilles monstrueuses : debout sur les collines chenues, la croupe adossée à la porte du souterrain, la griffe en l' air et veillant jour et nuit, sans cesse, j' épie pour les dévorer ceux qui voudraient venir. C' est un pays blanchâtre, sans verdure et sans rivière, garni de précipices, immobile et ravagé ; le cil noir s' étend sur la vallée, où les ossements des voyageurs s' égrènent en poussière. Cependant si tu veux...

Le Phénix

planant, arrête son vol ; il a des ailes d' or et deux étoiles à la place des yeux.

Là-haut...

il renverse son col et montre le ciel.

Là-haut est ma demeure, j' y monte sur un rayon de soleil, au milieu des feux célestes je traverse les firmaments ; je vois passer les météores, les planètes faire leur danse avec les satellites qu' elles conduisent ; je suis, sur l' azur, les sillons argentins de la voie lactée répandue, et j' effleure de l' aile des plages lumineuses où je vais becquetant des étoiles.

Quand je suis fatigué, je me couche dans la lune en courbant mon corps selon sa forme ovale. Poussée par les brises, elle me porte assoupi, et j' achève de m' endormir à son bercement monotone. Parfois je la serre dans mes griffes ou la prends à mon bec, et à grands coups d' aile je la traîne par les espaces ; c' est alors qu' elle court si vite, s' arrêtant sur les sommets, descendant les vallées, sautant les ruisseaux, comme une chèvre vagabonde qui broute en liberté dans sa vaste plaine bleue. Durant les calmes nuits as-tu vu sur la mer rouler parmi les flots les paillettes d' or de ma queue qui plongeait dans l' eau ?

Mais quand les jours sont accomplis, quand les astres tournent lentement sur leurs essieux usés, et que la flamme des soleils ne peut plus réchauffer

mon sang appauvri, je vais dans l' Yémen prendre la myrrhe fraîche, dont je fais mon nid funèbre que je dépose en un lieu solitaire, révélé par mes ancêtres. Alors je ferme mes plumes et je me mets à mourir. La pluie d' équinoxe tombant sur ma cendre la mêle au parfum tiède encore ; il tressaille, il se gonfle, un ver informe paraît dans la poudre grise, il lui vient des ailes, il lève la tête, il s'envole, c' est le phénix,

p404

fils ressuscité du père ; il entonne dans l' immensité l' hymne de la vie éternelle. Des astres nouveaux s' ouvrent au sein des cieux ; un soleil plus jeune éclaire un monde plus fort, et les sphères paresseuses se remettent à tourner.

Le phénix fait des cercles enflammés autour de la tête de saint Antoine, il tombe des gouttes de feu, des étincelles jaillissent ; d' autres animaux arrivent, vipères, chats-huants, hiboux, serpents à triple dard, bêtes cornues, monstres ventrus.

Le Cochon.

Que je suis malade ! Comme je souffre ! Qu' ils me tourmentent ! Ils sont tous déchaînés contre moi.

Oh ! La la ! Ah ! Ah ! Ah !

Il court de côté et d' autre pour échapper aux animaux qui le poursuivent.

Je suis brûlé, asphyxié, étranglé ; je crève de toutes les façons, on me tire la queue, on me déchire les oreilles, on me perce le ventre, on me crache du venin dans l' oeil, on me lance des cailloux, on m' abîme, on m' écorche le dos, et j' ai un aspic qui me mord la verge !

Antoine

pleurant.

Mon pauvre cochon ! Mon pauvre cochon !

Le Basilique

gigantesque serpent violet à crête trilobée, s' avançant droit en l' air.

Prends garde ! Tu vas tomber dans ma gueule ; tout y entre, car je suis le fascinateur, l' irrésistible péril, le dévorateur universel. Si j' avance dans les fleuves, l' eau bouillonne, les rochers où je me pose éclatent, les arbres où je m' enroule s' enflamment, la glace se fond sous mon regard, et quand je passe dans les cimetières, les os des morts se mettent à sauter dans leurs tombeaux comme des marrons dans la poêle.

Et ce n' est pas parce que j' ai faim, c' est parce que j' ai soif que je dévore ainsi. Moi-même je suis brûlé sans relâche, et je cherche partout quelque

chose pour me rafraîchir. Ainsi j' ai bu, sans m' en trouver mieux, l' eau des rivières, la rosée des prairies, la sève des plantes, le sang des bêtes ; rien n' y fait. J' ai beau boire des larmes, du soufre, du vitriol, du vin et de la lave, j' ai toujours soif, je suis feu, je bois du feu, mais le feu me fait mal, mais le feu m' attire... tiens ! ça me reprend, il faut que j' avale ta moelle et que je pompe ton coeur ; je n' ai qu' à aspirer, il va

p405

venir de lui-même. J' ai deux dents, une en haut, une en bas, tu vas sentir comme ça pince bien au coeur... au coeur...

le basilique ouvre la gueule et fait une vaste aspiration, qui attire la poussière, les insectes et les animaux, tel qu' un courant d' air irrésistible ; la robe d' Antoine claque au vent comme un drapeau, il se cramponne des pieds tant qu' il peut pour ne pas succomber.

Des moucherons bourdonnent, les serpents sifflent, les bêtes féroces aboient, de grosses lucioles brillent par terre ; on entend bruire des mâchoires, sonner des écailles, renifler des narines.

Le Martichoras

lion de couleur cinabre, à figure humaine ; il a trois rangées de dents en forme de peigne, une queue de scorpion et des yeux glauques.

Je cours après les hommes, je les saisis aux reins, je bats leur tête contre les rochers jusqu' à ce que la cervelle en saute, je la mange tout seul, à mon aise, allongé sur leur cadavre, me léchant les babines dans la fosse où j' habite.

Ils ont cru, en entendant un bruit de flûte et de trompette, que c' était sans doute quelque cohorte guerrière qui passait au loin en poussant des fanfares ; puis ils se sont approchés pour voir. Pas du tout ! C' était moi qui hurlais pour les faire venir. Alors je les déchire avec mes ongles, je les étouffe avec ma queue, je les dévore avec mes dents ; mes ongles sont tordus en vrilles, ils restent dans les chairs, mais il m' en repousse d' autres au bout des pattes ; mes dents sont taillées en scie, elles cassent la pierre, coupent le bois, traversent le marbre ; ma queue, que je dresse, abaisse, contourne, étends, est garnie de dards aigus que je lance à droite, à gauche, en avant, en arrière ; ils traversent les boucliers, pénètrent les murailles, sont envenimés comme la dent des crotales, plus rapides que des phalariques.

Le martichoras déploie ses ongles, grince des dents,



et jette les épines de sa queue qui se suivent en fusées.

Antoine, sans parler, sans remuer, reste fixe à écouter toutes ces voix diverses et à regarder toutes ces figures.

Le Catoblepas

corps de taureau, terminé par une tête de sanglier, si pesante qu' elle tombe à terre et qu' il ne peut la bouger ; un cou mince et flasque comme un boyau vidé la rattache à ses épaules ; une crinière cendrée à poils durs lui couvre le visage ; il est couché sur le ventre, le groin dans le sable ; on lui voit à peine le bout de ses pieds, qui paraissent être tout au plus des rudiments informes.

Me dérange qui voudra ! Je ne bouge. Toujours je reste ainsi, à sentir sur mon dos la chaleur cuisante du soleil et sous mon

p406

ventre la chaleur douce de la terre ; ma tête est si lourde que je ne peux la lever, je la roule au bout de mon cou ; la mâchoire entr' ouverte j' arrache les herbes vénéneuses arrosées de mon haleine, cela fait autour de moi un demi-cercle pâle ; mais je mange si lentement qu' elles ont le temps de repousser d' un côté pendant que je suis à brouter l' autre. Une fois pourtant, à force de me lécher les pieds, je meles suis dévorés sans m' en apercevoir. Personne n' a jamais vu mes yeux, ou ceux qui les ont vus sont morts. Si je relevais mes paupières, Antoine, mes paupières grasses, et que tu aperçusses mes prunelles, ne fût-ce que l' instant d' un éclair, de suite tu mourrais !

Antoine.

Oh ! Oh ! Celui-là !

La voix lui manque.

Eh bien ?

Un long silence.

Si j' allais avoir envie de les regarder, ces yeux ! ... pas maintenant, non... mais si l' envie m' en prenait pourtant ? Songer qu' il ne faut qu' une minute, la tentation d' un instant, l' épaisseur d' un cheveu ! Oh ! Oh ! Non, non, non ! ... mais... mais c' est qu' elle me vient, il me semble ? Ah ! J' en ai envie, et il va... oh ! ... quoi ? ... qu' est-ce ?

J' entends des grandes eaux qui se précipitent, un vent salé sèche la sueur de mon front, il me semble que l' on marche sur des coquilles.

Il voit venir à lui des crabes aux pinces crochues, des oursins garnis de piquants, des dauphins verts, des poissons endentés ouvrant la bouche et roulant

des yeux, s'avançant sur leurs barbes, de grandes huîtres qui bâillent en faisant crier la charnière de leurs coquilles, des seiches crachant leur liqueur noire, des cévacés soufflant par leurs événements, des cornes d'Ammon se déroulant comme des câbles, et des quadrupèdes couverts de poils glauques, qui se dandinent avec lenteur en balançant sur leurs têtes des goémons humides. çà et là des phosphorescences verdâtres sautillent entre les plis des nageoires, au bord des ouïes palpitantes, sur la crête tranchante des dos, bordent comme des cercles le tour des valves rondes, pendent à la moustache des phoques, ou traînent par terre comme de grandes lignes d'émeraude enflammées qui s'entre-croisent.

Les Bêtes De La Mer.

Elles respirent bruyamment.

Nous sommes essouffées d'avoir gravi la montagne pour arriver jusqu'ici ; la poussière de la route a sali nos écailles, et nous

p407

tirons la langue comme des chiens hors d'haleine. Mais comme nous allons bientôt nous replonger dans l'eau, quand nous serons revenues ! Nous t'emmènerons, Antoine, nous n'avons fait le voyage que pour t'avoir. Oh ! Tu seras bien, là-bas, sur les lits de varechs, par les vertes forêts où il y a des fucus plus grands que des chênes. Nous autres, nous passons entre leurs rameaux qui frissonnent au mouvement régulier des vagues profondes, ce sont d'autres feuillages, d'autres prairies, d'autres montagnes ; nous avons des demeures humides, avec des colonnettes de corail, des murs nacrés, et des ruisseaux plus clairs traînant des perles brillantes le long des bancs de gravier où viennent s'asseoir les baleines. Tu ne sais pas nos immensités liquides : la sonde des matelots n'est point descendue jusqu'à nous, des peuples divers habitent les couches de l'océan ; les uns sont au séjour des tempêtes, il leur faut la longue écume se roulant sur la surface que rident les brises de terre ; d'autres nagent en plein dans la transparence des ondes froides, et sans remuer s'y tiennent suspendus ; d'autres, plus loin, frottent leurs poitrines contre le sable des bas-fonds, aspirent par leurs trompes l'eau des marées qui refluent, ou portent sur leurs épaules le poids des sources de la mer. Pareilles à des soleils découpés, des plantes toutes rondes abritent des animaux endormis ; leurs membres poussent avec les roches, le mollusque bleuâtre fait palpiter son corps inerte comme un flot d'azur. Nous vivons libres dans

les solitudes salées, accomplissant les fonctions pacifiques de no effrayantes existences ; le galet seul sait notre âge, et dans nos migrations, quand nous remontons en haut, nous trouvons que les continents ont changé de figure. Nous n'entendons que les eaux s' agiter entre elles, et sur le dôme qui nous abrite nous regardons passer la quille des navires, comme des astres noirs qui glissent en silence.

Antoine stupéfait.

Quelle quantité ! Quelle variété ! Quelles formes ! Il y en a dans la mer, il y en a dans la terre, il y en a dans l' air ! ... mais je ne vois pas tout... elles arrivent, elles tourbillonnent, elles s' amassent, les unes pareilles, les autres dissemblables, petites, grandes, horribles, mélodieuses ; leurs regards ont des profondeurs où mon âme tourbillonne, on dirait que ce sont des âmes. à quoi leur servent tous ces organes ? Comment vivent-elles ? Pourquoi tout cela ? La drôle de chose ! La drôle de chose !

à mesure que saint Antoine regarde les animaux, ils grossissent, grandissent, s' accroissent, et il en vient de plus formidables et de plus monstrueux encore : le tragelaphus, moitié cerf et moitié bouc ; le phalmant couleur de sang, qui fait crever son ventre à force de hurler ; la grande belette Pastinaca, qui tue les arbres par

p408

son odeur ; le senagion, du pays de Dist, long d' un parasange ; le senad à trois têtes, qui déchire ses petits en les léchant avec sa langue ; le myrmecoleo, lion par devant, fourmi par derrière, et dont les génitoires sont à rebours ; le serpent Aksar, de soixante coudées, qui épouvanta Moïse ; le chien Cépous, dont les mamelles distillent une couleur bleue ; la poephaga, cavale aux vertes narines, qui porte une chevelure de femme à la crinière ; le porphyrus, dont la salive fait mourir dans des transports lascifs ; le presteros, qui rend imbécile par le toucher ; le mirag, lièvre cornu habitant des îles de la mer.

Et d' autres, confus, pêle-mêle, glissant comme l' éclair, emportés comme des feuilles sèches ; il arrive des rafales hurlantes, pleines d' anatomies merveilleuses. Ce sont des têtes d' alligators portées sur des pattes de canard, des cous de cheval terminés par des vipères, des grenouilles velues comme des ours, des hiboux à queue de serpent, des pourceaux à tête de tigre, des chèvres à croupe

d' âne, des ventres ailés qui voltigent comme des moustiques, des caméléons grands comme des hippopotames, des poulets à quatre pattes, des veaux à deux têtes dont l' une pleure et l' autre beugle, des foetus quadruples se tenant par le nombril et valsant comme des toupies, des chameaux à cornes de bélier, des anguilles sur des pattes de chevreuil, des chats rouges mâchant des mains humaines, des grappes d' abeilles se défilant comme un chapelet, des plaques de teigne qui roulent comme des disques de gazon jaune, des corps de femmes ayant à la place du visage une fleur de lotus épanouie ; et puis des carcasses gigantesques remuant comme des rouages leurs articulations blanches, des végétations qui partent des poitrines telles que des rameaux de chair qui se divisent et s' entrecroisent, des aloès couverts de pustules roses, des limaces traînant leurs coquilles muchetées, des polypes tout garnis d' yeux, s' accrochant par leurs bras, aspirant l' air par leurs trompes, contractant leurs gaines, ouvrant leurs trous dilatés, se gonflant, se développant, s' avançant.

Et ceux qui ont passé reviennent, ceux qui ne sont pas venus arrivent, ils tombent du ciel, sourdent de terre, dégringolent des rochers. Les cynocéphales se mettent à aboyer, les sciapodes se couchent, les blemmyes travaillent, les pygmées disputent, les astomi sanglotent, la licorne hennit, le martichoras rugit, le griffon frappe du pied, le basilique siffle, le phénix vole, le sadhuzag pousse des sons, le catoblepas soupire, la chimère crie, le sphinx gronde ; les bêtes marines se mettent à palpiter des nageoires, les reptiles à souffler leur venin, les crapauds à sauter, les moucherons à bourdonner ; les dents grincent, les îles vibrent, les poitrines se bombent, les griffes s' allongent, les chairs clapotent ; il y en a qui accouchent, d' autres copulent, ou d' une seule bouchée s' entre-dévorent. Tassés, pressés, étouffant par leur nombre, se multipliant à leur contact, ils grimpent les uns sur les autres. Et cela monte en pyramides comme une montagne, un grand tas remuant de corps divers, dont chaque partie s' agite de son mouvement propre, et dont l' ensemble complexe oscille d' accord, bruit et reluit à travers une atmosphère épaisse que raye la grêle, où tombent la neige, la pluie,

p409

la foudre, où passent des tourbillons de sable, des trombes de vent, des nuages de fumée et qu' éclairent à la fois des lueurs de lune, des rayons de soleil,

des crépuscules verdâtres.

Antoine.

Le sang de mes veines bat si fort qu' il va les rompre, ma tête éclate en morceaux, mon âme déborde par-dessus moi. Je voudrais m' en aller, partir, fuir !

Moi aussi je suis animal, la vie me grouille au ventre, et je sens des bouillonnements intérieurs comme il y en a dans les fleuves. J' ai envie de voler dans les airs, de nager dans les eaux, de courir dans les bois. Oh ! Comme je serais heureux si j' avais ces membres forts, puissants, ces robustes existences sous leurs cuirs inattaquables ! Il me semble que j' aurais chaud dans le ventre des baleines, et que je respirerais plus à l' aise sur ces vastes envergures. J' ai besoin d' aboyer, de beugler, de hurler. Que n' ai-je des nageoires, une trompe ? Je voudrais vivre dans un antre, souffler de la fumée, porter une trompe, tordre mon corps et me diviser partout, être en tout, m' émaner avec les odeurs, me développer comme les plantes, vibrer comme le son, briller comme le jour, me modeler sous toutes les formes, entrer dans chaque atome, circuler dans la matière, être matière moi-même pour savoir ce qu' elle pense.

Tout à coup

Le Diable

paraissant derrière saint Antoine et ricanant :  
tu vas le savoir, je vais te l' apprendre !

Sur les côtés, les ombres des péchés capitaux réapparaissent, bondissent d' une manière furieuse. Le diable se rapproche, baisse la tête, et, fondant sur saint Antoine, l' accroche aux reins par ses deux cornes et l' emporte avec lui en criant.

Le Cochon

cabré sur ses pattes de derrière et regardant saint Antoine qui disparaît dans les airs.

Oh ! Que n' ai-je des ailes, comme le cochon de Clazomène !

III

p410

Dans les espaces.

Antoine

porté sur les cornes du diable.

Où vais-je ?

Le Diable.

Plus haut.

Antoine  
criant.  
Assez !  
Le Diable.  
Plus haut ! Plus haut !  
Antoine.  
La tête me tourne, j' a peur, je vais tomber.  
Le Diable.  
Retiens-toi par les mains à mes cornes et regarde en  
l' air.  
Antoine.  
Malgré moi mon regard descend comme un fil à plomb,  
et me tire par en bas ; je vois la campagne qui se  
lève debout, telle qu' une immense toile peinte.

p411

Le Diable.  
Tiens-toi !  
Antoine.  
Voilà le sommet des arbres qui disparaît, les  
collines qui s' abaissent ; je vois les villes comme  
des taches d' encre éclaboussées, les routes telles  
que des pattes d' insectes qui se prolongent et  
s' amincissent. La mer ne remue plus, elle est toute  
plate, on la dirait solide comme la terre, et c' est  
la terre au contraire qui se balance en oscillant. Je  
vois les pics des montagnes couverts de neige, qui se  
tassent les uns près des autres comme des moutons qui  
se rassemblent en troupeau. ça saute ! ça danse !  
L' air pèse sur ma poitrine, j' étouffe ! Le vent par  
grandes bouffées me donne des coups dans la figure.  
Ils continuent à monter.  
Mais l' abîme s' élargit, il va me prendre.  
Le Diable.  
Bon courage ! Ne me lâche pas !  
Antoine.  
Ah ! Je me sens dissoudre, toute la vie me remonte  
aux lèvres, et je retiens mon sanglot pour ne pas  
l' exhaler d' un seul soupir.  
Le Diable.  
Encore un moment, ce sera passé tout à l' heure.  
Antoine.  
Je flotte éperdu dans des immensités froides, et  
sans les contractions sourdes qui me remuent par  
intervalles, je croirais que je suis mort ; comme un  
fil de laiton d' une lyre que l' on brise, mes nerfs se  
rompent à la fois, et mon être entier, se détachant  
de lui-même, entrechoque ses morceaux avec des  
grincements aigres et des vibrations traînantes. Le  
ciel est tout noir. Oh ! Les nuages déjà sont bien  
loin... où vais-je ? Où donc ? Où donc ?

Le diable continue à gravir l' espace d' une façon furieuse ; Antoine, défaillant, se tient assis entre ses cornes. Pour l' empêcher de tomber le diable le retient avec ses deux bras levés, et donne de grands coups d' aile dans l' air.

p412

Antoine.

Je n' en puis plus, je ne vois plus rien, tout disparaît, s' efface, oh !

Il s' évanouit à moitié.

Les ténèbres partout ! Un grand souffle seulement qui me pousse... qui me pousse ! ... assez ! Assez !

Le Diable.

Attends, ta douleur va finir ; nous avons passé les régions moyennes, ne sens-tu pas un autre air qui t' arrive ? Et voilà toutes les étoiles qui paraissent plus grandes que jamais tu ne les as vues.

Antoine

rouvrant les yeux.

Tiens ? En effet, comment ?

Le Diable.

N' est-ce pas que tu es mieux déjà, que tu vis plus à l' aise ?

Antoine.

Oui, oui quelles clartés ! Les astres palpitent comme des yeux, il me semble qu' ils me regardent, le ciel est doux, la sérénité de l' éther pénètre mon coeur apaisé.

Le Diable

montant.

Tu ne voudrais plus redescendre peut-être ; regarde, contemple, plus de terre, plus de mer !

Antoine.

Oh ! Comme c' est beau ! Comme c' est grand ! Comme j' y vois loin !

Le Diable.

Naguère ta vue s' arrêta aux collines et ta pensée, comme elle, s' agitait dans un cercle restreint ; elle y tournait, s' y perdait, et s' affaissait épuisée sans plus vouloir avancer, comme un chameau

p413

fatigué qui s' assoit sur son bagage. Mais à présent tu es haut, tu as dépassé l' atmosphère viable des créatures, car j' ai secoué dans mes bords jusqu' au dernier grain de sable qui fut collé à tes sandales.

Les épouvantements du commencement, le vertige des hauts lieux, les pesanteurs du corps qui te retenaient vers le sol, tout a disparu ; joyeux, calme, immense, tu circules en liberté dans l' espace bleu.

Antoine.

à mesure que je monte, je deviens plus léger ; plus j' ouvre les yeux, plus je vois, et plus s' étend l' étendue.

Le Diable.

Tu ne la soupçonnerais pas si vaste, hein ? Déjà pourtant, à travers l' extase, tu avais parfois entrevu le verbe, qui tout à coup se révélait à toi, indépendant et lumineux, au-dessus du dogme, au-dessus de la foi, dégagé des moyens par lesquels on aspire à lui ; mais, comme ce ciel qui te paraissait d' en bas obscurci par les nuées, toujours ton Dieu gardait dans l' ombre la plus grande partie de lui-même ; car, pour l' accorder à ta tendresse, tu le décorais de tant de vertus que tu allais ramenant l' infini aux proportions de ta nature, tandis que ton âme, s' embourbant à part dans les préoccupations du salut, perdait de plus en plus le fil mince qui la rattachait à l' idée ; et le Dieu ravalé et l' homme déchu s' écartaient l' un de l' autre. Quoique la lune à tes yeux n' eût l' air que d' un plat d' argent, tu la croyais distante de toi par d' incalculables espaces ; mais tu sentais pourtant qu' elle devait être tout ensemble moins petite et plus voisine, et, contemplant ses rayons pâles, tu rêvais un astre plus large et un absolu supérieur. As-tu vu quelquefois des pêcheurs de perles fines ? Ils n' iraient point au fond des gouffres s' ils avaient gardé la tunique qui gênait leurs mouvements ; de peur qu' un seul de leurs muscles ne s' en trouvât alourdi, ils ont tout laissé sur la grève, jusqu' à l' amulette de fer-blanc attachée par leur mère. Si tu étais encore au seuil de ta cabane, que tu sentisses la terre sous tes pieds, et que tu vécusses de ses pâtures, tu n' aurais pas le spectacle de maintenant, cette plénitude d' immensité où se dilate ton coeur libre. Ils montent toujours, le ciel de plus en plus devient radieux.

Antoine.

Ah ! Les belles comètes ! Leur queue de feu, creusée au milieu, se courbe comme celle des dauphins ; elles passent, elles tournent...

p414

telles que des flocons de neige, les étoiles tombent sans bruit.



Le Diable.

Plus loin, tout là-bas, au delà des étoiles qui ont des noms, aperçois-tu une matière lumineuse, d' où sortent incessamment tous les soleils ?

Antoine.

Oui, je la vois, il s' en détache des parcelles qui se mettent à tourner. Oh ! Ma prunelle s' inonde, tout est lumière, je marche dans les clartés !

Le Diable.

Roulons-nous dedans, comme des poulains sur l' herbe ; diffuse-toi, répands-toi, étae-toi. Comme élie qui se ratatinait sur le corps de l' enfant mort, aspire le souffle caché qui gît au sein des choses.

Antoine.

Je vois s' élargir des cercles, j' entends le ronflement des sphères.

Le Diable.

Sans nombre et sans fin, jaillissant toujours, les âmes, par des fulgurations incessantes, ruissellent de la grande âme ; sorties d' elle, elles gravitent autour, dans leurs zones assignées, avec quelque chose qui les pousse à en sortir, quelque chose qui les en empêche, et cela fait qu' elles dessinent sans dévier leur parabole éternelle ; les unes vont éclairer des parties ténébreuses, d' autres remontent à leur foyer, d' autres scintillent en place ; elles brillent, se cachent, se succèdent, changent de région dans l' infini, mais ne meurent jamais.

Passe un aérolithe. Antoine, effrayé, pousse un cri.

Ah ! Ce globe de feu va m' écraser ! Qu' est-ce donc ?

Le Diable.

C' est un morceau qui tombe de la tête de Cynosure.

Antoine.

Pourquoi donc ? Où va-t-il ?

p415

Le Diable.

S' il est assez fort pour se dégager des attractions qui le sollicitent, il s' arrêtera, ira prendre son mouvement et devenir à son tour le centre d' un système ; à lui s' agrégeront toutes les parties ressemblantes disséminées dans l' espace et qui s' en désuniront plus tard pour former d' autres mondes.

Antoine.

Pourquoi les planètes peuvent-elles se détacher ainsi, et point les âmes ?

Le Diable.

Qui sait ?

Antoine.

Mais non, car je sens toujours la mienne qui ne quitte pas Dieu.

Le Diable.

Ah ! Comme l' aérolithe flamboyant qui passait tout à l' heure, si dans un effort suprême, elle se dégageait de ce qui la retient, qu' elle pût sortir aussi de l' attraction qui la retient et continuer droit son mouvement, s' enflamant de plus en plus au courant de sa course, elle deviendrait peut-être le principe d' un ordre nouveau, le noyau d' un monde.

Ils montent, le diable reprend :

cette poussière lumineuse qui s' étale par grandes traînées d' or, ce sont des portions d' astres vieillis, qui achèvent de s' évaporer dans l' espace ; chaque atome que tu vois a été partie d' un soleil.

Antoine.

Les soleils s' usent donc ?

Le Diable.

Les soleils, mais pas la lumière qui est en eux. La substance dure, chaque parcelle s' est désunie de l' unité pour devenir unité ; seulement la forme qui les rassemblait s' est reportée ailleurs. à la dissolution de l' homme, quand se défait l' assemblage momentané qui constituait sa personne, tous les éléments qui le composaient repartent en liberté vers leur patrie première. Alors des mondes

p416

s' organisent dans son cadavre à peine froid, des races se dépêchent de naître, il y a des peuples qui ont pour océan les liquides de son ventre, et qui courent, comme entre des arbres, à travers les poils de sa peau. Le chaos, pour eux, c' était l' instant où le corps intact recérait dans ses organes non détruits les germes d' où ils devaient éclore ; mais l' ordre s' établit, et plus gagne la pourriture, plus se développe l' harmonie. Et l' âme aussi, délivrée de l' unité qui la retenait, se diffuse pour pénétrer d' autre matière. N' as-tu pas reconnu des voix humaines dans le murmure des roseaux ? Les chiens qui hurlent ne te parlent-ils pas de tes amis morts ?

Quand tu tressailles au vent du soir, c' est qu' il t' apporte des caresses fluides et des senteurs de sentiment, comme celles que l' on hume sur les têtes chéries. Il n' y a qu' un certain nombre de couleurs, de sons, de formes, d' idées, qui passent et repassent dans la substance pour en varier les modes, et sous des apparences différentes manifester l' éternelle chose : de ces existences infinies, l' être vit, comme elles vivent de lui.

Les racines de Dieu sont au fond de l' âme humaine : c' est de là que se tire l' absolu.

Antoine.

Je n' avais point soupçonné que l' âme fût si grande !  
Le Diable.

Ni le ciel non plus ! Et pourtant tu employais ta  
vie, tête levée, à en calculer la hauteur ; mais  
quand tu venais de laver tes mains, et que tu restais  
ensuite à considérer tes ongles que le jour, passant  
à travers, rendait blanchâtres comme des plaques  
d' agate, est-ce que tu comprenais quelque chose à  
cette matière qui se trouvait là au bout de tes  
doigts ? Et quand tu remuais ton bras, savais-tu  
comment ? Et quand s' avançait ton pied, savais-tu  
pourquoi ? La fiente de ton cochon, lorsqu' elle  
poudroyait en plein soleil avec les scarabées verts  
qui bourdonnaient à l' entour, suffisait tout comme  
Dieu à torturer ta pensée ; ton corps, qui était à  
toi, était bien loin de toi cependant, par l' ignorance  
de lui où tu restais toujours ; ton âme, par laquelle  
tu pensais, tu l' ignorais si bien que de minute en  
minute tu y découvrais à parcourir ; pour la connaître  
en effet il t' eût fallu posséder d' avance toutes ses  
pensées, toutes ses imaginations, toutes ses  
réflexions, toutes ses douleurs possibles. Or qui  
peut prédire, le soir, les rêves de son sommeil, et  
connaître, pendant la vie, ce qu' il y a derrière la  
mort ? L' infiniment petit est aussi difficile à  
saisir que l' infiniment grand ; on ne oit pas plus  
pousser l' herbe que naître les étoiles. Mais par  
delà l' intelligence humaine il n' y a plus ni ce qui  
est grand, ni ce qui est petit,

p417

car l' illimité n' est pas sujet à la mesure,  
l' éternité n' a point de durée, Dieu ne se classe  
pas en parties.

Si le plus imperceptible des brins de la matière  
t' arrête, et qu' il te découvre d' un coup une aussi  
vaste étendue que l' ensemble des choses créées, c' est  
qu' il y a dans l' un comme dns l' autre un insaisissable  
infini qui les lie d' une vie commune et les fait  
pareils tous deux ; or il n' y a pas deux infinis,  
deux dieux, deux unités ; il y a *lui* , et puis  
c' est tout.

Antoine.

Comment tout ! Dieu est partout, alors ! Mais  
comment, partout ? Il est donc dans l' abstraction de  
ceux qui pensent, dans la passion de ceux qui  
sentent, dans l' action de ceux qui font. Est-ce que  
c' est lui qui vous regarde dans le regard, qui bruit  
dans le son, brille dans la couleur, étincelle dans  
la lumière ? Est-ce lui qui est noir dans la nuit et  
vermeil dans le soleil ? Assiste-t-il à tout cela ?

Est-il tout cela ? Cette partie de moi, où je n' ai jamais pu entrer, c' était donc lui ! Je m' en doutais tant cela me paraissait énorme, indistinct, écrasant ! Je sentais bien qu' il m' entourait comme l' air, que je marchais en sa personne, qu' il me donnait pour l' aimer quelque chose de lui-même, mais... oh ! Montons... oui... plus haut, plus haut ! Encore ! Jusqu' au fond... tout au bout ! Ils montent, le ciel s' élargit à mesure, les étoiles se touchent tant il y en a ; c' est un immense dôme, tout lumineux d' une lumière toute blanche.

Le Diable.

Souvent, à propos de n' importe quoi, d' une goutte d' eau, d' une coquille, d' un cheveu, tu t' es arrêté, immobile, la prunelle fixe, le coeur ouvert.

L' objet que tu contemplais semblait empiéter sur toi, à mesure que tu t' inclinais vers lui, et des liens s' établissaient ; vous vous serriez l' un contre l' autre, vous vous touchiez par des adhérences subtiles, innombrables ; puis, à force de regarder, tu ne voyais plus ; écoutant, tu n' entendais rien, et ton esprit même finissait par perdre la notion de cette particularité qui le tenait en éveil. C' était comme une immense harmonie qui s' engouffrait en ton âme avec des frissonnements merveilleux, et tu éprouvais dans sa plénitude une indicible compréhension de l' ensemble irrévélé ; l' intervalle de toi à l' objet, tel qu' un abîme qui rapproche ses deux bords, se resserrait de plus en plus, si bien que disparaissait cette différence, à cause de l' infini qui vous baignait tous les deux ; vous vous pénétriez à profondeur égale, et un courant subtil passait de toi dans la matière, tandis que la vie des éléments

p418

te gagnait lentement, comme une sève qui monte ; un degré de plus et tu devenais nature, ou bien la nature devenait toi.

Antoine.

Il est vrai, souvent j' ai senti que quelque chose de plus large que moi se mêlait à mon être ; petit à petit je m' en allais dans la verdure des prés et dans le courant des fleuves, que je regardais passer ; et je ne savais plus où se trouvait mon âme, tant elle était diffuse, universelle, épandue !

Le Diable.

Les vois-tu bien les innombrables feux du ciel ?

Constellations, planètes, météores, astres lointains, étoiles d' un jour, chacun tourne, chacun brille, et c' est le même mouvement, la même lumière, principe

unique réparti dans chacun, et qui à travers leurs dissemblances de forme et de durée les fait tous pareils quant à la substance qui les compose. Le même sang de l'homme anime ses pieds et bouffit les veines de son front : c'est le souffle de Dieu qui circule parmi les mondes et les contingences de ces mondes. Les gouttes de ce sang sont pareilles en tant que parties d'un même tout, et si elles ne l'étaient, ce tout ne serait pas ; elles se cherchent, tourbillonnent, s'attirent, se joignent, se pénètrent, formées elles-mêmes d'autres particules plus menues, lesquelles sont formées d'autres, et ainsi de suite, et toujours tant que tu pourras les diviser, tant que ta pensée pourra les abstraire. C'est en vertu de cette essence commune que, s'unissant, elles exécutent l'ensemble que chacun représente en soi, toute partie de la matière étant une cristallisation de l'infini. Pour qu'un diamant soit fait, il a fallu que les forces de la nature travaillassent à la fois ; le grain de sable qui crie sous ton pied est le produit complexe de mille créations éteintes ; la pensée qui te survient maintenant, elle a été amenée jusqu'à toi, et au degré qu'elle a, par des successions, des gradations, des transformations et des renaissances ; ce que chaque homme a songé depuis qu'il y a des hommes, y a contribué pour quelque chose, tout est lié, s'emboîte, se fond et se confond. Fini, infini, âme, corps, forme, idée, se confondent ; l'esprit s'approprie la matière, la monte à son niveau, l'annihile par abstraction ; la matière accapare l'esprit, entre en lui, l'étouffe de son poids, l'enfouit en son domaine. N'y a-t-il pas des existences inanimées, des choses inertes qui paraissent animales, des âmes végétales, des statues qui rêvent et des paysages qui pensent ? Chaîne sans bout et sans fin, syllogisme immense dont le principe est inconnu, dont la conclusion est cachée, et que l'on saisit tant bien que mal par le milieu,

p419

comme si l'on n'était pas arrivé à temps pour en relier les deux termes.

Un rythme mystérieux mène à la danse les atomes réunis, qui s'entrelacent, se quittent et se reprennent dans une vibration perpétuelle, dont chacun est une parcelle ; les corps, à travers leur naissance, leur existence et leur trépas, ne faisant que poursuivre leur rentrée dans l'unité de la poussière d'où ils sont sortis, l'âme, avec ses

extensions sans bornes, n'aspire qu'à retourner au Dieu d'où elle est venue.

Antoine.

Oh ! C'est donc pour cela qu'il me prend si souvent des envies d'être mort et que je cherche longtemps si je n'ai pas vécu dans d'autres mondes ?

Le Diable.

Mais la matière n'est pas d'un côté, l'esprit de l'autre, car il y aurait un infini de matière, un infini d'esprit, deux infinis et qui, étant deux, seraient par conséquent bornés, d'où il n'y aurait plus d'infini ; or, puisqu'il ne peut y en avoir qu'un et l'infini n'étant égal qu'à lui-même, ou plutôt n'ayant pas d'égal, les parties qui sont en lui sont donc égales entre elles. Ce'est en effet que par rapport à la terre qu'il y a un haut et un bas, un jour et une nuit ; que par rapport à la créature qu'il y a une vie et une mort ; que par rapport au fini qu'il y a des limites, que par rapport à l'esprit qu'il y a des différences. Il n'existe point d'atome plus grand l'un que l'autre, ou il n'y a point d'atome, ou bien tout est atome. Crois-tu que ton âme soit plus une âme que toute autre âme ? Alors elle ne serait plus âme, c'est-à-dire l'infini en toi ! Toutes sont donc pareilles en tant qu'âmes. Mais, puisque la substance contient les modes et que les choses sont en Dieu, où est donc la différence essentielle qu'il y a entre les parties de ce tout, entre le corps et l'âme, la matière et l'esprit, le laid et le beau, le bien et le mal ?

Le diable monte avec de furieux coups d'aile, ses ailes s'agrandissent toujours, il se développe, ses cornes s'étendent.

Antoine.

Comme nous allons vite ! ça m'emporte, je suis aspiré par en haut, je file en droite ligne sans m'arrêter... tiens ! ... mais... cela change encore, je vois maintenant les étoiles tout au-dessous de moi... la lumière a perdu ses rayons... est-ce le vide ?

p420

Le Diable  
riant.

Ah ! Ah ! Tu t'étonnes de ne trouver ni les neuf cercles qui enlacent l'univers, ni les portes du cancer et du capricorne, ni le zodiaque tel qu'il est peint sur les murailles, ni les roues d'ézéchiël, ni l'écelle de Jacob avec un ange à chaque degré ?

Antoine

effrayé.

Comment ! Il n' y a rien ?

Le Diable.

Non, car rien n' est pas ; le vide au contraire c' est l' être même dégagé de tout attribut qui l' encombre.

Est-ce que l' idée pure peut se préciser par une formule ? Penses-tu enfermer la substance dans quelque chose ?

Ils montent toujours.

Antoine.

Mes yeux ne suffisent plus, mon esprit se fond et craque comme les glaciers au soleil. Irai-je toujours ? Où donc est le but ?

Le Diable.

En soi ! Car si avant que tu remontes dans les causes, de si loin que tu tires les genèses, toujours il faudra que tu en viennes à une cause première, à un principe unique, à un Dieu incréé et qui existe parce qu' il existe. Mais le séparer de la création pour expliquer la création, ce n' est pas lui-même l' expliquer davantage ; et il reste maintenant aussi incompréhensible hors d' elle que la création, tout à l' heure, l' était sans lui.

La mélodie d' une lyre, ce n' est ni l' air mis en mouvement, ni la vibration des cordes, ni le son des notes ; elle résulte de tout cela et elle le cause.

Eh bien ! Tu ne sépareras pas plus la mélodie de la lyre d' avec tout ce qui contribue à l' effectuer que tu ne disjoindras Dieu du monde, le fini de l' infini, l' attribut de la substance ; et si u me dis que la mélodie du moins est jouée par quelqu' un, il faudrait savoir comment ce quelqu' un peut jouer, et ainsi de suite.

La mélodie se fait en vertu d' un ordre qui est en elle, d' où elle n' est pas libre. Dieu existe en vertu de lui-même, en dehors de quoi il ne peut être, et alors il n' est pas libre.

p421

Antoine.

Pas libre ? Le tout-puissant ! Comment donc, puisqu' il est le maître ?

Le Diable.

Eh ! S' il est le maître, est-il libre de ne l' être plus ? Peut-il se reposer, s' anéantir ? Peut-il faire qu' autre chose que lui soit Dieu ? Ou devenir autre chose ?

Antoine.

Mais... pourtant... cependant... il punit le mal et récompense le bien.

Le Diable.

D'après l'ordre, mais qu'il n'a pas posé  
volontairement, puisque c'est en vertu de cet ordre  
qu'il existe et que cet ordre le constitue. Par  
l'effet seul qu'ils sont, les faits engendrent  
d'autres faits que l'on appelle ordinairement leurs  
conséquences : telle action en amène une autre, qui  
en produit une seconde, d'où une troisième, une  
quatrième, sans qu'il soit possible d'en arrêter une  
seule, ni de la faire dévier de sa route ; le bois  
qu'on brûle devient flamme, puis charbon, puis  
cendre, successivement ; le lait devient crème,  
fromage, vermine ; le morceau d'agneau que tu  
manges, après avoir été en toi sang, chair, humeurs,  
engraissera la prairie où il paissait et sera  
rebouté dans l'herbe qui l'a nourri. L'homme qui  
fait le mal en reçoit la punition. Que sais-tu s'il  
ne sera pas récompensé plus tard d'avoir été puni  
jadis ? C'est son crime qui attirera son châtement,  
ce châtement qui produira par la suite un autre  
état, ce dernier terme qui en engendrera un suivant.  
Dieu n'est pas plus libre de ne point punir le mal  
que tu n'es libre d'avoir l'idée qu'il le doit. Ton  
âme contient Dieu puisqu'elle pense ; comment ton  
âme pense-t-elle ? C'est par Dieu. Mais l'infini ne  
peut être ailleurs qu'en lui-même ; Dieu vit donc  
dans la vie, se pense dans la pensée ; du moment que  
tu es, il est en toi ; de l'instant que tu le  
comprends, tu es en lui ; il est toi, tu es lui, et  
il n'y a qu'un.

Antoine.

Il n'y a qu'un ! Il n'y a qu'un ! J'en suis donc, je  
fais partie de Dieu, moi ! Ce cœur qui d'amour  
illimité se gonfle pour lui, c'est donc lui qui est  
dedans, qui se dilate et s'y retourne ! Ni mon corps  
ni mon esprit ne sont plus, mon corps est de la  
matière de toute matière, mon esprit de l'essence de  
tout esprit,

p422

mon âme est toute l'âme ! Immortalité, étendue,  
infini, j'ai tout cela, je suis cela ! Je me sens  
substance ! Je suis pensée !

Le diable s'arrête, planant immobile, les ailes  
étendues ; le souffle de sa poitrine secoue saint  
Antoine à bonds inégaux, puis s'éteint par degrés ;  
il lâche les mains, Antoine se tient tout seul.

Antoine.

Et je n'ai plus peur ; non, je comprends, je vois, je  
respire dans une plénitude... comme je suis calme !  
Le corps du diable, perdant ses proportions, se  
pénètre de lumière et s'illumine ; son œil immense



se fait tout bleu comme le ciel, ses ailes disparaissent, et sa figure plus vague devient belle à ravir. Tournant la tête de côté, il regarde saint Antoine, qui se penche vers lui du haut de ses cornes.

Le Diable.

C' est dans cet infini que se meuvent les choses, l' universalité s' englobe dans l' idée. Quand tu entendais tantôt la musique des sphères, ce' étaient pas les sphères qui tournaient, mais en toi que se passait cette harmonie que tu croyais entendre ; quand tu t' épouvantais de la hauteur de l' abîme, c' était toi qui faisais l' abîme par l' illusion de ton intelligence, qui admettait des distances dans l' étendue et créait des degrés dans ce qui n' a pas de mesure ; ces clartés où tu te dilatais tout joyeux, c' était toi qui les voyais. Qui te dit qu' elles sont ?

Le regard du diable se creuse de profondeurs sombres, s' élargit, s' étend et tourbillonne en entonnoir comme un gouffre de la mer. Fixe, béant, éperdu, Antoine de plus en plus se rapproche du diable, et se met à descendre de marche en marche sur les andouillers de ses cornes.

Le Diable

continue vite et à voix basse.

Qui te dit qu' elles sont ? As-tu pu acquérir la connaissance, autre chose que ta connaissance ? Pour atteindre à la vérité, autre chose que ton idée de ce qui est vrai ? Peux-tu voir ton oeil autrement qu' avec ton oeil ? Et s' il se trompe ? Si ton âme pose tout et que cette âme soit mensonge, où est la certitude de ce qui est posé ? Que seras-tu ? Qu' y aura-t-il ? Pendant le sommeil de la vie, l' homme, comme un Dieu engourdi, sent confusément qu' il rêve et qu' il se réveillera plus tard ; mais si jamais ne venait le réveil ? Si tout cela n' était que dérision infinie, qu' il n' y eût que néant ? Ah ! Tu ne conçois pas que le néant puisse

p423

être ! Mais qui te dit que ce n' est pas l' absurde, au contraire, qui est le vrai, qu' il y ait même quelque chose de vrai ? On ne prouve rien, et quand même on prouverait tout, jamais une preuve n' existe que par rapport au monde qu' elle concerne et à l' intelligence qui la perçoit, et si ce monde lui-même n' est pas, si cet esprit n' est pas ? Ah ! Ah ! Ah !

Antoine

suspendu dans l' air, flotte en face du diable et touche son front avec son front.

Mais tu es, toi, pourtant ! Je te sens. Oh ! Comme tu es beau !

Le diable ouvre la gueule toute grande.

Oui, j' y vais, j' y vais !

Le diable tend les bras pour l' enlacer, Antoine avance les siens vers lui. Dans le geste qu' il fait, sa main, frôlant sa robe, heurte son chapelet ; il pousse un cri et tombe à terre.

Il se retrouve devant sa cabane, étendu à plat dos sur le sol, les bras en croix, immobile ; sur les ruines de la chapelle il y a le cochon debout, les pattes écartées, les yeux fixés, le poil hérissé, la queue raide.

Tout est ténèbres, pas un souffle, pas un bruit.

Les deux prunelles du cochon brillent dans l' ombre, on entend les gémissements faibles de saint Antoine ; peu à peu cependant il se ranime, palpe la terre autour de lui, rouvre à demi les yeux, et, tournant la tête sur chaque épaule, regarde avec étonnement ce qui l' entoure.

Comment se fait-il ? Où étais-je donc ? Mais...

ah !

La fatigue le reprend t il redevient immobile, il retombe.

Oh ! Oh ! C' est comme si j' avais du plomb dans ma tête, elle est si lourde que je ne peux pas la remuer, je la sens collée à la terre.

Il bâille, s' étire les membres, soupire.

Ah ! Qu' on est bien couché ! ... je voudrais pourtant changer de place, ces pierres me font mal.

Il essaie, en s' appuyant sur les coudes, mais il retombe.

Comme je suis las ! On me tuerait maintenant que je n' aurais pas la force de crier grâce... ah ! ... je souffre à l' estomac, j' ai faim, j' ai bien envie de manger... ah ! Ma foi, non, tant pis !

p424

Il parvient à se tourner sur le côté droit, et il y reste les yeux ouverts, contemplant d' un air stupide les décombres de la chapelle. à la fin son regard rencontre le cochon.

Tiens ! Le cochon ! Il est toujours là, lui ! Je le croyais mort... pourquoi ça ? Je ne sais pas... ah !

Mais comme je suis fatigué ! Qu' ai-je donc fait ?

Ah !

Il retombe sur le côté gauche.

Mon coeur ne bat plus, je ne le sens pas, il me semble que je suis comme les cailloux ; j' ai beau vraiment chercher quelque chose dans ma pensée, c' est comme en un vieux puits vide, abandonné, qui a des

ronces sur ses bords, et au fond une grande tache noire.

Je n' ai souvenir de quoi que ce soit. Est-ce que jamais je ne bougerai de là ? Qu' est-ce donc que l' on entend par l' âme ? En ai-je une ? ... après tout, qu' est-ce que cela me fait ? ... eh bien, si, j' en ai..., ah !

Il retombe.

Cependant je n' ai pas toujours vécu ainsi... autrefois... que je me rappelle... essayons de nous relever, allons ! Un bon coup de reins ! Ouf !

Il se relève tout à coup sur son séant, passe les mains sur sa figure, sa tête retombe sur ses genoux, il prend ses jambes dans ses bras et reste ainsi à réfléchir :

d' où viens-je ? Où vais-je ? Où ai-je été ? Comment suis-je ici ? Pourquoi donc mes mains sont-elles molles et mes genoux brisés ? Et je tremble en dedans de moi, comme la feuille du peuplier qui ne se repose jamais. Quand je chercherais, que j' essaierais, que je me fatiguerais, puisque je ne peux pas ! Puisque c' est plus fort que ma force ! Je ne comprends rien à tout cela, moi !

Il se met à pleurr.

Je ferais mieux de dormir... mais c' est que je n' ai pas sommeil... n' importe ! Recouchons-nous !

Le Cochon.

Quand je resterai toujours là, comme un lézard, à regarder le même point, ça ne fera pousser ni une rave ni une grenade. Depuis le temps que j' y suis, les paupières m' en cuisent. Faisons un somme. Antoine retombe sur le dos et s' assoupit, le cochon s' endort,

p425

il ronfle, on voit son gros ventre s' abaisser et monter ; Antoine, assoupi, s' agite et se retourne. Cependant sur les rochers se dessine l' ombre du diable, qui fait des signes comme pour appeler quelqu' un, et la luxure, courbée en deux, marchant sur la pointe du pied, et tenant dans sa bouche le devant de sa robe, s' avance avec un sourire contenu. Ses bras sont nus, elle a sur la tête une couronne de boutons de roses tout humides. Se baissant à terre, elle se rapproche de saint Antoine, et se met à lui gratter la plante des pieds ; le cochon se réveille. Le Cochon.

Je ne connais rien de plus désagréable au monde. Qu' il est fâcheux d' être réveillé de cete façon ! Ah ! ça me ferait du bien, pourtant, si j' avais là quelque bonne truie aux fesses pointues ! Si je la

tenais ! ... oh ! Oh ! Mais c' est trop fort ! Cela me tire dans le dos, comme si depuis le croupion jusqu' à la nuque toute la moelle demon échine était un câble que l' on tendît avec une manivelle.

Antoine

se levant sur le coude et reconnaissant la luxure.

Ah ! C' est toi, encore ! Je ne pensais guère à toi, va, laisse-moi tranquille, va-t' en !

La luxure lui passe la main sous le vêtement.

Le Cochon.

Je voudrais bien me reposer, ça me tourmente... si je savais un moyen...

Antoine.

Non, laisse-moi, finis, va-t' en !

La luxure continue à le vouloir chatouiller.

Va-t' en, mais va-t' en donc ! Tu ne me fais pas peur, je sais comment te chasser.

Il lui donne de grands coups de pied dans la figure.

Tiens, tiens, en as-tu assez ? T' en iras-tu ? Ah !

Ah ! Tu t' apaises ? Fuis, cache-toi... arrière !

La luxure finit par disparaître.

Enfin ! La voilà partie ! Je vais être mieux maintenant.

p426

Au bout de quelques minutes.

Eh bien ! C' est étrange ! Je croyais que, débarrassé d' elle, j' allais avoir une grande joie, pas du tout !

D' où vient donc, tout à l' heure en la frappant, que j' éprouvais du plaisir au pied à sentir sa figure qui me touchait ?

Voyons, changeons de place, je vais aller m' asseoir sur le banc.

Il se relève et se dirige lentement vers le banc qui est devant sa cabane, il s' y laisse tomber de tout son poids, croise les bras, puis baisse la tête sur sa poitrine et regarde par terre.

Qu' est-ce que je vais faire ? ... si je priais ? ...

mais j' ai tant prié déjà ! Travailler plutôt ? On

n' y voit pas, et puis il faudrait rallumer la

lanterne. à quoi d' ailleurs ça m' vancera-t-il ?

Toujours ces corbeilles ! Bel ouvrage, vraiment !

Non ! Si je creusais un trou pour m' amuser ? Je le

boucherais ensuite ; ou bien si je me mettais à

démolir ierre à pierre ma maison ? ... ah ! Que je

m' ennuie ! Que je m' ennuie ! Je voudrais faire

quelque chose et je ne sais quoi ; je voudrais aller

quelque part, je ne sais où ; je ne sais pas ce que

je veux, je ne sais pas ce que je pense, je n' ai pas

même la volonté de désirer vouloir.

Dire pourtant que j' ai passé toute ma vie ainsi, et

que jamais je n' ai seulement vu danser la pyrrhique !  
C' est pitoyable ! D' où diable cette idée me  
vient-elle ? Et à propos de quoi ?

Il se lève d' un bond et se met à marcher vite de sa  
cabane à la chapelle, allant et revenant toujours sur  
la même ligne sans s' arrêter ; puis il se ralentit  
peu à peu et continue lentement, les mains derrière  
le dos.

C' est peut-être que je n' ai jamais été en  
pèlerinage... mais auquel ? Il y en a beaucoup, tous  
sont bons ; cependant ceux qui revenaient de si loin  
ne m' en ont pas paru meilleurs. J' enviais leur  
figure hâlée, les coquilles qu' ils portaient sur  
l' épaule ; eux me montraient leurs pieds saignants et  
ne répondaient rien, sinon qu' ils avaient beaucoup  
marché.

Oh ! Je sens pourtant que d' appuyer ma tête sur  
quelque pierre sainte me rafraîchirait l' âme, je  
veux des cierges brûlant parmi des tabernacles  
vermeils, et, dans les reliquaires d' or, des os de  
martyrs à baiser ; il me faudrait les grandes nefes  
où la voûte se mire dans les calmes bénitiers.

Le Cochon.

Jamais je n' aurai donc sous mon pauvre ventre du  
fumier jusqu' aux épaules ! Dans un baquet d' eau sale  
je ne débarboterai pas mon groin joyeux ! Que ne  
suis-je dans la basse-cour,

p427

près le ruisseau des écuries, à m' épater tout de mon  
long dans la bousée claire des petits veaux !

Antoine.

Bah ! à quoi bon ? Le bonheur, je le sais, n' est pas  
dans ce qu' on rêve. Comme une flèche lancée contre  
un mur, toujours le désir échappe, rebondit sur vous  
et vous traverse l' âme. Pour souffrir, j' ai  
longtemps jeûné ; pour être pur, je me suis  
mortifié ; pour aimer, j' ai versé bien des pleurs ;  
et mon corps ne sentait rien, mon coeur n' était point  
chaste, l' amour n' arrivait pas ! L' amour n' est  
jamais venu ! J' ai toujours été sec et sans  
tendresse. Toutes ces oeuvres de dévotion que  
j' accomplis je ne sais pourquoi... parce que  
l' habitude en est prise... qu' il le faut... mais au  
fond je n' aime pas Dieu... non ; je ne sais pas  
d' abord qu' est-ce que c' est, je n' ai jamais pu m' en  
faire une idée et je commence à la fin...  
il bâille.

Ah !

Peu à peu, cependant, le ciel noir, prenant d' abord  
des teintes d' ardoise, se me à blanchir sans

s' éclairer ; le vent souffle, les soies du cochon  
s' en courbent sur son dos.

Quelle tristesse ! Quelle misère ! Est-ce que je ne  
me débarrasserai pas de ce colossal ennui qui  
m' écrase ?

J' ai vu jadis le cadavre d' un noyé ; les ondes en le  
roulant l' avaient rincé dans tous ses pores, et de  
loin sur le sable sa chair mate brillait. Mon coeur  
est plus pâle que ce cadavre ; il a comme lui, sans  
qu' aucun s' en soucie, passé bien des jours à se laver  
dans les abîmes qui l' ont mis en pourriture, et le  
désespoir aux grandes ailes s' abat dessus comme une  
nichée de vautours, et voilà qu' il se décompose sur  
la grève !

Ah ! La nuit est froide.

Il serre son vêtement contre lui.

Je sens peser sur mon âme comme des linceuls  
mouillés, j' ai la mort dans le ventre.

Il se rassoit sur le banc et s' y ratatine tout  
engourdi, les bras croisés, les yeux à demi clos ;  
puis se renversant en arrière il se met à se frapper  
la nuque contre la muraille à coups réguliers ; il  
compte lui-même :

un-deux-trois-quatre-cinq-une-deux-  
une-deux.

Il s' arrête, le cochon se lève et va se coucher à une  
autre place.

p428

Pourquoi veillé-je ? D' où vient que je fais ce que je  
fais, que je suis ce que je suis ? J' aurais pu être  
autre chose. Si j' étais né un autre homme par  
exemple, j' aurais eu une autre vie, et alors rien de  
la mienne ne m' eût été connu, de même que je ne  
connais rien de celle-là que jen' ai pas. Si j' étais  
arbre par exemple, je porterais des fruits, j' aurais  
un feuillage, des oiseaux, je serais vert ; oui, tout  
aussi bien j' aurais pu être arbre, ou caillou, ou le  
cochon, ou n' importe quoi. Pourquoi n' est-ce pas le  
cochon qui est moi ? Pourquoi moi ne suis-je pas  
lui ? D' où vient que nous sommes-là tous les deux, et  
qu' il y a des hommes, une terre, des saisons, des  
montagnes, des plaines ? Pourquoi y a-t-il quelque  
chose ? Quand je pense qu' on naît, qu' on meurt, qu' on  
se réjouit, qu' on s' afflige, qu' il y a des maris  
couchés avec leur femme et des gens qui rient à  
table, que l' on travaille à toutes sortes de métiers,  
et qu' on est très occupé, qu' on a des mines  
sérieuses ! ... comme c' est bête ! Comme c' est bête !  
Le Cochon.

Plus je vais, plus je suis dégoûté de ma nourriture et

vexé de n' en avoir pas d' autre.

Antoine.

Et moi donc ! Avec mes mortifications, mes oraisons, mon cilice, mes paniers, ma cabane, mon cochon, mon chapelet, ne suis-je pas plus pitoyable et plus bête encore ? à quoi tout ça mène-t-il ? à qui est-ce utile ? Pas à moi, toujours ! Ah ! Que je m' ennuie ! Que je souffre ! Je me déteste, je voudrais me battre ; si je pouvais, je m' étoufferais. Quel triste imbécile je suis ! J' ai besoin de jurer comme les soldats, je m' en vais me rouler par terre et crier tout haut en me déchirant la figure avec les ongles, je veux mordre ! ... mais je n' aurai donc jamais quelque chose à empoigner dans les mains et à mettre en morceaux ? Il y a longtemps que je contiens tout... sors donc ! Sors donc ! Volez cheveux de ma chevelure, et la peau avec, et la tête après, et le coeur aussi !

Il s' arrache les cheveux, frappe du pied, se donne des coups, il sanglote, balbutie.

Le Cochon.

Je m' embête à outrance ; j' aimerais mieux me voir réduit en jambons et pendu par les jarrets aux crocs des charcutiers.

Le cochon, se jetant à plat ventre, s' enfonce le groin dans le sol

p429

et reste sans bouger, les pattes par-dessus les oreilles, bavant des mâchoires et geignant sourdement.

Saint Antoine tournoie, chancelle et tombe sur le seuil de sa cabane, épuisé, haletant ; la sueur ruisselle de son front, ses dents claquent, un mouvement convulsif secoue ses membres ; il râle ; le cochon grogne ; dans son coin le diable rit.

Un crépuscule verdâtre montant du fond de l' horizon découpe le ciel gris de truées inégales, le brouillard tombe.

Paraît la mort.

Un grand suaire, retenu par un noeud sur le sommet de son crâne jaune, lui descend jusqu' aux talons, laissant à découvert le devant de son squelette et sa face où il manque le nez ; ses mâchoires avancées reluisent, ses os claquent en marchant. Elle a sous le bras gauche une bière neuve qu' elle jette par terre, et tient passé au bras droit un fouet de postillon dont la mèche traîne.

Elle arrive montée sur son cheval noir, qui est grand, maigre, ensellé, gros du ventre et moucheté de place en place par les arrachures de son pelage, ses

sabots si usés qu' ils sont recourbés par le bout  
comme des croissants de lune ; sa crinière, pleine de  
brins de paille, de feuilles sèches et de poussière,  
lui tombe jusqu' aux genoux, et il lève au vent, en  
reniflant, ses naseaux larges comme des trompes.

La mort lui accroche au garrot la faux qu' elle  
portait sur l' épaule, et il s' en va paître parmi les  
ruines de la chapelle, marchant et glissant sur les  
pierres qu' il casse.

La mort s' avance, le cochon court se cacher.

La mort se rapproche de saint Antoine, elle le  
considère en face, immobile, les bras pendant le long  
du corps et les poignets croisés ; baissant la tête  
par les tendons de son cou, elle tord la bouche et  
sourit. Antoine tressaille.

La Mort.

As-tu peur ?

Antoine se met à la regarder sans rien dire.

Si tu as froid, tu n' auras plus froid ; si tu as  
faim, tu n' auras plus faim ; si tu es triste, tu ne  
seras plus triste.

Elle fait encore un pas, elle reprend d' une voix  
douce :

dis ? Veux-tu ? Ce sera comme si tu dormais sans  
jamais te réveiller.

Antoin

répétant machinalement.

Sans jamais me réveiller ?

p430

La Mort.

Oui ! Et sans rêver même ! Tu ne penseras rien, tu  
ne sentiras rien, tu ne seras plus rien.

Elle incline le menton sur la clavicule droite, et  
dardant le jet noir de ses orbites sans yeux, de la  
main gauche, avec le pouce et l' index, elle prend son  
linceul par le bord et le lève au bout de son bras,  
l' étendant ainsi dans sa largeur entière.

Antoine.

Oh ! Tu n' as pas besoin de faire la jolie, je t' ai  
tant méditée, je t' ai rêvée si longtemps que je te  
connais.

La Mort.

Personne ne me connaît.

Antoine.

Pourquoi viens-tu donc ?

La Mort.

Pour te prendre.

Antoine.

Pour me prendre ? ... est-ce que c' est l' heure ?

La Mort.



Oui, c' est l' heure, c' est toujours l' heure.  
Se rapprochant plus près, elle lui tend la main comme  
pour l' aider à se lever ; acroupi, il se tasse  
contre le mur et la contemple.  
Ce sera fait bien vite ; allons !  
Antoine  
à lui-même.  
En effet ! Pourquoi pas ?  
La Mort.  
Donne-moi la main.  
Antoine hésite.

p431

La main... le doigt seulement... le bout de l' ongle.  
Antoine retire sa main de dessous son aisselle et  
l' avance lentement vers la mort... reculant tout à  
coup.  
Mais... es-tu bien la mort vraiment ? Si ton visage  
mentait ? Si je ne faisais que changer d' existence  
par hasard ? Si là-bas j' allais avoir un autre corps,  
que j' eusse une autre âme aussi, ou la même ? Que  
sais-je ? Oh ! Non, tu es le néant, n' est-ce pas ? Le  
vrai néant ; il n' y a rien sans doute, c' est tout  
noir, hein ? Et puis c' est tout.  
La Mort.  
Oui, c' est tout, c' est la fin, c' est le fond. Si  
vieille que soit l' étoffe de mon manteau, le jour ne  
passe pas au travers ; je le mettrai par-dessus ta  
tête, je te clouerais là dedans.  
Elle lui montre le cercueil.  
Et alors tu auras vécu pour tous les millions  
d' années qui suivront et pour l' éternité infinie qui  
suivra. Et quand ce bois sera usé, quand ce linge  
sera pourri, il y aura longtemps que ce peu qui  
restait de toi jadis ne sera même plus.  
Je suis la consolatrice, l' endormeuse ; comme on fait  
au petit enfant qui a bien couru toute la journée, je  
couche le genre humain dans son berceau et je souffle  
la lumière ; les désespérés, les fatigués, les  
ennuyés, j' ai arrêté leurs pleurs, reposé leurs  
lassitudes, clos le bâillement de leur bouche, et  
comblé le vide qu' ils avaient ; ceux qui regrettaient  
ne regrettent point, ceux qui étaient dans l' attente  
ne s' impatientent plus ; insensible, anéanti,  
dissous, plus évaporé que la rosée d' hier, plus  
effacé que le pas de l' autruche sur le sable, plus  
nul qu' un écho perdu...  
Antoine.  
Oh ! Ton haleine me souffle au visage, tu as des  
odeurs de néant qui font défaillir mon âme.  
La Mort.

Viens, j' ai des baisers sans bruit, des caresses à  
n' en plus finir, un lit si mou qu' on ne le sent pas,  
ma pamoison est éternelle. Viens ! Je suis silencieuse,  
je suis douce, je contiens ce qui a vécu sous le  
soleil et des soleils et des mondes tous à l' aise,  
sans qu' ils soient gênés d' être nombreux, car la  
table s' allonge à mesure qu' affluent les voyageurs,  
et personne ne se plaint de n' avoir pu trouver sa  
place ; tu seras là-bas sans âge, sans mémoire, sans  
passé, sans avenir, aussi jeune que les plus jeunes,

p432

aussi vieux que les plus vieux, aussi puissant que les  
plus forts, aussi beau que les plus beaux. Viens !  
Viens ! Je suis la paix, l' immuable vide, la  
connaissance suprême.

Antoine

en sursaut.

Comment ! La connaissance ?

La Mort.

S' il n' y a rien au delà de moi, en me possédant  
n' atteindras-tu pas le dernier terme ? S' il est au  
contraire quelque chose, un soleil qui luise par delà  
les sépulcres, et que je ne sois, comme on dit, que  
le seuil de l' éternité, alors il faut me prendre pour  
en jouir, il faut me franchir pour y entrer. Soit  
donc qu' il n' y ait rien ou quelque chose, si tu veux  
le néant, viens ! Si tu veux la béatitude, viens !  
Ténèbres ou lumière, annihilation ou extase, inconnu  
quel qu' il soit, ce n' est plus la vie, donc ça vaut  
mieux. Allons, partons, donne-moi la main, fuyons  
au galop vers mon royaume sombre.

Antoine, se levant, tend ses deux mains à la mort,  
quand derrière celle-ci tout à coup paraît la  
luxure, qui lui passant la tête sur l' épaule montre  
son visage et cligne des yeux.

La Luxure.

Pourquoi mourir, Antoine ?

La Mort.

Quoi ! Tu voudrais vivre encore ?

Antoine se rassoit et reste comme pétrifié, portant  
alternativement ses regards de la mort qui grimace à  
la luxure qui sourit.

La Luxure

reprend :

tu ne la connais seulement pas, cette vie que tu  
abandonnes.

La Mort.

Mais oui ! Tu en es rassasé, dégoûté.

La Luxure.

Non, tu n' as pas, l' un après l' autre, savouré les

de ses ivresses. Oh ! Antoine, ceux qui ont fatigué leurs mains à les presser tant qu' ils pouvaient pour en faire sortir le jus, pleurent au bout de leurs ans quand il leur faut quitter cette joie tarie à laquelle se suspendent encore leurs forces épuisées.

La Mort.

Bah ! Ils sont pareils, tous les fruits de la terre ; on y mord à belles dents, mais dès la première bouchée le dégoût vient aux lèvres.

La Luxure

prend sa couronne de roses de dessus sa tête, et l' offrant aux narines de saint Antoine.

Vois mes belles roses ! Je les ai cueillies dans la haie, sur le tronc d' un frêne où s' enlaçait l' églantier ; la rosée perlait aux branches, l' alouette chantait et la brise du matin secouait l' odeur du feuillage vert. Le monde est beau, le monde est beau ! Dans les pâturages pleins d' herbe, les poulains courent en gaieté, les étalons hennissent, les taureaux beuglants marchent d' un pied lourd ; il y a des fleurs plus hautes que toi et qui parfument les océans sur les plages où elles poussent ; il y a des forêts de chênes qui frissonnent sur les montagnes, des contrées où l' encens fume au soleil, de larges fleuves et de grandes mers ; on pêche dans les fleuves, on navigue sur les mers ; à la moisson les grappes sont enflées, et des gouttelettes poissantes suintent à travers la peau des figues ; le sang bat, la sève coule, le lait mousseux des chèvres sonne en tombant dans les vases, la mouche bourdonne sur les buissons. Par les nuits d' été, les flots déploient des feux dans leur écume, et le ciel est pailleté d' or comme la robe d' une princesse. T' es-tu balancé sur les grandes lianes ? Es-tu descendu dans les mines d' émeraude ? A-t-on frotté ton corps en sueur avec des essences fraîches ? As-tu seulement dormi sur une peau de cygne ? Ah ! Goûte-la plutôt, cette vie magnifique, qui contient du bonheur à tous ses jours, comme le blé de la farine à tous les lobes de ses épis ! Aspire les brises, va t' asseoir sous les citronniers, couche-toi sur la mousse, baigne-toi dans les fontaines, bois du vin, mange des viandes, aime les femmes, étreins la nature par chaque convoitise de ton être, et roule-toi tout amoureux sur sa vaste poitrine.

Antoine

réfléchissant.

Si je vivais !

La Mort.

Non, non ! La vie est mauvaise, le monde est laid. Ne te sens-tu pas abandonné au milieu de toute la création ? Ils ne s' inquiètent guère de toi, va, les corbeaux qui volent, ni la plante qui pousse, ni la petite étoile ; le ciel se met bleu quand ton coeur est sombre, le brouillard s' ajoute à la tristesse, et le coassement de la grenouille répond à ta voix, quand tu pleures tout haut. Ne faut-il pas te réveiller tous les matins, manger, boire, aller, venir, répéter cette série d' actes qui sont toujours les mêmes ? Voilà ce qui compose la vie, elle est faite de cela, pas d' autre chose ; chacune de ces pauvres sensations va s' ajoutant à la suivante comme des fils à des fils, et l' existence d' un bout à l' autre n' est que le continuel tissu de toutes ces misères.

Antoine.

Ma foi, oui, je ferais peut-être mieux de mourir !

La Luxure.

Tu parles de mourir ! Pauvre fou, qui aimes à se dire à lui-même : " oh ! Je connais, je suis las, j' ai tout éprouvé, donc je suis sage ! " et tu vas partout broutant de la tristesse afin d' engraisser ton orgueil. Dis-moi ! Frémissante et déshabillée, as-tu quelquefois tenu sur tes genoux la catin rieuse, qui se regardait dans tes prunelles ? Avait-elle sur la peau de bonnes odeurs de violettes flétries, et dans les reins, des souplesses de palmiers, et dans les mains, des irritations fluides à t' inonder de désirs quand elles passaient sur toi ? Puis, la saisissant d' un bond, l' as-tu renversée sur le lit qui s' enfonçait comme un flot ? Elle te serrait de ses bras joints, tu sentais ses muscles trembler, ses genoux qui se heurtaient, ses seins se raidir ; sa tête s' en allait, son corps se détendait, prenait des poses assouviées, et les paupières de ses yeux morts frémissaient comme l' aile des papillons de nuit... étiez-vous bien contents d' être seuls ? Ricaniez-vous tout bas, en touchant vos chairs ? N' est-ce pas que tu t' attendrissais alors en des gratitudes étranges, que ton coeur étonné se prenait dans sa chevelure, et qu' il se répandait avec elle sur ses beaux membres nus ? Tu faisais bien, va ! C' est là le bon de la vie, le reste n' est que mensonge !

Antoine.

Que mensonge ?

La Mort.

Le mensonge, au contraire, c' est ce qui n' est pas moi ; tout ce qui un moment tourbillonne en dehors bientôt y revient, tout y converge, tout s' y absorbe. Mais je suis, sois-en sûr, la fin des fins, le but des buts, l' achèvement des oeuvres.

Antoine.

Si c' était vrai, pourtant !

La Luxure.

Sa robe rose décolletée mord ses épaules grasses, elle a les cheveux luisants de pommade, quelque chose de miellé qui sent les fleurs ; son front est pâle sous ses bandeaux, comme la lune entre deux nuages ; tu passerais la main dans sa gorge, tu toucherais à son grand peigne, elle se mettrait pour toi toute nue, en commençant par les pieds ; tu verrais se relever son vêtement et s' étendre sa chair.

La Mort.

On passe des bâtons sous la bière, et l' on s' en va. On la voit ! Quand on la suit ! Qui se balance de droite à gauche et semble à chaque pas plonger comme une chaloupe. Le mort, là dedans, se fait charrier paresseusement, les porteurs suent, des gouttes de leur front tombent sur le coffre. Braves gens ! On vous mettra à votre tour, on vous portera comme lui, vous vous ferez traîner plus tard. Les blés sont verts, les poiriers sont tout en fleurs, les poules chantent dans les cours ; il fait beau, la récolte sera bonne ; la fosse est prête, ils attendent, appuyés sur leurs louchets ; la terre s' émiette des bords du trou et coule dans les coins. On arrive, on vous descend avec des cordes, les pelletées se précipitent, et c' est comme si rien n' avait été.

Aimerais-tu mieux être sur des feuilles ou rouler au fond de la mer ?

La Luxure

passant prestement sous le bras de la mort, vient se camper devant saint Antoine ; il la regarde en hochant la tête, elle dit :

mais, malgré toi, du plus profond de toi-même, quelque chose malgré toi se révolte furieusement ; le coeur de l' homme est fait pour la vie, et l' aspire de partout, du plus loin qu' il peut. Outre les souvenirs où il se reporte, les espérances où il se jette, les possessions où il s' ébat, n' a-t-il pas besoin d' autres mondes à

perspectives plus reculées, pour courir plus avant et se mouvoir plus à l'aise ? L'artiste, ainsi, des carrières de marbre fait sortir des hommes, d'autres sont occupés par les races disparues, ou rêvent le bonheur pour des foules à naître.

La Mort

pousse la luxure de côté et reprend sa place.

Eh, qu'importe ! Puisque les foules, les rêves, les espérances, les souvenirs, l'imaginaire et le réel, tout s'engloutit dans le même trou. Ainsi qu'un boulanger qui pétrit sa pâte, l'humanité travaillante ne fait qu'enfourner pour ma bouche, et je m'empiffre de tout continuellement ; c'est pour moi qu'arrivent les siècles, expirant l'un après l'autre comme des flots sur la plage, devant nos pieds immobiles ; c'est pour moi que se construisent les palais, que se dressent les tombeaux, que s'alignent les armées, que se fabriquent les tissus, que se fondent les bronzes, que s'écrivent les livres. Les palais s'abaisseront dans les fleuves, les tombeaux se pourriront comme les cadavres, je coucherai par terre les hommes debout, les fils de la trame s'écarteront, l'airain s'éparpillera, et les chefs-d'oeuvre des grands hommes finiront par n'être pas plus que la voix de la cigale écrasée, que la mousse du torrent desséché, que la forme du nuage disparu. C'est toujours pour moi que l'on amasse de l'argent, que l'on rehausse son panache, que l'on fait des projets, des serments, des lois ; pour moi que s'établissent des empires, que l'on bâtit des maisons et que l'on cherche une épouse, car je dévore les peuples, les locataires et les enfants. Te parlerai-je encore de l'éternité des amours, de la constance des affections, de la durée des amitiés, et de tous les autres sentiments qui se poussent si vite pour en finir qu'on n'a pas le temps de les voir ? C'est cette fièvre du néant qui fait l'activité des hommes ; ils se hâtent, ils accumulent leurs oeuvres, et de quelque côté que je me tourne, partout je n'aperçois que mon visage, comme en autant de miroirs multipliés.

Mais pas plus que le cimetière le coeur de l'homme ne pourrait dire l'histoire de tous ses morts, quelle est leur place maintenant et ce qui reste d'eux. Là, sont entassés pêle-mêle des passions magnifiques et de pauvres amours, des enthousiasmes au front pur, des ignominies silencieuses, des joies bruyantes, des haines qui étaient bien fières, et qui faisaient sonner dans le monde la molette de leurs éperons. C'est fini, c'est passé, on en met d'autres par-dessus, et la terre ne se doute pas de tout ce qu'elle contient d'oubli.

Cependant le cimetière comme le coeur se hausse de plénitude, enfouit en se gonflant jusqu'à la pierre

de ses tombeaux,

p437

fait craquer ses limites et déborde au dehors ; il y a sur le gazon des ossements jaunes, et l' on sent aux alentours une vague odeur de charogne.

La Luxure

revient et, passant encore sa mine par-dessus l' épaule de la mort, regarde Antoine avec des yeux tendres.

C' est parce qu' il étouffe, ton pauvre coeur !  
Donne-lui de l' air ; il a besoin, comme les malades, du large parfum des bois et des verdoiements qui font revivre.

Pourquoi, tel qu' un homme possédé d' avarice, as-tu enfoui dans un trou les trésors de toi-même ? Te voilà dénudé maintenant, et misérable tout à fait, tandis que tu aurais pu avoir les plaisirs qui raccourcissent le temps, les joies qui rendent heureux, toutes les délectations de la vie. Quand l' époux rentre chez lui et qu' il aperçoit de loin sa maison, il se sent remuer les entrailles, en pensant à la soupe qui fume, à ses enfants qui jouent, à sa bonne petite femme qui l' attend ; mais toi, tu n' as jamais rien eu, ni un baiser sur les lèvres, ni la sympathie de personne, ni même l' effusion passagère d' un camarade de taverne, tu n' es donc pas bon : si tu étais bon, tu voudrais aimer. Cependant tes yeux plus d' une fois se sont mouillés de tendresse en caressant un chien, tu t' attristes dans ta solitude lorsque tu songes à tous ceux qui, dispersés sur la terre, auraient pu être tes amis, et même tu te réjouis pour les plantes quand il va tomber de l' eau. Te souviens-tu, quand tu étais petit, ta mère, le soir, te prenait sur ses genoux pour te faire dire ta prière, en te tournant vers une image du bon Dieu qui était accrochée à la muraille ; c' était un grand vieillard accoudé sur les nuages, avec une barbe blanche. Elle te disait les mots, tu répétais ; le soleil couchant passait par le haut de la fenêtre, ça faisait sur les dalles de longues lignes minces. à cette heure-là les ânes sortaient du moulin, et comme ils restaient un instant dehors en attendant leurs maîtres, ils se mettaient à brouter l' herbe au pied des murs, et de temps à autre, par intervalles, ils secouaient les grelots de leurs colliers ; sur la route, au loin, tourbillonnait une poussière d' or... il y avait des voyageurs qui passaient, tu ne priais plus, ta mère te reprenait, et tu recommençais sans cesse.

La Mort.

Où sont-elles maintenant toutes les femmes qui furent aimées, celles qui mettaient des anneaux d' or pour plaire à leurs maris, les vierges aux joues roses qui brodaient des tisons, et les reines

p438

qui se faisaient, au clair de lune, porter près des fontaines ? Elles avaient des tapis, des éventails, des esclaves, des musiques amoureuses jouant tout à coup derrière les murs ; elles avaient des dents brillantes qui mordaient à même dans les grenades, et des vêtements lâches qui embaumaient l' air autour d' elles. Où sont-ils donc les forts jeunes hommes qui couraient si bien, qui riaient si haut, qui avaient la barbe noire et l' oeil ardent ? Où sont leurs boucliers polis, leurs chevaux qui piaffaient, leurs chiens de chasse rapides qui bondissaient dans les bruyères ? Qu' est devenue la cire des torches qui éclairaient leurs festins ?

Oh ! Comme il en a passé de ces hommes, de ces femmes, de ces enfants et de ces vieillards aussi ! Il y a de grands déserts, où la perdrix rouge, maintenant, ne trouverait pas à manger, et qui ont contenu des capitales. Les chars roulaient, on criait sur les places ; je me suis assise sur les temples, ils ont croulé ! De l' épaule, en passant, j' ai renversé les obélisques ; à coups de fouet, j' ai chassé devant moi, comme des chèvres, les générations effarées.

Plus d' un couple d' amis a causé de moi bien souvent, seuls, près du foyer, dont ils remuaient les cendres, tout en se demandant ce qu' ils deviendraient plus tard ; mais celui qui s' en est allé ne revient point pour dire à l' autre s' ils s' étaient trompés jadis, et, quand ils se retrouveront dans le néant, rien d' eux ne se reconnaîtra, pas plus que ne se rejoindront les parties du morceau de bois qu' ils regardaient brûler.

La Luxure.

Qu' importe ! J' ai fait pousser des marguerites sur leurs tombeaux, je perpétue de ma semence l' éternelle floraison des choses, et je penche sur ta tête les arbres tout chargés qui ont pompé leurs sucs dans les entrailles des morts.

C' est ma flamme qui scintille dans les prunelles, c' est mon nom que murmurent les feuillages, c' est mon haleine qui s' abat des cieux dans les langueurs du soir. à quoi servent les colliers d' ambre ? Quel est le but des regards ? Le mot toujours murmuré, la chose dont on rougit et que l' on convoite sans rien dire.



Elles marchent toutes deux de plus en plus vite, en criant de plus en plus haut.

La Mort  
ricanant.

Ils voudraient pourtant se persuader que je ne suis pas ; afin de se défendre du néant, ils amassent les raisonnements : " pour la matière, passe encore ! Mais l' âme ? Oh ! Non ! Prouvons-nous qu' elle ne peut périr. Voyons ! Partons d' un principe : ça nous

p439

déplaît, donc ça ne peut être. Vinne donc la mort, nous ne la craignons plus, la meilleure partie de nous lui étant inaccessible ; soignons cependant nos chères personnes, gardons-nous du péril et buvons de la tisane, ça ne peut pas nuire. "

on s' enferme chez soi, on se dit : " oui, sans doute, elle viendra ; mais plus tard... dans longtemps, oh ! Bien longtemps d' ici. J' ai tant de choses à faire ! Je voudrais néanmoins savoir au juste l' heure, car dans le fond ça m' inquiète un peu. Bah ! N' y pensons point, ça vaut mieux. " hah ! Hah ! Hah ! La mort rit en se tenant les flancs.

La Luxure.

Cette luxure, disent-ils, ah ! Fi donc ! N' est-il pas au monde de plaisirs plus relevés ? Elle ne domine que les faibles, ce n' est pas moi qu' elle attaquera, j' ai tant de principes ! Ni ma fille, elle est si jeune ! Ni mon fils non plus, je l' élève trop bien ! Prenons néanmoins des précautions, séparons les sexes, voilons les nudités, expurgeons les livres, évitons les termes crus, garnissons de règlements la société en péril. Hah ! Hah ! Hah !

La luxure rit beaucoup.

La Mort.

Le roi est sur son trône, il voit de là ses chambellans dans les antichambres, sous ses fenêtres ses bataillons rangés, plus loin dans le port sa flotte à l' ancre. Qu' a donc le roi ? Il frémit sous son manteau : " souffrez-vous, ô majesté ! -oui, beaucoup, j' ai mal au ventre. " comme il pâlit ! Comme il pâlit ! Son teint devient tout vert, il roule sur les degrés, il commence à perdre la tête. Vite un lavement, un emplâtre, quelque chose ! Qu' on aille chercher tous les magiciens, qu' on lui donne à boire du sang d' enfant, et que l' on fasse des vœux publics ! Et il est emporté dans mes bras au milieu de toute sa cour.

Buvons, divertissons-nous, chantons la gaillardise, la fillette et le bon vin, braillent les libertins facétieux qui dînent au cabaret ; on déguste les

ragoûts, on vide les flacons, on répète les couplets.  
D' un coup de pied s' ouvre la porte à deux battants,  
et les buveurs surpris tombent la tête dans leur  
assiette.

Monseigneur l' évêque ne rit pas du tout quand il me  
voit ; oubliant aussitôt les âmes de son dioc 7 se ! Il  
ne prie plus ! D 7 s lors ! Que pour la sant 2 de  
lui-même. " il faut, mon bel ami, laisser là le  
manteau violet, la crosse recourbée avec la mitre  
d' or. -j' aimais pourtant à prêcher dans les  
cathédrales, à visiter sur une mule les grasses  
abbayes, et je faisais aux conciles une imposante  
figure ! -tu ne prêcheras personne, tu ne visiteras

p440

rien, tu n' auras plus de figure. -mais  
pourtant ? -assez ! " et le voilà crevé.  
Le soldat n' y pense guère ; il rumine le pillage et  
voit en dormant sous sa tente des égorgements pleins  
les villes. C' est lui qui tue, qui massacre, qui  
s' amuse ; la garde de son épée lui a fait des  
ampoules au fond des mains. échauffé de carnage il  
boit un verre d' eau froide, et meurt de pleurésie.  
" ohé ! La belle, qui arrosez à la fenêtre vos pots de  
basilic, je m' envais faire comme les autres, me  
coucher dans votre lit et vous passer sous la taille  
mes longs bras maigres. -oh ! Me dit-elle quand ils  
sont partis, c' est le temps des amoureux, je danse  
aux castagnettes, je fais le soir des promenades sur  
l' eau, et les pièces d' or toute la journée roulent  
sur ma table. -au lit ! Plus vite ! Je suis pressée  
de toi, tu vas danser ma danse et faire ma  
promenade. -grâce ! Grâce ! -je rendrai noirs tes  
ongles roses, je veux sur ton beau corps faire courir  
quelque chose qui ne te chatouillera pas ; au lieu de  
poudre blanche je mettrai dans ta chevelure de la  
terre très lourde. -ça me touche ! C' est froid ! ça  
m' écrase ! -tant pis, ça m' est égal. "  
courbé sur son bureau, le négociant hargneux pense  
aux marchandises ; il n' est content de rien et  
voudrait être plus riche. C' est pire encore qu' une  
faillite quand j' arrive dans son comptoir.  
Doucement, par derrière, je m' approche du peintre  
candide qui grimpe au haut de l' établi, allonge sur  
les murs des bonshommes à la fresque ; il est là,  
clignant des yeux, à foncer des tons, à calculer des  
lignes, à se donner bien du mal. Comme il songe qu' il  
passera par la suite pour un des habiles de son  
métier, ça le console et l' encourage ; il se dit que  
les générations futures s' éperdueront de rêveries  
devant les figures qu' il fait ; il se sent immense

et fort, il a des frissons dans les reins aux idées qui lui viennent. Patatras ! En mettant le pied de travers sur l' échelle, il tombe à la renverse avec ses pots de couleurs, les brosses, etc., fracasse cette bonne tête, d' où ne sortira plus rien. à travers la grille, j' aperçois, se promenant dans son jardinet, l' homme retiré des affaires ; il a traversé les orages de la vie, celui-là, il se repose maintenant. C' est un gaillard heureux, qui écrase avec ses sabots le lmaçon de ses allées et qui passe des nuits tranquilles. " l' année prochaine, j' ajouterai une aile en retour à ma maison, j' agrandirai ces plates-bandes, j' établirai mon fils. -l' année prochaine, brave homme, ta maison sera à un autre, c' est sur toi que pousseront les fleurs, ton fils s' établira tout seul. "

voilà un jeune garçon qui vient bien ; il est doux comme un agneau, ce sera, bien sûr, un remarquable citoyen ou pour le moins un fort capitaliste. Poussons-le dans les carrières honorables, qu' il se fasse un nom et soit considéré dans son village !

p441

Sa carrière est trouvée, son nom est tout fait, et il sera fort considéré du maçon si vous le recouvrez d' un beau tombeau.

Elle est charmante, la mariée, avec son grand voile et ses souliers blancs ! Les conviés s' épanouissent, le marié se rengorge ; on se promet bien des choses et l' on dit bien des sottises ; les fleurs sont fraîches, le lit défait, l' émotion toute prête. Voici l' heure où l' on va froisser les dentelles. Qui va venir pour délacer la belle fille ? Moi ! " va-t' en, vilaine ! Crie-t-elle toute effarée, va-t' en, va-t' en, j' ai peur de toi ! Ne vois-tu pas que ma famille me chérit, que j' adore mon époux, qu' il faut que je vive enfin ? -n' y prends garde, les violons chantent, personne ne le sait, on ne s' en apercevra pas. -oh ! Non ! Pas encore ! Que deviendra ma mère si je meurs aujourd' hui ? -elle te suivra, ta mère. -que deviendra mon frère ? -il se consolera, sois tranquille. -et mes compagnes si dévouées, et tous mes amis qui sont là, cet époux si beau que je n' ai pas embrassé ? -pour le consoler de toi, d' autres l' embrasseront ; tes compagnes à leur tour s' occuperont du tousseau de leur mariage, et les gens de la noce iront demain à d' autres noces. "

bée ! Bée ! Fait le petit enfant qui voit ma figure entre les rideaux de son berceau, il appelle sa maman, il se ratatine dans ses draps, il sanglote. " oh ! Oh ! Quoi ? Tu veux me prendre ? -oui, marmot,

tout comme j' ai pris ton grand-papa. -oh ! Oh ! Oh !  
Moi qui suis si jeune ! -pas plus que ton oiseau qui  
s' est étranglé dans les barreaux de sa cage. -moi  
qui n' ai fait de mal à personne ! -ta poupée cassée  
ce matin était bien douce aussi. -oh ! Oh ! Oh !  
J' ai les yeux bleus, la chair rose, je sens bon, je  
commence à dire mille petites choses gentilles. Oh !  
Oh ! Je t' en prie, je veux encore mettre ma robe  
brodée des dimanches, je veux jouer sur le gazon, je  
veux manger de la crème. Oh ! Oh ! "  
je lui touche le front, il s' apaise, la mère  
s' approche. " comme il dort bien, mon bel enfant !  
Allez-vous-en donc, vilaines mouches ! " elle les  
chasse avec son mouchoir. " il ne se réveille pas,  
c' est singulier ! " elle le touche, il est froid.  
" comment ? Oh ! Ce n' est pas possible ! Allons donc,  
il riait tout à l' heure ! -mais oui, c' est  
possible. -mon enfant ! Mon enfant ! N' y en avait-il  
pas d' autres ? Miséricorde ! à qui la faute ? à la  
nourrice, au médecin, au feu, à l' eau, au courant  
d' air. " elle crie, elle se désespère, elle se tord ;  
le papa rentre de la ville, il est fort étonné ; les  
domestiques sont troublés, on en cause chez les  
voisins. Hah ! Hah ! Hah !  
La mort rit.  
C' est ainsi que ça se passe. Hah ! Hah ! Hah !  
Elle rit si fort que son linceul en tombe des  
épaules.

p442

La Luxure

de son côté s' agite tellement que les roses de son  
front s' éparpillent.

Ha ! Ha ! D' autres choses se passent aussi.

Le magistrat sous sa robe rouge rumine des pensées  
d' adultère, le savant qui méditait court au lupanar,  
le matelot dans sa cabine s' écore de ses deux pieds  
et se pâme de volupté au milieu des flots qui battent  
son navire ; le prêtre à l' autel tremble de luxure en  
versant à boire dans le calice de Jésus-Christ, il  
attire la pénitente dans la fraîche sacristie ;  
l' embaumeur d' égypte, poussant au verrou la porte des  
salles basses, se rue comme un tigre sur le corps des  
belles femmes mortes. Toi, la mort, quand tu vas la  
nuit dans les villes silencieuses et que tu regardes  
les maisons closes, cherchant au hasard dans laquelle  
tu entreras, as-tu entendu, as-tu vu, as-tu flairé  
les baisers qui sonnaient, les membres qui se  
tordaient, la sueur des lits qui s' émanait dans  
l' ombre ? Soufflant sous leurs bonnets, les époux  
sont accouplés ; la vierge émue se réveille dans son

rêve, le fils de la maison s' échappe comme un voleur,  
le palefrenier tient la servante, la chienne dans sa  
loge appelle le mâle qui aboie par les carrefours.

Matrones au front voilé, vieillards sur leurs  
béquilles, adolescents aux longues chevelures,  
princes dans leurs palais, voyageurs au désert,  
esclaves au moulin, courtisanes au théâtre, tous sont  
à moi, vivent par moi, pensent à moi. Depuis les  
curiosités de l' enfance jusqu' aux saletés des  
décrépits, depuis l' amoureux dont le coeur palpite à  
des frôlements dans les herbes, jusqu' à celui qui a  
besoin pour son plaisir d' écartèlements et  
d' aiguillons, je suis la fatalité de l' existence, je  
possède les êtres, qu' ils se débattent ou qu' ils  
veillent. Est-ce que l' on me résiste ? Est-ce que  
l' on m' évite ? Qui peut me vaincre ? Ce n' est pas  
toi, toujours !

Elle se précipite sur saint Antoine. La mort, pour  
l' arrêter, la saisit par sa robe, qui se déchire  
alors depuis la hanche jusqu' au talon.

Antoine

les regardant, marche à reculons, les bras levés,  
pâle, balbutiant.

Mais si vous mentiez toutes les deux ? S' il y avait,  
ô mort, d' autres douleurs derrière toi ? Et si  
j' allais, ô luxure, trouver dans ta joie un néant  
plus sombre, un désespoir encore plus large ?

J' ai vu sur la face des moribonds comme un sourire  
d' immortalité, et tant de tristesse sur la lèvre des  
vivants, que je ne sais laquelle de vous deux est la  
plus funèbre ou la meilleure.

p443

Il ajoute d' une voix sourde :

non ! ... non ! ...

elles continuent à tourner autour de lui, les reins  
courbés et avec un sourire d' esclave ; mais il reste  
tout immobile, debout, les yeux fermés et se  
bouchant les oreilles. La mort et la luxure baissent  
la tête.

Le Diable

se pince la lèvre, puis se frappe le front, bondit  
sur saint Antoine, et l' entraînant au fond il crie :  
tiens ! Regarde !

Alors on entend une grande clameur, et l' on voit à  
l' horizon passer des formes confuses, plus  
insaisissables que des fumées, puis des pierres, des  
peaux de bêtes, des fragments de métal, des morceaux  
de bois, et un grand arbre touffu qui marche tout  
droit sur ses racines. Un bracelet d' or entoure son  
tronc rugueux, des chapelets, des coquilles et des

médailles sont suspendus à ses rameaux. Des peuples, au front déprimé, se traînent sur les genoux en lui envoyant des baisers.

La mort lève le bras, et d' un coup de son fouet, dont la lanière immense se déployant semble toucher le fond de l' horizon, elle frappe l' arbre ; il disparaît. Sur des traîneaux qui glissent passent des idoles, rouges, noires, blanches, vertes, violettes, faites de bois, d' argent, de cuivre, de pierre, de marbre, de paille et d' argile, d' ardoises et d' écailles de poisson ; elles se suivent à la file, en silence, tassées, nombreuses, remuant toutes la tête avec des mouvements saccadés ; elles ont de gros yeux, de grosses narines, des figures qui leur descendent jusqu' aux genoux, des étendards fichés dans le ventre, des bras qui traînent à terre ; il y en a qui portent sur leurs épaules des instruments de supplice, ou qui embrassent à deux bras des phallus monstrueux leur dépassant la tête ; le jus des viandes dont on leur a frotté la bouche pour les faire manger coule dans leurs barbes ; elles suintent l' huile des sacrifices, et de leurs lèvres entr' ouvertes s' échappent des tourbillons d' encens. Elles bégayaient comme si elles voulaient parler : bâ ! Bâ ! Bâ ! Bâ !

La Mort

leur donnant des coups de fouet ;  
à d' autres !

Elles s' en vont.

Antoine.

Qu' est-ce que cela veut dire ?

p444

Le Diable.

Attends !

Alors arrivent à la fois les cinq idoles d' avant le déluge : Sawa à figure de femme, Yaghüth à figure de lion, Yauk à figure de cheval, Nasr à figure d' aigle, Waad à figure d' homme, ruisselantes d' eau de mer, couvertes de vase, et avec des varechs comme des chevelures qui leur ont poussé sur la tête. La mort fait claquer son fouet, elles s' abattent comme des échaldas quand souffle un grand vent.

Passent ensuite la grande idole de Sérandib, toute couverte d' escarboucles ; elle a des nids d' hirondelles dans les trous de ses yeux. Puis l' idole de Soumenat, de quatre cents palmes de hauteur, toute en fer, et qui se tenait suspendue à des murs d' aimant ; sa taille trop haute se renversant craque et se brise d' elle-même. Puis une idole nègre, qui, sous un feuillage d' or, sourit d' un air

stupide ; posée sur le pied gauche, dans l' attitude  
d' un homme qui danse, elle porte à son cou un collier  
de fruits rouges, et elle souffle toujours la même  
note dans un bambou creux. Puis l' idole bleue de la  
Bactriane, incrustée de losanges de nacre.

La Mort  
frappant.

Plus vite ! Plus vite !

Puis l' idole de Tartarie, statue d' homme en agate  
verte, qui dans sa main d' argent tient sept flèches  
sans plumes.

La Mort  
frappant.

Allez donc ! Allez donc !

Puis les trois cent soixante idoles des arabes,  
correspondant aux jours de l' année, qui vont  
grandissant de taille et diminuant.

La Mort  
frappant.

Passez ! Passez !

Puis l' idole des gangarides, en maroquin jaune,  
assise sur ses jambes, la tête rase, le doigt levé.  
Elle se déchire en pièces sous les coups de la mort,  
et l' étoupe de ses membres voltige de tous côtés.  
Secouant dans ses mains les longues guides d' or qui  
retiennent ses soixante-trois chevaux à crinière  
blanche, assis sur un trône de cristal et sous un  
pavillon de perles à franges de saphir, arrive le  
Gange, traînant dans un chariot d' ivoire tous ses  
dieux. Il a une tête de taureau avec des cornes de  
bélier, et sa robe claire est semée

p445

de fleurs de pipalas ; les franges du pavillon  
s' entrechoquent, les crinières des chevaux  
frissonnent, et l' immense char, supporté par ses  
deux roues, bascule tantôt d' un côté, tantôt de  
l' autre. Il est plein ; les dieux l' encombrent :  
dieux à plusieurs têtes, à plusieurs bras, tout  
rayonnants d' auréoles, et qui semblent engourdis dans  
des abstractions éternelles. Des serpents s' enroulent  
à leurs corps, passent entre leurs cuisses,  
reviennent sur leurs épaules, et, se dressant puis  
se courbant, s' inclinent au-dessus d' eux comme des  
berceaux de couleur. Ils sont assis sur des vaches,  
sur des tigres, sur des perroquets, sur des  
gazelles, sur des trônes à triples étages ; leurs  
ventres débordent de leurs ceintures, leurs trompes  
d' éléphant se balancent comme des encensoirs, leurs  
yeux scintillent comme des étoiles, leurs dents  
bruisent comme des glaives.

Ils portent dans les mains des roues de feu qui tournoient, des triangles sur la poitrine, des têtes de morts autour du cou, des palmes vertes sur les épaules ; ils pincent des harpes, chantent des hymnes, crachent des flammes, respirent des fleurs ; des plantes descendent de leur nez, des jets d' eau jaillissent de leurs têtes.

Les déesses, couronnées de tiaras, allaitent des dieux qui vagissent à leurs mamelles, rondes comme des mondes, suçant l' angle de leur pied, s' enveloppant dans des voiles diaphanes qui réfléchissent sur leur surface les formes vagues des créations.

Droit en l' air se tient un phallus dans une vulve, comme un cierge dans un chandelier.

La mort fait claquer son fouet : le Gange lâche les rênes, les dieux pâlisent, le char roule, ils tremblent, ils crient, ils s' accrochent les uns aux autres, ils se mordent les bras, leurs sceptres se brisent, leurs lotus se fanent, une déesse qui portait trois oeufs dans son tablier les casse par terre.

Ceux qui avaient plusieurs têtes se la tranchent avec leurs épées, ceux qui étaient entourés de serpents s' étranglent dans leurs anneaux, ceux qui buvaient dans des coupes les jettent par-dessus leurs épaules, avec leurs talismans, leurs cassolettes, et leurs cymbales ; ils pleurent, ils se cachent la face dans les tapis de leurs sièges.

Antoine.

Pourquoi donc ? Pourquoi donc ?

Les Dieux Du Gange.

Gange aux vastes rives, où vas-tu, toi qui nous entraînes comme des brins d' herbe ? Nous avons franchi les sept montagnes, nous avons traversé les sept océans ; l' éléphant a tremblé sur ses genoux, la tortue a rentré ses membres, et le serpent a lâché le bout de sa queue qu' il tenait dans sa gueule.

Voilà que s' ouvre devant nous l' abîme noir de l' anéantissement. Sont-elles finies nos incarnations successives, nos renaissances, nos exaltations et nos triomphes ? ô fleuve des dieux, remonte

p446

vers ta source ! Au delà des demeures du soleil, après la lune, derrière la mer de lait, nous voulons boire encore l' enivrement de nos immortalités, au son des luths, dans les bras de nos épouses, qui sont les filles mêmes de nos conceptions.

Mais tu coules toujours, Gange aux vastes rives !

Un Dieu



le corps tout couvert d' yeux, monté sur un éléphant  
à trois trompes, abrité par un arbre où se tiennent  
debout quatre paons :  
qui donc a fait cent fois le sacrifice du cheval pour  
me déposséder de mon empire ? Où êtes-vous, mes  
crépuscules jumeaux, qui trottiez sur vos ânes ? Où  
es-tu, feu, monté sur le bélier d' azur aux cornes  
rouges, toi qui rugissais comme un taureau ? Où es-tu  
donc, aurore au front vermeil, qui paraissais dans le  
ciel, retirant à toi le nuage sombre de la nuit, comme  
une danseuse qui s' avance, la robe retroussée sur  
son genou ?

Je brillais d' en haut, j' éclairais le carnage,  
j' accordais la nourriture, j' effaçais les pâleurs.  
Mais est-ce donc fini maintenant ? La grande âme tout  
essoufflée expire comme une gazelle qui a trop couru.  
Une Déesse

aux yeux noirs, debout sur un globe d' argent, coiffée  
de fleurs d' où sortent des rayons, vêtue d' une  
écharpe bleue où sont peints des animaux ; un collier  
de diamants, qui fait trois tours à son cou, passe  
sur ses poignets et se rattache à ses talons. De ses  
seins cerclés de bracelets d' or il jaillit du lait.  
De prairies en prairies, de sphères en sphères, de  
cieux en cieux, j' ai couru, j' ai fui. Elle arrive, la  
fausse beauté qui séduit les monstres. Je suis  
pourtant la richesse des âmes, la sève du printemps,  
la couleur du lotus, l' épi mûr, le flot tiède, la  
déesse aux longs sourires, qui se tient dans la  
gueule des vaches et se baigne dans la rosée.  
L' haleine des étables est devenue si épaisse que mes  
lampes en ont pâli, et les rizières dans leurs  
marécages se sont pourries sur pied.  
Ah ! J' ai trop cueilli de fleurs ! Ma tête est  
étourdie !  
Elle trébuche, son voile s' envole.  
Antoine  
étonné.  
Tiens !

p447

Un Dieu  
tout bleu, à tête de sanglier, avec des boucles  
d' oreilles, tenant dans ses quatre mains un lotus,  
une conque, un cercle et un sceptre.  
Je fus petit poisson, mais j' ai grandi ; il n' y  
avait pas de vase assez large pour me contenir,  
j' emplissais la mer : j' ai plongé, j' ai remis à flot  
la montagne noyée, et sur mon dos de tortue j' ai  
porté le monde. De mes défenses de sanglier, j' ai  
éventré le géant, je suis devenu lion pour boire le

sang d' un second, je suis devenu nain pour détrôner un troisième, et, me développant tout à coup, en trois pas j' ai mesuré l' univers. Et ce n' est pas tout ! J' ai été brahmane, j' ai créé de nouveaux rivages ; puis j' ai été guerrier, laboureur ; avec un soc de charrue j' ai exterminé un monstre à mille bras ; j' ai fait beaucoup de choses, des choses difficiles, prodigieuses, j' ai vécu des existences innombrables, j' ai vu se succéder des créations infinies ; elles passaient, moi je durais, et comme l' océan qui reçoit tous les fleuves sans en devenir plus gros, j' absorbais les siècles.

Je dois revenir un jour, monté sur un coursier blanc, avec un glaive qui sera la queue d' une comète ; je punirai les actions, j' exterminerai les êtres, et la terre, se crevant sous mes pieds, se dissipera en poussière comme la cosse du lycopodium quand on marche dessus.

Qu' est-ce donc ? Est-ce l' heure ? Tout chancelle autour de moi ! Où suis-je ? Que suis-je ? Faut-il prendre une tête de serpent ?

Il lui pousse une tête de serpent.

Ah ! Plutôt la queue de poisson qui battait les flots !

Il lui pousse une queue de poisson.

Si j' avais la figure du solitaire ?

Il se change en un solitaire.

Eh non ! C' est la crinière du cheval qu' il me faut ?

Il lui pousse une crinière et des pieds de cheval.

Hennissons ! Levons le pied ! Oh ! Le lion !

Il devient lion.

Oh ! Mes défenses !

Il lui sort des défenses de la bouche.

Toutes mes formes tourbillonnent à la fois, paraissent,

p448

s' échappent ; l' intérieur de mon être est bouleversé de fond en comble, comme si j' allais vomir à la fois la digestion de mes existences ; des âges arrivent, je grelotte comme dans la fièvre. C' est moi pourtant qui jadis, au sein de la mer immobile, nonchalamment couché sur la feuille large du lotus, avec le disque lumineux à mon oreille, et mon épouse à mes pieds, contempiais en souriant s' élever de mon nombril la tige verte d' où devait éclore le dieu nouveau.

Antoine.

Qu' est-ce que tout cela veut dire ?

Le Diable.

écoute-les, il y en a d' autres.

## Autre Dieu

plus grand que tous les autres, magnifique, vêtu de robes étincelantes, porté sur un cygne aux ailes déployées, ayant quatre figures à mentons barbus, toutes pareilles, et tenant dans ses mains un collier où sont suspendus des mondes.

Je suis la terre ! Je suis l' eau ! Je suis le feu !  
Je suis l' air ! Je suis l' éther, l' intelligence, la conscience, la création, la dissolution, la cause, l' effet ; lumière dans le soleil, invocation dans les livres, profondeur dans la mer, grandeur dans le ciel, force du fort, pureté du pur, sainteté du saint !

Il s' arrête tout essoufflé pour reprendre haleine.  
Bon, excellent, très haut, le sacrifice, l' aromate, le prêtre et la victime, celui qui reçoit, celui qui donne, le protecteur, le réconforteur, le créateur !  
Il respire encore une fois.

La pluie qui fait du bien, la bouse de vache, le fil du collier, toutes les perles, l' asile, l' ami, la place où les choses doivent être, la semence inépuisable, éternelle, toujours renouvelée ! Sorti à la fin de l' oeuf d' or comme le fœtus de la membrane, je...

il disparaît sans avoir le temps d' achever sa phrase.

## Un Dieu Noir

portant un oeil sur le front, un lotus ouvert suspendu à son cou, et le triangle sous la plante des pieds ; il a l' air triste, il se prend la tête dans les mains en pleurant.

Comment faire ? Que faire ? J' ai beau rêver ; multiplier les formes

p449

par elles-mêmes, ce n' est pas produire l' être. Il n' y a point de raison pour ne pas creuser constamment les puits de la pagode, pour ne pas élever continuellement les escaliers de la tour. C' est donc inutile, tout ce que j' ai souffert, les agonies de mes morts, les travaux de mes existences ! Tant de sueurs ! Tant de combats ! Tant de victoires !

ô nourrice ! Toi qui t' épouvantais jadis en contemplant dans ma bouche ouverte les formes de l' univers qui resplendissaient comme des rangées de dents, tu ne sais pas qu' à cette heure mes gencives silencieuses se renvoient de l' une à l' autre le vide qu' elles mâchent.

Dans la forêt le religieux qui regarde le soleil prie de toute son âme ; il contemple l' éther subtil dans les cavités de son corps, la chaleur vitale dans

son estomac, l' humidité dans ses fluides, la terre dans ses membres, la lune dans son coeur. Méditant sur les choses, il fait passer son haleine par ses narines ; il n' agit point et il ne dit rien ; il est saint vraiment, le dévot ascétique qui porte un collier d' épines, qui reste entre quatre brasiers, et qui est si immobile que les oiseaux sont venus faire leur nid dans sa chevelure comme dans un arbre touffu.

Il est bien fort ! Il s' est retiré du monde, il se retire de lui-même, il se dégage ; il s' élève, et graduellement gagne la perfection comme un enfant qui grimpe une falaise à pic avec ses genoux, ses ongles et ses dents. Il médite si profondément que sa pensée le transporte où il veut, il voit à toute distance, il entend tous les sons, prend toutes les formes... mais... s' il n' en rendait aucune... s' il allait se dépouiller de toutes ? ... oui, à force d' austérités, s' il finissait...

avec la mine de quelqu' un d' effrayé :

oh !

Et le char disparaît en claquant de l' essieu comme une voiture usée.

Le Diable

répète :

ils sont morts !

Antoine

mélancoliquement :

c' étaient des dieux pourtant ! On a adoré cela !

Quoi ? Passés ! Plus rien !

Mais en voici d' autres qui viennent, couverts de peaux blanches à long poil ; ils marchent la tête embobelinée dans des linges, ils soufflent sur leurs doigts et leurs nez sont bleus.

p450

Les Dieux Du Nord.

Le soleil fuit devant nous, il court comme s' il avait peur, il se ferme comme l' oeil fatigué d' une vieille fileuse.

Nous avons froid, nos peaux d' ours sont lourdes de neige et le bout de nos pieds passe par les trous de nos chaussures, dont le cuir est devenu rouge à force d' être mouillé.

Jadis nous étions dans nos grandes salles, où les sapins flambaient près des tables longues, couvertes de quartiers de viande et de couteaux à manche ciselé.

Il faisait bon, nous buvions de la bière, nous nous racontions nos vieux combats ; les coupes de corne à la ronde entrechoquaient leurs cercles d' or, nos cris

montaient comme des marteaux de bronze que l' on eût lancés contre la voûte.

Elle était cannelée de bois de lances, la large voûte ; nos glaives, suspendus sur nos têtes, nous éclairaient pendant la nuit, et nos boucliers, du haut en bas, s' étalaient sur les murs.

Nous mangions le foie de la baleine dans des plats de cuivre qui avaient été battus par des géants, nous jouions à la balle avec des rocs, nous écoutions chanter les sorciers captifs qui s' appuyaient en pleurant sur leurs harpes de pierre, et nous retournions dans nos lits le matin seulement, lorsque, par la fenêtre s' ouvrant tout à coup, la brise entrait dans la salle échauffée. Un jour il a fallu partir pourtant ; il y eut alors des sanglots, nous avions le coeur gonflé, comme la mer, quand bat le plein de la marée.

Nous sommes partis, les montagnes de granit en craquèrent sur leur base, le loup rompit sa chaîne et s' élança comme une flèche.

Sur la lande où picore la corneille, nous avons trouvé perdues dans l' herbe les pommes de la fée, dont se nourrissaient les dieux quand ils se sentaient vieillir ; elles étaient noires de pourriture et s' écrasaient à la pluie. Dans la forêt profonde, près du hêtre éternel, nous avons vu les quatre daims qui toujours tournent autour en mordant son feuillage ; l' écorce était rongée et les bêtes assouplies rumaient debout, en battant du pied. Sur la plage où s' échouent les glaçons blancs nous avons rencontré le vaisseau construit avec les ongles des cadavres : il était vide ; et alors a chanté le coq noir qui se tenait au fond de la terre, dans les salls de la mort.

Nous marchons, nous marchons, nous sommes las, nous trébuchons sur la glace, la neige qui tombe brûle nos paupières, et nous entendons derrière nous hurler le loup qui court pour dévorer la lune, le phoque ouvrant des yeux étonnés nous regarde passer, le corbeau s' abat sur nos épaules et vient boire le sang de nos oreilles.

p451

Nous n' avons plus les grandes prairies où il y avait des haltes pour reprendre haleine, dans la bataille. Des troncs sans têtes, le sang coulait comme coule le vin des cruches inclinées ; il creusait la neige de taches rouges et réchauffait nos figures qu' avait froidies le vent du nord ; le vautour s' enivrait comme un fiancé, les collines aboyaient, la terre tremblait. Nous n' avons plus les navires à plaques d' or, les

longs navires bleus dont la proue coupait les monts de glaces, quand nous cherchions, sur l'océan, les génies cachés qui bramaient dans les tempêtes. Nous n' avons plus les patins pointus avec lesquels nous faisons le tour des pôles, en portant au bout des bras le firmament entier qui tournait avec nous.

Ils passent.

On voit venir, à pas lents, un personnage qui marche les yeux fermés. Il est tout enveloppé dans de vastes draperies ; il a l' air vieux, et sa barbe couleur d' ivoire, frisée en anneaux, lui descend jusqu' au ventre.

Au-dessus de sa tête, coiffée d' une mitre, se tient en l' air une petite figure, en tout semblable à lui et dont la partie inférieure se perd dans un plumage épais.

Le vieillard ouvre les yeux, la petite figure étend ses ailes. Il regarde tout autour de lui, comme quelqu' un qui se réveille d' un songe.

Zoroastre.

Merci, Ormuzd ! Merci ! Grâce à toi, roi des purs !

Enfin, les douze mille ans sont accomplis ; c' est donc le jour, le grand jour ! Le commencement !

Il lève la tête et contemple la petite figure.

Toujours là, toi, bon ferver immortel qui veillais sur moi et laissais tomber dans mon intelligence les rayons merveilleux de tes pupilles d' émeraude. Tu vas grandir, n' est-ce pas ? Tu vas déployer ton vol ; tu vas t' étendre dans la lumière et nous allons nous baigner ensemble dans les profondeurs du verbe.

Antoine fait un geste pour s' en aller. Le diable le retient. Zoroastre continue :

comment ? ... il reste en place ? ... cependant...

il prête l' oreille et regarde.

Non, je n' entends pas tomber la pluie d' eau noire. Je ne vois pas, au bout de l' horizon, se dresser le pont par où doivent passer les âmes. Les corps ranimés ne se relèvent point de leurs tombeaux.

p452

Il cherche de côté et d' autre. Il appelle :

Kaiomors ! Meschia ! Meschiané !

Silence.

Mes trois fils ne sont donc pas venus ?

La Mort.

Lesquels ?

Zoroastre.

Le premier d' abord, qui devait arrêter le soleil dix jours et dix nuits, et convertir à la loi la seconde partie des hommes.

La Mort.

Non.

Zoroastre.

Et le second, qui, quatre siècles après, devait arrêter le soleil vingt jours et vingt nuits, et convertir à la loi la troisième partie des hommes.

La Mort.

Non.

Zoroastre.

Et le troisième, qui, à la fin des siècles, devait arrêter le soleil trente jours et trente nuits, et convertir à la loi le reste des hommes.

Le Diable.

Non !

Zoroastre

rêvant.

Où sont-ils donc ?

Le Diable.

Nulle part.

à la voix du diable, Zoroastre se retourne d' un bond.

Ah ! C' est toi, Ahriman ?

p453

Le Diable

placidement.

Oui, c' est moi, et je n' ai pas encore été brûlé dans les métaux purifiants qui devaient ruisseler des montagnes, je n' ai pas récité ton livre, je n' ai pas établi ta parole dans mon empire, la bourrasque d' automne a soufflé sur ton feu, ô Zoroastre, et tes mages décoiffés y chauffent leurs pieds nus, en crachant dans les cendres.

La mort allonge un grand coup de fouet au ferver, qui s' enfuit à tire d' ailes en poussant de petits cris comme une caille blessée.

Zoroastre

le regarde partir.

Il fuit !

Le Diable.

Oui, il s' en va, et pour toujours, il ne reviendra plus, Mithra est mort.

Zoroastre

la tête baissée, bredouille en s' en allant tout doucement.

C' était beau, pourtant ! J' avais séparé Dieu en deux parties distinctes : le bien était d' un côté, le mal était de l' autre, et à chaque principe j' avais assigné une création, des fonctions, une cour ; j' avais classé les génies, je leur avais donné des noms, il y en avait sept principaux, vingt-huit secondaires, tout autant dans l' autre

empire, et des anges gardiens à l' infini, sans compter l' éternel et un verbe premier-né.

Le Diable.

Assez ! Va-t' en !

Zoroastre.

J' avais cerclé la vie dans un ordre sacerdotal et magnifique : roi, prêtres, guerriers, artisans, tout se superposait ; la tête réfléchissait le ciel, cela roulait comme le zodiaque, j' avais consigné la manière de faire les labours, d' ensevelir les morts, toutes les paroles des prières, le mode des purifications, qu' il fallait tuer les bêtes impures, planter les arbres à fruit, honorer le chien, ne jamais mentir.

Le Diable.

C' est fini ? Retourne dans ta caverne.

p454

Zoroastre.

J' avais divisé le feu en cinq classes, l' eau en sept genres, les animaux en quatre-vingt-deux espèces ; j' avais inventé les talismans, j' avais compté le nombre des morceaux de tamarin et la forme des soucoupes d' or.

La Mort.

Assez ! Assez ! Passe !

Zoroastre.

En mettant sa ceinture il fallait demander la destruction du mal, et en se lavant les mains l' augmentation de la gloire du bien ; il y avait des prières partout, pour le lever, pour le coucher, pour les repas, pour les insomnies, avant d' entreprendre un voyage, quand on s' approche de sa femme.

La mort lui souffle dans le dos, et ses vêtements, qui se bouffissent comme une voile, le poussent en avant ; il continue :

on commence par l' espace compris entre les sourcils, puis le derrière de la tête, puis l' oreille droite, puis l' oreille gauche, puis l' épaule droite, puis l' épaule gauche, ensuite l' aisselle droite, ensuite l' aisselle gauche, ensuite la mamelle droite, puis la mamelle gauche, puis la fesse droite, puis la fesse gauche ; si c' est un homme, il lavera d' abord le derrière et ensuite le devant ; si c' est une femme, elle lavera d' abord le devant, et ensuite le derrière ; puis la cuisse droite, puis la cuisse gauche, puis le genou droit, puis la jambe droite, la jambe gauche, le dessus du pied droit, le dessus du pied gauche, la chevelure et l' entre-deux des doigts, en procédant avec mesure ; cela vexa Ahriman, il faut se réjouir quand



on voit le hérisson.

On entend le beuglement d' un boeuf ; Zoroastre s' en va toujours en bredouillant :

que le fidèle confesse tous les péchés des hommes, les siens propres, ceux qu' il a commis, ceux qu' il commettra ; qu' il commence par une invocation à Ormuzd et finisse en reconnaissant la mission de Zoroastre, c' est-à-dire la mienne.

Que la fille qui a ses mois mange dans des vases de métal, à l' écart.

La manière licite d' éteindre la lumière est de faire du vent avec la main ; on rince trois fois le vêtement des morts ; c' est du bras gauche qu' il faut tenir les vingt-trois branches de grenadier.

Sa voix s' éteint dans une espèce de bredouillement stupide, les beuglements se rapprochent, on voit venir Apis.

p455

Antoine.

Tiens ? Un boeuf !

On voit un boeuf noir avec les poils de la queue doubles, un triangle blanc sur le front, et la marque d' un aigle sur le dos ; sa housse de pourpre est déchirée, il boite de la cuisse gauche de derrière, et il beugle.

Apis.

J' entends dans les roseaux Isis toute éplorée qui se lamente au clair de lune, elle ne se lasse pas de chercher les membres de son époux répandus sur la terre noire d' égypte.

Elle l' appelle, il ne vient pas, elle râle de désir, et sur son coeur amaigri elle presse en pleurant le phallus de sycomore qui ne la fécondera plus que du débile Harpocrate, fruit avorté de leurs amours funèbres ; autour d' elle jappe Anubis à tête de chien, qui court dans les sables en flairant son père ; il tire la langue de soif, et la déesse s' affaissant rabat son voile sur sa figure. Du côté de la Lybie j' ai vu le sphinx qui fuyait, il galopait comme un chacal ; Typhon, couleur de feu, se roule en hurlant sur la poitrine d' Isis ; les crocodiles sacrés ont laissé tomber au fond des lacs les pendants d' oreilles qu' ils portaient à la gueule ; les dieux à tête d' épervier, qui se tenaient debout dans des barques, ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux, et le bleu du ciel passe tout seul sous l' arcade peinte des temples vides.

Où irai-je ? Jusqu' au dernier brin d' herbe j' ai brouté l' oasis, j' ai écrasé avec mes dents le

scarabée que je portais sous la langue, je souffre de plus en plus à la blessure que m' a faite Cambyse, je me traîne sur la rive, j' attends les gens qui vont à Bubastis.

Quelqu' un n' a-t-il pas vu, sur des radeaux de palmier, passer au son des flûtes des femmes qui retroussaient leurs robes, en criant devant les villes ?

Dans les longues avenues bordées de colosses assis, je ne retrouve pas mes pontifes chaussés de byblos, qui se relevaient la nuit pour laver leur corps dans l' eau ; ils retournaient sous mon ventre des litières de fleurs ; ils brossaient mon poil, en chantant sur un air lent des paroles sacrées ; ils recueillaient avec des pelles d' or ma bouse liquide, qui tombait en silence sur la mosaïque des sanctuaires.

Antoine

riant.

Ah ! Ah ! Quelle bêtise !

p456

Le Diable.

écoute, c' est un dieu qui pleure !

Apis.

J' avais autour de moi des lampes perpétuelles. La nuit, quand aux brises languissantes Osiris soupirait d' amour sur le sein limoneux de sa soeur endormie, dans les jarres de porphyre pleines d' huiles parfumées, je regardais brûler les longues mèches de byssus qui éclairaient en pétillant la figure des prêtres assoupis dans leurs fauteuils noirs.

Autrefois les filles de roi se faisaient ensépulturer dans des coffres faits à mon image, et personne ne savait où je disparaissais ; Sérapis ne s' ouvrait que pour recevoir ma momie, mais quand un rayon de soleil avait fécondé la génisse, que j' étais né, qu' on m' avait vu, l' on venait avec des hymnes me chercher dans mon herbage, et j' étais nourri pendant quatre lunes, la tête tournée du côté de l' Orient.

D' Héliopolis à Memphis les processions me conduisaient ; alors dans les bourgs, la nouvelle éclatait, joyeuse comme l' inondation ; alors on immolait le porc impur au seuil des maisons, les castagnettes sonnaient dans les blés, le cistre grinçait sur les bateaux qu' on démarrait, et du désert, du rivage, de la plaine et des montagnes, l' égypte tout entière accourue se prosternait autour de moi dans le temple de Phta. J' étais Osiris, Sérapis, Anubis, j' étais Dieu ; j' étais

le démiurge apparu, l' âme incarnée, le grand-tout  
qui se faisait visible, pacifique et beau !  
Il fait encore quelques pas en reniflant.  
Mais quelle odeur ! Je vois au bord du fleuve les  
hommes, les bras nus, qui râclent des écorces avec  
des lames de fer.

La Mort.

Oui, oui, résigne-toi, bel épaphus ! Ils  
t' écorcheront, te mangeront, te tanneront, ils  
feront des souliers avec ta peau, tu seras passé à  
la broche et détaillé en côtelettes, et l' on  
chassera dans le sillon tes petits-fils esclaves  
avec les tendons desséchés de tes jarrets.

Apis s' en va tout en boitant et mugissant.

Antoine

regardant le diable.

Eh bien ?

Le diable ne répond ps. Paraissent à la file l' un  
de l' autre, et se

p457

suivant immédiatement comme les personnages d' une  
frise, trois couples de dieux : Uranus avec la  
terre, Saturne avec Rhéa, Jupiter avec Junon.

Antoine.

Quoi ! Encore ?

Le Diable.

Oui, toujours.

Uranus

couronné d' étoiles pâlistantes comme si l' aurore  
venait ; il traîne la terre par la main, et laisse  
couler de dessous lui des gouttes de sang.  
Fuyons ! Il faut disparaître, on n' adore plus les  
étoiles, et les singes ne sont plus malades au  
décours de la lune.

Le voyageur antique qui marchait sur la terre, au  
milieu de la nuit, bien souvent s' arrêtait tout à  
coup, le coeur frissonnant d' une religion nouvelle ;  
alors il levait vers moi ses bras oisifs, et il se  
prenait à considérer tous ces mondes de lumière plus  
nombreux que ses pensées et plus lointains aussi que  
ses aspirations restreintes ; il contemplait dans  
leur azur les petites étoiles briller, il croyait  
qu' elles l' aimaient, et la première fois qu' il  
arriva au bord des flts, il poussa un grand cri en  
voyant le ciel qui tombait dans la mer. Mais quelque  
chose a rompu le fil qui liait les destinées  
humaines aux mouvements des astres. Saturne m' a  
mutilé, et la face de Dieu ne se voit plus dans le  
disque du soleil.

La Terre

suivant Uranus.

Moi, j' avais des forêts mystérieuses, j' avais des océans démesurés, j' avais des montagnes inaccessibles. Dans des eaux noires vivaient des bêtes dangereuses, et l' haleine des marécages comme un voile sombre se balançait sur ma figure. J' étais couverte de plantes, je tremblais comme un épileptique aux secousses de mes volcans. Durant les nuits le champignon large poussait au tronc des chênes ; sur des mousses d' or, des grands serpents au soleil dormaient le corps plié, des odeurs suaves passaient dans les hautes herbes. Terrible d' énergies, enivrante de parfums, éblouissante de couleurs, immense ; ah ! J' étais belle, quand je sortis toute échevelée de la couche du chaos ! Et que je portais encore sur moi la marque de ses étreintes !

Débile et nu, l' homme alors pâlisait au bruit de mes abîmes, à la voix des animaux, aux éclipses de la lune ; il se roulait sur mes fleurs, il grimpait dans mes feuillages pour se gorger de

p458

fruits vermeils, il ramassait sur les grèves les perles blondes et les coquilles contournées, il regardait au flanc des collines scintiller les minerais de fer et les diamants qui roulaient dans les ruisseaux ; je l' entourais d' étonnements, je l' épuisais de travail, je l' accablais de volupté. à la fois nature et Dieu, principe et but, j' étais infinie pour lui, et son Olympe ne dépassait point la mesure de mes montagnes.

Il a grandi, et comme tu faisais jadis des cyclopes, mes fils, que tu renfermais dans mes flancs, ô Uranus, maintenant il creuse mes pierres pour y placer ses rêves.

Saturne

l' air sombre, la poitrine et les bras nus, la tête à demi voilée par son manteau ; de la main droite il tient sa harpe recourbée.

Autrefois, c' était le bon temps, le regard de l' homme était pacifique comme celui des boeufs, il riait d' un gros rire et ronflait d' un lourd sommeil ; sous le toit de branchages accroché au mur d' argile, le porc se fumait au feu pétillant des feuilles sèches, ramassées quand arrivent les grues ; la marmite suspendue au foyer noirci, bouillonnait pleine de mauves et d' asphodèles ; l' enfant inepte grandissait près de sa mère ; sans chemins et sans désirs les familles isolées vivaient en paix dans des campagnes profondes, le laboureur ne savait pas qu' il

y eût des mers, ni le pêcheur des plaines, ni  
l' observateur des rites, d' autres dieux.  
Cependant quand fleurissait le chardon pointu et que  
la cigale mélodieuse ouvrait ses ailes dans les blés  
jaunes, on tirait du grenier les gâteaux de  
fromages, on buvait du vin noir, on s' asseyait sous  
les frênes ; et les coeurs que chauffait Sirius  
battaient plus vite sous les sayons de poil de  
chèvres ; le seuil des cabanes exhalait l' odeur du  
bouc, et la fille rustique clignait des yeux, en  
passant près des buissons.

âge perdu qui ne reviendra plus, où l' action suivait  
l' instinct, alors qu' attachée tout entière à la  
réalité du sol, la vie humaine, ainsi que l' ombre  
d' un cadran, faisait sans jamais dévier le tour de  
ce point fixe !

Puisque j' avais détrôné Uranus, pourquoi donc  
Jupiter est-il venu ?

Rhéa.

C' est moi qui t' ai trompé, dieu dévorateur !  
Tu m' engendrais des enfants sublimes, Neptune,  
Pluton, Vesta, Cérès, Junon, et à peine  
étaient-ils nés que tu les engouffrais en toi,  
d' autant plus affamé qu' ils étaient beaux ; car tu  
savais qu' ils régneraient plus tard, tu avais peur et  
tu les mangeais tout de suite pour qu' il n' en  
restât rien.

p459

Cependant j' étais déchirée de tristesse à toujours  
produire pour une irrassiable destruction, et je  
rêvais à part moi comment faire pour duper ton  
appétit. Ah ! J' ai ri dans ma tristesse quand je t' ai  
vu avaler la pierre emmaillotée, tandis que, au bruit  
des boucliers des dactyles, le dieu caché dans les  
roseaux pressait déjà de ses doigts forts la mamelle  
des brebis. Mais tu ne t' apercevais de rien ! Tu  
mangeais tout !

La mort fait claquer son fouet.

Saturne

se drapant dans son manteau.

Ah ! Retournons dans l' érèbe, ô ma vieille épouse !

Le temps est passé des joies de l' esclave, et l' on ne  
déliera plus mes cordons de laine !

Jupiter Olympien

à pied, et tenant dans ses mains une coupe vide ;  
devant lui marche son aigle tout engourdi ; il a le  
dessous des ailes rouge comme s' il était rongé de  
vermine, et il ramasse par terre avec son bec les  
plumes qui lui tombent du corps. Jupiter regarde  
attentivement le fond de la coupe vide.

Plus rien ! Pas une goutte ! J' ai tout vidé !  
Il la penche sur l' ongle de son pouce, pour voir s' il  
en reste encore ; il pousse un long soupir et  
reprend :  
quand l' ambrosie défaille, les dieux s' éteignent,  
c' est donc à moi maintenant de mourir comme un sage.  
Père des dieux, des rois et des hommes, je gouvernais  
l' éther, les intelligences et les empires ; au  
froncement de mes sourcils le ciel tremblait, je  
lançais la foudre ; je faisais tomber les pluies.  
Parmi tous les dieux, sur un trône d' or, au haut de  
l' Olympe, assis, et d' un oeil ouvert surveillant  
toutes les choses, je regardais passer les pieds  
réguliers des heures, filles à la taille égale, que  
le plaisir et la peine rendent pour les mortels si  
longues ou si petites, Apollon qui courait dans son  
char, radieux et secouant au vent des planètes sa  
chevelure bouclée, les fleuves sur le coude épanchant  
leurs urnes, Vulcain battant ses métaux, Cérès  
sciant ses blés, et Poséidon tumultueux, qui de son  
manteau bleu bordé d' argent entourait la terre  
retentissante.  
Du fond des vallons, les nuages s' élevant  
apportaient jusqu' à moi le parfum gras des  
sacrifices ; avec le chant des hymnes, la fumée  
montait dans le feuillage du laurier, et la poitrine  
du prêtre, se dilatant au rythme, exhalait grande  
ouverte la placide harmonie du peuple des Hellènes.  
Un soleil chaud brillait

p460

sur le frontispice sculpté de mes temples blancs,  
forêt de colonnes où, comme une brise de l' Olympe,  
circulait un souffle sublime.

Les tribus éparses autour de moi faisaient un peuple,  
toutes les races royales me comptaient pour leur  
aïeul, et les maîtres de maison étaient autant de  
Jupiters à leur foyer. On me découvrait sur chaque  
rivage, l' on m' adorait sous tous les noms, depuis le  
scarabée jusqu' au porte-foudre, j' avais passé par  
bien des formes, j' avais eu beaucoup d' amours.  
Taureau, cygne, pluie d' or, aigle, j' avais visité la  
nature, et se pénétrant de moi elle se mettait à  
devenir divine, sans que je cessasse d' être dieu !  
ô Phidias, tu m' avais créé si beau que ceux qui  
mouraient sans m' avoir vu se croyaient maudits ; tu  
avais pris, pour me faire, des matières exquises :  
l' or, le cèdre, l' ivoire, l' ébène, les pierreries,  
richesses qui disparaissaient dans la beauté comme  
les éléments d' une nature dans la splendeur de leur  
ensemble. Par ma poitrine respirait la vie, j' avais

la victoire sur la main, la pensée dans les yeux, et des deux côtés de ma tête retombait ma chevelure comme la végétation libre de ce monde idéal. J' étais si grand que je frôlais mon crâne aux poutres de la toiture. Oh ! Fils de Charmidès, l' humanité, n' est-ce pas, ne pouvait monter plus haut ? Dans la barrière bleue de Panoenus tu as enfermé pour toujours son plus sublime effort, et c' est aux dieux maintenant à descendre vers elle.

J' en vois venir d' autres qui sont pâles pour satisfaire la douleur de ces peuples ennuyés ; ils arrivent des pays malsains, couverts de haillons et poussant des sanglots ; moi, je ne suis pas comme eux, né pour vivre sous des ciels froids, avec des langues barbares, en des temples sans statues. Attaché par les pieds au sol antique je m' y dessécherais sans en sortir, je n' ai pas même bougé quand l' empereur Caius voulut m' avoir, et les architectes entendirent dans mon socle éclater un grand rire aux efforts qu' ils faisaient.

Tout entier pourtant je ne descendrai pas dans le Tartare, quelque chose de moi restera sur la terre ; ceux en effet que pénètre l' idée, qui comprennent l' ordre, chérissent le grand, ceux-là, de quelque dieu qu' ils descendent, seront toujours les fils de Jupiter.

Junon

la couronne royale en tête, avec des bottines d' or à pointes recourbées, couverte d' un voile semé d' étoiles d' argent, portant une grenade dans une main et de l' autre un sceptre surmonté d' un coucou ; elle suit Jupiter de près en le tirant par son vêtement comme pour le retenir.

Où vas-tu ? Tu me quittes encore ! Qui donc t' appelle ? Arrête-toi, Jupiter !

p461

Mais tu détournes la tête, tu te caches de ton épouse, qu' y a-t-il donc ? ô père des dieux, j' ai entendu dans les chênes de Dodone tes colombes noires qui croassaient comme des corbeaux.

Il s' en va ! Il me repousse ! Encore un autre amour, sans doute ? Insensé qui perd sa force ainsi et qui ne sait pas que les mortels s' enflent d' orgueil à découvrir chaque matin sur leur oreiller les cheveux de Jupiter !

Notre vie pourtant était si douce, dans l' équilibre obligé de nos discordes et de nos amours. Diverse et magnifique, elle demeurerait immuable comme la terre avec ses océans e mouvement et ses plaines immobiles. Oh ! Reviens, fils de Saturne ! Je t' ai

toujours aimé, je t' aimerai, nous nous coucherons sur l' Ida, et cachés par les nuages, au sein d' une atmosphère vermeille, de mes bras blancs j' entourerai ton cou, je sourirai sous toi, je passerai mes doigts dans les boucles de ta barbe, et je réjouirai ton coeur, ô père des dieux. N' ai-je donc plus ma chevelure brune, mes grands yeux, mon cothurne d' or ? N' est-ce pas pour toi que tous les ans je refais ma virginité dans la fontaine Canathus ? Ne suis-je plus belle ? Me trouverait-il vieille ?

Elle s' éloigne, rêveuse.

En effet, depuis quelque temps il me néglige, je l' entends la nuit qui rêve tout haut. Songerait-il à transmettre à quelque autre l' empire qui m' appartient ? Oh ! Je me vengerai !

Quoi ! Plus de bruit ! Je vais, je viens, je cours dans l' Olympe ; tous sont endormis, ou disparus, j' appelle, écho même semble mort !

Mais comment feront les mères si je ne veille plus à leur chevet ? Qui graissera le seuil de l' époux pour y recevoir la fiancée ? à quoi servira la branche de figuier que la matrone discrète emporte sous sa robe ?

Elle crie :

oui, oui ! Au pied de mes images, mes couronnes d' astérion s' effeuillent comme celles des tombeaux ; la main de la Ménade a déchiré mon voile en pièces, les cent boeufs d' Argos ont perdu leurs guirlandes, et telle qu' une harangère des ports, ma prêtresse oublieuse se gorge de poissons frits. ô vertu de la pudeur ! Voilà la courtisane aux joues fardées qui touche à mes autels !

Minerve

avec son grand casque flanqué de sphinx, ayant l' égide garnie d' écailles d' or et couverte d' un péplus qui lui descend jusque sur les pieds ; elle marche en s' appuyant sur sa lance et portant la main droite à son front comme quelqu' un qui est étourdi.

Comment, moi Pallas, moi la fille de Jupiter, qui vivais à sa

p462

droite, moi si forte, je chancelle ! Je n' ai point dansé pourtant, je n' ai pas aimé, je n' ai pas bu, j' ai toujours été sage, robuste, et sérieuse. Quand les muses chantaient, quand Bacchus s' enivrait, quand Vénus avec tous les dieux s' abandonnait aux amours, régulatrice travailleuse je restais seule à ma tâche, je méditais les lois, je préparais la victoire, j' imaginais la forme des navires, j' étudiais les plantes, les pays, les âmes ; j' allais



partout, visitant les héros afin de les ranimer dans leurs fatigues ; le nuage s'ouvrait, et j'apparaissais debout, souriant, la lance au poing. C'est moi qui ai protégé Bellerophon contre la chimère, Persée dans tous ses combats, Ulysse dans ses voyages ; j'étais la prévoyance, la force, la chasteté, l'invincible lumière, l'énergie même du grand Zeus.

De quel rivage souffle ce vent qui trouble ma pensée ? Dans quel bain de magicienne a-t-on plongé mon corps ? Sont-ce les sucs de Médée, ou les parfums de Circé la lascive ? Mais je me sens assailli par des angoisses et je frissonne comme dans la fièvre. C'est le dictateur peut-être qui, à force d'enfoncer ses clous d'airain dans la paroi droite du capitolin, aura fini par ébranler mon mur ? C'est le temps sans doute qui a fait tomber un à un les poils du sanglier de Calydon que je conservais à Tégée ? Ah ! C'est Plutus l'infâme qui sur mon palmier de Delphes a lâché des corbeaux pour en arracher l'or avec leur bec.

Mars  
très pâle.

J'ai peur, je ne sais pas pourquoi, je tremble, je me cache dans les ravines, dans les trous des bêtes féroces. Pour mieux courir j'ai défait ma cuirasse, j'ai retiré mes jambarts, j'ai jeté mon épée, j'ai abandonné ma lance.

Il egarde ses mains.

Est-ce que je n'ai plus de sang, que mes mains sont si blanches ? Mes veines autrefois faisaient des noeuds comme des câbles sur mes muscles durs, et lorsqu'elles s'ouvraient coupées par le glaive, je sentais ruisseler sur moi comme des fleuves de colère. J'ai la voix faible aussi, ce n'est plus là le cri terrible qui faisait dans les casques se lever les cheveux d'épouvante ! Ah ! Comme je bouffissais mes joues dans les trompettes d'airain ! Comme je pressais, entre mes cuisses, mes chevaux à large croupe, et comme ils remuaient avec leurs pieds la poussière des batailles qui vous desséchait la gorge ! Les panaches rouges, se tordant, brillaient sous le soleil joyeux, les rois, la tête haute, s'avançaient hors des deux camps, et les deux armées silencieuses faisaient un grand cercle pour les voir.

p463

Je pense à Théro ma nourrice, à Bellone ma compagne, à mes saliens qui dansaient d'un pas lourd en frappant leurs boucliers, et je me sens plus triste que ce soir de ma jeunesse où, blessé par

Diomède, je suis remonté dans l' Olympe me plaindre  
à Jupiter.

La mort lui donne de grands coups de fouet sur son  
bouclier, qu' il met sur sa tête pour se garantir, il  
crie :

à moi ! à moi ! Au secours !

La Mort  
riant.

Oui, va, dépêchez-vous donc ! Plus vite ! Encore !  
Quels bavards que tous ces dieux.

Cérès

assise dans un char dont les moyeux sont deux ailes  
de cygne qui le font aller tout seul. Le char  
s' arrête, le flambeau que la déesse porte à la main  
s' éteint.

Arrête-toi ! Puisqu Neptune ne me poursuit plus,  
puisque je n' ai pas retrouvé ma fille, puisque j' ai  
parcouru toute la terre. Ne vas pas plus loin ! à  
quoi bon ? Arrête-toi !

Elle prend de dessous elle une serviette d' or et s' en  
essuie les yeux.

Maintenant les hommes sont ennuyés de moi, le blé de  
lui-même pousse dans leurs sillons.

Hélas ! Hélas ! Je ne reverrai plus Proserpine  
resplendissante, qui s' ébattait en liberté dans les  
pousses vertes des moissons, car elle est descendue  
chez Pluton ; elle n' en sortira pas.

Femmes des athéniens, qui portez des cigales d' or  
dans vos chevelures et dont les voiles s' agitent au  
vent des promontoires, vous qui emmaillotez vos  
enfants avec la robe usée des mystères, qui couchez  
sur la sarriette sauvage, et qui mangez de l' ail pour  
dissiper la vapeur des parfums, sortant un soir  
d' automne par la porte sacrée, derrière le char qui  
traîne la corbeille, toutes en rang, la tête basse et  
les pieds nus, vous ne recevrez plus l' injure  
obscène des gens qui vous attendent sur le pont de  
Céphise !

Neptune

empêtré, comme à élis, dans trois robes mises l' une  
par-dessus l' autre ; il manque de tomber à tous les  
pas et s' appuie pour marcher sur son trident.

Qu' est-ce que cela ? On se moque de moi maintenant ?

Je ne

p464

puis ni bouger, ni me coucher sur le rivage, ni  
courir dans les plaines.

On m' a renfermé dans les ports, on m' a serré les  
côtes avec des digues de pierre, et mes pauvres  
dauphins jusqu' au dernier se sont pourris au fond des

eaux.

Autrefois j' envahissais la campagne, je faisais  
trembler la terre, j' étais le mugissant,  
l' inondateur, et la fortune s' invoquait dans tous mes  
sacrifices ; j' étais terrible de profondeurs  
inconnues ; dans le brouillard de l' horizon j' avais  
des pays lointains qu' il ne fallait pas voir, des  
monstres couronnés de vipères jappaient jour et nuit  
sur mes récifs pointus ; les rochers se refermaient  
sur vous comme des pattes de crabes, et des gouffres  
pleins d' écume aspiraient les flottes ; on ne passait  
pas les détroits, on avait risque de faire naufrage  
en doublant les îles.

à chaque flot le pilote attentif retenait son  
haleine, les rames à large palette coupaient avec  
effort l' onde noire, qui roulait dans les abîmes le  
navire épouvanté ; les antennes criaient, la voile  
abandonnée tournait dans l' aquilon, c' était la grêle  
et les éclairs ! C' était éole et tous les vents !  
C' était la mort affreuse qui sifflait dans les  
cordages !

La Mort.

C' est pour toi qu' elle siffle.

Neptune.

Heureux qui pouvait un jour tirer encore sur le  
sable sa galère désarmée, revoir son vieux père, et  
dans l' âtre domestique accrocher au sec le  
gouvernail de ses voyages !

J' avais aussi les Néréides aux cheveux verts, les  
syrènes à voix d' argent, les Tritons à longue barbe  
qui soufflaient dans leurs conques, tout un peuple  
écaillé, des palais, des grottes, des coquilles à  
foison ; j' avais des retraites de cristal festonnées  
de feuillages, des poissons d' azur qui portaient des  
enfants, et des prairies de grandes herbes où je  
tenais ma cour !

La Mort.

Passe ! Passe !

Hercule

le corps ruisselant de sueur ; il dépose par terre  
sa massue, et s' essuie la figure avec la peau du  
lion de Némée, dont la gueule lui pend sur  
l' épaule.

Ah !

Il reste quelque temps sans pouvoir rien dire tant il  
est essoufflé.

p465

Ai-je travaillé, moi !

Il promène autour de lui un regard satisfait.

Quels combats ! Personne ne me suivra ; du reste il

n' y a peut-être plus rien à faire ? Dès avant ma naissance je pesais plus qu' un homme ; ma mère avait du mal à me porter, et je fus, m' a-t-elle dit, sept jours et sept nuits à pouvoir sortir de son ventre. Je le crois bien, c' était Jupiter qui m' avait fait ! Il rit, la mort rit aussi ; saint Antoine tressaillant se retourne vers elle.

Hercule  
continue.

On dit que j' ai accompli douze travaux ! J' en ai accompli cent j' en ai accompli mille, que sais-je ? J' ai étranglé d' abord comme des anguilles deux énormes serpents que Junon avait envoyés et qui serraient si fort leurs anneaux qu' ils en faisaient craquer les pieds de mon berceau ; j' ai dompté le taureau de l' île de Crète, j' ai tué le sanglier d' Erymanthe, j' ai percé de flèches les oiseaux du lac Stymphale, j' a étouffé à bras le corps le lion de Némée. J' ai vaincu Diomède et je l' ai donné à dévorer à ses propres chevaux, qu' il nourrissait de chair humaine dans des auges de pierre ; j' ai coupé les têtes de l' hydre, j' ai tué Théodomus et Lacynus, j' ai tué Lycus roi de Thèbes, Euripide roi de Cos, Nélée roi de Pise, Euryle roi d' Oechalie ; j' ai cassé la corne d' Achéloüs, qui était un grand fleuve pourtant ! J' ai fait mourir Busiris, j' ai étouffé Antée, j' ai tué Géryon qui avait trois corps, et Cacus, fils de Vulcain, qui vomissait des flammes ; j' ai dompté les centaures, j' ai vaincu les amazones et j' ai rapporté, sur mon dos, les cercopes captifs suspendus à un bâton, la tête en bas.

Il réfléchit.

Est-ce tout ? Oh ! Non, j' ai abattu le vautour de Prométhée, j' ai lié Cerbère avec une chaîne de diamant, j' ai nettoyé les étables d' Augias, ce n' était pas facile ! Et j' ai séparé l' une de l' autre les montagnes de Calpé et d' Abyla, rien qu' en les prenant par leurs sommets, comme un homme qui écarte avec ses mains les deux morceaux d' une bûche que la hache a fendue.

Ah ! J' oubliais ! J' ai été chercher dans les enfers Alceste, femme d' Admète ; j' ai ravi les pommes d' or des Hespérides ; un jour, pour soulager Atlas, j' ai porté le ciel sur ma tête.

J' ai voyagé, j' ai été dans l' Inde. Quand j' avais faim, je levais mon bras et je tirais en passant les palmiers par leur chevelure pour les abaisser jusqu' à ma bouche ; j' ai fait le tour du Pont-Euxin,

j' ai parcouru les Gaules, j' ai été jusqu' à Gadès,  
j' ai vu la Scythie, j' ai traversé le désert où l' on  
a soif.

Je valais des armées ! Le pont des navires s' enfonçait  
sous moi tant j' étais lourd !

Partout j' exterminais les monstres et punissais les  
méchants ; j' allais tout nu, seul ; les pays  
esclaves, je les délivrais ; les pays déserts, je les  
peuplais. En une nuit j' ai engrossé les cinquante  
filles de Thespie, et quand j' ai quitté le royaume  
des Indes, j' ai rendu nubile ma fille Pandala  
âgée de sept ans, afin de coucher avec elle pour  
qu' elle me mît au monde un invincible fils, qui fût  
le père de tous les monarques d' au delà du Gange.  
Mais plus s' accumulaient les ans, plus s' augmentait  
ma force ; je tuais mes amis en jouant avec eux, je  
rompais les sièges en m' asseyant dessus, je  
démolissais les temples en passant sous leurs  
portiques, et ma chair se durcissait, mon poil  
s' épaississait ; j' avais en moi une fureur  
continue qui, bruissant à gros bouillons comme le  
vin d' automne qui fait sauter la bonde des cuves,  
débordait de ma vertu et m' élançait en avant.  
Je criais tout à coup, je courais, je me roulais, je  
déracinais les arbres, je troublais les fleuves ; je  
sentais dans mon crâne bondir ma cervelle, l' écume  
sifflait au coin de ma lèvre, je souffrais à  
l' estomac et je me tordais dans la solitude en  
appelant quelqu' un.

Ma force m' étouffe, c' est le sang qui me gêne, je  
suis trop gros, j' ai besoin de bains tièdes et qu' on  
me donne à boire de l' eau glacée ; je veux m' asseoir  
enfin sur des coussins, dormir pendant le jour et  
voir danser des femmes ; je veux me faire faire la  
barbe et nettoyer mes ongles. Aux pieds de la reine  
Omphale je resterai sans rien faire ; elle se  
couchera sur ma peau de lion, moi je passerai sa  
robe et je filerai sa quenouille, j' assortirai les  
laines, j' aurai les mains blanches comme une fille ;  
nous vivrons tranquilles dans un palais fermé... je  
sens des langueurs... mon corps se détend...  
donnez-moi donc... donnez-moi...

La Mort.

Passe ! Passe !

Arrive sur des roulettes un grand catafalque tout  
noir, garni de flambeaux du haut en bas. Son dais,  
étoilé de lames d' argent, est soutenu dans les  
angles par quatre colonnes d' ébène d' ordre  
salomonique, où s' enroulent une vigne et des  
raisins ; il abrite un lit de parade couvert  
d' amples draperies de pourpre et dont le chevet,  
montant en pyramide, supporte des tablettes étagées  
sur lesquelles dans des poteries de couleur sont  
toutes sortes de parfums qui brûlent. Sur le lit on

distingue une figure d' homme en cire, sans barbe,  
avec une longue chevelure blonde et couchée à plat  
dos comme un cadavre ; tout autour du lit sont  
alternativement rangées de petites corbeilles en  
filigrane d' argent et des urnes d' albâtre de

p467

forme ovale ; dans les corbeilles il y a des pieds de  
laitues et dans les urnes une pommade rose.  
Des femmes sans ceintures et qui marchent pieds nus  
suivent le catafalque d' un air inquiet ; leurs  
grandes chevelures toutes défaites tombent sur leurs  
épaules et s' agitent le long de leur corps ; de la  
main gauche elles ramènent sur leur sein les plis de  
leurs robes traînantes et dans la droite tiennent de  
gros bouquets de fleurs, ou des fioles de verre  
pleines d' huile.

Elles sanglotent tout bas, elles se rapprochent du  
catafalque et parlent entre elles.

Les Femmes.

Beau ! Beau ! Il est beau ! Réveille-toi ! Assez  
dormi ! Lève donc la tête ! Debout ! Debout !

Elles s' assoient par terre.

Ah ! Il est mort ! Il n' ouvrira pas les yeux ; les  
mains sur les hanches et le pied droit en l' air, il ne  
tournera plus sur le talon gauche. Pleurons,  
désolons-nous, crions toutes à la fois !

Elles poussent des cris. Silence. On entend pétiller  
la mèche des flambeaux, dont des gouttes arrachées  
par le vent tombent sur le cadavre de cire et lui  
fondent les joues.

Les femmes se relèvent et s' approchent du lit plus  
près.

Comment nous y prendre ? Qu' a-t-il ? Que ferons-nous  
maintenant ? Chatouillons-le ! Frappons-lui dans les  
mains... là... là... respire nos bouquets ! Ce sont  
des narcisses et des anémones que nous avons cueillis  
dans tes jardins. Ranime-toi, tu nous fais peur !

Oh ! Comme il est raide déjà !

Elles le touchent.

Il est tout froid, voilà ses yeux qui coulent par les  
bords, ses genoux sont tordus, et la peinture de son  
visage a descendu sur la pourpre.

Parle ! Nous sommes à toi ! Que te faut-il ? Veux-tu  
boire du vin ? Veux-tu coucher dans nos lits ?

Veux-tu manger les pains de miel que nous faisons  
frire dans des poèles, et qui ont la forme de petits  
oiseaux pour t' amuser davantage ?

Touchons-lui le ventre, baisons-le sur le coeur, cela  
ranime l' amour ! Tiens ! Tiens ! Les sens-tu nos  
doigts chargés de bagues, qui courent sur ton corps,

et nos lèvres qui cherchent ta bouche, et nos  
cheveux qui balaient tes cuisses ? Dieu pâmé, sourd  
à nos prières !

Antoine se cache la figure avec son bras, le diable  
le lui retire brusquement et le pousse plus près  
encore.

p468

Ah ! Regardez donc comme ses membres, en le maniant,  
sont restés au fond de nos mains ! Il n' est plus ! Il  
n' éternue pas à la fumée des herbes sèches et ne  
souponne point d' amour au milieu des bonnes odeurs. Il  
est mort ! Il est mort !

Elles s' écorchent le visage avec leurs ongles,  
déchirent leurs habits et coupent leurs cheveux ;  
elles vont l' une après l' autre les déposer sur le  
lit, et toutes ces longues chevelures pêle-mêle  
semblent des serpents blonds et noirs rampant sur le  
simulacre de cire, qui n' est plus qu' une masse  
informe.

Antoine  
attentif.

Que font-elles ? Mais pourquoi tout cela ?

Le Diable.

Ce sont des filles de Tyr qui pleurent Adonis.

à la mort :

va donc ! Tu languis.

à Antoine :

et toi, regarde.

La Mort

faisant claquer son fouet.

C' est qu' en vérité j' ai le bras rompu !

Antoine.

Oh ! J' étouffe !

Le catafalque d' Adonis disparaît ; on entend un  
bruit de castagnettes et de cymbales dominé par le  
ronflement d' une trompe et des cris de joie, des  
battements de mains, des pas qui approchent ; des  
hommes vêtus de robes bizarres, suivis d' une foule de  
gens de la campagne, conduisent un âne, empanaché de  
plumes et de feuillages, la queue garnie de rubans,  
la crinière tressée, les sabots peints, avec un  
frontal à plaques d' or et des coquilles aux  
oreilles ; une grande boîte carrée, recouverte d' une  
housse à cordons, lui ballote sur le dos entre deux  
paniers de roseau suspendus à ses flancs.

Le premier s' emplit au fur et à mesure de toutes les  
offrandes de la foule : oeufs, gibier, raisins,  
fromages mous, lièvres dont on voit passer les  
oreilles, volailles toutes plumées, poires en  
quantité, monnaie de cuivre de toute espèce, tandis

que le second ne contient

p469

que des feuilles de roses et de lis que les conducteurs de l' âne jettent devant eux, tout en marchant.

Ils ont les cheveux frisés, les joues fardées, des boucles d' oreilles, de grands manteaux ; une couronne de branches d' olivier, leur entourant la tête, se rattache vers le milieu du front par un médaillon à figurine entre deux autres plus petits, et ils en portent un troisième plus large sur la poitrine. Des poinçons et des poignards nussont passés dans leur ceinture. Ils marchent dans des bottines lacées avec des cordons jaunes et ils tiennent à la main des fouets à manche de buis, dont la triple lanière est garnie d' osselets de mouton.

Quand on a retiré la housse verte de la boîte et mis à nu la couverture de laine qui l' enveloppe, la foule s' écarte, l' âne s' arrête. Alors un de ces hommes, retroussant son vêtement et se balançant de droite et de gauche, se met à tourner tout autour en jouant des crotales ; un autre agenouillé devant la boîte bat du tambourin, et le plus vieux de la bande commence d' une voix nasillarde.

Voilà la bonne déesse, l' idéalienne des montagnes ; la grand' mère de Syrie ! Approchez, braves gens ! Elle est assise entre deux lions, porte sur la tête une couronne de tours, et procure beaucoup de biens à tous ceux qui la voient.

Nous la promenons dans les campagnes à l' ardeur du soleil, aux pluies d' hiver, dans les orages, par beau et mauvais temps ; elle enfonce ses pieds dans le sable lourd des rivages, elle gravit les défilés, elle glisse sur les pelouses, elle traverse les ruisseaux. Souvent, faute de gîte, nous couchons en plein air et nous n' avons pas tous les jours de table bien servie ; les voleurs habitent les bois, les bêtes féroces hurlent effroyablement dans leurs cavernes, il y a des chemins impraticables et pleins de précipices. La voilà ! La voilà !

On retire la couverture de laine, et l' on voit une boîte en bois de palmier, touteincrustée de petits cailloux de différentes couleurs.

Plus haute que les cèdres elle plane dans l' éther bleu ; plus vaste que le vent elle entoure la terre ; son coeur est placé au sein du monde, où bouillonnent les sources chaudes, où fermentent les métaux, où les racines vont puiser la vie ; son souffle s' échappe par les naseaux des panthères, par la feuille des plantes, par la sueur des corps et il



se balance au crépuscule dans le brouillard violet,  
entre les gorges des collines ; ses pleurs d' argent  
arrosent les prairies, son sourire est la lumière, et  
c' est le lait de sa poitrine qui a blanchi la lune.  
Elle fait couler les fontaines, elle fait pousser la  
barbe, elle fait craquer l' écorce des pins qui  
remuent tout seuls dans les forêts. Donnez-lui  
quelque chose, car elle déteste les avars !  
La boîte s' ouvre à deux battants, et l' on aperçoit  
dans l' intérieur, sous un pavillon de soie rose, une  
petite image de Cybèle, étincelante

p470

de paillettes, dans un char de pierre qui est couleur  
de vin, traîné par deux lions crépus qui ont tous  
deux la patte levée. Les paysans se pressent pour  
voir, l' homme qui danse tourne toujours, celui qui  
bat du tambourin frappe plus fort, l' archi-galle  
continue :  
son temple est bâti sur le gouffre par où se sont  
précipitées les eaux du déluge qui finissait ; il y  
a des portes d' or, un plafond d' or, des lambris d' or,  
des statues d' or ; Apollon y est, Mercure,  
Ilythia, Atlas, Hélène, Hécube, Pâris, Achille  
et Alexandre ; des ours apprivoisés, des aigles, des  
chevaux et des colombes marchent ensemble dans son  
enceinte, sur les dalles de sa cour humides de la  
pluie du jet d' eau, qui s' élance jusqu' au toit, par  
des tuyaux d' argent. à son grand arbre qui brûle, on  
accroche des brebis toutes vivantes, des vases de  
toute espèce, des tuniques et des coffrets ; on  
précipite du haut de son vestibule des taureaux  
blancs, et c' est pour elle qu' est dressé tout droit  
le phallus de cent vingt coudées où l' on grimpe avec  
des cordes, comme au tronc d' un palmier quand on va  
cueillir les dattes. Sept jours et sept nuits il faut  
s' y tenir debout, sans jamais dormir.  
Ils prennent leurs fouets et s' en donnent de grands  
coups dans le dos, en cadence.  
Frappez du tambourin ! Sonnez des cymbales claires !  
Soufflez à pleine poitrine dans les flûtes à  
larges trous !  
Elle aime les parfums de l' Arabie, le poivre noir  
que l' on va chercher dans les déserts ; elle aime la  
fleur de l' amandier, la grenade et les figues  
vertes, les bracelets d' ivoire, les lèvres rouges et  
les regards lascifs ; il lui faut les beuglements  
prolongés, et, dans les villes pleines de flambeaux,  
les orgies retentissantes ; elle aime la sève  
sucrée, la larme salée, le sperme gras ! Du sang !  
à toi ! à toi ! Mère des montagnes !

Ils se tailladent les bras avec leurs poignards, leur dos résonne comme des boîtes creuses, on entend râler leurs poitrines, leurs yeux roulent et se ferment, des sourires obscènes passent sur leur figure livide, la musique redouble, les offrandes tombent dans les paniers, la foule s'accroît.

Des hommes vêtus en femmes et des femmes en habits d'hommes se poursuivent en poussant de grands éclats de voix qui ressemblent à des rires ou à des sanglots ; leurs robes jaunes transparentes sont collées sur leur bas-ventre par des plaques de sang caillé, et à travers le tissu mince on le voit qui coule en filets rouges sur les rondes cuisses blanches. Les femmes ont les cheveux mouillés comme si elles sortaient du bain, et les hommes n'ont pas de poil sur la poitrine. On entend au loin l'accord des flûtes d'ivoire avec des bruits de baisers, des chuchotements et des soupirs mêlés à des chœurs de voix molles, qui se bercent dans les airs comme une brise paresseuse sur les golfes tièdes.

p471

Et sur cette foule qui glisse en ondulant, plus chatoyante à l'oeil qu'un lac de couleurs en tempête, et toute vibrante d'un bout à l'autre comme une corde de lyre, soudain s'épanouit un nouveau dieu, qui porte à la place de la verge, entre les cuisses, un amandier chargé de fruits. Alors les femmes en claquant des dents se ruent sur les hommes ensanglantés, les diamants des colliers s'enfoncent dans les poitrines, les voiles des têtes tombent avec les fleurs, la peau des tambourins se crève sous les doigts ; on voit sous les arbres des prostitutions mystiques ; des vierges ricanant d'un air féroce, s'étalent sur le gazon, parmi les coupes d'or répandues, au pied des colonnes d'albâtre enguirlandées de roses ; les chairs luisent comme des peintures, les fleurs épanouies sont éblouissantes comme des flammes, l'encens tourbillonne, l'acier tinte, des prêtres eunuques enveloppent des femmes dans leurs dalmatiques chamarrées.

Cela passe au loin, tout au fond, à ras du sol et en tourbillonnant sur soi-même, comme une traînée de feuilles sèches qui s'envolent.

Haletant, pâle, éperdu, immobile, Antoine regarde ; le diable ne le soutient plus, il se tient debout tout seul. La luxure, qui n'a fait que bâiller ou sourire à tous les dieux qui défilaient, se hausse sur la pointe des pieds, et la mort tranquillement refait un noeud à la mèche de son fouet.

L'horizon frémit, tout se courbe à la fois comme un

champ de blé sous un grand coup de vent ; à la foule succèdent des foules ; il en survient sans cesse, il s' en dégorge de nouvelles, non plus de droite à gauche comme tout à l' heure, mais d' en face au contraire, à la manière d' une marée montante qui viendrait vers vous.

Ce sont encore des dieux, innombrables, infinis, si nombreux qu' on ne peut les compter, vociférant si fort tous à la fois qu' on n' entend pas leurs paroles, si tassés qu' on ne peut même pas les distinguer, et l' on dirait qu' ils naissent et meurent dans le même moment tant est instantanée leur apparition et leur départ ; effluves successifs de la matière lumineuse qui les roule, ils semblent se manifester comme par des vibrations plastiques que l' on pourrait toucher du doigt.

Le diable en paraît joyeux, et dans sa contemplation muette il les dévore de l' oeil.

Antoine

trépignant, passe la main sur son front.

D' où viennent-ils ? Pourquoi ! à cause ? ... ils passent... je n' ai pas le temps... quel est celui-ci ? ... cet autre ?

Le Diable.

Celui que tu vois là, c' est Attis de Phrygie, il court tout furieux en portant les mains à son suspensoir rouge ; il jette derrière lui sa hache de pierre, et il s' en va pleurer dans les bois sa virilité perdue. Voilà la Dercéto de Babylone, qui traîne sur les

p472

plages sa croupe de poisson écaillée. Voilà Brimo, qui roule dans les ténèbres ses yeux verts comme ceux des chats sauvages ; voilà le vieil Oannès, qui porte sur le front une corne de narval ; voilà llythia couverte de ses voiles transparents sous lesquels elle semble dormir ; voilà Moloch furieux, crachant des flammes par la bouche, et dont le ventre, bourré d' hommes, hurle comme une forêt incendiée.

La Mort

riant, tout en continuant à chasser les dieux.

Ah ! Ah ! Ah ! Regarde donc, il a si chaud sous son feu qu' il se fond lui-même.

Le Diable.

Voilà la Sosipolis d' élée ! Voilà les dieux cathares de Pallantium ! Voilà Vulcain, patron des forgerons, qui faisait de si beaux filets pour surprendre les amants ! Voilà le bon dieu Mercure avec son pétase pour la pluie et ses bottes de

voage !

La Mort

le frappant.

Voyage ! Voyage !

Le Diable.

Celle qui porte autour de ses flancs une ceinture de chiens, c' est Hécate à la triple figure, qui aboyait dans les carrefours au sifflement des vents nocturnes quand, secouée par l' incantation des magiciennes, la lune au front malade se roulait sur les nuages bruns.

La Mort.

Ah ! Ah ! Ah !

Le Diable.

Vois-tu la paresseuse Hursida, grattant au soleil les poux de sa tête, et, debout près d' elle, Orthia la sanguinaire, qui faisait fouetter les garçons de Sparte ? Puis les déesses Potniades, à qui l' on sacrifiait des cochons de lait !

Le Cochon

dans son coin.

Horreur ! Horreur !

p473

Le Diable.

Noire et frottée de myrrhe, voilà la grande Diane qui s' avance, les coudes au corps, les mains ouvertes, les pieds joints, avec des lions sur les épaules, des cerfs à son ventre, des abeilles à ses flancs, un collier de chrysanthèmes, un disque de griffons, et ses trois rangées de mamelles pointues qui ballottent à grand bruit les unes sur les autres, pendantes comme des grappes de raisins mûrs ; regarde comme elle les presse d' un air triste pour en faire sortir la dernière goutte ; rien n' en coulera plus ! La peau du corps lui démange sous les vieilles bandelettes qui la serrent.

La Mort

riant.

Ah ! Ah ! Ah !

Le Diable.

Voici la Laphria des ptréens, l' Hymnia d' Orchomène, la Pyronienne du mont Crathis, Stymphalia à cuisse d' oiseau, Eurynome fille de l' océan, et toutes les autres Dianes : l' accoucheuse, la chasseresse, la salutaire, la lucifère et la protectrice des ports, avec une coiffure d' écrevisses.

Antoine.

On a adoré tout cela, pourtant !

Le Diable

continue :

ceci, c' est un dieu de l' éloquence, Aïus Locutius, fort honoré jadis ; celle-là qui porte des croûtes blanchâtres sur le front, c' est Rubigo, la déesse de la rogne ; non loin, Angerona qui délivre des inquiétudes, et l' immonde Perfica, inventrice des olisbus si commodes pour les veuves.

Voilà aussi Esculape, fils du soleil, traîné par des mulets blancs ; le coude sur le bord de son char et le menton dans la main gauche, il a l' air de réfléchir très sérieusement.

La Mort.

Fais-toi vivre, immortel !

Le Diable.

Quelle quantité, hein ? Quels bataillons ! Cela fourmille, il y en a

p474

pour les maîtres et pour les esclaves, pour les jeunes gens, pour les vieillards, pour les marinières, pour les charcutiers, pour les boulangers, pour les voleurs, pour les vidangeurs, pour le lupanar et pour le cirque, pour tous les besoins, pour tous les jours. En voilà un qui veille à ce que les enfants ne se perdent pas à la promenade, un autre qui donne la fièvre, un autre qui donne la pâleur, un autre qui donne la peur ; ceux-ci sont pour former le fœtus, pour le retourner, pour l' extraire, pour veiller à la cuisine, pour faire crier les gonds de la porte, pour pousser le flot sur le rivage et pour le ramener en arrière.

Frappant sur la mousse des bois la corne de leurs pieds, les faunes à bouche fendue suivent le vieux Pan des pasteurs, qui claque dans ses mains au milieu de son troupeau ; ils ricanent, ils sont velus ; leur front rugueux est couvert de boutons roses comme les bourgeons de tilleuls à la saison du printemps. Voilà Priape à la voix rauque, qui se casse les reins dans une érection dernière, et le dieu Terminus, et la déesse épona, et Acca Laurentia, et Anna Perenna.

Antoine.

Quels sons ! Qui chante ainsi ?

Il écoute.

Quels ravissements ! Quelle douceur ! Sur une corde d' or sautillent, il me semble, des notes aux pieds légers ; cela pétille, bourdonne, gazouille ! Et avec quelque chose par-dessus... quelque chose de lent qui se déroule et qui retombe.

Apollon paraît.

Le Diable.

N' est-ce pas qu' il est beau ?

Apollon

nu, couronné de laurier, la chlamyde rejetée sur le bras gauche et jouant d' une énorme cithare retenue par une courroie qui lui passe sur le cou.

Je chante sur la lyre.

Il tousse :

hum ! Hum ! ... je chante sur la lyre... hum ! ...

l' ordre de l' univers... euh hum ! Euh hum ! Heu !

Heu ! ... à la loi du rythme la matière et les êtres...

une cheville se casse, une corde se rompant cingle la figure du

p475

dieu ; il resserre une autre cheville qui se casse aussi, il touche à une troisième, et la corde trop lâchée ne rend plus qu' un son indistinct ; il se trompe, va de l' une à l' autre, tout se brise, pète, s' embrouille.

La Mort.

Mais tu n' en peux plus ! Tu es resté nu si longtemps, tu as tellement marché dans toute la Grèce, tu as si bien braillé au grand air, que tu en as mal à la poitrine, que tu craches le sang, que tu vas mourir ! Tu étais, n' est-ce pas, celui qui chantait, qui purifiait, qui fondait ; il n' y a plus rien à fonder, rien à chanter, les villes sont bâties, les peuples sont vieux, la Pythie échappée ne se retrouve pas.

Les athlètes frottés d' huile, les éphèbes qui couraient sur le stade, les cochers qui riaient debout dans leurs chars d' ivoire, les philosophes qui causaient dans les bois de lauriers-roses... elle le frappe.

Suis-les, va-t' en donc ! Beau dieu du monde plastique qui ne devait pas finir !

La courroie de ta cithare s' est usée sur ta clavicule maigre, la troisième Parque, qui manquait à ton temple, est accourue. Déchausse ton cothurne et roule-toi dans ton manteau. Ne sais-tu pas, pauvre dieu, que ta baladine Pharsalia, qui chantait pour toi dans Métaponte, a été déchirée en morceaux, tant la foule se poussait pour lui voler sa couronne d' or !

Apollon passe sa cithare sur son dos et s' en va.

Bacchus arrive dans son char traîné par des panthères ; sa tête est coiffée de myrte et il se regarde en souriant dans un miroir e cristal.

Autour de lui, les silènes vêtus de manteaux de laine

rouge, les satyres couverts de peaux de chèvres, les ménades avec la nébride sur l'épaule, rient, chantent, boivent, dansent, soufflent dans les flûtes, jettent à terre des tambourins plats qui tournent en ronflant.

Les bacchantes échevelées, qui tiennent à la main des masques noirs, dandinent au son de la musique les grosses grappes de raisin pendantes de leur front ; elles dévorent de leurs dents blanches les colliers de figes sèches suspendues à leur cou, elles entrechoquent leurs boucliers, se frappent avec des thyrses, et lancent autour d'elles des regards sauvages sous leurs sourcils veloutés comme le dos des chenilles.

Les satyres les serrent dans leurs bras, ils dansent ensemble ; leurs narines épaisses reniflent de plaisir, et, versant de haut le vin qui coule des urnes, ils barbouillent de rouge la figure rieuse de la ménade enivrée.

p476

Choeur.

évohé ! Bacchus ! évohé !

Abattez les échalias, et que le pampre mûr se couche sur la terre ! Foulez du pied le raisin dans les pressoirs !

Dieu charmant, qui portes le boudrier d'or et qui t'avances dans les campagnes, joyeux comme le soleil, mire-toi dans ton miroir, bois à longs traits dans ton cratère sans fond. évohé ! Bacchus ! évohé ! Silène au large ventre te suit sur son âne, qui plie les reins de fatigue sous le poids du vieillard chauve ; Hephestus lui-même trébuchait dessus, lorsque tu l'amenas dans l'Olympe. La route était pavée d'étoiles, et Melthé, avec des pipeaux dans la bouche, allait devant et sautait comme un chevreau.

Tu es fort, fils de Sémélé ! Tu as vaincu les Indes, la Thrace et la Lydie ; les armées entières s'enfuyaient quand Mimallon délirante hurlait dans les montagnes ; tes cymbales, la nuit, réveillaient les peuples endormis ; ils se pressaient autour de toi pour jouir de ta figure ; le vent chaud passait dans les forêts agitées, la sueur sur les corps coulait comme des parfums, les yeux des bacchantes brillaient dans les feuillages.

évohé ! Bacchus ! évohé !

Père des théâtres et du vin, les dieux anciens se sont bouché les oreilles au scandale merveilleux du dithyrambe désordonné. à toi le rythme nouveau et les formes incessantes ! à toi le cerceau, la toupie, les dés, l'orange, et le van qui agite l'air, et la

laine des moutons, grasse encore de la crasse des  
bergeries ! Tu as le rire des vendangeurs, les  
fontaines inconnues qui sourdent sous la terre, les  
festins aux flambeaux, et le renard qui se glisse  
dans les vignes, pour croquer les raisins verts.

Tu es terrible, tu as rendu furieuses les femmes  
d' Argos, tu as puni Thèbes, et la mer  
Tyrrhénienne ; le cithéron retentit du bruit de tes  
orgies, qui va se répétant de colline en colline, et  
ta joie court de peuple en peuple tu délivres  
l' esclave, tu es saint ! Tu es divin ! évohé !  
La mort allonge son fouet et tout disparaît.

Les Muses

s' avancent dans des manteaux noirs, la tête basse.

Nous sommes tristes, nous portons le deuil de  
l' amour des hommes ; la vieillesse est venue,  
est-ce donc le temps de mourir ?

La Mort.

Oui, oui !

p477

Les Muses.

Nous étions belles.

La Mort

frappant les muses.

Passez ! Allez-vous-en ! Quels bavards que tous ces  
dieux !

Les Muses

regardent la mort et lui disent :

ô mort ! Laisse-nous pleurer sur nous-mêmes, puisque  
personne ne s' en soucie. Nous t' avons célébrée  
autrefois, lorsque nous ciselions les tombeaux et  
que nous immortalisions les grandes batailles.

Quelque chose qui n' est plus palpitait dans l' air sur  
les races juvéniles ; elles avaient de nobles poses,  
des poitrines carrées, et des langages, comme leurs  
vêtements, à grands plis droits avec des franges  
d' or.

C' est nous qui prenions l' enfant et qui formions sa  
taille ; sous les yeux des mères les hommes  
devenaient beaux, les gymnastiques viriles faisaient  
les poètes, les athlètes et les orateurs.

Quand Hménée au voile d' ambre assemblait les  
familles, l' amour sérieux chantait l' épithalame plein  
d' espoir, le pontife dansait sur l' autel, les  
guerriers dans les batailles faisaient de longs  
discours, et Alexandre s' endormait la tête sur  
*homère.*

*Les sages voyageaient avant d' écrire l' histoire, ils  
travaillaient la nuit sur des tables de bronze, et  
donnaient à leurs livres le nom des muses.*



*Dans les leçons du philosophe comme dans la pantomime des bateleurs et la constitution des républiques, dans les cosmogonies des dieux, dans les statues, dans les meubles, dans les harnachements et les coiffures, partout, c' était un art sublime qui rehaussait la vie. Il y avait des femmes comme on n' en reverra plus ; des montagnes de marbre attendaient les sculpteurs.*

*Pleurons les vastes théâtres et les danseurs nus ! ô Thalie, déesse au front bombé, mère du drame comique et de la géométrie, qu' as-tu fait de ta massue d' Hercule, de ton rire qui clapotait sur la foule, comme le flot ionien au pied des promontoires ? Tu as perdu tes choeurs sérieux, Melpomène, la strophe et l' antistrophe ne se tournent plus tour à tour. Adieu le haut cothurne d' or et les manteaux traînants, l' hymne sacrée qui passait par bouffées dans les terreurs tragiques, et le vers simple qui glaçait la peau ! Toi aussi, svelte Terpsychore, dont les sirènes sont filles, tu ne te souviens plus de tes pas cadencés que*

p478

*l' on comparait en rêvant à la valse des planètes, tandis que le chef d' orchestre battait la mesure avec sa semelle de fer ! Qui s' inquiète de nous, ô filles d' Uranus ? Ils sont passés les grands enthousiasmes, c' est le tour maintenant des gladiateurs, des bossus, des farceurs, des nains et des bateleurs. Clio violée a servi les politiques, la muse des festinss' engraisse de mets vulgaires, on a fait des livres sans s' inquiéter des phrases ; pour les petites existences il a fallu de grêles édifices, et des costumes étriqués pour les fonctions serviles ; les goujats aussi ont voulu chanter des vers ; le marchand, le soldat, la fille de joie et l' affranchi, avec l' argent de leur métier ont payé les beaux-arts ! Et l' atelier de l' artist, comme le lupanar de toutes les prostitutions de l' esprit, s' est ouvert pour recevoir la foule, satisfaire ses appétits, se plier à ses commodités et la divertir un peu !*

*Art des temps antiques, au feuillage toujours jeune, qui pompais ta sève dans les entrailles de la terre et balançais dans un ciel bleu ta cime pyramidal, toi dont l' écorce était rude, les rameaux nombreux, l' ombrage immense, et qui désaltérais les peuples d' éléction avec les fruits vermeils arrachés par les forts ! Une nuée de hannetons s' est abattue sur tes feuilles, on t' a fendu en morceaux, on t' a scié en planches, on t' a réduit en poudre, et ce qui reste de*

*ta verdure est brouté par les ânes !  
Quand les muses ont passé, la scène reste vide.  
La Mort  
se tournant vers le diable.  
C' est tout, n' est-ce pas ?  
Le Diable.  
Et Vénus ?  
La Luxure.  
Ah ! Oui ! Vénus.  
Appelant :  
Vénus ! Vénus !  
Vénus  
paraît nue et regardant de côté et d' autre comme  
quelqu' un qui est poursuivi :  
qui m' appelle ?  
Apercevant la luxure, elle pousse un cri d' effroi :  
assez ! Grâce ! Laisse-moi ! Tu as amolli ma chair,  
ce sont tes baisers qui ont fait pâlir mes belles  
couleurs !*

p479

*La Luxure.  
Ah ! Bah !  
Vénus.  
J' étais libre, j' étais pure, j' étais la fille du sang  
d' Uranus ; quand je parcourais les océans, les  
vagues frissonnaient de plaisir au contact de mes  
talons roses ; quand je marchais par les prairies, les  
fleurs aussitôt s' épanouissaient, la graine des fleurs  
se prenait à pousser, leur corolle à s' ouvrir, leurs  
parfums à se répandre. Baigneuse insaisissable, je  
nageais dans l' éther bleu, où ma ceinture bigarrée  
aux mille couleurs, que se disputaient les zéphirs,  
resplendissait toute large et magnifique comme un  
arc-en-ciel tombé de l' Olympe. J' étais la beauté !  
J' étais la forme ! Les dieux à ma vue se pâmaient  
d' amour, je vibraïss incessamment sur le monde  
engourdi, et la matière humide, se séchant sous mon  
regard, s' affermissait de soi-même en contours  
précis. Je l' avais tournée comme un potier, ciselée  
comme un sculpteur, coloriée comme un peintre ;  
j' avais fait les plages plus sonores, plus couvertes  
de coquilles, de solitude et de soleil ; j' avais  
révé avec lenter des attitudes d' existence, des  
harmonies de ligne, et tout ce rythme secret des  
splendides anatomies. L' artiste, plein d' angoisses,  
m' invoquait dans son travail, le jeune homme dans son  
désir, le vieillard dans son passé, le voyageur dans  
ses projets et la mère de famille dans la douleur des  
enfantements. C' est toi, c' est toi, ô besoin, ô  
jouissance immonde, qui m' as traînée dans les*

*passions ignobles, qui m'as déshonorée !*

*La Mort.*

*Passe ! Passe ! Belle Vénus ! Tu te purifieras dans mes bras !*

*Elle s'en va en pleurant, la tête dans ses mains, et la mort la chasse en lui donnant de grands coups de fouet sur les fesses. Du côté opposé où Vénus a disparu, on entend sangloter quelqu'un.*

*C'est Cupidon, la figure écarlate de fard, les paupières chassieuses, la poitrine haletante, tout maigre, souffreteux, misérable. Son bandeau trop lâche, qui a glissé sur sa figure, lui entoure le cou comme un carcan ; il pleure à grand bruit en s'enfonçant le poing dans l'oeil.*

*La luxure, le diable et la mort se mettent à rire.*

*La Luxure.*

*Qu'il est vilain !*

p480

*Le Diable.*

*à faire vomir de dégoût, vraiment !*

*La Mort.*

*Et aux trois quarts crevé déjà !*

*Cupidon*

*sanglotant.*

*Est-ce ma faute à moi ? Hô ! Hô ! Hô ! J'étais beau, joli, charmant, tout le monde autrefois me caressait... eh ! Hô !*

*Il recommence à pleurer.*

*Le Diable*

*ricanant.*

*Où est ton flambeau ? Tire de l'arc un peu, souris encore !*

*Cupidon.*

*Mon flambeau s'est éteint, j'ai perdu mes flèches, j'ai mal au pied, j'ai mal à la tête, j'ai mal au coeur... hô ! Hô ! Hô ! J'avais des berceaux de verdure dans les jardins...*

*La Mort.*

*Calme-toi, mignon, ta peine se va passer tout à l'heure et tu refermeras les yeux.*

*Cupidon.*

*Mes yeux ! Oh ! Mes pauvres yeux ! à force de les tenir fermés, ils sont devenus malades, et le soleil m'a blessé la vue dès que j'ai voulu regarder la lumière. Ah ! Jadis, je souriais sous mon bandeau ; le doigt posé sur la bouche et les cheveux frisés, je gardais sur les piédestaux de charmantes attitudes ; on m'enguirlandait de roses, d'acrostiches et d'épigrammes ; je me jouais dans l'Olympe avec les attributs des dieux, j'étais le charme de la vie, le*

*maître des coeurs, le vainqueur des belles, le  
dominateur des âmes, l' éternel souci des poètes ; je  
jouais avec la lyre d' Apollon, la massue d' Hercule  
et le sceptre même de Jupiter. S' assemblant autour  
de moi ils me faisaient des cadeaux pour apaiser mes  
caprices, Minerve seule ne m' aimait pas, et je me  
souviens de son grand hibou qui poussait des cris  
quand il me voyait.*

p481

*Hélas ! Hélas ! L' on m' a renvoyé du ciel. Où est  
donc ma Psyché ? Je grelotte de froid, je succombe  
d' inanition, de fatigue et de chagrin ; personne ne  
veut plus de moi, les coeurs maintenant sont à  
Plutus. Quand je frappe aux portes, ils font les  
sourds, on me renvoie d' un air furieux, l' artiste me  
jette à la tête son outil, les femmes leur vertu, les  
penseurs leur orgueil ; les uns sifflent, les autres  
rient. Misère de moi ! J' en ai vu qui  
s' interrompaient un moment, me regardaient en face et  
qui reprenaient leur ouvrage.*

*La Mort.*

*Oui ! Va-t' en, crève de rage, détale plus vite,  
l' humanité bâille à ton nom. Tu lui as agacé les  
dents avec le sirop de ta tendresse, tu l' as  
étourdie de tes soupirs, tu l' as fatiguée de  
mignardises, de sentiment, de bonheur.*

*Elle lui balafre les côtes de coups de fouet, il crie  
et court se réfugier sous les jupons de*

*La Luxure*

*qui le repousse loin d' elle avec quantité de  
soufflets.*

*Non ! Pas de toi ! Tu n' es pas la débauche ! Comment  
peux-tu me servir ?*

*Le Diable*

*criant à la mort :*

*prends-le donc ! Au tas ! Avec les autres !*

*La mort le chasse d' un bond, avec un grand coup de  
pied dans le derrière.*

*La Mort*

*respirant.*

*Ah ! Enfin !*

*Les Dieux Lares*

*couverts de peaux de chien, râpés comme de vieux  
singes qui ont la gale.*

*La Mort.*

*Quels ennuyeux personnages avec leurs peaux de  
chien !*

*Elle frappe.*

*Passez ! Passez !*

*Le toit de la maison s' est écroulé, la pluie a tombé sur vos épaules, vous êtes pourris comme de vieilles bûches et vous avez perdu pour toujours les fers de l' affranchi, la balle d' or de l' enfant, la pièce de monnaie de la mariée. Plus de valets soumis ! Plus de fils respectueux, plus de pères puissants, plus de libations ni de longues gamelles ! Plus de matrones silencieuses qui vivaient assises à leur logis, ne buvaient pas de vin et filaient de leurs doigts chastes la tunique de leurs maris. L' hôte a perdu sa foi, les ancêtres sont oubliés, et le grillon dans les cendres pleure seul sur le souvenir éteint des religions domestiques.*

*Redoublant ses coups.*

*Mourez donc à votre tour ! Qu' il n' en soit plus question ! Filez avec les autres.*

*Il n' y a plus rien, tout est passé ; le diable regarde encore s' il en va venir, la mort s' essuie le front avec le pan de son linceul, et Antoine, immobile, reste les yeux fixés sur l' horizon, la bouche béante et les bras levés, le cou tendu, lorsque se roulant dans l' air, comme une bulle de savon, bleuâtre et tout léger, arrive le dieu-nain Crépitus d' une voix flûtée.*

*Moi aussi l' on m' honora jadis, on me faisait des libations, je fus un dieu !*

*J' étais pour le grec un présage de bonheur, tandis que le romain dévot me maudissait les poings crispés, et que le prêtre d' égypte, s' abstenant de fèves, tremblait à ma voix et pâlisait à mon odeur.*

*Quand le vinaigre militaire coulait sur les barbes non rasées, que l' on se régalaient de glands, de ciboules et d' oignons crus, et que le bouc en morceaux cuisait à gros bouillons dans le beurre rance des pasteurs, assis ensemble autour du feu, sans souci du voisin, personne alors ne se gênait ; les nourritures solides faisaient les digestions sonores ; en plein soleil les hommes d' autrefois se soulageaient avec lenteur, et s' essayaient ensuite à la feuille large des figuiers.*

*Légitime par moi-même, ainsi je passais sans scandale avec tous les autres besoins de la vie, avec Mena tourment des vierges, avec la déesse Carnienne et la douce Rumina, qui protège le sein de la nourrice gonflé de veines bleuâtres.*

*J' étais joyeux, inévitablement je faisais rire, j' arrivais tout à coup, j' éclatais, comme un tonnerre, je me suivais en cascade, en déchirement, en roulement, en battement ; l' écho des voix*

*répondait à ma musique et se dilatant à cause de moi,  
l'homme exhalait sa gaieté par tous les trous de  
son corps.*

*J' ai eu mes fêtes, mes grands jours d' orgueil ; le  
bon Aristophane me promena sur la scène, et  
l' empereur Claudius Drusus me fit asseoir à sa  
table. Dans les laticlaves patriciens j' ai circulé  
majestueusement, les vases d' or ont résonné sous  
moi, et quand, plein de murènes, de truffes et de  
pâtés, l' intestin impérial se dégorgeait avec  
fracas, les esclaves tremblaient et le monde  
attentif apprenait que César avait dîné.*

*Mais maintenant tout est bien changé, on rougit de  
moi, on me dissimule tant que l' on peut ; je suis  
relégué dans la canaille, et les meilleures sociétés  
même se récrient à mon nom.*

*Et Crépitus s' éloigne en poussant un vent traînard.  
Silence.*

*Un grand coup de tonnerre éclate, la mort laisse  
tomber son fouet, le diable recule d' un pas, et  
Antoine tombe la face contre terre, et la luxure  
tremble.*

*Une Voix.*

*J' étais le dieu des armées ! Le seigneur ! Le  
seigneur dieu !*

*J' étais terrible comme la gueule des lions, fort  
comme les torrents, haut comme les montagnes ;  
j' apparaissais dans les nuages rouges avec une  
figure furieuse.*

*J' ai conduit les patriarches, qui s' en allaient dans  
les pays étrangers chercher des femmes pour leur  
postérité ; je réglais le pas des dromadaires, et  
l' occasion de se rencontrer au bord de la citerne  
ombragée d' un palmier jaune.*

*Comme par des robinets d' argent je lâchais les pluies  
du ciel, je séparais les mers avec mon pied,  
j' entrechoquais les cédres avec mes mains. J' ai  
déplié dans les vallées les tentes d' Abraham, et  
poussé à travers le désert mon peuple qui  
s' enfuyait. C' est moi qui ai brûlé Sodome,  
Gomorrhe et Saboura ; c' est moi qui ai englouti la  
terre par le déluge ; c' est moi qui ai noyé dans la  
mer Rouge l' armée de pharaon, avec les princes fils  
de rois, avec les chariots de guerre et les cochers.*

*Dieu jaloux, j' exterminais les autres dieux, les  
autres peuples, les autres villes, et je châtais  
aussi mon peuple d' une colère sans pitié ; j' ai  
écrasé les impurs, j' ai cassé les os des superbes, et  
ma désolation allait de droite à gauche, comme un  
chameau lâché dans un champ de maïs.*

*Pour délivrer Israël, je choisissais mes élus ; des*

*anges aux ailes de flamme leur parlaient dans les buissons, les pâtres jetaient leur bâton et partaient à la guerre. Parfumées de myrrhe, de cinnamome et de nard, avec des robes flottantes et des chaussures*

p484

*à haut talon, des femmes au coeur intrépide allaient trouver les capitaines et leur tranchaient la tête. Alors ma gloire éclatait plus sonore que les ombales ; aux éclats de la foudre ma colère a retenti sur les montagnes, le vent qui passait emportait les prophètes. Ils se roulaient tout nus dans les ravines desséchées, se couchaient à plat ventre pour écouter la voix de la mer qui parlait, et, se relevant tout à coup, se mettaient à crier mon nom. Ils arrivaient couverts de sueur dans la salle des rois, ils jetaient sur les lambris la poussière de leurs manteaux, et rappelant mes vengeances, parlaient de Babylone et des soufflets de l'esclavage. Les lions pour eux se faisaient doux, le feu des fournaises s'écartait de leurs membres, et les magiciens hurlaient de rage et se lacéraient avec des couteaux. J'avais gravé ma loi sur des tables de pierre ; elle étreignait mon peuple d'un noeud rude, comme la ceinture de cuir du voyageur qui lui soutient la taille ; c'était mon peuple, j'étais son dieu, la terre était à moi, les hommes à moi, leurs pensées, leurs oeuvres, leurs outils de labourage et leur postérité. Mon arche reposait dans un triple sanctuaire, derrière les toiles de pourpre et les grands candélabres allumés ; j'avais pour me servir tout un peuple de pontifes qui balançait des encensoirs ; ils ramassaient dans des voiles les cendres des holocaustes, frottaient l'or des lampes et tendaient les cordages du tabernacle. J'avais un plafond de poutres de cèdre, et le grand prêtre, en robe d'hyacinthe, qui portait des pierres précieuses sur sa poitrine, rangées dans un ordre symétrique. Malheur ! Malheur ! Le saint des saints s'est ouvert ! La loi a été cassée en morceaux, l'arche est perdue, et, comme la carapace d'un scarabée mort, Jérusalem desséchée a disparu en poussière. Le voile tout à coup s'est déchiré de haut en bas, le chandelier s'est éteint, les prêtres ont pâli et les parfums de mon autel par les fentes de la muraille se sont dispersés à tous les vents. Dans les sépulcres*

*d' Israël, le vautour du Liban vient pondre sa  
cuvée, mon temple est détruit, mon peuple est  
dispersé.*

*On a étranglé les prêtres avec les cordons de leurs  
habits, les forts ont péri par le glaive, les  
femmes sont captives, les vases sont tous fondus.  
C' est le Dieu de Nazareth qui a passé par la  
Judée !*

*Comme un tourbillon d' automne il a entraîné mes  
serviteurs, les nations sont pour lui, on adore son  
tombeau, on invoque ses martyrs, ses apôtres ont des  
églises, sa mère aussi, sa famille, tous ses amis !  
Et moi je n' ai pas un temple ! Pas un morceau de  
pierre où soit mon nom ! Pas une prière pour moi tout  
seul. Coulant dans ses roseaux, le Jourdain aux  
eaux bourbeuses n' est pas plus solitaire ni plus  
abandonné.*

p485

*La Voix*

*s' éloignant :*

*j' étais le dieu des armées ! Le seigneur ! Le  
seigneur dieu !*

*Alors il se fait un grand silence, tout reste  
immobile, et l' horizon s' éteignant par degrés  
reprend les proportions qu' il avait.*

*La mort bâille ; Antoine, étendu par terre au  
premier plan, la figure contre le sol, les bras le  
long du corps, immobile et raide comme un cadavre.  
De temps à autre, seulement, il semble secoué dans  
toute sa longueur par de grands sanglots muets. La  
luxure, le dos appuyé contre la cabane et la jambe  
gauche relevée sur son genou droit, s' amuse à  
effiler lentement le bas de sa robe, dont les brins  
de soie, emportés par le vent, vont voltiger tout  
autour du cochon, s' accrochent à ses poils, tombent  
dans ses yeux, lui entrent dans le nez. Le cheval de  
la mort cesse de brouter, il lève les naseaux et  
hume l' air.*

*Le Diable*

*enfin s' approche de saint Antoine, il allonge la  
griffe de son pied fourchu, et la lui posant sur les  
reins crie d' une voix terrible :*

*ils sont passés !*

*Antoine ne bouge pas.*

*Le Diable*

*à part.*

*Est-il mort ?*

*La Mort*

*vient tourner autour de lui et le regarder.*

*Mais, je ne l' ai pas touché !*



*La Luxure*  
*s'approche à son tour, se baisse à terre, et avec*  
*son doigt blanc lui ouvre les paupières.*  
*Il ne m' a pas aimée !*  
*Saint Antoine se soulève à demi sur le coude, il ne*  
*dit rien, un ruisseau de larmes lui coule sur la*  
*figure.*  
*Le Diable*  
*lentement.*  
*Ils sont passés, Antoine !*

p486

*Saint Antoine*  
*ne répond rien, ses prunelles dilatées regardent le*  
*diable fixement, tandis que sa poitrine saccadée*  
*d' un hoquet convulsif répète tout bas :*  
*oui... oui... oui !*  
*La Logique*  
*survenue tout à coup.*  
*Eh bien ! ... puisqu' ils...*  
*Antoine râle d' angoisse.*  
*La logique reprend :*  
*... puisqu' ils sont passés tous, le tien...*  
*Antoine*  
*se relevant d' un bond, saisit un caillou et le lance*  
*de toutes ses forces contre la logique.*  
*Va-t' en, je ne veux pas de toi ! Non ! Pas de*  
*raisonnement, pas de pensée ; tu es la damnation,*  
*laisse-moi tranquille, fuis, fuis, que je ne te*  
*revoie plus !*  
*Il tombe à genoux, croise les mains et se met à*  
*marmotter très vite :*  
*miséricorde, mon dieu ! Pardonnez-moi mes péchés !*  
*Aimez-moi !*  
*Le Diable*  
*frappant du pied :*  
*ils sont tombés, le tien tombera.*  
*Montrant la mort et la luxure.*  
*Elles seules resteront.*  
*L' Orgueil*  
*paraissant.*  
*Et moi ?*  
*Le Diable.*  
*Oui, toi aussi !*  
*L' Avarice.*  
*Et moi donc ?*

p487

*Le Diable.*  
*Oui, toi.*  
*Tous Les Autres Péchés*  
*survenant :*  
*et moi ? Et moi ? Et moi ?*  
*Le Diable.*  
*Oui, vous toutes, vous seules !*  
*Antoine*  
*prie toujours.*  
*Jésus ! Doux Jésus ! Protège ton serviteur*  
*tremblant ; je suis faible et tout petit.*  
*Le Diable.*  
*Moi, je suis fort ! Il n' y a que moi, tout est à*  
*moi, tu es à moi !*  
*Antoine*  
*idem.*  
*Sans ton secours il n' est pas de secours, c' est ta*  
*grâce qui fait les purs, ton amour qui fait les*  
*bons ; miséricorde ! Pitié ! Pitié !*  
*Le Diable*  
*grossissant sa voix.*  
*Pas de pitié ! La miséricorde ne viendra pas pour un*  
*pécheur tel que toi !*  
*Antoine.*  
*Bons saints du paradis, qui portez des auréoles,*  
*intercédez, s' il vous plaît, parlez à la sainte*  
*vierge et au bon Dieu !*  
*Il se frappe la poitrine.*  
*Miséricorde ! Miséricorde !*  
*Le Diable.*  
*Tu es tombé, tu es perdu sans retour, il n' y a pas*  
*à y revenir,*

p488

*Dieu en a puni de moins coupables, ne le prie*  
*plus ; moi, si tu me priais, je m' en irais.*  
*Antoine.*  
*ô père des tendresses, j' espère en toi, je crois en*  
*toi. Que béni soit ton nom ! Que bénies soient tes*  
*oeuvres et bénie soit ta colère même si elle tombe*  
*sur ma tête ! Je l' ai mérité, grâce ! Arrache*  
*l' orgueil de mon coeur et les rébellions de mon*  
*esprit. S' il faut que mes yeux soient tentés, que*  
*mes pieds trébuchent, que ma croyance défaille, ah !*  
*Que je sois plutôt comme les aveugles qui tâtonnent*  
*les murs, comme les paralytiques qui se traînent sur*  
*le ventre, et comme les pauvres idiots qui n' ont pas*  
*le sens de manger. Je m' humilierai de toutes mes*  
*forces, je m' abaisserai plus bas que la boue, plus*  
*bas que les fourmis et que les vers de terre. Toi*

*seul es haut ! Je ne cherche pas à te trouver, mais à t'aimer !*

*Je ne désire pas vivre, je ne désire pas mourir, j'ai peur de te déplaire ; fais-moi vivre si tu veux, appelle-moi quand tu voudras, je suis ton serviteur.*

*Accorde à ma bouche les mots convenables, à mon cœur la componction, à ma ferveur la durée. ô sainte vierge ! ô Jésus ! ô saint-esprit ! Miséricorde ! Miséricorde !*

*Je répéterai ton nom tous les jours et toutes les nuits, je l'écrirai avec mes mains sur les rochers, avec mes pas je le tracerai sur la poussière ; en travaillant je prierai, même en dormant je prierai encore... oh ! Dieu ! Dieu ! Dieu ! Dieu !*

*Quelque chose qui est immense, quelque chose d'infini et d'une suavité turbulente, ouvre des ailes dans mon âme pour m'emporter vers toi, et ma tête est plus calme ; il me semble que l'enfer s'éloigne... tu me souris dans ta clémence.*

*La nuit se dissipe peu à peu, le matin arrive, un rayon de soleil traverse les nuages.*

*Le Cochon*

*se relève, secoue ses oreilles, se détend.*

*Ah ! Enfin ! Voilà le jour ! Tant mieux ! Je n'aime pas la nuit. Quel bon soleil ! Cela vous chauffe.*

*Ah ! Le bon soleil ! Quel bon soleil !*

*Antoine*

*prie.*

*Tu m'as racheté de la malédiction de l'origine, bon Jésus, comme tu as dû souffrir ! Et c'était pour nous, c'était pour moi ! Mais que puis-je faire, moi ?*

p489

*Le Diable.*

*Rien !*

*Antoine.*

*Que puis-je faire ? Fils de Dieu qui es Dieu, Dieu comme le père, Dieu comme le saint-esprit, vous êtes un.*

*Le Diable.*

*Je suis plusieurs, je m'appelle légion.*

*Antoine.*

*Trinité indestructible !*

*Le Diable.*

*Elle tombera !*

*Antoine.*

*Seigneur ! Seigneur ! Tu as fait le ciel et la terre, la mer, les étoiles, les oiseaux, les peuples et les grands bois.*

*Le Diable.*

*Allons donc ! Il est passé, celui-là ! On n' en parle plus, tu le sais bien.*

*Antoine.*

*Tu as envoyé ton fils...*

*Le Diable.*

*Il en viendra un autre !*

*Antoine.*

*... qui a établi la parole du ciel...*

*Le Diable.*

*Mais il en viendra un autre ! Un autre plus fort !*

*écoute donc : il détruira...*

*Antoine.*

*... et bâti son église dont les portes...*

*p490*

*Le Diable.*

*Il les enfoncera, lui ! Il les brisera et il en*

*jettera les battants à la face de ton dieu !*

*Le diable se poste derrière saint Antoine et lui*

*crie dans les oreilles ; le souffle qui sort de sa*

*bouche est si violent que saint Antoine se courbe*

*dessous comme un roseau, tantôt tombant sur les*

*poignets, tantôt se relevant, et continuant toujours*

*sa prière tandis que le diable dit :*

*il naîtra dans Babylone, il sera de la tribu de*

*Dan et fils d' une vierge aussi, d' une vierge*

*consacrée au seigneur qui aura forniqué avec son*

*père ; je me glisserai comme le saint-esprit dans le*

*ventre de sa mère, il se gonflera e mon souffle et*

*je développerai sa vie. Au jour de sa naissance, les*

*arbres du jardin des oliviers s' enflammeront tout à*

*coup, et la planète de Jupiter en tressaillira sur*

*sa base. Il se fera circoncire parmi les juifs, il*

*viendra à Jérusalem, il rétablira le temple de*

*Salomon ; il convertira d' abord des proconsuls, des*

*princes, des rois, l' empereur de Taprobane avec la*

*grande reine de Scythie et trois papes l' un après*

*l' autre. Il enverra ses messagers sur toutes les*

*routes, ses prophètes à toutes les nations, ses*

*soldats contre toutes les villes ; sa parole et son*

*pouvoir régneront depuis la mer jusqu' à la mer, de*

*l' orient à l' occident, de l' aquilon jusqu' au*

*septentrion.*

*Il sera beau, les femmes délireront à cause de lui ;*

*il ouvrira la bouche, les oreilles se tendront pour*

*l' écouter.*

*Il gorgera les foules, on s' endormira sur les*

*portes, l' estomac plein jusqu' aux dents ; il*

*assouvrira la luxure du luxurieux, la cupidité de*

*l' avarice, la convoitise de l' oeil, le ventre*

*jaloux ; il exaltera les forts et il abaissera les*

*humbles ; il passera les fidèles au fil de l' épée,  
il les assommera avec des massues, il les broiera  
avec des pilons, et il brûlera toutes les églises  
comme des poulaillers pleins de vermine.  
En ce temps-là ceux qui sont dans la plaine fuiront  
dans les montagnes, et celui qui est sur le toit de  
la maison n' aura pas le temps de descendre dans la  
cour. Les mulets de ses esclaves, sur des litières  
de laurier, mangeront la farine des pauvres dans la  
crèche de Jésus-Christ ; il établira des  
gladiateurs sur le calvaire, et à la place du  
saint-sépulcre un lupanar de femmes nègres, qui  
auront des anneaux dans le nez et qui crieront des  
mots affreux.  
Il fera beaucoup de miracles, il marchera sur la mer,  
il volera dans les airs, et il s' enfoncera dans la  
terre, tel qu' un poisson qui plonge ; il élèvera des  
tempêtes, il calmera les flots, il fera fleurir les  
arbres morts, il desséchera les arbres verts, les  
diamants ruisselleront sur ses sandales, des parfums  
à en mourir de joie sortiront de son haleine ;  
partout où il portera les mains couleront des  
gouttes de sang, et il répondra : je suis le  
messie !*

p491

*Antoine  
prieant.*

*Colombe du saint-esprit, fais passer sur ma face le  
rafraîchissement des vents célestes ! Je voudrais  
pleurer, que mes yeux fussent des fleuves ; je  
voudrais mieux souffrir, réunir toutes les douleurs,  
et c' est afin de te plaire que j' aspire à la pureté.  
Abrite-moi sous ta douceur et porte-moi sur tes  
ailes ! Je voudrais, pour aimer mieux, que mon coeur  
fût plus grand, mais mon coeur est petit pour ton  
amour, ô fils de Dieu ! Mais quand ta rosée du  
matin est tombée sur les prairies, est-ce que la  
pauvre fleur qui s' incline n' est pas tout aussi  
pleine que les vastes océans ? Ah ! Qu' elle déborde  
de ta tendresse, et soit que tu l' emportes ou que tu  
l' effeuilles à l' ouragan, je veux toujours te  
servir, te bénir et t' adorer.*

*Le Diable.*

*Il aura des palais de cristal, il fera venir des  
magiciens de tous les pays, il parlera toutes les  
langues et connaîtra toutes les écritures ; les  
docteurs accourront pour le confondre, ils seront  
vaincus ; il connaîtra des arguments à faire douter  
de la clarté du soleil, ce sera comme si tout le  
monde était fou ; on se dira : qu' y a-t-il ? Qu' y*

a-t-il ?

*Et quand il aura prêché la terre pendant deux ans plus cent quatre-vingt-trois jours, qu' il aura bien persécuté les fidèles devenus des apostats ou des martyrs, qu' il aura ruiné les saints lieux, ouvert tous les cachots, égorgé tous les prêtres, accaparé les multitudes, et qu' il possédera des royaumes, des armées, des prosélytes, des trésors, le ciel enverra à la fois le prophète élie avec le prophète énoch ; il tuera élie, il tuera énoch, il frottera leur peau, ce sera le tapis de son trône, et leurs crânes, grattés avec des fers de lances, serviront de boîtes pour le fard et de cassolettes à parfums.*

*Antoine.*

*J' entends la voix du démon qui grince de rage autour de moi, mais avec ta force, ô dieu puissant, je me rirai de ses fureurs ! Je chanterai tes louanges durant l' épouvantement des tentations, je m' accrocherai à la pénitence comme un homme qui est jeté à la mer, à qui l' on fait signe de venir, et qui donne de grands coups de reins pour remonter au plat bord de la chaloupe. Prends-moi ! Miséricorde !*

*Miséricorde !*

*Le Diable.*

*Ce seront des crimes nouveaux avec des voluptés d' un autre*

p492

*monde. Alors le rêve du mal s' épanouira comme une fleur de ténèbres, plus large que le soleil ; il y aura des enivrements de l' orgueil si âcres et si longs, et des joies de la luxure si frénétiques, et des miasmes du néant si renversants, que les anges arracheront leurs ailes, le saint regrettera sa vertu, le martyr maudira son supplice, les élus du paradis pousseront des huées de colère autour du trône de Jésus-Christ. On le désertera dans son ciel ; comme le Nil débordé, l' enfer s' étalera sur le monde et le nom du bien disparaîtra de sa surface.*

*Le diable frappant du pied.*

*Mais tu es à moi ! Tu es à moi ! Dis-le donc !*

*Avoue-le ! Dis-le ! Dis-le !*

*Antoine continue à prier, le diable se mord les lèvres, les échés sont là, rangées en cercle, le jour est venu. Les péchés ont leurs figures livides et toutes couvertes de sueur. L' orgueil, la tête basse, s' enfonce dans son manteau ; la colère reste immobile, l' envie ferme les yeux, toutes les filles du diable sont consternées.*

*Cependant il déploie sa grande aile, et la faisant tourner rapidement comme une fronde, il en frôle les lèvres des péchés, qui se remettent à s' agiter ; elles se ruent pêle-mêle autour de l' ermite et, hurlant horriblement toutes ensemble, chacune avec sa voix diverse l' appelle tant qu' elle peut.*

*La Luxure.*

*Antoine !*

*L' Orgueil.*

*Antoine !*

*La Colère.*

*Antoine !*

*L' envie.*

*Antoine !*

*La Gourmandise.*

*Antoine !*

*L' Avarice.*

*Antoine !*

p493

*La Paresse.*

*Antoine !*

*L' ermite prie toujours, ses lèvres remuent avec rapidité, il a les yeux levés au ciel, son visage sourit.*

*Le Diable.*

*Veux-tu remonter dans l' espace ? Nous irons plus haut, tu ne tomberas plus... si tu n' étais pas tombé, tu aurais...*

*Antoine.*

*Dans ses tourbillons d' amour, la prière, comme un torrent, emporte mon coeur joyeux ; les mots se précipitent sur ma langue, je n' ai pas le temps de les dire, c' est Dieu ! Dieu ! Je voudrais dans un seul cri contenir une hymne plus longue que ma vie ; je voudrais dissoudre mon âme dans les larmes de mes vers toi, ô tout-puissant !*

*Les péchés s' en vont l' un après l' autre.*

*Antoine*

*continue :*

*miséricorde ! Miséricorde ! Marie, mère des douleurs ! Regarde d' un oeil propice les oeuvres du pauvre solitaire, non pas ses oeuvres, pécheur que je suis ! Mais le désir qu' il a de toi, et la multitude de ses fautes. J' ai mal agi ! Pitié ! Oui, je vais rebâtir la chapelle, je baiserais les pierres, je dirai cent oraisons sur chacune...*

*La Mort*

*bas au diable.*

*Faut-il ?*

*Le Diable.*

*Non ! Non ! Ah ! S' il était en état de péché, comme  
je te lâcherais sur lui !  
La mort remonte sur son cheval, les péchés sont  
partis ; le cochon se promène tranquillement de côté  
et d' autre.*

p494

*La Mort  
au diable.  
Qu' importe ?  
Le Diable.  
Mais l' enfer le perdrait, te dis-je ! ... oh je  
viendrai... l' heure est sonnée, il faut partir.  
Antoine  
détourne la tête, aperçoit les talons du diable et  
poussant un soupir s' écrie, les bras levés :  
merci ! Merci, mon dieu, qui m' en avez délivré !  
Le Diable  
se retourne d' un bond et le saisissant au bras droit.  
Pas encore !  
Antoine se dépêche de faire des signes de croix  
avec le bras gauche et recommence ses prières.  
Le Diable  
retire sa main.  
Adieu ! L' enfer te laisse. Eh qu' importe au diable  
après tout ? Sais-tu où il se trouve le véritable  
enfer ?  
Lui montrant son coeur.  
Là ! Tant que tu ne l' auras pas arraché de dessous  
tes côtes, tu le porteras avec toi ; les péchés sont  
dans ta poitrine, la désolation dans ta tête, la  
malédiction est ta nature ; serre ton cilice,  
déchire-toi avec ta discipline, jeûne à t' évanouir de  
faim, humilie-toi, ravale-toi, cherche les mots les  
plus purs, les prosternations les plus humbles, et tu  
sentiras dans ta chair meurtrie passer des effluves  
de volupté ; ton estomac vide appellera toujours les  
festins, et les mots de la prière sur tes lèvres se  
changeront en paroles d' amour profane et en  
exclamations de luxure. La satisfaction de tes  
mérites gonflera ton coeur d' orgueil ; la fatigue de  
tes jours, comme un scorpion du désert, te sifflera  
l' envie ; au chevet de la pénitence, tu auras  
d' invincibles langueurs et des paresse infinies.  
Quand la concupiscence des choses du monde t' aura  
quitté pour une minute, plus désordonnées alors  
arriveront les convoitises de l' esprit, qui veulent  
agrandir l' amour et maudissent*

p495



*Dieu de l' avoir fait si petit. Tu battras avec ton front les pierres dures de l' autel, tu baiseras ton crucifix de cuivre, la flamme de ton coeur ne passera pas dans son métal ; tu chercheras dans ta cabane un couteau qui soit pointu... je reviendrai... je reviendrai...*

*Antoine.*

*Fais comme il te plaira ! Seigneur ! Je suis ton fils et ton esclave.*

*Le Diable*

*s' éloignant.*

*Son fils ! Hah ! Hah ! Hah !*

*Antoine.*

*J' ai recours à toi, sauve-moi, aime-moi !*

*Le Diable.*

*Hah ! Hah ! Hah !*

*Antoine.*

*Fais que je t' aime !*

*Le Diable.*

*Hah ! Hah ! Hah !*

*Antoine.*

*Oh ! Jésus ! Oh ! Jésus !*

*Le Diable.*

*Hah ! Hah ! Hah !*

*Antoine.*

*Donne-moi plus de foi !*

*Le Diable.*

*Hah ! Hah ! Hah !*

*Antoine.*

*Miséricorde ! Miséricorde !*

p496

*Le Diable.*

*Hah ! Hah ! Hah !*

*Antoine.*

*Oh ! Jésus ! Oh ! Jésus !*

*Le Diable.*

*Hah ! Hah ! Hah !*

*Le rire du diable se répète dans l' éloignement.*

*Antoine continue sa prière.*

*cy finit*

*la tentation de saint Antoine.*

*mercredi 12 septembre 1849,*

*3 heures 20 de l' après-midi,*

*temps de soleil et de vent.*

*commencé le mercredi 24 mai 1848,*

*à 3 heures un quart.*

# Livros Grátis

( <http://www.livrosgratis.com.br> )

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)  
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)  
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)  
[Baixar livros de Matemática](#)  
[Baixar livros de Medicina](#)  
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)  
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)  
[Baixar livros de Meteorologia](#)  
[Baixar Monografias e TCC](#)  
[Baixar livros Multidisciplinar](#)  
[Baixar livros de Música](#)  
[Baixar livros de Psicologia](#)  
[Baixar livros de Química](#)  
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)  
[Baixar livros de Serviço Social](#)  
[Baixar livros de Sociologia](#)  
[Baixar livros de Teologia](#)  
[Baixar livros de Trabalho](#)  
[Baixar livros de Turismo](#)